SIR E. P. TACHÉ.

Dept. Militia & Defence
LIBRARY.
FEB 25 1904
Book..... Shelf.....
CANADA

TRAITÉ

D'ART ET D'HISTOIRE

MILITAIRES

SUIVI D'UN

TRAITÉ DE FORTIFICATIONS DE CAMPAGNE

Traduits et compilés de MM. Vial, Villiaumé, Bannatyne, Blot et autres

PAR

L. T. SUZOR, Lieut.-Col.

AUTEUR des—Aide Mémoire du Carabinier—Tableau synoptique des mouvements d'une Compagnie—Tableau synoptique des évolutions d'un bataillon—Exercices et manœuvres d'infanterie—Code Militaire—Guide théorique et pratique des manœuvres d'infanterie—Et Boite de Théorie.

QUEBEC:
G. E. DESBARATS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

1865

Reg 22 5 8

...RANT & TRUDEL
...AIRES

U
27
S89

5341

NOTE.

On comprendra facilement que je n'étais nullement préparé à publier un travail aussi considérable que celui que je mets maintenant entre les mains de mes compatriotes, et l'on me croira sans peine lorsque je dis que je ne l'eusse jamais entrepris, si je n'avais eu en ma possession des ouvrages qui me rendaient ma tâche comparativement facile. Adapter et coordonner, ça donc été à peu près mon seul et unique travail, et mille fois heureux si j'ai pu accomplir d'une manière judicieuse cette tâche des plus ardues, si l'on considère la nouveauté et la grande importance des sujets qui y sont traités.

Intimement convaincu de l'immense utilité et de la nécessité d'un ouvrage de ce genre, après avoir fait un suprême effort pour surmonter la répugnance que faisaient naturellement naître en moi mon insuffisance et mon incapacité à faire un travail aussi considérable, je résolus de mettre à contribution, comme je l'ai dit plus haut, plusieurs des écrivains militaires les plus célèbres.

L'on me saura donc gré des nombreux emprunts que je n'ai pas hésité à leur faire, me dépouillant en cela, dans l'intérêt de ceux qui doivent me lire, de tout amour-propre d'auteur et de tout sentiment de vanité.

Il fallait réunir sous les yeux, et dans un recueil unique, tout ce qui a été dit de mieux sur cette question; or tout a été dit et d'une manière excellente, par un

grand nombre d'écrivains, tous plus distingués les uns que les autres. J'ai fait de scrupuleuses recherches et j'en ai formé mon traité qui est réellement précieux, mais qui ne l'est que par le nom des auteurs et le choix des matières qui le composent.

Ce volume complète la série d'ouvrages que je m'étais proposé de publier, au début de ma carrière militaire, en 1860. Puissent les services qu'ils rendront être proportionnés aux sacrifices qu'ils m'ont coûtés.

La mort trop prématurée du Colonel l'honorable Sir E. P. Taché, aide-de-camp de la Reine, me privant de l'honneur de pouvoir publier ce présent ouvrage sous ses auspices, j'ai cru devoir, par un pur motif de reconnaissance, donner au frontispice la photographie de ce grand homme qui a porté si haut le nom canadien.

Je dois mes meilleurs remercîments à notre estimé et respecté compatriote Mr. Gérin-Lajoie, bibliothécaire du Gouvernement Canadien, pour son empressement à mettre à ma disposition tous les ouvrages qui pouvaient m'être utiles.

Je ne puis non plus passer sous silence la générosité de M. G. E. Desbarats, qui n'a pas hésité à entreprendre l'impression de ce nouveau travail sans aucun autre espoir que celui d'être utile à son pays.

L. T. SUZOR.

TRAITÉ

D'ART ET D'HISTOIRE MILITAIRES.

LIVRE PREMIER.

I.

Introduction.

Jusqu'à présent, ceux qui se livrent à l'étude de l'art militaire, se sont contentés de l'étude des instructions sur les exercices et manœuvres, croyant, lorsqu'ils ont réussi à s'en rendre parfaitement maîtres, avoir atteint ou plutôt posséder à peu près ce qui constitue l'éducation d'un officier.

Ils oublient qu'une connaissance parfaite des principes qui servent de base à la tactique peut seule les mettre en état de se servir avec avantage des connaissances qu'ils auraient pu acquérir dans la manière de se servir des troupes, c'est-à-dire la tactique.

L'instruction donnée dans nos écoles militaires, initie au métier des armes, c'est-à-dire à la routine ; mais il faut savoir distinguer le métier, de la science et de l'art, surtout en art militaire.

La science est un système de connaissances raisonnées ; l'art est l'application de cette science.

« Cette science, dit Villiaumé, n'a rien de mystérieux, et « n'exige point une longue pratique, elle s'acquiert par l'étude et « l'observation.

« Marcher quand on marche, dit à ce sujet Frédéric, s'arrêter « quand on s'arrête, se camper quand on campe, se battre quand « on se bat voilà ce qu'est la guerre pour la plupart des officiers « qui la font."

Mais il ne faut pas que ce soit là la guerre pour tous les officiers.

Ils doivent travailler, réfléchir et posséder des notions d'art militaire suffisantes pour comprendre le sens, la marche et la valeur des opérations auxquelles ils prennent part.

D'après Napoléon, ainsi que d'après beaucoup d'autres auteurs, il faut, pour acquérir la véritable instruction militaire, étudier avec soin un grand nombre de campagnes et de batailles, particulièrement celles des généraux habiles ; cette étude est la source et la base de cette instruction.

Napoléon dit dans ses mémoires :

« Alexandre a fait 8 campagnes, Annibal 17, dont une en Espagne, « 15 en Italie, et une en Afrique ; César en a fait 13, dont 8 contre « les Gaulois et 5 contre les légions de Pompée ; Gustave-Adolphe « 3 ; Turenne 18, le prince Eugène de Savoie 13 ; Frédéric en « a fait 11. L'histoire de ces 84 campagnes, faite avec soin, serait « un traité complet de l'art de la guerre. Les principes que l'on « doit suivre dans la guerre offensive ainsi que dans la guerre « défensive en découleraient comme de source."

Etudier et méditer les campagnes des grands capitaines, ce n'est pas suivre leurs opérations dans des relations plus ou moins exactes, mettre en présence sur la carte les armées rivales ; il faudrait pour apprécier la conduite des généraux et porter un jugement sain sur leurs actions, pouvoir faire revivre les circonstances, les mille incidents qui ont accompagné les événements, et tenir compte des influences morales et de l'état des armées ; il faudrait surtout parvenir à connaître la valeur et la portée des renseignements que le général possédait sur l'ennemi.

Pour atteindre ce but il faut étudier principalement les corres-

pondances des généraux et des états-majors des deux partis. Si l'on est doué du génie de la guerre (car sans cette faculté toute étude reste stérile) le cerveau accomplira son travail d'assimilation et deviendra lui-même créateur.

Lorsqu'un artiste, un poète conçoit une idée, il la domine, il l'envisage sous toutes les faces ; les choses ne se passent pas ainsi dans la conduite de la guerre. On n'est pas maître de l'idée, elle est imposée. On n'est pas maître de la développer à son gré, de la poursuivre dans les développements qu'on aura conçus ; l'ennemi, le terrain, mille circonstances diverses, viennent à chaque pas contrarier nos projets, entraver notre pensée.

L'artiste illumine et pénètre par la pensée tout le sujet qu'il traite ; un chef, au contraire, marche au milieu d'illusions et de déceptions continuelles.

Et encore lorsqu'on a deviné juste et surpris les secrets de l'adversaire, le moindre incident survient, qui renverse les plus belles combinaisons.

L'instrument de la guerre c'est l'armée, élément vivant, variable, soumis à des perturbations continuelles, à des causes de destruction et de désordre, et dont la formation, l'organisation et l'entretien exigent des soins constants auxquels son existence même est attachée.

Le but de la guerre est de mettre l'armée en contact avec les forces ennemies dans les circonstances les plus favorables ; et dans ce moment suprême, qui décide du sort de la campagne, elle échappe à la main qui jusqu'alors avait dirigé sa course.

La victoire dépend alors du courage et de l'audace des soldats, et de la perfection des méthodes de combat qu'ils emploient.

Une armée médiocre peut compromettre ou rendre funestes les conceptions les plus sublimes, de même qu'une armée instruite et intrépide peut faire surgir la victoire des situations les plus fausses.

Il n'est pas de traité qui puisse tenir compte des mille incidents qu'entravent journellement une opération. Aussi, Napoléon dit : « La guerre est une affaire de tact. Elle n'est composée que « d'accidents, et bien que tenu à se plier à des principes généraux,

" un chef ne doit jamais perdre de vue tout ce qui peut le mettre
" à même de profiter de ces accidents."

Les moyens d'acquérir ce tact, de préparer son esprit à voir les choses avec lucidité sur le terrain toujours mouvant de la guerre, au milieu des passions et des défaillances humaines, Napoléon les indique dans les dernières instructions destinées à son fils: " Que mon fils lise et médite souvent l'histoire, c'est la seule
" véritable philosophie ; qu'il lise et médite les guerres des grands
" capitaines, c'est le seul moyen d'apprendre la guerre."

Parmi les guides précieux que possède la littérature militaire, sont l'illustre archiduc Charles et le général Jomini. Ils ont réuni, sous forme d'introduction, les principes déduits de leurs études.

" Quelque simples, disait l'archiduc Charles, que soient les
" principes de la science militaire, l'application en est partout
" très-variée ; elle consiste dans l'art infiniment plus difficile de ne
" s'écarter sous aucun rapport des règles fondamentales, et de
" prendre des mesures analogues aux différentes circonstances."

La guerre, loin d'être une science exacte, est un drame terrible, passionné, soumis, il est vrai, à des principes généraux, mais dont le résultat est subordonné à une foule de complications morales et physiques.

Les sciences ont pris une si grande part dans les moyens de guerre, et les méthodes pour se servir des armes ont acquis tant de précision, qu'il faut plusieurs années pour l'instruction militaire.

Et qu'on ne dise pas que c'est trop exiger des officiers ; car peuvent-ils présenter trop de garanties, s'entourer de trop de précautions, ceux à qui sont confiés la vie de leurs concitoyens, la gloire et le salut de la patrie ? Le jeune homme qu'une vocation forte n'appelle pas à remplir les devoirs essentiels et sacrés de l'officier, s'élèvera difficilement au dessus des premiers grades ; et s'il en est encore qui n'envisagent le service que comme une manière de passer une jeunesse oisive, ils feront mieux de se retirer, et de céder la place à de plus dignes ; car désormais, les récompenses seront proportionnées au mérite et aux œuvres ; car désormais, l'on ne doit espérer de parvenir que par des services réels.

Le but de ce traité est donc de préparer à l'étude de l'art et de l'histoire militaires, et aussi à celle des campagnes les plus remarquables, ceux qui désirent s'y livrer.

Il est aussi calculé à mettre un militaire à même de comprendre les diverses opérations auxquelles il peut prendre part, à l'intelligence des opérations de la guerre et aux divers services d'Etat-Major et autres.

II.

Liaison entre l'art et l'histoire militaires.

On peut comprendre l'origine de l'art de la guerre de la manière suivante :

Cet art ne fut probablement d'abord que le récit des événements.

Ce récit devint bientôt de la critique par l'examen des moyens employés. Puis, de cette critique, on déduisit un ensemble de principes, de règles, de théories et de méthodes qui forment aujourd'hui l'art militaire proprement dit.

Comme dans toutes les sciences expérimentales, l'observation des faits précéda donc la théorie, et c'est de l'histoire du passé que l'on tira l'enseignement de l'avenir.

Il y a par suite une liaison intime entre l'art et l'histoire militaires ; ces deux parties de la science se soutiennent, s'appuient, se complètent mutuellement ; elles doivent marcher ensemble.

Un cours complet d'art et d'histoire militaires devrait présenter d'abord une histoire abrégée des campagnes anciennes et modernes, et en déduire ensuite, comme conséquence, les principes de la guerre.

On trouverait les éléments de cette histoire dans les diverses relations déjà faites, dans les bulletins des généraux, dans leurs rapports, leur correspondance, leurs ordres, leurs instructions, particulièrement dans leurs mémoires.

Presque tous les généraux ont laissé des mémoires, depuis

Xénophon et César jusqu'à Turenne, au prince Eugène, à Frédéric, au prince Charles, enfin à Napoléon.

Mais ce travail, cette histoire des campagnes anciennes et modernes, est une œuvre de longue haleine qui demande un temps considérable ; ne pouvant l'entreprendre ici, nous y suppléerons par quelques exemples historiques.

Nous allons voir maintenant ce que c'est que la guerre, et comment nous définissons l'art d'en diriger les opérations, et quelle est l'importance de cet art.

Nous jetterons ensuite un coup d'œil rapide sur ses développements successifs et sur sa marche à travers les siècles.

III.

De la guerre.

Le droit des gens, interprété par la diplomatie, règle les rapports entre les nations, de même que le droit civil règle les rapports entre les individus.

Mais quelquefois l'un et l'autre sont impuissants pour arranger certains différends ; alors les particuliers se battent en duel et les nations se font la guerre.

" La vie des états, dit Montesquieu, (*Esprit des lois, liv.* 10, *chap.* " 2,) est comme celle des hommes. Ceux-ci ont le droit de tuer " dans le cas de défense naturelle ; ceux-là ont le droit de faire la " guerre pour leur propre conservation."

On a défini la guerre, un duel sur une grande échelle ; le duel est, en effet, une lutte entre deux individus.

La guerre est une lutte entre deux nations.

La guerre est le résultat des passions et des intérêts des hommes.

Quand on consulte l'histoire, on la trouve à presque toutes les pages, à presque toutes les époques, et pendant de longues périodes.

On la voit éclater dans les moments où on l'attend le moins.

Il n'est pas probable que les siècles futurs soient, plus que ceux qui les ont précédés, complètement à l'abri de la guerre.

La philosophie réprouve la guerre ; mais elle ne saurait en détruire l'usage, parce qu'elle ne saurait détruire les passions et les intérêts qui l'amènent, c'est-à-dire l'ambition, l'amour de la gloire, la jalousie, l'instinct de la conservation, le désir de la vengeance, l'amour-propre, et enfin les intérêts du commerce et de l'industrie.

Ce sont là les causes qui produisent :

1o. Les guerres d'invasion amenées par l'esprit de conquête, comme celle d'Alexandre en Asie, de Louis XIV en Hollande ;

2o. Les guerres nationales qui ont pour objet de repousser les conquérants ;

3o. Les guerres civiles, comme la Fronde ;

4o. Les guerres religieuses, comme la Ligue ;

5o. Les guerres de convenance, qui ont pour objet de satisfaire à de grands intérêts publics ; par exemple l'Angleterre, rompant la paix d'Amiens pour satisfaire aux intérêts de son commerce ;

6o. Les guerres d'intervention, comme celle d'Espagne en 1823 ; le siége de Rome en 1849 ; la guerre d'Orient en 1854 ; la guerre d'Italie en 1859. Ces guerres sont les plus fréquentes, et généralement les plus justes, quand l'intervention est contenue dans les limites raisonnables.

Pour nous qui considérerons la guerre relativement à la manière de la faire, nous distinguerons seulement deux espèces de guerre :

1o. La guerre offensive ;

2o. La guerre défensive.

Suivant que l'on attaque ou bien que l'on se défend.

Il faut cependant encore envisager la guerre sous deux autres aspects, sous deux points de vue différents.

D'une part elle ravage les campagnes, elle détruit les richesses d'une nation, elle tarit les sources de sa prospérité, elle fait couler des torrents de sang ; c'est évidemment un fléau pour l'humanité.

Mais en même temps elle donne la gloire et la puissance ; elle exalte, elle entretient le courage d'un peuple et ses sentiments généreux.

" Chacun, dit Machiavel, désire l'alliance d'une nation qui s'est

" fait une réputation pour la guerre, chacun cherche à éviter les " coups qu'elle peut porter."

Au point de vue de l'avenir, la guerre est un moyen de civilisation.

" La conquête, dit Montesquieu, peut quelquefois apporter des " avantages au peuple vaincu, en renouvelant ses institutions, en " retrempant son courage, en reformant ses mœurs, en le régéné- " rant."

La guerre est un fléau, mais on peut cependant en tirer quelques avantages.

Dans tous les cas, c'est un fléau inévitable, et il faut savoir parfois aller au devant de lui.

IV.

De l'art militaire.

Quelle que soit la manière dont on considère la guerre ; qu'on la désire ou qu'on la redoute ; que l'on veuille, comme Rome, conquérir le monde ; que l'on veuille, comme Sparte, défendre son indépendance et repousser loin de son territoire les malheurs d'une invasion, l'art d'en diriger les opérations n'en est pas moins important.

Tous les peuples l'ont senti, tous ont compris que l'art militaire tenait aux plus grands intérêts de la société et les dominait tous ; que l'agriculture, le commerce, l'industrie, les beaux arts, ne pouvaient fleurir que sous sa protection, et que sur lui reposait leur existence ainsi que celle de leurs gouvernements.

Tous se sont occupés successivement de l'art de la guerre. Cet art est ancien comme le monde. Escrime chez les barbares, il est devenu une science chez les peuples civilisés.

Les principes de l'art militaire sont tirés de l'histoire. Ils sont calqués sur la conduite des grands généraux et particulièrement sur celle des six plus grands capitaines de notre temps : Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric, Napoléon et Wellington.

L'art de la guerre moderne est leur ouvrage, on ne fait ici que l'exposer.

Cet art, d'après sa définition même, donne les moyens d'organiser une masse d'hommes, de les discipliner, de réunir leurs efforts, de les diriger vers un même but. Il transforme une multitude confuse en une troupe instruite et obéissante. Enfin il permet de faire mouvoir, sur un champ de bataille, une armée entière à la volonté d'un seul homme, d'après une seule pensée, celle de son général en chef. " Pensée, dit M. Thiers, qui, lorsqu'il s'agit de Frédéric " ou de Napoléon, se développe au milieu des éclats de la foudre " et du bruit des batailles, avec autant de netteté que celle d'un " Newton ou d'un Descartes, dans le silence du cabinet."

Les principes de l'art de la guerre ne sauraient être méconnus. Il est impossible de nier leur existence ; ils sont aussi évidents que les principes de l'école de compagnie.

Quand il s'agit d'organiser et de faire mouvoir 100 hommes, il faut établir certaines subdivisions, leur donner des cadres, convenir de certains commandements ; il faut admettre une instruction préalable des chefs et des soldats. Il faut en un mot, des principes, des règles, une théorie. Ce qui est vrai pour une compagnie l'est bien plus encore pour une armée.

Tout dans une campagne doit être profondément médité.

" Le hasard seul ne peut rien faire réussir," dit Napoléon.

Ainsi donc cette science existe. Elle est la plus importante de toutes puisque c'est sur elle que repose l'existence des états.

Elle a pour classiques les mémoires des grands généraux : ceux de Turenne, de Frédéric, de Napoléon.

Et ces ouvrages sont aussi clairs, aussi complets, aussi célèbres que tous ceux qui servent aujourd'hui de bases aux autres sciences expérimentales.

La guerre n'est pas, comme on l'a prétendu, un jeu de la force et du hasard.

" C'est un jeu, dit encore Napoléon, mais un jeu sérieux où l'on " compromet à la fois sa réputation, ses troupes et son pays."

C'est bien le triomphe de la force, mais de la force habilement préparée et organisée, guidée par l'intelligence et le génie, agis-

sant d'après les principes de l'art, enfin de la force servie par les plus hautes vertus sociales, le courage, l'abnégation, le dévouement.

Quant au hasard, il a sa part dans les circonstances de la guerre ; mais l'art consiste à la lui faire aussi petite que possible ; et les principes ont précisément pour objet de maîtriser la fortune à force de prudence, de sagesse et de calcul.

Nous disons donc, qu'il y a des principes pour créer et pour faire mouvoir les armées.

Nous ajouterons que l'expérience et la pratique de la guerre, quoique très-utiles, ne sauraient les remplacer ni suppléer à la théorie. Celle-ci est indispensable, parce que la guerre présente tant de conditions diverses que la pratique ne peut suffire à apprendre tout ce qui en dépend ; parce que la vie de l'homme est trop courte pour qu'il puisse espérer tout expérimenter par lui-même ; enfin parce que pendant les longues périodes de paix, l'art et les principes périraient et chaque génération devrait recommencer le travail des générations précédentes.

Certains auteurs allemands ont défini l'art de la guerre : " l'es-" crime de l'armée."

Il y a en effet une certaine analogie entre l'art militaire et l'escrime.

L'un et l'autre offrent un certain nombre de combinaisons qui se rapportent aux circonstances les plus fréquentes des luttes individuelles ou des luttes d'armées.

Mais il faut savoir adapter ces combinaisons aux lieux, aux hommes et aux choses, et savoir encore les exécuter avec précision, énergie et à propos.

A la guerre comme dans l'escrime, l'exécution joue un grand rôle.

De plus il faut se rappeler qu'à la guerre, l'instrument dont on se sert, l'armée, n'est plus un élément inerte, mais un élément vivant, variable, susceptible d'enthousiasme et de découragement.

Ceci doit faire pressentir qu'indépendamment de la partie positive de l'art de la guerre, il y a encore une partie morale qui est forte, importante et qui joue un grand rôle.

On lit dans les mémoires sur la campagne de 1813, par le Maréchal Gouvion Saint-Cyr, que Napoléon en apprenant la défaite de Ney à Interbogk, entra dans les plus petits détails des mouvements opérés par les différents corps, et expliquant d'une manière aussi claire que juste, il rejeta tout sur les difficultés de l'art qui, disait-il, étaient loin d'être connues.

Napo éon était d'avis qu'il n'y avait qu'un seul général qui eût constamment acquis par l'expérience, que ce général était Turenne, dont les grands talents étaient le fruit des études les plus approfondies.

Après 14 campagnes et des succès inouïs, Napoléon reconnaissait, que l'expérience de la guerre, la pratique des combats, les vertus guerrières les mieux développées, ne sont pas suffisantes pour former un bon officier. Certes, ces qualités sont indispensables, mais seules elles sont impuissantes.

Il leur faut un complément d'instructions qui ne s'acquiert pas au milieu du feu, mais que donnent l'étude, la méditation et les travaux approfondis du cabinet, à savoir, la science de la guerre.

Frédéric pensait comme Napoléon ; aussi longtemps qu'il garda l'offensive, des officiers rompus aux mouvements et à la connaissance des règlements suffirent à ses desseins. Mais quand il dût conduire une guerre défensive, manœuvrer, opposer des détachements aux détachements ennemis, il regretta que les chefs de ses braves troupes ne possèdassent que l'expérience des combats.

A quoi sert l'expérience, disait-il, quand elle n'est pas guidée par la réflexion ? la pensée seule, ou pour mieux dire la faculté de combiner les idées, distingue l'homme de la bête de somme.

La science n'exclut aucune des qualités militaires, au contraire elle les développe et les complète. Le savoir est le flambeau qui guide l'homme de guerre, il le met à même d'employer avec fruit les vertus guerrières dont il est doué.

Ainsi un officier d'une intelligence médiocre comprendra et possèdera les règles de la guerre en quelques mois, tandis que l'humanité produit à peine un grand homme de guerre par siècle.

Telles sont les considérations générales relatives à l'existence et à l'importance de l'art militaire.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'origine de cet art et sur sa marche à travers les siècles. Nous arriverons ainsi naturellement au seuil de l'art militaire moderne, l'objet de ce traité.

V.

Coup d'œil rapide sur l'histoire de l'art militaire.

L'histoire militaire se divise en deux grandes époques :

La première comprend les trente siècles écoulés avant l'invention des armes à feu, et se décompose en trois périodes secondaires :

La période grecque ;

La période romaine ;

Le moyen âge.

La deuxième époque commence à l'invention des armes à feu et arrive jusqu'à nos jours.

Elle comprend environ trois siècles et se décompose aussi en trois périodes secondaires :

1o. La période de renaissance et de transition, lorsque les armes à feu commencent à paraître sur les champs de bataille, mais sous la forme de canons et de bombardes ;

2o. La période de Henri IV et de Gustave-Adolphe au moment de la guerre de trente-ans, et jusque vers la fin du XVIIe siècle, lorsque les armes à feu sont devenues portatives et se trouvent mélangées avec les anciennes armes ;

3o. Enfin la période moderne, depuis la disparition des piques et l'invention de la baïonnette, périodes comprenant les dernières guerres de Louis XIV, celles de Fréderic, de la République, de l'Empire, et celles qui ont lieu de nos jours.

Parcourons rapidement ces deux époques et ces six périodes.

PREMIERE EPOQUE.

L'Histoire de l'art militaire commence avec l'histoire des hommes. Chez les barbares et dans les sociétés primitives, l'art ne consistait que dans l'escrime de quelques armes grossières et dans la connaissance de quelques stratagèmes analogues à ceux que pratiquent encore les indiens.

Bientôt l'art se perfectionne avec la civilisation, et nous le rencontrons chez les Mèdes, chez les Assyriens, premiers peuples dont l'histoire nous ait conservé le souvenir.

Nous le trouvons aussi aux premières pages de l'histoire grecque. Eschyle et Homère décrivent l'un la guerre de Thèbes, l'autre la guerre de Troie, les deux premières guerres connues.

Les institutions militaires de la Grèce se complètent peu à peu, et nous trouvons alors dans l'histoire des renseignements détaillés sur le recrutement, l'organisation et la tactique des armées de cette époque.

Sous le rapport de l'organisation, les Grecs comptaient trois espèces de fantassins :

Les *Oplites*, couverts d'un casque, d'une cuirasse, d'un bouclier et armés de piques de 24 pieds.

Les *Peltastes*, différents des premiers, en ce qu'ils avaient des boucliers plus petits, et des piques moins longues ;

Les *Psilites* ou fantassins légers, qui n'avaient pas d'armes défensives et qui combattaient avec l'arc et la fronde.

Il y avait aussi deux espèces de cavaliers, les *Catappractes* et les cavaliers légers.

L'armée complète des Grecs était formée de 16,000 Oplites, de 8,000 Peltastes, de 4,000 Psilites, et d'environ 1-6 de cavaliers, présentant un total de 32,000 hommes.

Les 16,000 Oplites étaient formés en bataille sur seize rangs de profondeur et 1,000 hommes de front. Chaque file était commandée par un chef de file qui combattait au premier rang. Le commandement des autres officiers s'étendait sur un plus ou moins grand nombre de files suivant leur grade. Ce corps s'appelait la phalange. Les flancs étaient couverts par les 8,000 Peltastes répartis également sur les deux ailes et rangés sur huit de profondeur. Dans le combat, les Oplites se serraient et les huit premiers rangs croisaient leurs longues piques, tandis que les huit derniers les tenaient hautes. Ces derniers rangs soutenaient les premiers et remplaçaient les blessés.

Tels sont les principaux traits des institutions militaires de la Grèce et de la première période de l'histoire de l'art militaire : *Herodote, Thucydide, et Xenophon* en sont les principaux historiens.

Aux Grecs succédèrent les Romains.

Le service militaire était obligatoire pour les Romains de 17 à 50 ans.

Sous le rapport de l'organisation la légion se composait de 4,500 environ, comprenant quatre classes de soldats.

1o. 1,200 vélites ou fantassins légers, armés de flèches et de frondes.

2o. 1,200 hastaires formant dix manipules de première ligne ; le manipule était un petit rectangle de douze hommes de front, sur dix de profondeur.

3o. 1,200 princes formant dix manipules de deuxième ligne.

4o. Enfin 600 triaires formant dix manipules de troisième ligne, ces manipules n'ayant que six hommes de front.

La cavalerie de la légion était formée de 300 chevaliers.

Le manipule était commandé par un premier et un deuxième centurion.

La légion était commandée par un tribun ;

L'armé par un consul.

Une armée consulaire comprenait deux légions romaines et deux

légions alliées. Une légion en bataille présentait un front d'environ 240 mètres et une profondeur de 60.

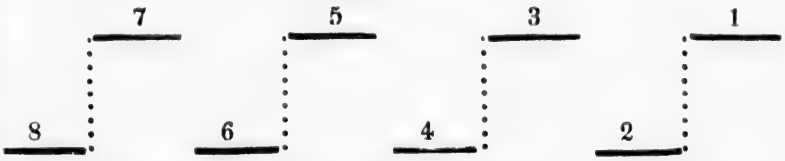
Les armes défensives du légionnaire était le grand bouclier demi-bombé et en forme de tuile, le casque, la cuirasse et l'ocrea.

Les armes offensives étaient l'épée espagnole à la lame courte, droite, tranchante des deux côtés, et le *pilum*, servant à la fois de javelot et de pique.

Voici quelle était la tactique romaine. Nous avons dit plus haut que l'ordre de bataille présentait trois lignes de manipules.

Dans chaque ligne, les manipules étaient séparées par des intervalles égaux à leur front, et leur ensemble présentait une disposition en échiquier (Fig. 1, pl. 1.)

Fig. 1. P. 1.



En avant des lignes se trouvent les velites.

Ceux-ci couraient en avant en tirailleurs, harcelaient l'ennemi à coups de traits et entamaient le combat. Puis quand les lignes opposées s'approchaient et en venaient aux mains, ils se retiraient en arrière.

Les hastaires couraient ensuite sur la ligne ennemie, lançaient leurs javelots à douze ou quinze pas, mettaient aussitôt l'épée à la main et engagaient le combat corps à corps.

Les derniers rangs soutenaient les premiers et remplaçaient successivement les hommes blessés, tués ou fatigués.

Les princes combattaient de la même manière et succédaient aux hastaires quand ceux-ci étaient épuisés.

Les triaires se tenaient en réserve un genou en terre et couverts de leurs boucliers.

S'ils voyaient que les princes lâchaient pieds, ils se relevaient aussitôt, ralliaient les princes et les hastaires, les recevaient dans leurs rangs, formaient une espèce de phalange serrée et marchaient en avant. L'ennemi, épuisé par deux combats successifs, tenait rarement contre cette troisième attaque.

Ce genre de combat était évidemment basé sur les mêmes principes que nos batailles modernes, où l'on présente à l'ennemi deux lignes et une réserve.

Quant au système de guerre des Romains, il consistait à camper près de l'ennemi, sans rechercher les positions, parce que leurs camps fortifiés leur en tenait lieu.

Lorsqu'il s'agissait de combattre, l'armée sortait de son camp, situé à peine à quelques arpents de l'ennemi.

Le général romain haranguait ses troupes pour les animer au combat, et l'action s'engageait comme nous l'avons dit plus haut.

Dans les marches, les armées consulaires marchaient ordinairement sur dix hommes de front et assez serrées pour n'occuper que 15 ou 16,000 mètres de profondeur.

La journée moyenne de marche était de sept lieues. On partait à trois heures du matin, on arrivait à dix. Il restait alors le temps d'établir et de fortifier le camp.

Tel est le tableau abrégé des institutions militaires du peuple romain ; depuis Camille jusqu'à Marius, c'est-à-dire pendant les beaux temps de la république. On en trouve les principaux traits dans Polybe, César, Tacite et Végèce.

Nous entrons maintenant dans la troisième période, celle du moyen-âge, période d'anarchie, de ténèbres et de décadence, du Ve siècle au XIVe.

L'art militaire est tombé avec l'empire romain. Les barbares, et parmi eux les Francs, ne doivent leurs succès qu'à leur courage, à leur impétuosité, et surtout à la lâcheté des Romains de la décadence.

Les conquêtes des barbares amènent le système féodal, où les armées, composées principalement de cavaliers bardés de fer, se distinguent surtout par la prouesse, la force corporelle, et les actions individuelles.

Cependant l'on trouve aussi dans les armées de cette époque des éléments d'organisation, tant il est vrai que l'art militaire est indispensable, et qu'il est impossible de remuer des masses d'hommes, sans principes, sans théorie, en un mot sans une science de la guerre.

Une armée du moyen-âge est ordinairement divisée en plusieurs *batailles*, trois, quatre ou cinq, représentant les différentes lignes de nos armées modernes, ou bien les diverses parties de nos ordres de bataille, ailes, centre ou réserve.

Chaque bataille est composée d'un certain nombre de bannières, 15, 20 ou 30, comprenant un certain nombre de lances et correspondant à nos escadrons.

L'infanterie est organisée en bandes, routes ou enseignes. Elle ne joue qu'un rôle secondaire.

Charlemagne, peut-être, eut, au commencement de cette période, des armées mieux organisées, mais l'histoire ne nous a rien laissé à ce sujet.

Voilà les principaux traits que présente l'histoire de l'art militaire pendant cette période.

Joinville et Froissard sont les principaux historiens de cette période.

Les événements de guerre les plus remarquables sont : Les guerres de Charlemagne, les invasions des Normands, les croisades et les guerres des Anglais. Malgré leur importance historique, ces événements offrent peu d'intérêt sous le rapport de l'art.

DEUXIEME EPOQUE.

La deuxième époque de l'histoire de l'art militaire commence vers le milieu du XIVe siècle, au moment de l'invention ou plutôt de l'emploi de la poudre.

Cette deuxième époque se divise en trois périodes :

La première est une période de renaissance pour l'art militaire et pour tous les arts à la fois. C'est le moment, non-seulement de l'invention de la poudre, mais encore de l'invention de la boussole et de l'imprimerie.

Nous voyons alors au système féodal succéder des organisations plus régulières et plus savantes. On étudie et on imite les anciens.

Charles VII, vers 1445, organise la première armée permanente.

Plus tard Charles VIII entre dans Rome avec une armée bien organisée, pourvue d'une nombreuse artillerie, et qui fait l'admiration et la terreur de l'Italie.

L'artillerie de Charles VII se composait de :

36 canons de bronze ;

De longues coulevrines ;

D'une centaine de fauconneaux ;

Chaque pièce, attelée de six chevaux.

L'infanterie prend de jour en jour une plus grande importance, et les piquiers suisses, les lansquenets allemands forment, avec la gendarmerie et quelques arquebusiers, la principale force des armées de cette époque.

On voit sur les champs de bataille des XVe et XVIe siècles une grande quantité de canons, de bombardes et de coulevrines.

Telle est la première période de la deuxième époque. L'écrivain

militaire le plus remarquable en est *Machiavel*, qui vivait du temps de Louis XII.

La deuxième période commence vers le milieu du XVIe siècle, au moment où les armes à feu se sont perfectionnées et sont devenues armes portatives.

Mais comme ces premières armes à feu ne sont encore que des armes de jet, il faut conserver une partie des armes de main, et l'on trouve dans les armées le mélange des piquiers et des mousquetaires.

L'infanterie dans cette période voit diminuer la profondeur de ses bataillons. Elle se place en six rangs au lieu de dix.

L'arquebuse de la période précédente est remplacée par le mousquet, la bandoulière par la giberne.

La cavalerie abandonne un moment les armes blanches pour les armes à feu. Mais elle revient bientôt aux véritables principes de l'arme, en chargeant l'épée à la main.

Les principaux généraux de cette époque sont: Maurice de Nassau, le duc de Rohan, Henri IV, tous trois élèves de Coligny, puis Gustave-Adolphe, Montecuculli et Turenne.

Les événements militaires sont les guerres de religion et la guerre de trente-ans.

Les principaux écrivains militaires sont: le duc de Rohan, Montluc, Montecuculli et Turenne.

Enfin la troisième période de l'histoire de l'art militaire, la période moderne, commence avec le XVIIIe siècle, au moment de l'invention des baïonnettes, et de l'abandon des piques.

Les principaux événements militaires sont: les campagnes de la fin du règne de Louis XIV ; celles de Maurice de Saxe ; celles de Frédéric ; celles de la révolution française et de l'empire ; enfin, les campagnes modernes.

Les deux grands noms qui dominent cette période sont ceux de Frédéric et de Napoléon.

Ensuite viennent ceux de Villars, de Crequi, du prince Eugène, du maréchal de Saxe, de quelques-uns des généraux de Frédéric, de Souvaroff, de l'archiduc Charles, Hoche, Jourdan, Pichegru,

Kleber, Lecourbe, Masséna, Ney, Soult, Davoust, Lannes, Barklay, Wellington, et enfin ceux des généraux de notre temps.

Nous venons de suivre l'art de la guerre depuis son origine jusqu'à nos jours ; nous voici maintenant arrivé à l'époque actuelle. C'est là que nous prenons l'art militaire pour en étudier les diverses parties, c'est-à-dire en commençant par l'organisation des armées.

VI.

Du système militaire des états.

Toutes les sociétés reposent sur un ensemble de lois et de principes qui forment leurs *institutions*.

C'est ce qu'on appelle, en général, les *institutions sociales* ou *l'ordre social*.

Les institutions sociales se divisent en :

1o. Institutions politiques, qui sont les lois, coutumes et usages constituant les diverses sortes de gouvernements ;

2o. Institutions civiles, ensemble de lois, ordonnances et coutumes, qui déterminent les rapports administratifs et judiciaires des citoyens, soit entre eux, soit avec leur gouvernement ;

3o. Institutions religieuses, comprenant l'ensemble des lois et règlements qui président à l'organisation des différents cultes ;

4o. Enfin nous trouvons les *institutions militaires*, ensemble de principes, de lois et de règlements employés pour organiser et faire agir les éléments de la force publique, c'est-à-dire pour organiser et faire agir tous les moyens que possède un peuple de constituer et de soutenir la guerre.

Nous avons dit qu'il y avait deux points de vue sous lesquels on pouvait considérer la guerre.

On peut la désirer,

On peut la redouter.

Dans tous les cas, il faut toujours être prêt à la soutenir.

C'est d'après ce principe que tous les peuples ont eu et ont encore ce que nous venons d'appeler des *institutions militaires*.

Ce que l'on appelle aussi en d'autres termes ayant à peu près la même signification :

Un système
Une organisation
Un établissement
Ou encore un édifice } Militaire.

C'est avec son système militaire qu'un peuple crée et entretient pendant la paix l'ensemble des moyens personnels et matériels qui sont nécessaires pour constituer et soutenir la guerre.

Les institutions militaires sont perfectibles et progressives comme les autres institutions sociales.

Suivant Montesquieu, toutes les institutions d'un peuple sont l'œuvre du temps, et l'on ne saurait laisser une voie trop large aux améliorations.

Cependant il faut un progrès lent et raisonné et par suite une certaine stabilité.

L'Homme, dit M. de Saint-Germain, ne s'accoutume point à des changements continuels ; ils lui inspirent de la défiance.

VII.

Diverses formes de systèmes militaires.

Les institutions militaires ont varié avec les peuples et avec les époques.

Les institutions militaires des Grecs et des Romains étaient bien étudiées, bien calculées et parfaitement en rapport avec les institutions politiques des deux peuples. On y trouvait des principes d'organisation, des méthodes de recrutement, des moyens de discipline, un mode de récompense, un système d'instruction, un système d'administration, enfin les principaux éléments que nous allons retrouver dans les systèmes militaires modernes.

Puis, comme nous l'avons vu, la décadence de Rome amène la décadence de l'art militaire.

Les barbares n'avaient ni organisation ni *discipline*. Chez eux, la nation ou plutôt la tribu tout entière se portait au combat. Les femmes, les vieillards, les enfants prenaient part à la guerre et organisaient la défense de leurs camps de chariots.

Au temps de la féodalité, le baron appelait sous sa bannière ses hommes d'arme et ses vassaux.

Il les conduisait au rendez-vous de son suzerain. Chacun prenait des vivres pour 15 jours, et c'est ainsi que se rassemblaient les armées.

Pour le combat, les chevaliers formaient leurs lourdes *batailles*, où la prouesse tenait lieu de tactique, tandis que l'infanterie méprisée se tenait prête à piller ou à fuir.

Enfin Charles VII crée la première armée permanente, et ce fait est le premier qui se rattache au système militaire moderne.

Louis XI, François Ier, Henri IV perfectionnent successivement l'organisation militaire de la France, et au commencement du XVIIIe siècle, sous Louis XIV, nous trouvons un ensemble à peu près complet d'institutions militaires.

Nous trouvons :

Une armée permanente ;

Un système de réserve nationale ;

Un recrutement assuré par le système des milices ;

Des moyens de discipline ;

Un mode de récompense et d'avancement ;

Des méthodes d'instruction ;

Des règles d'administration ;

Enfin des établissements militaires.

Le système militaire de Louis XIV, imité par les puissances étrangères, se perfectionne pendant les guerres de la révolution et de l'empire. Il devient ce que l'on appelle aujourd'hui le *système militaire moderne*.

Ce système est le même à peu près chez toutes les grandes nations de l'Europe. Il repose sur les mêmes principes. Il présente les mêmes éléments. On y trouve seulement les modifications que demandent les mœurs, le caractère et les institutions politiques des différents peuples.

Nous allons voir d'abord les principes généraux du système militaire moderne.

Nous verrons ensuite, à grands traits, leur application chez les différentes puissances militaires de l'Europe.

VIII.

Différents éléments d'un système militaire.

L'étude des institutions militaires modernes peut se diviser en sept parties et présente sept éléments principaux :

1o. On trouve d'abord chez tous les peuples de l'Europe une masse d'hommes armés, formant ce que l'on appelle l'armée permanente du pays. C'est dans cette masse que l'on puisera au moment du besoin pour former les armées actives ;

2o. Derrière l'armée permanente on trouvera un système de réserves nationales, ayant pour but de faire concourir à la défense du pays toute sa population valide ;

3o. Il y aura ensuite un mode de recrutement destiné à remplir les cadres de l'armée permanente et à les entretenir au complet ;

4o. Il y aura encore des moyens de discipline, desquels découleront une organisation de la justice militaire et un système d'avancement et de récompense ;

5o. On trouvera des méthodes d'instruction, ayant pour objet de préparer l'armée à la guerre ;

6o. Puis des principes d'administration, au moyen desquels on assurera les divers besoins des troupes et auxquels on pourra rattacher les différents services administratifs ;

7o. Enfin tout système militaire présente des établissements du matériel, formant la richesse militaire du pays, comprenant des casernes, des hôpitaux, des ateliers de toute espèce, des arsenaux, etc., etc.

Nous allons voir successivement chacune de ces sept parties du système militaire moderne.

IX.

De l'armée permanente.

CONSIDÉRATIONS RELATIVES A LA NÉCESSITÉ D'UNE ARMÉE PERMANENTE.

La première armée permanente créée par Charles VII, après les guerres des anglais, était composée de 9,000 lances, et de 16,000 francs archers.

Louis XI perfectionne cette institution, quoique abandonnant les francs archers pour prendre des mercenaires suisses.

L'Europe entière l'imite bientôt, et depuis cette époque chaque peuple eut son armée permanente. A la mort de Henri IV, l'armée permanente en France était de 37,000 hommes.

Louis XIV en eut 450,000.

L'Angleterre 250,000.

La république française 1,200,000.

En ce moment l'Europe nourrit deux millions et demi de soldats.

Les armées permanentes sont ainsi devenues de plus en plus nombreuses.

Aujourd'hui l'on appelle de ce nom une partie de la nation, instruite, disciplinée, organisée, pourvue de matériel et destinée à défendre la patrie contre les invasions, à porter la guerre hors des frontières, enfin à protéger la société contre les révoltes intérieures.

La nécessité d'une armée permanente est basée sur les considérations suivantes :

1o. Une armée permanente est nécessaire pour protéger la nationalité d'un pays, pour couvrir tous ses biens, en un mot pour défendre son existence contre les invasions étrangères.

Une nation peut être parvenue à un haut degré de civilisation. Elle peut posséder tous les avantages, tout le bien-être que pré-

sentent un territoire fertile, un commerce étendu, de grandes richesses. Elle peut avoir toutes les jouissances que procurent les arts et l'industrie.

A quoi lui serviront tous ces biens si elle ne peut les défendre, si un peuple voisin plus fort, plus pauvre, ou plus turbulent, vient fondre tout à coup sur son territoire et le ravager. Il faut donc une armée permanente pour défendre l'existence d'un peuple, comme il fallait une arme à l'homme primitif pour défendre sa vie.

2o. Indépendamment de son existence propre, de sa vie intérieure, un peuple a encore une vie extérieure, c'est-à-dire des droits et des intérêts résultant de ses relations avec les peuples voisins. L'armée permanente est destinée à les sauvegarder.

Sans rechercher la guerre, un peuple doit toujours être prêt à la faire. C'est la meilleure manière de faire respecter ses droits, sa puissance et sa dignité.

3o. La nécessité d'assurer l'exécution des lois, de maintenir l'ordre social, de réprimer les troubles intérieurs, de contenir les mauvaises passions, est une troisième cause de la permanence des armées.

Les peuples ont des droits plus ou moins étendus, tracés dans leurs constitutions. Ils peuvent agir dans la limite de ces droits; mais quand ils les dépassent, ils doivent être réprimés. Sans cela, la paix publique serait sans cesse compromise et la prospérité d'un pays serait impossible.

On a prétendu qu'une armée permanente pouvait devenir un instrument de despotisme. Cela pourrait être vrai d'une armée mercenaire, mais non d'une armée nationale qui se renouvelle fréquemment et qui est toujours profondément impregnée des sentiments de la population et de l'opinion publique.

4o. Les exigences de l'instruction militaire moderne sont une quatrième cause de la permanence des armées.

L'art de la guerre touche aujourd'hui à toutes les branches des connaissances humaines, et leur emprunte quelques-unes de leurs applications. Il faut plusieurs années pour former des soldats et des officiers subalternes. Il faut le travail de la vie presque tout entière pour former des généraux.

Autrefois les communes, la pospolite, les milices, pouvaient se lever au moment du danger et marcher immédiatement à l'ennemi. Mais aujourd'hui ces milices peuvent tout au plus servir de corps de réserve et agir en seconde ligne. Il faut absolument entretenir une armée permanente pendant la paix si l'on veut avoir une véritable force militaire prête et instruite au moment de la guerre.

5o. Enfin nous voyons maintenant toutes les puissances de l'Europe augmenter ou diminuer leurs armées à la fois, chacune d'elles craignant d'être surprise par les autres. Il faudrait donc, pour qu'un peuple pût dissoudre son armée permanente, que tous fissent comme lui. Celui qui conserverait la sienne menacerait l'indépendance générale. Voilà les considérations relatives à la permanence des armées modernes, que l'on regarde aujourd'hui comme l'ancre de salut des états.

Chez les Grecs et chez les Romains, les armées semblaient temporaires. On les levait au moment de la guerre. Mais ces armées n'étaient temporaires qu'en apparence. Elles offraient en réalité tous les avantages des troupes permanentes, puisque Rome et Sparte ne furent pendant longtemps que de grands camps où les citoyens étaient exercés constamment au métier des armes. Les institutions civiles se confondaient ainsi avec les institutions militaires, et, en arrivant sous les drapeaux, les soldats n'avaient plus rien à apprendre. Exercices, discipline, obéissance au commandement, ils étaient préparés à tout par l'éducation et par les travaux du champ de mars.

L'armée permanente, dont nous venons d'établir la nécessité en vue de la guerre, rend encore d'autres services pendant la paix.

On peut la considérer comme une école pratique pour la masse de la population ; école intellectuelle ; école de moralité ; école de perfectionnement physique.

Sous le rapport intellectuel, les soldats apprennent à lire, à écrire, à compter. Ils peuvent aller plus loin, et apprendre l'histoire, la géographie, etc.

Sous le rapport moral, l'état militaire est un correctif aux défauts du caractère, aux mauvais penchants, à certains vices d'organisation. Le contact des hommes entre eux les oblige à des égards

réciproques. Le respect de la hiérarchie militaire prépare pour l'avenir celui de la hiérarchie sociale.

Sous le rapport physique, la variété des exercices, l'habitude de la propreté, la gymnastique, l'escrime, jointes à une alimentation qui s'améliore chaque jour, et qui est supérieure à celle de l'ouvrier et du paysan, tout tend à perfectionner la race.

L'armée peut avoir ainsi une grande influence sur la constitution physique de la population.

Considérée de cette manière, l'armée d'une nation n'est plus un fardeau pour elle, c'est une institution à la fois importante et avantageuse, une institution qui peut exercer une heureuse influence sur ses destinées.

X.

Chiffre d'une armée permanente.

Nous avons établi la nécessité d'une armée permanente.

Examinons maintenant les considérations relatives à la détermination de son chiffre.

L'effectif d'une armée permanente est variable ; on peut distinguer :

Un chiffre minimum ;

Un chiffre moyen ;

Et un chiffre maximum.

Ce que l'empereur Napoléon a appelé :

Le pied de paix ;

Le pied de guerre.

Le minimum correspond à l'état de paix profonde, dans le cas où l'on a rien à craindre de ses voisins et où il n'y a pas de cause de révolte intérieure.

Le chiffre moyen correspond à une guerre ordinaire, avec un peuple de force à peu près égale.

Le maximum correspond à une guerre redoutable dans le cas d'une coalition, de la patrie en danger, comme la France en 1793.

On commence par déterminer le chiffre minimum d'après les considérations suivantes :

1o. On considère la population du pays et la nature de ses occupations.

La population du pays, parce qu'il ne faut pas enlever à l'agriculture et à l'industrie une quantité de bras dont elles pourraient souffrir.

La nature de ses occupations, parce que les peuples industriels ont plus de peine a recruter leurs armées que les peuples agricoles.

On établit de cette manière un certain rapport entre le chiffre de l'armée et celui de la population. Ce rapport varie du $\frac{1}{60}$ au $\frac{1}{200}$ pour les divers états de l'Europe. On a reconnu que la meilleure proportion était à peu près celle du $\frac{1}{100}$.

C'est le rapport adopté en France, en Autriche et en Prusse;

2o. On considère ensuite, dans la détermination du chiffre de l'armée permanente, les revenus de l'état. Car il faut que la charge imposée au trésor n'amène pas un déficit dans les ressources annuelles du budget.

Du temps des armées mercenaires, sous Frédéric, par exemple, le dernier écu donnait le dernier soldat. La France a prouvé depuis que l'amour de la patrie et l'honneur valaient mieux que l'argent pour procurer des défenseurs à un pays ; néanmoins, comme on ne peut entretenir les armées qu'avec de l'argent, il faut établir un rapport rationnel entre le chiffre de l'armée permanente et les moyens du trésor ;

3o. On considère ensuite l'étendue de ses frontières et les facilités qu'elles offrent pour la défense ;

4o. On examine la nécessité de faire sentir son influence au dehors, l'état militaire des puissances voisines, leurs alliances, les vues politiques qu'on leur connait ou qu'on leur suppose ;

5o. Enfin on prend en considération les qualités physiques et morales du peuple, son aptitude à la guerre et son esprit militaire.

On détermine ainsi le chiffre minimum ou le pied de paix de l'armée permanente.

Ce chiffre est à peu près de 300,000 hommes pour les principales puissances de l'Europe, chacune d'elles cherchant toujours à se tenir au niveau des autres.

Il est plus considérable pour la Russie ; mais il y a compensation par suite de l'étendue du territoire et de la difficulté des communications.

Il est plus faible pour l'Angleterre ; mais il y a également compensation, par suite de la position géographique de ce pays et de la force de sa marine.

Le chiffre moyen ou le pied de guerre se déduit ensuite du chiffre minimum. Il y a une certaine relation entre l'un et l'autre.

L'effectif moyen est celui avec lequel on fait la guerre ; c'est l'effectif normal ; 100 hommes par compagnie, 800 hommes par bataillon.

L'effectif minimum est celui auquel on peut réduire l'armée sans inconvénient ; c'est 50 à 60 hommes par compagnie, 400 à 450 par bataillon.

Au dessous de ces chiffres, les cadres qui doivent être conservés en tout temps, ne seraient plus employés d'une manière utile ; ils n'auraient plus à commander un nombre suffisant de subordonnés, leur instruction ne pourrait plus se faire qu'avec difficulté.

L'effectif moyen est donc à peu près le double de l'effectif minimum, ou dans la proportion de 5 à 3.

Enfin le chiffre maximum, ou le grand pied de guerre de l'armée permanente, comprend tous les hommes valides du pays. Son rapport réel avec la population varie du $\frac{1}{5}$ au $\frac{1}{6}$, mais on n'en arrive jamais à ce point. La France qui avait, en 1793, quatorze armées sur les frontières et 1,200,000 hommes sous les drapeaux, la France n'avait atteint que le $\frac{1}{25}$ ou le $\frac{1}{28}$ de sa population.

Telles sont les considérations relatives à la détermination du chiffre de l'armée permanente. Et le système militaire d'un état doit être établi de telle manière que l'on puisse passer successivement et sans secousse d'une paix profonde à une guerre ordinaire, et de là à une guerre générale ; c'est-à-dire que l'on puisse élever progressivement et facilement l'effectif de l'armée du chiffre mini-

mum au chiffre moyen et de celui-ci au chiffre maximum ; c'est-à-dire encore, que l'on puisse faire varier cet effectif suivant les circonstances.

L'on parvient à résoudre ce problème et à préparer un peuple à ces trois efforts successifs, au moyen du système de réserves que nous allons voir plus loin.

XI.

Principes d'organisation des armées permanentes.

Nous allons voir maintenant les principes d'organisation des armées permanentes.

Organiser une armée, c'est y établir des subdivisions et donner des chefs à chacune d'elles, de manière à pouvoir l'instruire et la mouvoir selon la volonté d'un seul homme.

Un seul homme ne peut pas en commander directement cent mille.

Il a besoin d'intermédiaires qui commanderont sous lui des groupes plus ou moins considérables, et qui n'auront affaire directement qu'à un nombre limité de subordonnés.

Ainsi le général en chef d'une armée de 100,000 hommes n'a affaire directement qu'à un certain nombre de généraux de divisions ;

Chaque général de division qu'à 2 ou 3 généraux de brigade ;

Chaque général de brigade qu'à 2 ou 3 colonels ;

Et ainsi de suite jusqu'au caporal d'escouade, qui commande directement 8 ou 12 hommes.

Il y a donc une échelle qui lie le général en chef au dernier homme de son armée.

Nous allons voir maintenant comment on établit cette progression, comment on organise la multitude d'hommes armés formant l'armée permanente.

On divise d'abord l'armée en *corps de ligne*, c'est-à-dire qui se présentent en ligne à l'ennemi, qui forment les lignes d'un ordre de bataille, et en *corps hors ligne*, qui sont destinés à seconder et compléter l'action des corps de ligne.

Les corps de ligne sont :

1o. L'infanterie ou réunion des combattants à pied ;

2o. La cavalerie ou réunion des combattants à cheval ;

3o. L'artillerie, comprenant le personnel et le matériel des bouches à feu.

Voilà les grandes divisions que l'on établit d'abord dans l'armée permanente.

On organise ensuite chacune des armes que nous venons de nommer.

On y établit deux espèces d'organisation :

1o. L'organisation tactique, qui a pour but de l'instruire et de la mouvoir ;

2o. L'organisation administrative, au moyen de laquelle on pourvoit à ses besoins.

Nous examinerons successivement ces deux organisations dans les trois armes.

Dans l'infanterie, on a formé un premier groupe, 8 à 12 hommes, à la tête duquel on a mis un caporal, c'est la première unité formant la base de l'organisation. On appelle unité, la réunion d'hommes qui obéit à un seul chef.

On a nommé *escouade* cette première unité, facile à commander et à instruire.

Deux escouades forment une *section* de 16 à 25 hommes, sous les ordres d'un sergent.

Deux sections forment une subdivision, dont la force varie de 30 à 50 hommes, et qui est commandée par un lieutenant ou enseigne.

Deux subdivisions forment une compagnie, dont la force varie de 60 hommes sur le pied de paix, à 100 hommes sur le pied de guerre, et qui est commandée par un capitaine.

Six, huit ou dix compagnies forment un bataillon, dont la force moyenne sur le pied de guerre est de 800 hommes, et qui est commandé par un lieutenant-colonel.

Deux bataillons forment un régiment. Il y a aujourd'hui, dans l'armée anglaise, des régiments à un seul bataillon ; il y en avait même en France sous Louis XIV. Ce système est très-coûteux, parce qu'on entretient des états-majors pour un trop petit nombre d'hommes.

D'un autre côté si le nombre de bataillons est trop considérable, le régiment devient lourd dans les manœuvres, difficile à administrer et à conduire.

Suivons la même progression pour la cavalerie.

Dans la cavalerie, l'organisation tactique commence aussi à l'escouade, 6 ou 8 cavaliers.

Deux escouades forment une section.

Deux sections forment une subdivision.

Deux subdivisions, une compagnie (ou troupe) commandée par un capitaine.

Deux compagnies forment un escadron.

Quatre ou six escadrons, un régiment, commandé par un lieutenant-colonel.

Dans l'artillerie, la première unité est la pièce commandée par un sergent.

Deux pièces forment une subdivision, commandée par un officier subalterne.

Trois ou quatre sections forment une batterie, commandée par un capitaine ou un officier supérieur.

Telle est, pour les trois armes, l'organisation du premier degré, l'organisation régimentaire.

Nous avons ensuite une organisation d'un degré plus élevé, une organisation d'ensemble.

On réunit alors deux ou trois régiments d'infanterie ou cavalerie, et l'on forme des brigades commandées par des majors généraux.

Deux ou trois brigades réunies forment une division, commandée par un lieutenant-général.

Deux, trois, quatre ou cinq divisions d'infanterie, avec une division de cavalerie et une réserve d'artillerie, forment une armée, commandée par un général ou un feld-maréchal.

Voilà l'ensemble de l'organisation tactique des armées modernes, celles qui permet d'instruire, de mouvoir et de faire combattre les troupes.

L'organisation administrative qui vient après l'organisation tactique, se confond avec celle-ci, et présente deux unités du premier degré :

1o. La compagnie, administrée par le capitaine ;

2o. Le régiment, administré par le lieutenant-colonel.

Ensuite viennent les unités principales ; par exemple, les divisions, qui possèdent un personnel administratif et qui représentent de grandes unités administratives en même temps que de grandes unités tactiques.

Tels sont les principes suivis pour organiser les corps de ligne d'une armée permanente.

XII.

Des cadres.

Nous venons de voir qu'à la tête de chacune des unités de l'organisation, il y avait des chefs. L'ensemble de ses chefs forme les cadres de l'armée.

De la bonté des cadres dépend la valeur des troupes.

Les cadres doivent être en rapport avec l'effectif de l'armée. Un officier pour 30 ou 40 hommes, paraît être la proportion la plus rationnelle.

Toutes les armées européennes ont aujourd'hui quatre classes de supérieurs :

1o. Les caporaux, sergents, sergents-majors. Voilà une première classe, celle des sous-officiers ;

2o. Les enseignes, lieutenants et capitaines, formant les officiers subalternes ;

3o. Les majors et lieutenants-colonels, formant les officiers supérieurs ;

4o. Les généraux de brigade, de division et d'armée, et les feld-maréchaux formant les officiers généraux.

XIII.

De la hiérarchie.

Ces différents grades correspondent aux divers degrés de l'organisation, et la manière dont ils sont échelonnés forment ce que l'on appelle la *hiérarchie.*

Le mot hiérarchie signifie :
La chaîne des autorités ;
Leur subordination ;
Leur classement ;
Leur graduation ;
Leur progression depuis le soldat jusqu'au souverain.
C'est l'enchaînement des grades.
C'est d'elle que découlent les droits et les devoirs de chacun.

La hiérarchie sera d'autant plus parfaite que le nombre des échelons se rapprochera davantage du strict nécessaire, et que chaque échelon n'aura de contact direct qu'avec ses deux voisins.

C'est la meilleure manière d'éviter l'embarras, la confusion, les acoups dans le commandement et d'assurer pour les ordres une transmission directe et une prompte exécution.

XIV.

Des corps hors ligne.

Indépendamment des corps de ligne dont nous avons parlé, une armée permanente comporte encore des corps hors ligne, qui ont pour objet d'assurer, de compléter et de seconder l'action des corps de ligne.

Les corps hors ligne sont les suivants :

1o. Le génie, chargé de la construction des places et des bâtiments militaires, et en même temps des siéges ;

2o. Le train des équipages chargés des transports ;

3o. Les ouvriers d'administration, qui exécutent les différents services administratifs ;

4o. Les vétérans, vieux soldats pouvant rendre encore quelques services dans les garnisons ;

5o. Les compagnies de discipline, formant un moyen de répression, etc., etc.

Il faut joindre aux corps hors ligne, les états-majors et les divers services que l'on trouve dans une armée permanente, ainsi :

L'état-major général ;
Le corps d'état-major ;
L'état-major des places ;
L'état-major particulier de l'artillerie ;
L'état-major du génie ;
Le corps de l'intendance ;
Le service de santé ;
Le personnel des parquets militaires, etc., etc.

Tels sont les principes généraux de l'organisation des armées permanentes.

XV.

Des réserves.

Nous avons vu que, pour l'effectif des armées permanentes, il y avait un chiffre minimum, un chiffre moyen, et un chiffre maximum. Nous avons ajouté que, dans un système militaire bien organisé, il fallait pouvoir passer successivement et sans secousse de l'un à l'autre de ces trois chiffres.

L'on résout ce problème au moyen des réserves, c'est-à-dire en échelonnant la population derrière l'armée permanente, en la

fractionnant en plusieurs classes destinées à marcher successivement à l'ennemi.

C'est ainsi que, chez presque toutes les nations européennes, la force publique présente trois éléments principaux :

1o. L'armée permanente, organisée, instruite, exercée ;

2o. La réserve de l'armée, comprenant des hommes qui appartiennent à l'armée, mais qui ne l'ont pas encore rejointe, ou bien qui ont été renvoyés en congé illimité ;

On trouve cette réserve en France, en Autriche, en Prusse et en Russie ;

3o. Le reste de la population valide du pays pouvant, en cas de guerre, faire le service des places fortes, celui de l'intérieur.

Telles sont : la garde nationale en France, les landwehrs en Allemagne, Prusse et Autriche, les milices en Angleterre.

Chaque pays a ainsi ses réserves. Leur organisation est plus ou moins complète, plus ou moins avancée, mais les principes sont les mêmes. Ils consistent à échelonner la population derrière l'armée, de manière que tous les hommes valides du pays puissent prendre part à sa défense.

Telles sont les réserves dans les institutions militaires d'un peuple.

XVI.

Du recrutement.

SES DIFFÉRENTS MODES A DIVERSES ÉPOQUES.

On appelle en général *recrutement* l'ensemble des moyens qu'un gouvernement emploie pour remplir les cadres de son armée permanente.

Le recrutement varie suivant le caractère des peuples et suivant leur constitution politique et sociale.

Il a varié avec les époques.

Nous avons vu que les anciennes républiques de la Grèce et de Rome choisissaient, parmi les citoyens en âge de porter les armes, ceux qui, d'après leur fortune et leur constitution physique, paraissaient les plus propres au service militaire.

Les armées étaient alors véritablement nationales, et l'existence des peuples, leur liberté, leurs biens les plus chers, étaient remis aux mains de ceux qui avaient le plus d'intérêt à les défendre.

Puis vinrent les barbares, et tout ce qui avait la force de porter les armes était appelé à combattre.

Au moyen-âge, le service militaire était considéré comme un impôt attaché à la terre, et la possession d'un fief entraînait l'obligation de fournir un certain nombre de lances.

Enfin parurent les armées permanentes. Charles VII, en 1445, crée avec des éléments nationaux les francs archers et les compagnies d'ordonnance.

Louis XII conserve cette première armée permanente, mais il la recrute au moyen de mercenaires.

Les mercenaires en France dataient de Philippe Auguste ; on les appelait alors *soudoyers, routiers, cottereaux.*

A l'époque de la guerre de trente ans, c'est-à-dire pendant la deuxième période de la deuxième époque de l'histoire militaire, les armées se lèvent pour ainsi dire à l'entreprise.

L'empereur d'Allemagne, Ferdinand II, par exemple, ayant besoin d'une armée s'adresse à Wallenstein. Celui-ci fait venir des colonels à qui il demande des régiments ; ceux-ci, des capitaines qui lèvent les compagnies.

Ces compagnies sont composées de mercenaires, raccolés à prix d'argent, soit parmi les nationaux, soit parmi les étrangers.

Les armées comprennent alors deux sortes de mercenaires :

Les mercenaires par capitulation, comme les suisses, les reîtres ou les lansquenets, et les mercenaires isolés.

Telles sont les premières méthodes de recrutement jusqu'à Louis XIV.

En France sous Louis XIV, les mercenaires furent insuffisants

pour recruter des armées dont le chiffre s'éleva jusqu'à 450,000 hommes. Alors le roi, par ordonnance du 29 Novembre 1688, créa le système des milices.

D'après cette ordonnance, les villages furent soumis à l'obligation de fournir annuellement un certain nombre d'hommes avec lesquels on forma des régiments provinciaux.

Sous Louis XV, les mercenaires et le raccolage alimentent encore les armées. Mais en 1743, frappé des inconvénients de ce système, le roi établit de nouvelles milices. Elles furent levées, organisées, puis, à un certain moment, comme les milices de Louis XIV, absorbées par l'armée active.

Au moment de la révolution le gouvernement français doit soutenir la guerre avec une armée désorganisée, et dont le recrutement n'est pas assuré.

L'enthousiasme national y supplée dans les premières années. De nombreux bataillons de volontaires se lèvent de toutes parts.

On les amalgame avec les bataillons de ligne, à raison de deux bataillons de volontaires avec un bataillon de ligne, pour former une brigade.

Et ce recrutement irrégulier suffit aux premières campagnes.

Puis l'enthousiasme se refroidit. Les volontaires quittent l'armée. Alors on emploie le système des réquisitions, qui, appliqué avec rigueur, jette sur la frontière presque toute la population valide du pays.

Enfin, le 19 fructidor an VI (5 septembre 1798), le recrutement entre dans un mode plus régulier, et une loi établit le système de la conscription, avec lequel furent faites toutes les guerres de l'Empire.

Abolie momentanément en 1814, par suite des événements politiques, la conscription reparut en 1818, sous le ministère du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, quand on voulut reconstituer l'armée.

La loi du 21 mars, 1832, a consacré le principe de la conscription et a établi le système des appels aujourd'hui en usage.

Ce système est adopté dans tous les états européens, sauf en Angleterre, où le gouvernement continue à recruter ses armées au moyen de mercenaires.

Il y a aujourd'hui deux systèmes de recrutement :

1o. Le système des mercenaires ;

2o. Le système des appels.

Nous allons les examiner successivement.

XVII.

Systèmes des mercenaires et des appels.

Nous distinguons deux espèces de mercenaires :

1o. Les mercenaires par capitulation, c'est-à-dire qui servent en vertu d'un marché général fait avec une nation, comme les Suisses à diverses époques de l'histoire française, et encore dernièrement auprès du roi de Naples ;

2o. Les mercenaires isolés qu'un gouvernement fait enrôler par ses agents à l'intérieur et à l'extérieur, au moyen de marchés individuels, dont les clauses sont variables. Pour la France c'était le système suivi avant la révolution.

C'est le système qu'emploie encore aujourd'hui l'Angleterre pour remplir les cadres de son armée.

Le système des mercenaires par capitulation a de grands inconvénients, ce sont des espèces de condottieri qui appartiennent à celui qui les paie le plus cher, et qui, au moment du danger, peuvent abandonner la cause à laquelle ils sont attachés.

Ce système présente cependant certains avantages. Les hommes qui font leur métier de la profession des armes sont généralement meilleurs soldats que ceux qui servent pour un temps limité. Ils présentent les avantages que l'on rencontre dans les troupes d'aventuriers.

Le système des mercenaires par marchés individuels ne donne que le rebut des populations. Une armée recrutée de la sorte a besoin d'une discipline très-sévère. Elle n'est ni susceptible d'enthousiasme, ni ne dévouement.

On trouve cependant dans ce système l'avantage de débarrasser

la société d'éléments dangereux qui lui seront moins nuisibles étant soumis à une discipline militaire, qu'étant abandonnés à eux-mêmes.

Système des appels.—Le système des appels est celui employé pour le recrutement des armées modernes.

Dans ce système, la loi impose l'obligation du service militaire. L'armée étant instituée pour la défense de la société, cette obligation est la plus juste et la plus importante de toutes celles qui sont la conséquence de l'état social.

Le système des appels présente le grand avantage de donner une armée nationale.

Il présenterait cependant des inconvénients s'il était appliqué avec trop de rigueur.

Nous verrons comment il est compris chez les différentes puissances de l'Europe et comment chez chacune d'elles on en a adouci les conséquences.

Nous examinerons successivement les diverses questions qui se rattachent au système des appels.

La première est celle qui est relative à l'âge de l'appel.

Age de l'appel.—L'âge de l'appel doit être fixé de telle manière qu'en arrivant sous les drapeaux, les jeunes gens aient assez de vigueur physique pour supporter les fatigues du métier. Appeler des jeunes gens trop jeunes, ce serait vouloir encombrer les hôpitaux, ainsi que cela est arrivé en France dans la campagne de 1813.

C'est d'après cette considération que l'âge de l'appel a été presque partout fixé à vingt ans.

Durée du service.—La seconde question est relative à la durée du service.

Il y a toujours deux intérêts en présence :

L'intérêt de l'armée, qui veut que l'on conserve le soldat le plus longtemps possible sous les drapeaux ;

Et l'intérêt des populations, qui tend à abréger le plus possible la durée du service militaire.

Il faut alors prendre un terme moyen que l'on établit d'après les considérations suivantes :

1o. On consulte l'esprit militaire de la nation, ses aptitudes physiques et intellectuelles et, par suite, la facilité d'instruction qu'elle présente ;

2o. On calcule le temps nécessaire aux conscrits pour se développer, s'instruire et pour devenir de véritables soldats, particulièrement dans les armes spéciales. La durée du service doit alors être fixée de telle manière que l'état bénéficie pendant un certain temps de cette instruction, une fois reçue, et qu'il puisse tirer pendant quelques années des services sérieux de la part des hommes appelés sous les drapeaux ;

3o. Enfin il faut qu'après leur libération, les soldats soient encore assez jeunes pour avoir l'espérance de se créer une position lucrative et de s'assurer un avenir.

D'après ces considérations, c'est généralement entre vingt et trente ans que l'on doit fixer la durée du service militaire.

" On a remarqué, dit le général Rogniat, que quand l'homme " arrive vers trente ans, il commence à perdre sa souplesse ; le " mouvement cesse de lui être agréable ; l'effervescence de la " jeunesse, qui lui faisait trouver des charmes dans une vie errante " et variée, se calme par degrés pour faire place à des idées de repos " et de tranquillité." Ainsi vers cet âge, le soldat est donc moins propre à bien faire son métier.

Cette observation ne s'applique pas à l'officier qui est soutenu par des idées de devoir et d'ambition ; mais elle s'applique aux soldats et sert à déterminer la durée du service militaire.

En Prusse cette durée est de cinq ans ;

En France de sept ;

En Autriche de huit ;

En Russie, elle était de vingt ans, elle a été réduite à quinze, elle le sera probablement encore.

En Angleterre, le service militaire est de douze ans, mais s'étend à presque toute la vie, en raison de la constitution particulière de l'armée anglaise.

XVIII.

Chiffre du contingent.

La troisième question est relative au chiffre du contingent.

Ce chiffre est variable. Il dépend de l'état du pays et des besoins du moment.

Dans les pays constitutionnels, le pouvoir législatif est appelé à le fixer chaque année. Dans les pays absolus, il est fixé par une ordonnance du souverain, comme en Autriche, en Russie.

Pour obtenir le chiffre du contingent, l'on a remarqué qu'en France, il fallait examiner un nombre de jeunes gens de vingt ans, double du nombre demandé.

Vient la question relative à la levée du contingent.

Le chiffre du contingent étant fixé, on le repartit entre les différentes subdivisions territoriales proportionnellement au chiffre de leur population.

Ensuite, vient la désignation des jeunes gens qui doivent en faire partie.

Cette opération a lieu en France au moyen du sort, afin d'éviter l'arbitraire ou la fraude.

En Prusse au moyen du choix.

En Russie, c'était d'après la volonté des propriétaires de serfs.

Le choix est évidemment le meilleur de tous les modes, mais il parait difficile de l'établir d'une manière parfaitement juste et de le mettre à l'abri des influences.

Après la désignation des hommes pour le service militaire il y a lieu de constater leur aptitude à ce service, de les répartir entre les différentes armes et de prononcer les exemptions.

Ces opérations ont lieu, chez les divers peuples de l'Europe, au

moyen de commissions formées de fonctionnaires civils, qui représentent les intérêts des populations et de fonctionnaires militaires qui représentent les intérêts de l'armée.

En France cette commission s'appelle conseil de révision.

En Angleterre commission de recrutement.

Après que les opérations de ces commissions sont terminées, les recrues sont mises en route et rejoignent leurs régiments.

On compte six mois à peu près dans l'infanterie, pour lever une classe, l'habiller, l'instruire, et pouvoir la présenter en ligne.

On compte environ dix mois dans la cavalerie.

Tel est l'ensemble du système des appels, qui, depuis à peu près cinquante ans, a été adopté chez presque toutes les nations de l'Europe, avec les modifications toutefois que comportent leurs institutions politiques et leur caractère particulier.

Le système des appels aurait des inconvénients s'il était appliqué avec trop de rigueur. Pour le rendre moins onéreux à la population, on a admis des exemptions.

Il y en a de deux espèces :

Les premières ont lieu dans l'intérêt de l'état ;

Les secondes dans celui des familles.

L'état refuse les jeunes gens qui n'ont ni la taille, ni la force physique nécessaires pour porter les armes, ni la moralité convenable pour entrer dans l'armée.

Les familles conservent les jeunes gens qui sont nécessaires à l'existence de parents âgés, ou infirmes, et de plus ceux qui ont des frères soit au service, soit mutilés ou morts dans les combats. Les familles auxquelles ils appartiennent ont évidemment ainsi payé leur tribut à la société.

Tels sont les principes des exemptions en Europe.

Quant aux jeunes gens qui se destinent à certaines carrières, où ils doivent rendre des services à l'état, comme le sacerdoce ou l'instruction publique, ils reçoivent une dispense du service militaire.

La dispense diffère de l'exemption, en ce que l'une est définitive et l'autre temporaire.

La dispense cesse avec la cause qui l'a fait accorder.

De la libération.—Nous avons vu la levée d'une classe. Quand cette classe a fini son temps de service, elle est renvoyée dans ses foyers, c'est-à-dire libérée.

En temps de guerre la libération n'a lieu que lorsque celle qui la remplace est arrivée elle-même à l'armée active, c'est-à-dire environ six mois après l'époque réelle : sans cela une armée active pourrait tout à coup se trouver notablement affaiblie.

Annexes du système des appels.—Le système des appels comporte deux annexes, *l'engagement* et le *rengagement*,—et une modification du contingent, le *remplacement*.

De l'engagement.—L'engagement volontaire est un contrat par lequel un individu s'engage à servir l'état pendant un nombre d'années déterminé par la loi. Ce contrat est désintéressé, lorsque, comme en France, il ne stipule aucun avantage pécuniaire en faveur de l'engagé.

Quand il est intéressé, l'engagement appartient au système des mercenaires.

Le nombre des engagements volontaires en Europe a diminué à mesure que la civilisation a fait des progrès. Les peuples y ont aujourd'hui trop d'aisance et d'industrie pour que la pauvreté oblige un grand nombre de jeunes gens à s'enrôler. Cela n'arrive qu'en Angleterre, parce que la guerre y arrête l'industrie, et que les ouvriers privés de leurs moyens d'existence n'ont souvent d'autres ressources que de se jeter dans l'armée.

L'engagement volontaire n'est donc plus qu'une annexe insignifiante du recrutement des grandes armées européennes.

Du rengagement.—On appelle rengagement, l'engagement de l'homme qui a déjà fait un ou plusieurs congés. En France, il a été combiné avec le remplacement pour former le système de l'exonération.

Du remplacement et de l'exonération.—Le remplacement a, en effet, certains avantages ; il permet aux jeunes gens de suivre sans interruption une carrière pour laquelle ils ont du goût et où ils peuvent se rendre utiles à la société. Il délivre l'armée de soldats

qui n'auraient pas la vocation militaire.—Il présente l'inconvénient de donner lieu à un trafic d'hommes honteux et démoralisant.

La France a substitué au remplacement militaire l'exonération, qui conserve les avantages du remplacement et en fait disparaître les inconvénients.

Les jeunes gens qui veulent se faire remplacer, c'est-à-dire se faire exonérer du service militaire, doivent payer à l'état une somme dont la quotité est fixée chaque année.

L'état peut remplacer ces jeunes gens dans les rangs de l'armée par des rengagés, c'est-à-dire d'anciens soldats qui reçoivent une somme en argent.

L'état militaire devient ainsi une carrière pour les sous-officiers et soldats.

L'armée y trouve l'avantage de conserver des hommes faits, instruits et de bonne conduite, et par suite de bons cadres.

Nous terminons ici l'étude du recrutement, et nous arrivons à l'étude des remontes.

XIX.

Des Remontes.

Une armée a besoin d'un grand nombre de chevaux de selle et de trait, pour sa cavalerie, son artillerie et ses équipages.

Le gouvernement doit, par suite, organiser un système de remonte, comme il a organisé un système de recrutement.

Divers systèmes.—Chaque puissance a son système particulier de remonte dépendant de sa situation financière, de sa configuration géographique et de ses ressources chevalines.

L'Angleterre a beaucoup de ressources et peu de cavalerie. Elle n'a donc pas besoin d'établissement de remonte, l'industrie particulière lui suffira largement.

La Russie a de grandes ressources dans ses colonies militaires,

et dans les vastes plaines qu'elle possède. Elle est riche en chevaux et en fourrages.

L'autriche a des haras militaires considérables. En une seule année ils ont fourni 30,000 chevaux.

Il en est de même pour la Prusse.

En France on a suivi successivement diverses méthodes.

Jusqu'en 1789, les capitaines, propriétaires des compagnies, étaient chargés de les remonter, en même temps que de les recruter.

Plus tard les régiments furent chargés d'acheter leurs chevaux.

Ce système engendrait des abus. Les principaux étaient :

1o. La concurrence des régiments entre eux ;

2o. La spéculation des individus ou des conseils ;

3o. Enfin des marchés simulés.

Ce n'est qu'en 1818, après avoir cherché à faire disparaître ces abus, que le système des dépôts de remonte fut établi.

A cet effet, le gouvernement français possède aujourd'hui sur les points du territoire les plus favorables à l'élève des chevaux des établissements appélés *dépôt de remonte*, commandés et administrés par des officiers détachés des corps de cavalerie. Chacun de ces établissements a une circonscription que des officiers acheteurs étudient, parcourent et exploitent.

Ils y achètent des chevaux au dessus de 4 ans et au dessous de 8, et dans les conditions voulues pour un bon service de guerre. Les chevaux restent dans les écuries du dépôt, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de se développer, ou jusqu'à ce qu'ils soient habitués au régime de l'armée.

On envoie toujours aux mêmes régiments des chevaux de même provenance, afin qu'il y ait dans chacun d'eux homogénéité de remonte, uniformité d'allures et uniformité d'hygiène.

Il y a ensuite deux systèmes accessoires :

1o. Les marchés généraux avec des entrepreneurs ;

2o. L'achat direct par les régiments.

Le premier de ces systèmes est onéreux ; il donne des résultats médiocres ; il nuit à la production nationale.

Nous avons vu les inconvénients du second.

On ne les emploie l'un et l'autre qu'exceptionnellement et en cas d'urgence.

Action du gouvernement dans la production des chevaux.—Pour améliorer les races, l'état doit surveiller, faciliter et encourager la production des chevaux.

Il peut le faire de quatre manières :

1o. En assurant l'écoulement des produits et en achetant tous les ans un certain nombre de chevaux ;

2o. En puisant les meilleurs élèves ;

3o. Au moyen des courses ;

4o. En entretenant des étalons pour les saillies. Ces étalons sont choisis dans de bonnes conditions. A l'époque de la monte, le gouvernement leur fait parcourir une certaine circonscription, en demandant un prix peu élevé pour la saillie.

Grâce à ces moyens ; l'état exercerait une grande influence sur la race chevaline du pays.

XX.

Suite des institutions militaires d'un état.

Nous avons établi la nécessité des armées permanentes, qui forment la base et le premier élément des systèmes modernes.

Nous avons ensuite développé les considérations relatives à la détermination du chiffre de ces armées.

Puis nous avons vu leurs principes d'organisation. Nous avons vu quelles étaient leurs diverses unités, et comment celles-ci étaient commandées.

Puis nous avons examiné la constitution des réserves.

Et ensuite les moyens employés pour remplir les cadres d'une armée en hommes et en chevaux, c'est-à-dire les méthodes de recrutement et de remonte.

Tel est le point où nous sommes arrivés dans l'étude des institutions militaires d'une nation.

Nous connaissons tous les principes relatifs à l'existence de son armée.

Il nous faut voir maintenant les moyens de la mettre en action.

L'ensemble de ces moyens forme les quatre derniers éléments du système militaire moderne, c'est-à-dire :

1o. La discipline, de laquelle découlent la justice militaire d'une part, et de l'autre l'avancement et les récompenses ;

2o. L'administration ;

3o. L'instruction ;

4o. Et enfin les établissements militaires.

Nous allons maintenant examiner ces quatre dernières parties de l'étude des institutions militaires d'un peuple.

XXI.

De la discipline.

Pour mettre une armée en action, la première condition est que ses divers éléments obéissent à la volonté d'un seul homme, que cette volonté soit transmise hiérarchiquement jusqu'aux derniers degrés de l'organisation et soit exécutée partout.

Il faut donc que les inférieurs obéissent à leurs supérieurs; cette obéissance constitue *la discipline*.

Dans l'antiquité, la discipline était considérée comme l'art de dresser les hommes de guerre, de les soumettre au frein du service militaire, de les mouvoir à un signal.

Son objet était d'inspirer au soldat le respect pour celui qui commande.

La discipline était encore l'observation des formes particulières à la profession des armes, la conduite tenue par une troupe, conformément à des règlements ou aux décisions d'un général d'armée.

Aujourd'hui la discipline peut être considérée de la même manière que dans l'antiquité ; elle remplit les mêmes objets ; nous la définissons ;

L'obéissance de l'inférieur au supérieur ;

Ou bien encore l'observation des règlements militaires.

La discipline a une grande importance.

C'est le principe vital, c'est le moteur de toute organisation.

Sans elle point d'armée.

Avec la discipline, au contraire, on voit des bandes de mercenaires recrutés souvent dans la lie des populations devenir de bonnes troupes, et accomplir de grandes choses.

Nous citerons par exemple, les Grecs de Cyrus, les mercenaires d'Annibal, et à l'époque moderne, les Anglais de Wellington.

La discipline est importante non-seulement au point de vue de l'existence des armées, mais encore au point de vue de l'existence des états.

Une nation peut périr par l'indiscipline de ses armées, comme Rome et Bysance au temps du Bas Empire.

Tandis qu'au contraire, dans un état, tant que la discipline est en vigueur, rien n'est désespéré, même après les plus grandes défaites. Témoin Rome, au temps de Brennus et d'Annibal.

L'origine de la discipline remonte à l'origine des armées ;

On la trouve pleine de force dans l'antiquité ;

On la voit s'affaiblir au moyen-âge ;

Puis refleurir avec Gustave-Adolphe. C'est à lui qu'il faut faire remonter la discipline des armées modernes.

Examinons les principes généraux de la discipline moderne.

La discipline doit se modifier suivant la constitution politique, suivant le caractère des peuples, selon l'esprit du temps, la forme du gouvernement et la direction des lois.

Aux peuples du Nord, dit Jacquinot de Presle, qui ont des mœurs rudes, et qui sont habitués à un gouvernement despotique, il faut une discipline sévère.

Telle est la discipline de l'armée Russe, qui admet les châtiments corporels, et, pour les officiers, l'exil et la dégradation.

Telle est celle de l'armée Autrichienne, nécessaire pour maintenir les croates, les dalmates, etc.

Telle est encore celle de l'armée anglaise, dans laquelle en 1857, d'après le *Times*, 112 militaires ont reçu 5240 coups de fouet.

Il faut une discipline plus douce aux peuples du midi, plus vifs, plus sensibles, doués de plus d'imagination, plus avides de louanges et de distinction, et qui sont habitués, sous des gouvernements libéraux, à voir sans cesse auprès d'eux l'égide de la loi.

Telle est la discipline de l'armée française, dont l'honneur et l'opinion sont les principaux mobiles.

L'élévation des sentiments et la dignité des caractères ont exclu de cette armée les punitions corporelles, qui seraient du reste tout à fait incompatibles avec ses mœurs civiles, et son état social.

Le Duc de Richelieu, au siége de Mahon, comme punition privait les ivrognes de monter à l'assaut.

En général, la discipline doit être sévère pour les fautes graves, et mesurée au contraire pour les fautes légères.

Calme, impartiale, prompte, ferme, jamais avilissante, elle doit plutôt prévenir que réprimer.

Nous ajouterons que l'exemple a une grande influence sur la discipline, et que l'officier qui donne l'exemple est toujours bien obéi.

L'habitude de la discipline donne à une armée l'esprit militaire, et c'est par l'esprit militaire que l'on exécute de grandes choses, comme les Macédoniens d'Alexandre, comme les légions de César, comme les Suédois de Gustave-Adolphe, comme l'armée anglaise sous Wellington, comme enfin la grande armée de Napoléon.

" Une armée animée de l'esprit militaire, dit le général Clause-
" witz, n'est jamais ébranlée par de craintes imaginaires ; n'oublie
" jamais l'obéissance ni dans les succès, ni au milieu des désastres
" de la défaite ; elle a confiance dans ses chefs ; elle sait que les
" fatigues qu'elle éprouve sont des moyens de victoire ; ses forces
" physiques sont endurcies par l'habitude des privations et des
" travaux, comme les muscles d'un athlète. Enfin elle est main-
" tenue dans ses devoirs par l'esprit qui l'anime, esprit qu'elle doit
" à sa discipline."

La discipline est donc l'obéissance de l'inférieur au supérieur.

Elle forme la base de la bonté d'une armée. Elle varie avec le caractère des différents peuples.

Enfin, elle repose sur deux sentiments opposés, la crainte et l'espérance.

Crainte des châtiments.

Espoir des récompenses.

De la discipline dépend par suite, la *justice militaire* qui inflige les punitions.

D'elle dépendent encore, *l'avancement* et les *récompenses* destinés à exciter l'émulation et à rémunérer les services militaires.

XXII.

De la justice militaire.

Les institutions militaires d'un peuple comportent toujours une organisation de la justice militaire.

Au moyen-âge, c'était le connétable et les sénéchaux.

Plus tard le grand prévôt et ses aides.

Aujourd'hui toutes les armées européennes ont un personnel d'officiers qui sont spécialement attachés à la justice militaire, et qui forment les parquets des divers conseils.

Quant aux peines, elles varient avec les fautes auxquelles elles s'appliquent.

Dans la justice civile, on reconnait généralement *des fautes, des délits et des crimes.*

Quoique cette distinction ne soit pas aussi tranchée dans la justice militaire, cependant on reconnait aussi généralement trois degrés de punition.

Celles du premier degré sont infligées dans les corps pour fautes légères, comme manque aux appels, absence au service, mauvaise tenue, etc.

Elles consistent en consigne, salle de police et prison pour la troupe, en arrêts simples et arrêts de rigueur pour les officiers.

Celles du deuxième degré sont prononcées par un conseil ou cour martiale. Pour la troupe, c'est l'envoi dans une compagnie de discipline. Pour un officier, c'est la mise en non-activité.

Enfin, les peines du troisième degré sont prononcées par un conseil de guerre, ou cour martiale générale, et sont beaucoup plus graves. Elles vont depuis la prison jusqu'à la peine de mort.

Voilà une première conséquence de la discipline, le système de punitions.

La seconde conséquence amène le système d'avancement et de récompenses.

XXIII.

Système d'avancement et de récompenses.

Dans toutes les armées européennes, les services militaires sont aujourd'hui récompensés de quatre manières :

1o. Par l'avancement ;

2o. Par les décorations ;

3o. Par les pensions ;

4o. Par les titres honorifiques.

Examinons d'abord l'avancement.

L'avancement répond à une des plus puissantes passions de l'homme, à l'ambition, et en même temps au désir de chaque individu d'améliorer sa position et d'assurer son avenir.

L'avancement est le passage d'un grade à un autre, ou l'obtention d'un grade.

C'est à la fois une récompense et un droit.

Une récompense quand il a lieu par suite du choix, un droit quant il résulte d'un tour établi.

Voyons ce qu'il fut à diverses époques.

L'art de régler l'avancement dans les armées a toujours été l'objet des méditations des législateurs.

L'histoire nous a transmis les principes suivis dans les armées de la Grèce et de Rome.

Au moyen-âge, on ne trouve plus rien d'écrit ni de formel ;

cependant il devait exister évidemment certaines règles et certaines conditions.

On voit, par exemple, Charles V commissionner ses hommes d'armes.

Plus tard Charles VII choisit les chefs de ses compagnies d'ordonnance.

Enfin sous Louis XIV l'avancement commence à se régulariser.

Les principes généraux de l'avancement moderne sont à peu près les suivants :

Tout système d'avancement doit être en rapport avec le mode de recrutement, la nature du gouvernement, l'éducation générale du peuple, et enfin avec la constitution politique du pays.

C'est ainsi qu'en France, les sous-officiers fournissent une partie notable des officiers de l'armée, tandis qu'en Angleterre et en Russie, ils n'en fournissent qu'une portion fort minime, différence qui provient de la différence du recrutement des trois armées.

Presque partout l'avancement des sous-officiers est laissé au choix des chefs de corps.

Ensuite l'avancement a lieu de la manière suivante :

1o. A l'ancienneté, afin de respecter les droits acquis et de récompenser les anciens services ;

2o. Au choix, afin d'exciter l'émulation et de rajeunir l'armée en faisant parvenir promptement les officiers capables. Dans certaines armées, le choix est remplacé par le concours, afin d'éviter les influences, d'encourager le goût du travail et de récompenser véritablement le mérite ;

3o. L'avancement a encore lieu à prix d'argent, comme en Angleterre, où les grades s'achètent jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Ces grades deviennent ainsi la propriété particulière des officiers, qui peuvent les vendre à leur tour. Ce droit d'acheter un grade s'acquiert par un temps de service très-limité ;

4o. Enfin l'avancement peut encore être un privilége de la naissance, ce qui a lieu dans certains pays aristocratiques.

En campagne, on abrège généralement le temps que l'on doit passer dans chaque grade, parce qu'à la guerre, l'instruction est plus rapide et meilleure qu'en temps de paix.

Néanmoins, on ne peut obtenir que deux grades dans une seule campagne, parce que la bravoure qui produit les actions d'éclat ne supplée pas complètement à l'expérience.

Voilà les principes généraux de l'avancement dans les armées européennes.

Les décorations.—Après l'avancement vient un second mode de récompenses, *les décorations.*

Chaque pays a un ou plusieurs ordres militaires, et dans chaque ordre il y a ordinairement une hiérarchie analogue à celle qui existe en France dans la Légion d'Honneur où l'on voit :

Des Grands-Croix ;
Des Grands Officiers ;
Des Commandeurs ;
Des Officiers ;
Et des Chevaliers.
En Angleterre il y a :
L'ordre de la Jarretière ;
L'ordre du Bain ;
L'ordre du Chardon ;
L'ordre de St. Patrice, etc., avec commandeurs, compagnons et chevaliers ;
La Croix Victoria.

Chaque pays a de plus des médailles militaires, qui servent de récompenses, ou qui servent à perpétuer le souvenir d'événements remarquables.

Les Pensions.—Comme troisième mode de récompenses militaires, nous trouvons les *pensions.*

Il y a d'abord des pensions pour faits de guerre, comme celle du maréchal Pélissier, et comme les pensions accordées par le parlement d'Angleterre à la suite de la guerre des Indes.

Il y a ensuite les pensions de retraite, celles-ci sont à la fois une récompense et un droit.

Titres Honorifiques.—Enfin viennent comme récompenses militaires les titres honorifiques: ceux de Prince, de Duc, de Comte, de Baron, de Chevalier ; comme du temps du premier Empire

Français ; comme de nos jours, les ducs de Malakoff et de Magenta en France ; comme en Angleterre, les lords faits à la suite de la guerre de l'Inde ; comme en Russie, les titres accordés aux vainqueurs de Varsovie.

En résumé, l'avancement, les décorations, les pensions et les titres honorifiques forment, dans toutes les armées européennes, les système des récompenses militaires.

XXIV.

De l'Administration.

Administrer une armée, c'est pourvoir à ses besoins matériels et régler en même temps le compte des dépenses qu'elle occasionne.

L'antiquité nous a laissé sous ce rapport peu de règles écrites.

Le moyen-âge ne nous rappelle que des temps de violence, de spoliation et de pillage.

C'est à Sully qu'il faut faire remonter les premiers essais d'administration militaire en France.

Plus tard, Louis XIV créa les intendants d'armée, les commissaires des guerres, et c'est à cette époque que se rattache véritablement l'administration des armées modernes.

L'administration est exercée en France par les membres de l'intendance, en Angleterre et les autres puissances étrangères par des commissaires.

Les principes généraux de l'administration sont à peu près les mêmes dans tout l'Europe, parce que les besoins des armées sont partout les mêmes.

Il y a seulement des différences dans la manière d'appliquer ces principes, parce que les ressources des divers peuples ne sont pas égales, parce que tous les gouvernements n'ont pas les mêmes moyens financiers, et enfin parce que l'industrie privée est plus ou moins avancée et a plus ou moins d'initiative.

L'administration fournit aux divers besoins de l'armée, à sa nourriture, son habillement, son chauffage, ses transports, son service de santé, etc.

Par suite elle met en action les divers services administratifs qui sont les suivants :

Le service des vivres ;
Le service des fourrages ;
Le service des hôpitaux
Le service de l'habillement et du campement ;
Le service des transports militaires ;
Le service des bâtiments et établissements ;
Le service de marche, etc.

L'administration forme le cinquième élément du système militaire d'un peuple. Le sixième est formé par l'ensemble des moyens d'instruction.

XXV.

De l'Instruction.

L'instruction, en général, est la connaissance des devoirs que l'on a à remplir dans la profession que l'on exerce.

Pour l'état militaire, l'instruction est la connaissance des manœuvres sous le rapport théorique et sous le rapport pratique ; c'est en même temps la connaissance des divers règlements et ordonnances relatifs aux devoirs du métier, tels que le service intérieur, le service des places, le service en campagne, etc.

On peut dire encore que l'instruction militaire pour chaque grade n'est autre chose que la manière de se servir des instruments de guerre mis à sa disposition.

Pour le soldat, ce sera l'escrime de son arme.

Pour l'officier, ce sera la manière de faire combattre l'unité qu'il commande, et en même temps de l'instruire et de l'administrer.

Pour le général enfin, l'instruction militaire embrassera toutes

les parties de l'art de la guerre, tous les principes relatifs à l'organisation des armées et à leur mise en action.

L'instruction militaire se fait au moyen des cadres.

Elle commence à l'instruction individuelle, qui apprend au soldat à marcher le pas militaire et à manier son arme régulièrement.

Elle comprend ensuite les écoles de peloton, de bataillon, de tirailleurs.

En même temps on fait exécuter aux soldats quelques exercices gymnastiques et le tir à la cible.

On cherche à rendre les hommes adroits, lestes et vigoureux.

« Le soldat maladroit, dit Végèce, n'est jamais qu'un conscrit, « quelle que soit son ancienneté."

Enfin viennent les évolutions de ligne et les manœuvres des trois armes.

Voilà la progression généralement adoptée pour l'instruction militaire.

En même temps, on s'occupe de l'instruction intellectuelle, et dans toutes les armées européennes on trouve des écoles de divers degrés:

Ecoles régimentaires;
Ecoles de cadets ou de divisions;
Ecoles militaires;
Ecoles d'application, etc.

L'examen des méthodes d'instruction forme une partie importante de l'étude du système militaire d'un peuple.

Nous ajouterons que la meilleure manière d'instruire les troupes et de les préparer à la guerre est de les placer dans les camps.

C'est au camp de Boulogne que la grande armée de Napoléon s'était préparée aux manœuvres à jamais mémorables de 1805, 1806 et 1807, et aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.

Les camps ne sont pas seulement excellents pour l'instruction des troupes. Ils le sont encore pour leur esprit, leur discipline, leur santé, leurs forces physiques, en un mot pour tous les détails de leur éducation.

C'est le moyen d'aguerrir de jeunes troupes. C'est le moyen de rétablir la discipline parmi de vieilles légions qui l'ont perdue.

XXVI.

Des établissements militaires.

Nous arrivons à la septième et dernière partie de l'étude d'un système militaire, c'est-à-dire aux établissements du matériel.

Ces établissements correspondent aux divers besoins de l'armée.

Il faut, en effet, des magasins pour la conservation des approvisionnements de toute espèce ; vivres, fourrage, chauffage, habillement, campement, etc.

Il faut des manutentions pour la fabrication du pain et du biscuit ; des hôpitaux pour soigner les malades ; des établissements disciplinaires pour l'application des peines militaires, tels que : ateliers de travaux publics, pénitenciers, prisons, etc.

Il faut des casernes pour le logement des troupes ; des champs de manœuvre pour leur instruction.

Un état possèdera encore pour les besoins de son armée :

Des manufactures d'armes ;

Des fonderies de canons ;

Des arsenaux ;

Des poudreries pour la fabrication de la poudre ;

Des ateliers de pyrotechnie pour la confection des artifices de guerre ;

Des capsuleries pour les capsules ;

Des hôtels pour les généraux ;

Un ministère et un dépôt de la guerre ;

Des écoles militaires ;

Des forges ;

Des établissements d'invalides ;

Des parcs de construction ;

Des corps de garde ;

Des dépôts de remonte ;
Des locaux affectés aux tribunaux militaires ;
Enfin des places fortes qui assurent la défense du territoire.

L'ensemble des établissements militaires, que nous venons d'indiquer, forme la richesse militaire d'une nation et en même temps le septième élément de ses institutions militaires.

XXVII.

Système militaire de l'Empire Francais.

Nous allons voir comment les principes généraux des systèmes militaires modernes, ont été appliqués chez les différentes puissances de l'Europe ; nous retrouverons chez chacune d'elles les sept éléments que nous venons de voir.

La forme du gouvernement en France est celle d'un empire constitutionnel.

La population de la France est de 36,000,000 d'habitants.

La dette est d'environ 8 milliards. Les frontières de la France, sauf celle du nord, sont dessinées par la nature et couvertes par des obstacles redoutables. Il n'y a que deux puissances en Europe mieux partagées que la France sous le rapport des frontières, ce sont l'Angleterre et l'Espagne.

La nation française est parvenue à un haut degré de civilisation; elle est riche, industrieuse, sensible à la gloire militaire et éminemment belliqueuse.

La force publique en France présente trois éléments principaux :
L'armée permanente ;
La réserve de cette armée ;
La garde nationale.

L'armée permanente a aujourd'hui un effectif de 600,000 hommes sur le pied de guerre.
Sur le pied de paix elle est de 300 à 350,000 hommes.
Sa réserve est alors forte de 250 à 300,000 hommes.

L'état major-général comprend 6 maréchaux de France en temps de paix, 12 en temps de guerre ;

80 Généraux de divisions ;

160 Généraux de brigade.

Après l'état-major général, vient le corps d'état-major. Il comprend 580 officiers :

35 Colonels ;

35 Lieutenants-colonels ;

110 Chefs d'escadrons ;

300 Capitaines ;

100 Lieutenants.

L'état-major général et le corps d'état-major forment la tête de l'armée et se lient à toutes les armes.

Puis vient la garde impériale. Il y a une garde dans presque toutes les organisations militaires.

La garde impériale en France se compose de deux divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie.

La première division de l'infanterie comprend :

1 Régiment de gendarmerie à pied ;

3 Régiments de grenadiers ;

1 Régiment de zouaves.

La 2e division comprend :

4 Régiments de voltigeurs ;

1 Bataillon de chasseurs à pied.

La division de cavalerie forme trois brigades :

1 Escadron de gendarmerie ;

2 Régiments de cuirassiers ;

1 Régiment de dragons ;

1 Régiment de lanciers ;

1 Régiment de chasseurs ;

1 Régiment de guides.

Il y a de plus dans la garde :

1 Régiment d'artillerie à pied à six batteries ;

1 Régiment d'artillerie à cheval à huit batteries ;

1 Escadron de train d'artillerie ;

2 Compagnies du génie ;
1 Escadron du train des équipages.

La garde impériale représente ainsi un corps d'armée d'élite de 25 à 30,000 hommes.

L'infanterie française se compose de :
103 Régiments de ligne ;
20 Bataillons de chasseurs à pied ;
3 Régiments de zouaves ;
3 Bataillons d'infanterie légère d'Afrique ;
6 Compagnies de fusiliers de discipline ;
2 Compagnies de pionniers de discipline ;
2 Régiments étrangers ;
3 Régiments de tirailleurs algériens ;
1 Compagnie de sous-officiers vétérans ;
1 Compagnie de fusiliers vétérans.

Chaque régiment comprend quatre bataillons à six compagnies.

La compagnie a 50 ou 60 hommes en temps de paix, et 100 à 120 hommes en temps de guerre.

La cavalerie française se compose de :
2 Régiments de carabiniers ;
10 Régiments de cuirassiers ;
Formant la cavalerie de réserve.
12 De dragons ;
8 De lanciers ;
Formant la cavalerie de ligne.
12 De chasseurs ;
8 De hussards ;
3 De chasseurs d'Afrique ;
3 De spahis ;
Formant la cavalerie légère.

Il y a de plus 10 compagnies de cavaliers de remonte pour le service des remontes.

Chaque régiment de cavalerie comprend six escadrons.

Un escadron se compose de 100 à 120 hommes avec 75 à 100 chevaux sur le pied de paix.

150 à 175 hommes avec 125 à 150 chevaux sur le pied de guerre.

Dans les corps de spahis, la moitié des lieutenants et des sous-lieutenants est formée d'officiers indigènes.

Il y a vingt régiments d'artillerie :
5 Régiments d'artillerie à pied ;
1 Régiment de pontonniers ;
7 Régiments d'artillerie montée ;
4 Régiments d'artillerie à cheval.

Il y a de plus :
12 Compagnies d'ouvriers d'artillerie ;
2 Compagnies d'armuriers d'artillerie ;
4 Compagnies de canonniers vétérans.

Voilà l'organisation des trois armes principales qui forment les *corps de ligne.*

Le système de réserve comporte :
La réserve de l'armée ;
Et la garde nationale.

La réserve de l'armée comprend des jeunes gens du contingent qui n'ont pas encore rejoint, et des hommes qui sont renvoyés en congé illimité après deux ans de service.

La garde nationale se divise en deux bancs :
Garde nationale active ;
Et garde nationale sédentaire.

L'organisation de la garde nationale complète l'organisation militaire de la France ; elle en fait, suivant l'expression de Napoléon "une nation maçonnée à chaux et à sable, capable de défier l'effort des hommes et du temps."

Le recrutement se fait en France, par appels, engagements volontaires, et rengagements.

L'âge de l'appel est de 20 ans :
La durée du service de 7 ans.

La France a de plus comme établissements d'instruction :
1o. L'école polytechnique ;
2o. L'école de Saint Cyr ;
3o. Le collége de la Flèche, destiné à l'instruction des fils d'officiers et de sous-officiers sans fortune ;

4o. L'école de tir de Vincennes destinée à répandre dans l'armée l'instruction du tir. Chaque année on y envoie un officier par régiment et par bataillon de chasseurs à pied ;

5o. L'école normale de gymnastique, qui forme également pour l'instruction des régiments, des officiers et sous-officiers instructeurs ;

6o. L'école de médecine et de pharmacie, qui a pour objet d'assurer le recrutement du service de santé militaire ;

7o. Les écoles vétérinaires instituées dans un but analogue ;

8o. Enfin les 3 écoles d'application ; d'état-major, d'artillerie et du génie, et de cavalerie.

Nous arrivons au septième et dernier élément du système militaire français, aux établissements militaires.

Sous ce rapport, la France est une des nations les plus riches de l'Europe.

Elle possède :

1o. Des hôtels pour les ministres et les officiers généraux ;

2o. Un hôtel des invalides ;

3o. Des établissements pour les diverses écoles dont il a été question plus haut ;

4o. Un dépôt central de l'artillerie ;

5o. 13 écoles d'artillerie ;

6o. 26 directions d'artillerie ;

7o. 4 manufactures d'armes ;

8o. Des forges ;

9o. 3 fonderies ;

10o. 14 poudreries ;

11o. 1 capsulerie ;

12o. 1 école de pyrotechnie.

Dans toutes les villes de garnison, et il y en a en France 2834, il y a des casernes dont l'ensemble peut contenir 300,000 hommes et 60,000 chevaux.

Dans les garnisons un peu considérables, il y a des hôpitaux, des magasins, des prisons, etc.

Enfin la France possède de nombreuses places fortes qui assurent la défense du territoire.

Tel est le tableau du système militaire français.

XXVIII.

Organisation militaire de l'Angleterre.

L'Angleterre est une monarchie constitutionnelle. Sa population en Europe est de vingt-sept millions d'habitants. Elle est la mieux partagée de toutes les nations européennes sous le rapport de ses frontières.

Elle est la plus puissante sous le rapport de sa marine.

Enfin, elle est la plus riche quant à ses revenus, quoique sa dette soit énorme, puisque les intérêts seuls montent annuellement à près d'un milliard de francs.

La force publique de l'Angleterre présente trois éléments :
L'armée permanente ;
Les milices ;
L'armée Hindo-Britannique.

L'armée permanente coûte énormément. Elle est difficile à recruter, à nourrir, à équiper, à mouvoir. La profession de soldat est repoussée par l'opinion des citoyens anglais. Néanmoins, cette armée, fortement disciplinée, est une des plus solides de l'Europe.

L'état-major général comprend :
84 Généraux ;
190 Lieutenants-généraux ;
197 Majors-généraux.

Il n'y a pas de corps d'état-major, mais dans les régiments, il y a une classe d'officiers propres à ce service et sortant d'une école spéciale où ils étudient 2 ou 3 ans.

La garde royale anglaise comprend :
1 Regiment de grenadiers à 3 bataillons ;
2 Régiments d'infanterie à 2 bataillons ;
3 Régiments de cavalerie.

L'infanterie de ligne se compose de 100 régiments, dont 74 à 1 bataillon, 25 à 2 bataillons et 1 à 4 bataillons.

Chaque bataillon a 12 compagnies, dont 10 actives et 2 de dépôt.

Il y a de plus un corps de *riffles* ou chasseurs à pied.

La cavalerie se compose de :

1 Régiment de carabiniers et 9 régiments de dragons formant la grosse cavalerie ;

4 Régiments de dragons légers, 4 de lanciers et 4 de hussards, formant la cavalerie légère.

L'artillerie comprend :

1 Etat-Major ;

1 Brigade d'artillerie à cheval ;

16 Brigades d'artillerie à pied.

Les batteries sont de 6 pièces, 5 canons et 1 obusier.

Le génie comprend :

1 Etat-major ;

Et comme troupes, 23 compagnies de sapeurs et de mineurs.

Le corps du commissariat comprend :

110 Fonctionnaires.

L'armée anglaise est forte d'environ 240,000 hommes, dont 90,000 pour l'Inde.

Le recrutement a lieu au moyen d'enrôlements volontaires avec primes.

Les grades s'achètent.

La milice, qui forme le deuxième élément de la force publique, s'étend sur tous les sujets anglais sans exception. On tire au sort ceux qui doivent en faire partie. La durée du service y est de 8 ans.

Les régiments de milice présentent un effectif d'environ 70,000 hommes.

Il faut joindre à l'énumération des forces anglaises, les *volontaires*, qui sont organisés depuis quelques années dans la crainte d'une invasion, et qui rendraient certainement de grands services dans une guerre défensive. On en compte environ 175,000.

XXIX.

Système militaire de la Prusse.

La Prusse compte au nombre des grandes puissances de l'Europe ; elle le doit à son armée.

La population de la Prusse est d'environ 17 millions d'habitants.

La forme de son gouvernement est une monarchie constitutionnelle.

Les frontières de la Prusse sont très-découpées, très-générales, ne présentent pas d'obstacles naturels, et sont désavantageuses pour la défense du territoire.

La monarchie prussienne n'a point de frontières défensives. Vulnérable partout, elle peut être attaquée par son milieu et coupée en deux par un premier succès. Elle doit donc pouvoir se défendre dans chacune de ses parties. Le pays doit être considéré comme un camp et la nation doit pouvoir se transformer en une armée.

L'organisation militaire actuelle de la Prusse date de 1812.

Le territoire prussien est divisé en deux parties principales : la première partie comprend six provinces, la seconde en comprend deux.

Ces provinces correspondent aux grandes divisions de l'armée, qui forme huit corps, un par province. Chaque province est divisée en départements de régence qui correspondent aux divisions. Chaque département de régence est divisé en arrondissements qui correspondent aux brigades et aux régiments, de sorte que la division du territoire correspond exactement aux divisions de l'armée.

La force publique comprend tous les hommes en état de porter les

armes depuis vingt ans jusqu'à cinquante ans ; elle présente cinq éléments :

1o. L'armée active ;
2o. La réserve de cette armée ;
3o. La landwehr du 1er ban ;
4o. La landwehr du 2e ban ;
5o. La landsturm.

L'état-major général comprend quatre classes de généraux :

1o. Des feld-maréchaux ;
2o. Des généraux d'infanterie et de cavalerie ;
3o. Des généraux-lieutenants ;
4o. Des généraux-majors ;

Puis vient le corps d'état-major qui se divise en deux parties :

1o. Le grand état-major, comprenant environ 30 officiers ;
2o. Les états-majors de corps d'armée, à raison pour chaque corps, d'un officier supérieur, chef d'état-major et de 2 ou 3 adjoints.

Troupes.—Il y a d'abord la garde qui comprend :
9 régiments d'infanterie ;
3 bataillons de chasseurs ou carabiniers ;
1 compagnie de sous-officiers de la garde.
Le tout forme 2 divisions à 2 brigades.

La cavalerie de la garde comprend :
6 régiments de gardes du corps, cuirassiers, dragons et hussards.

Le génie comprend une division de pionniers.
L'infanterie de ligne se compose de :
40 régiments de réserve ;
8 bataillons de réserve ;
8 divisions de chasseurs et carabiniers.

Chaque régiment est à 3 bataillons.

Chaque bataillon à quatre compagnies.

Chaque compagnie est de 250 hommes sur le pied de guerre, 128 sur le pied de paix.

Les bataillons sont de 1,000 hommes.

Les régiments 3,000 hommes.

L'artillerie se compose d'une brigade organisée comme celle de la ligne.

Chaque brigade comprend 3 compagnies à cheval, et 12 compagnies à pied.

Sur les 12 compagnies à pied, il y en a 3 pour le service des parcs et des places.

Sur le pied de paix, la compagnie à cheval est d'environ 96 hommes; elle a 73 chevaux de selle, 4 pièces attelées à 6 chevaux et 2 caissons à 2 chevaux.

La compagnie à pied a 2 pièces attelées à 4 chevaux et 1 caisson attelé à 2 chevaux.

Sur le pied de guerre toutes les batteries ont 8 pièces.

Les pièces prussiennes de campagne sont du calibre de 12 et de 6. Les obusiers sont de 10 livres et de 7 livres.

Chaque régiment sur le pied de guerre a environ 1,500 hommes.

Voilà le tableau de l'ensemble de l'armée permanente de la Prusse.

Réserve.—Ces réserves se divisent en 4 classes:

La réserve de l'armée est formée par les sous-officiers et soldats qui, conformément à la loi, ont servi pendant 3 ans, sont renvoyés dans leurs foyers et pendant 2 ans encore appartiennent à l'armée et sont maintenus sur les contrôles pour achever leur 5 ans de service légal.

La landwehr du 1er ban est pour la Prusse une seconde armée, maintenue dans ses foyers, ne coûtant presque rien au gouvernement, et cependant, organisée, équipée, armée et instruite. Cette landwehr comprend tous les hommes de 25 à 32 ans.

La landwehr du 2e ban se compose de tous les hommes de 32 à 40 ans.

L'organisation n'existe que sur le papier.

L'effectif normal de l'armée prussienne est d'environ 300,000 à 325,000 hommes, avec 800 bouches à feu.

Le recrutement se fait par *appel, engagement et rengagement*.

L'âge de l'appel est de 20 ans.

La discipline prussienne est rigide.

Elle admet les coups de baguette et la prison de rigueur.

A part de l'avancement, les autres récompenses de l'armée prussienne sont les décorations.

Les ordres principaux sont :

1o. Celui de l'aigle noir ;

2o. Celui de l'aigle rouge ;

3o. Celui du mérite ;

4o. Celui de la croix de fer ;

Il y a de plus une grande quantité de médailles, par exemple : celle de 1814 avec cette inscription : F. W. *aux braves guerriers de la Prusse* ; *Dieu était avec nous*, à lui l'honneur.

Sous le rapport de l'instruction, la Prusse a, comme la France :

Des écoles régimentaires ;

Ecoles de divisions ;

Ecoles de cadets ;

Ecoles d'application, pour l'artillerie, le génie et pour l'état-major.

La Prusse a aussi des établissements militaires considérables.

Tel est l'ensemble du système militaire prussien.

XXX.

Organisation militaire de l'Empire d'Autriche.

Le gouvernement de l'Autriche est constitutionnel.

Le budget de l'Autriche est de 900 millions de francs.

La population est de 36 millions d'habitants.

Les frontières de l'Autriche sont bornées à l'ouest contre les puissances occidentales, au nord contre la Prusse, au sud contre la Turquie. Mais elles sont ouvertes à l'est vers la Pologne et la Russie.

La dette publique est de plus de 6 milliards.

Le système militaire autrichien est remarquable par les ressources en chevaux, fourrages et subsistances que présentent certaines portions du pays.

Il l'est encore par l'esprit belliqueux de certaines parties de la population ; enfin par la considération et les prérogatives attachées à l'état militaire.

Pendant les guerres de la révolution française et de l'empire, l'Europe a été frappée de la facilité avec laquelle l'armée autrichienne se relevait de ses désastres, réparait ses pertes et ressuscitait pour ainsi dire.

Elle le devait à la puissance et à la vitalité de sa constitution militaire.

La force publique en Autriche présente 3 éléments :

1o. L'armée de ligne ;

2o. La réserve de l'armée ;

3o. La population militaire des frontières.

L'état-major-général est peu nombreux ; il comprend :

4 Feld-maréchaux ;

18 Feld-zeugmeisters, généraux de cavalerie ou généraux d'armes spéciales ;

112 Feld-maréchaux-lieutenants ;

130 Généraux-majors.

Le corps d'état-major comprend :

4 Généraux ;

43 Officiers supérieurs ;

80 Capitaines.

Ces officiers forment les états-majors des corps d'armée. Ils ne remplissent pas les fonctions d'aides de camp. Il y a un corps particulier d'aides de camp ou d'adjudants, composé de :

4 Officiers généraux ;

42 Officiers supérieurs ;

78 Officiers inférieurs.

Il faut ajouter au corps d'état-major celui des ingénieurs-géographes, qui comprend :

9 Officiers supérieurs ;

30 Capitaines ou lieutenants.

Nous trouvons ensuite la garde particulière de l'empereur, qui se compose de :

1 Compagnie d'archers (officiers) ;

1 Compagnie de trabans (sous-officiers) ;

La gendarmerie de la garde ;

La garde du château.

Il n'y a pas de garde impériale, comme en France et en Prusse.

La réserve de l'armée autrichienne est formée par vingt bataillons de grenadiers, à raison de deux compagnies par régiment de ligne.—Cette réserve n'est pas permanente.

L'infanterie autrichienne se compose de :

80 Régiments de ligne ;

40 Bataillons de chasseurs à pied ;

1 Régiment de chasseurs du Tyrol ;

14 Régiments-frontières ;

Plus 5 bataillons de garnison recevant les hommes qui ne remplissent pas les conditions nécessaires pour un bon service de guerre ; ils servent comme vétérans.

Chaque régiment a 3 bataillons.

Chaque bataillon a 6 compagnies.

Le régiment sur pied de paix est fort de 3,000 hommes, sur pied de guerre 6,000.

La cavalerie autrichienne comprend :

40 Régiments de cuirassiers, dragons, hulans et hussards ;

10 Escadrons de dragons d'état-major ;

14 Divisions de confins.

Les régiments de cuirassiers ont 6 escadrons. Les régiments de hulans et de hussards huit.

L'artillerie se compose :

D'un état-major, et de troupes.

Les troupes comprennent :

12 Régiments d'artillerie de campagne ;

1 Régiment d'artillerie de côte ;

1 Régiment de fuséens de 4,000 hommes et de 2,500 chevaux ;

14 Garnisons d'Artillerie ;
1 Corps d'ouvriers.

Chaque régiment d'artillerie de campagne a :
4 batteries de 6 livres ;
3 de 12 ;
6 à cheval ;
Et 1 batterie d'obusiers longs.

Chaque batterie est de 8 pièces :

Les canonniers ne conduisent pas les pièces. Il y a, comme en Prusse, des attelages du train des équipages.

Telle est l'organisation des corps de ligne.

Pour les corps hors ligne ;

Il y a le génie ;

Le corps des pionniers ;

Le corps des pontonniers ;

Le bataillon des Tchaïskistes, manœuvrant des chaloupes canonnières sur le Danube, etc. ;

Puis le train des équipages ;

Après les corps hors ligne, viennent les états-majors et les divers services.

L'effectif de l'armée autrichienne sur le pied de paix est de 350,000 hommes, et de 600,000 sur le pied de guerre.

Derrière l'armée permanente, il y a en Autriche une réserve de l'armée ; cette réserve comprend les hommes qui sont renvoyés en congé illimité après un certain nombre d'années.

Les effets d'habillement et d'équippement des hommes de la réserve restent déposés dans des magasins jusqu'à l'entière libération de ces hommes.

L'armée autrichienne se recrute par engagements volontaires et par conscription.

La durée de service est de 8 ans.

Le tirage peut porter sur toutes les classes.

L'exonération est en usage dans l'armée Autrichienne. Le produit des exonérations est versé directement au trésor.

La discipline autrichienne est sévère. Le bâton n'est plus d'un

emploi ostensible ; cependant il est et il sera encore longtemps en usage.

Les peines ordinaires sont les corvées, les factions hors tour, la parade, la prison, l'envoi dans les compagnies de discipline, etc.

Les ordres militaires de l'Autriche sont :
Ceux de Marie-Thérèse ;
De Saint Etienne de Hongrie ;
De Léopold ;
De la couronne de fer ;
Et du mérite militaire.

Chacun de ses ordres a une hiérarchie de grands-croix, commandeurs, chevaliers, etc.

L'Autriche a de plus des médailles commes les autres puissances européennes.

L'Autriche possède de grands magasins centraux appelés *magasins de la monture militaire*, où l'on réunit des approvisionnements de toute espèce et d'où une armée entière pourrait sortir complètement habillée, armée et équipée.

L'instruction militaire n'offre rien de particulier, mais il faut remarquer son système d'instruction intellectuelle.

Les établissements qui en dépendent sont :
1o. 50 maisons d'enfants de troupe ;
2o. 2 écoles de cadets ;
3o. 1 académie d'ingénieurs ;
4o. 1 école de pionniers ;
5o. Des écoles d'artillerie ;
6o. Ecole d'équitation ;
7o. 1 académie de médecine et de chirurgie ;
8o. 1 Institut vétérinaire, etc.

Les établissements qui forment le septième élément du système militaire sont :
Des caisses ;
Des magasins ;
Des entrepôts ;
Des hôpitaux ;

Des prisons ;
Des établissements de discipline ;
Des haras ;
Un institut géographique militaire ;
Cinq maisons d'invalides ;
Des arsenaux ;
Ateliers de construction ;
Fonderies ;
Manufactures d'armes.

Tel est l'ensemble du système militaire autrichien, qui présente une grande économie et des éléments remarquables de vitalité.

XXXI.

Système militaire de la Russie.

La population de la Russie est d'environ 60 millions d'habitants.

On estime les réserves de la Russie à environ 450 millions de francs ; sa dette à environ 2 milliards.

Les frontières de la Russie ne sont vulnérables que du côté de l'Europe.

Le gouvernement est une monarchie absolue.

Pour la composition de l'armée, la noblesse et une certaine partie de la bourgeoisie fournissent les officiers.

Les serfs donnent les soldats.

Ceux-ci endurcis au froid, aux fatigues et aux privations, présentent une infanterie redoutable, quoi qu'un peu lourde. La cavalerie est belle et bien montée, car la Russie possède de grandes ressources en chevaux. La cavalerie irrégulière est nombreuse et fournit d'excellents éclaireurs.

L'état militaire est très-considéré en Russie, trop peut-être, car tout repose sur l'armée. Et, dit Talleyrand, " on peut s'appuyer sur les baïonnettes, mais non pas s'y asseoir."

La discipline de l'armée russe laisse à désirer. On en fait une question de formes extérieures, basée sur la crainte et la servitude ; nullement sur le respect et l'attachement à la personne du supérieur. Les soldats sont traités avec brusquerie et brutalité.

Les vivres, fourrages, habillements, munitions sont fournis par les chefs de corps ! aussi les soldats sont mal nourris, et la comptabilité présente des malversations nombreuses.

Les exercices sont continuels, interminables et tiennent plus à la parade qu'à l'utilité.

Les recrues sont arrachées de leurs foyers avec brutalité, envoyées au loin, conduites sous escortes à leurs régiments, avec une perspective de 15 ans de service. Ces causes réunies produisent une mortalité considérable.

La force publique en Russie présente cinq éléments principaux :

1o. L'armée active ;

2o. Les corps spéciaux ;

3o. Les troupes irrégulières ;

4o. Les colonies militaires et troupes de garnison ;

5o. Enfin les réserves.

Pour l'état-major-général le cadre n'est pas limité.

Il se compose de :

Feld-maréchaux ;

Généraux d'armée ;

Généraux-lieutenants ;

Et généraux-majors.

Le corps d'état-major qui vient ensuite comprend environ 400 officiers de tous grades.

Les troupes de l'armée active sont :

La garde impériale ;

Le corps de grenadiers ;

Le corps de l'armée de ligne ;

Et 1 corps de cavalerie de réserve.

La garde impériale se compose de trois divisions d'infanterie, ayant chacune deux brigades ; chaque brigade deux régiments ; le régiment deux bataillons.

Il y a de plus dans chaque division un bataillon de chasseurs à pied.

La garde comprend ensuite deux divisions de cavalerie, une de cuirassiers et une de cavalerie légère.

L'artillerie de la garde se compose de :

1 Brigade à cheval ;

3 Brigades à pied ;

Et 1 parc.

La brigade à cheval comprend trois batteries actives et une de dépôt.

La brigade à pied comprend quatre batteries actives et une de dépôt.

Chaque batterie est de huit pièces et par conséquent l'artillerie de la garde compte environ 120 bouches à feu.

Le génie de la garde est composé d'un bataillon de sapeurs.

Et enfin la garde comprend encore :

1 Brigade du train des équipages ;

1 Détachement de gendarmerie ;

1 Equipage de ponts, etc.

L'armée de Russie compte :

72 Régiments d'infanterie ;

36 Régiments de cavalerie ;

Et 720 bouches à feu.

Les régiments sont à deux bataillons pour la garde, trois pour la ligne, et cinq dans ceux du Caucase.

Chaque bataillon a 4 compagnies.

Le bataillon est de 1,000 hommes.

Pour l'artillerie, la brigade à cheval se compose de trois batteries actives et une de dépôt.

La brigade à pied se compose de quatre batteries actives et une de dépôt.

Chaque batterie est de huit pièces.

Les calibres sont les six et douze.

Ensuite viennent les corps spéciaux, au nombre de quatre.

Le premier est le corps du *Caucase ;*

Le deuxième celui d'*Orenbourg* ;
Le troisième celui de *Sibérie ;*
Le quatrième est celui de *Finlande.*

Puis nous trouvons dans le système militaire russe les troupes irrégulières, c'est-à-dire les Cosaques.

Une bonne partie doit être considérée comme une sorte de milice territoriale attachée à la défense du sol.

Les cosaques sont d'excellents éclaireurs et rendent de grands services à l'armée russe.

Les troupes de garnison se composent d'un certain nombre de bataillons sédentaires. Ce sont des espèces de vétérans, comprenant des officiers et sous-officiers déjà âgés avec ce qu'il y a de moins bon dans le recrutement.

Des congés illimités sont accordés en grand nombre pendant la paix aux hommes qui ont déjà fait un certain nombre d'années de service, par exemple dix ou onze ans. Ces hommes reprennent la vie civile, mais ils peuvent être rappelés en temps de guerre, pour compléter les cadres de l'armée active, ou pour former des bataillons de réserves.

Il y a en outre, des *troupes modèles.*

Elle comprennent :
1 Régiment d'infanterie ;
1 Régiment de cavalerie ;
Une batterie à pied ;
Une batterie à cheval.

On envoie dans ces troupes modèles des hommes de tous les régiments de l'armée, qui retournent ensuite dans leurs corps montrer ce qu'ils ont appris.

Avant la guerre d'Orient, l'effectif approximatif de l'armée russe était sur le pied de paix d'environ 500,000 hommes, dont 75,000 de cavalerie, avec 1000 bouches à feu, sans comprendre les troupes irrégulières.

Il y a trois modes de recrutement :

1o. Les engagements volontaires dont le nombre est insignifiant ;

2o. La conscription qui est le mode normal ;

Le troisième est fourni par les cantonnistes ou fils de soldats. Ces enfants sont élevés par l'état pour le recrutement de l'armée et particulièrement des sous-officiers. En 1832, la Russie entretenait 36,000 enfants.

La durée du cheval en Russie est de 8 ans, comme en France.

La discipline russe est très-sévère.

Elle admet les châtiments corporels.

Les officiers peuvent être remis soldats ;

Les soldats peuvent être remis recrues, ce qui recule d'autant leur libération.

Presque toute la noblesse entre dans les écoles militaires.

Les deux ordres principaux de la Russie sont ceux de :

Saint-Georges.

Sainte-Anne.

Sous le rapport de l'instruction, pendant l'hiver, les soldats sont exercés à l'escrime et aux exercices de détail, dans des salles couvertes, à Petersbourg et dans les grands centres. Au printemps, il font l'école du soldat et l'école de peloton dans leurs cantonnements. Pendant l'été, les régiments se rassemblent pour les manœuvres qui durent jusque vers le milieu d'Août.

Souvent la Russie forme des grands camps d'instructions.

La Russie possède des établissements militaires considérables.

Tel est le tableau abrégé des institutions militaires de la Russie, et autres principales puissances militaires de l'Europe.

L'état-major ou le cadre d'un bataillon comprend :

POUR LA PRUSSE.

1 Lieutenant-colonel ;

1 Adjudant ;

1 Officier comptable ;

1. Médecin.

Le cadre d'une compagnie se compose de :

1 Capitaine ;

Un 1er Lieutenant ;

3 2ds Lieutenants ;

1 Enseigne ;

1 Chirurgien.

POUR LA FRANCE.

L'état-major du régiment se compose de :

1 Colonel ;
1 Lt.-Colonel ;
3 Chefs de bataillon ;
1 Major ;
4 Capitaines adjudants-majors ;
1 Capitaine trésorier ;
1 Capitaine d'habillement ;
1 Adjoint au trésorier ;
1 Porte-drapeau-adjoint à l'habillement ;
1 Médecin-Major ;
2 Aides-majors ;
1 Chef de musique, ayant rang de sous-lieutenant.

Le petit état-major comprend :

4 Adjudants, 1 Tambour-major, 3 Caporaux tambours, 1 Caporal sapeur, 1 Sous-chef de musique, 1 Vaguemestre.	Sous-officiers.

L'état-major ou le cadre d'une compagnie comprend :

1 Capitaine, 1 Lieutenant, 1 Sous-lieutenant.	Officiers.
1 Sergent-major, 1 Fourrier, 4 Sergents, 1 Caporal-fourrier, 8 Caporaux.	Sous-officiers.

POUR L'ANGLETERRE.

L'état-major d'un bataillon comprend :

1 Lieutenant-colonel, 2 Majors, 1 Adjudant, 1 Chirurgien, 3 Aides-chirurgiens, 1 Payeur, 1 Quartier-maître.	Etat-major régimentaire, (officiers.)

12 Capitaines, 12 Lieutenants, 12 Enseignes.	Officiers de compagnie.
1 Sergent-major, 1 Quartier-maître sergent, 1 Sergent payeur, 1 Secrétaire du bureau d'ordre, 1 Sergent armurier, 1 Sergent infirmier, 1 Tambour ou clairon major.	Petit état-major ou Etat-major des sous-officiers.

Quand un gouvernement veut faire la guerre, c'est dans ces éléments qu'il puise pour former ses armées actives, qui ne sont ainsi que des fractions de l'armée permanente.

Nous allons nous occuper maintenant de l'organisation des armées actives et en suivre les diverses phases, depuis les premiers principes jusqu'au moment de la réunion de ce armées sur une frontière, c'est-à-dire, jusqu'au moment de leur entrée en campagne.

XXXII.

De l'infanterie.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

L'infanterie est la première et la plus importante de toutes les armes, que nous avons appelées corps de ligne, c'est-à-dire, l'infanterie, cavalerie et artillerie.

L'infanterie est la réunion des combattants à pied.

C'est l'infanterie qui fait la force des armées. C'est par elle que les nations conquérantes ont vaincu. C'est après la ruine de leur infanterie que ces mêmes nations ont été subjuguées.

La phalange macédonienne renversa l'empire des Perses.

La légion romaine conquit le monde presque entier.

L'infanterie suisse vit se briser devant elle la puissance de Charles le Téméraire.

L'infanterie remporta les victoires de Charles-Quint et de Philippe II.

Enfin l'infanterie française, formée dans les premières guerres de la révolution, fut le principal élément de la puissance de l'Empire. C'est à elle surtout que la France doit les succès des immortelles campagnes de 1805, 1806 et 1807.

L'infanterie occupe donc le premier rang dans les armées modernes.

Elle le doit aux avantages suivants :

Son recrutement est à peu près inépuisable. Son instruction est plus facile et plus prompte que celle de la cavalerie ou de l'artillerie.

Elle se nourrit facilement, et le peu qu'il lui faut n'est ni pesant ni volumineux. Un fantassin peut porter avec lui jusqu'à huit jours de vivres, ce qui, avec ses armes et ses 60 cartouches, forme un poids de 60 livres environ.

Elle se ploie facilement à toutes les formations régulières.

Elle se suffit à elle-même, et réunit d'une manière plus complète que les autres armes, les propriétés de l'offensive et de la défensive.

Elle se garde seule ; si elle ne voit pas au loin, elle peut occuper et défendre des postes éloignés qui la mettent à l'abri d'une surprise.

L'armement et l'équipement du soldat d'infanterie sont simples et économiques.

Enfin cette arme supporte mieux la fatigue que toutes les autres. Son moral la soutient. Elle marche sur tous les terrains, et les parties accidentées, défavorables à la cavalerie et à l'artillerie, augmentent sa force.

Une infanterie habituée à la marche fera douze ou quinze lieues par jour, pendant plusieurs jours. Elle pourrait donc, dans une marche de quelque durée, fatiguer beaucoup une troupe de cavalerie dont elle presserait la retraite, et lui prendre une partie

de ses chevaux, ceux-ci ayant besoin pour repaître et se reposer de bien plus de temps qu'il n'en faut aux hommes.

Telles sont les considérations générales par suite desquelles l'infanterie est regardée comme l'arme principale.

Arme de tous les temps et de tous les lieux, c'est elle qui fait la force et la base des armées.

Dans les batailles, l'artillerie prépare les succès.

La cavalerie les complète.

Mais c'est l'infanterie qui les décide.

XXXIII.

Organisation de l'Infanterie.

Il y a deux espèces d'infanterie.

Nous l'avons vu chez les anciens, au moyen-âge et à toutes les époques de l'histoire militaire.

L'une qui forme les lignes de l'ordre de batailles.

L'autre qui est plus spécialement destinée aux opérations de la petite guerre, avant-garde, détachements, etc., et aux combats en tirailleurs.

La première est l'infanterie de ligne.

La seconde est l'infanterie légère.

Dans l'une comme dans l'autre, la première unité de l'organisation d'instruction et de manœuvres, c'est l'escouade, représentant une petite aggrégation facile à commander et à instruire.

Puis viennent la section, subdivision et la compagnie.

La compagnie est la première unité-tactique d'une certaine importance. Elle sert de base aux manœuvres du bataillon. Elle peut être employée seule à la guerre ; par exemple en tirailleurs.

Elle se rompt en colonne, elle peut former le carré.

Sa force varie suivant les puissances, dans l'armée anglaise elle est de 50 à 100 hommes.

La réunion de 6, 8 ou 10 compagnies forme le bataillon, unité tactique plus complète encore et d'une plus grande importance.

Le bataillon peut former à lui seul un ordre de bataille avec ses tirailleurs devant son front, ses 8 compagnies formant la ligne de bataille.

La force du bataillon est déterminée par cette considération qu'il doit obéir à la voix d'un seul homme. Il faut qu'il soit mobile et que, déployé, il puisse entendre des deux extrémités la voix qui commande.

La portée moyenne de la voix détermine donc son étendue et par suite sa force, qui est généralement de 800 hommes.

Puis vient la brigade composée de 2 ou 3 régiments, commandée par un major-général.

Enfin l'unité tactique principale de l'infanterie est la division, commandée par un lieutenant-général ; c'est la véritable unité de combat ; c'est par divisions que l'on marche, que l'on manœuvre et que l'on s'engage sur les champs de bataille.

Au-dessus de la division on trouve le corps d'armée, comprenant divisions d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, commandées par un général ou feld-maréchal.

Telles sont les différentes unités que présente l'organisation tactique de l'infanterie.

XXXIV.

Propriété tactique de l'infanterie.

Le fantassin a deux espèces de propriétés, le feu et le choc ; on entend par choc l'attaque à la baïonnette. Ces propriétés sont les conséquences de la nature de son arme, qui est à la fois arme de jet et arme de main.

Cette arme était, il y a quelque temps, le fusil à percussion, lançant des balles de 18 à la livre, d'un tir assez exact jusqu'à 200 mètres ; d'une force de pénétration assez considérable, puisque ces

projectiles pouvaient tuer dans la limite de 600 mètres, blesser plus ou moins dangereusement de 600 à 1200.

Le fantassin tire 2 ou 3 coups par minute ; par conséquent, contre un autre fantassin qui commence son attaque à 400 mètres, il peut tirer huit à douze coups de fusil.

Contre un cavalier il peut en tirer quatre ou deux, suivant l'allure.

En ce moment, les fusils de l'infanterie se transforment. Au lieu d'une portée de 250 à 300 mètres, ils auront une portée de 800 à 1,000 mètres.

Cette longue portée, à peu près inutile pour les combats en ligne, où l'on ne peut ni viser ni régler ses coups, devient extrêmement dangereuse à l'ennemi dans les combats de tirailleurs. Elle donne à l'homme isolé une bien plus grande valeur, et elle augmente considérablement encore l'importance de l'infanterie.

Quoiqu'il en soit la première propriété du fantassin est donc le feu.

Sa seconde propriété est le choc, c'est-à-dire qu'il possède dans sa baïonnette une arme blanche qui lui permet le combat corps à corps.

L'escrime à la baïonnette lui apprend aujourd'hui à porter et à parer les coups, soit contre l'infanterie soit contre la cavalerie. Elle lui apprend à se défendre et à attaquer.

Voilà les propriétés tactiques du soldat d'infanterie considérées isolément.

Si maintenant nous considérons les propriétés tactiques des diverses unités que nous avons indiquées, des compagnies, des bataillons, des divisions, nous trouvons les mêmes que précédemment, le *feu* et le *choc* avec des effets proportionnés au nombre des hommes mis en action.

Les feux de l'infanterie se divisent en deux classes principales :

1o. Les feux à commandement ;

2o. Les feux à volonté.

Les feux à commandements ou simultanés sont :

Les feux de compagnies, de demi-bataillon, de bataillon, de rang et de chaussée (dans les rues).

Ils ont l'inconvénient de déterminer le moment du feu à l'instant où il se peut que nul homme ne vise. Le soldat pense à la simultanité du feu et non pas à sa justesse.

Ils sont basés sur le principe que la moitié des armes doit toujours être chargée. On règle les feux en conséquence dans les compagnies, demi-bataillons et bataillons.

Le feu de chaussée s'exécute par des troupes en colonne dans un défilé.

La première subdivision ou compagnie tire et démasque la seconde en s'écoulant par les deux ailes. Celle-ci exécute la même manœuvre, et successivement toutes les autres jusqu'à la queue de la colonne.

Les feux à volonté sont :

Les feux de 2 rangs et les feux de tirailleurs.

Le feu de 2 rangs est le véritable feu de bataille ; il commence par la droite ou par la gauche du peloton et se prolonge de proche en proche, de manière à produire un effet continuel.

Le feu de tirailleurs est le meilleur feu de l'infanterie. L'homme, libre de ses mouvements, s'embusque, appuie son arme, choisit sa belle et peut viser à son aise.

Ce feu se règle généralement de manière que sur deux tirailleurs il y en ait toujours un qui ait son arme chargée.

Tirer de loin et beaucoup, constitue le symptôme auquel on reconnait les mauvaises troupes.

Il faut réserver son feu tant que le moment n'est pas venu ; on tient les troupes hors de portée, ou on les dérobe dans les plis du terrain.

La seconde propriété de l'infanterie est celle du choc, ou l'attaque à la baïonnette.

Chez les puissances étrangères, c'est-à-dire la France, l'Autriche, la Prusse, etc., les troupes sont formées par bataillon en colonne d'attaque, croisent la baïonnette et s'élancent sur l'ennemi.

Sous Napoléon, l'effet moral a suffi presque toujours. La troupe attaquée tournait le dos avant le choc, ou faisait un feu tellement nourri que l'assaillant ne pouvait arriver jusqu'à elle.

Le général Napier dit n'avoir jamais vu, ni en Egypte, ni en Espagne, ni à Waterloo, une seule véritable attaque à la baïonnette, un combat d'homme à homme à la baïonnette.

S'il était rare au temps de Napoléon, il s'est présenté fréquemment, au contraire, dans la guerre d'Orient. A Inkerman, sur la Tachernaïa, c'est la baïonnette qui a décidé du succès.

L'on peut dire la même chose de la guerre d'Italie.

Le choc est la seconde manière d'agir de l'infanterie. Employée à propos elle est aussi efficace que le feu, et beaucoup plus meurtrière.

Voilà quelles sont les propriétés tactiques de l'infanterie.

Elle acquiert ces propriétés au moyen de l'instruction.

Avant tout le fantassin doit être leste, adroit, d'une santé forte et d'une constitution robuste.

Le recrutement le choisit autant que possible dans ces conditions.

Il arrive sous les drapeaux.

On lui apprend alors à marcher en cadence et au pas militaire, c'est-à-dire, d'un pas moyen que tous les hommes puissent prendre aisément. On lui apprend ensuite à manier ses armes régulièrement et facilement. Voilà l'école du soldat.

En même temps, on développe les forces physiques de l'homme au moyen des exercices gymnastiques, de l'escrime, etc.; on lui apprend à tirer à la cible.

Puis on passe à l'instruction des compagnies et des bataillons ; on apprend à ces diverses unités à se mouvoir régulièrement, avec ensemble, et à se servir de leurs armes. Ensuite viennent les évolutions de bataillon.

Enfin l'instruction militaire comporte les évolutions des armes réunies, ce que l'on appelle la grande tactique.

Nous en verrons les principes plus loin.

XXXV.

Des formations de l'Infanterie.

On appelle *formation* la figure que dessinent sur le terrain les éléments d'une troupe disposée pour combattre.

Les formations sont régulières quand la figure est régulière.

Elle sont irrégulières dans le cas contraire.

L'infanterie a 3 formations régulières :

1o. La formation déployée ;

2o. La formation en colonne ;

3o. L'ordre en carré.

Chez les puissances étrangères, il y a la formation mixte.

Elle n'a qu'une formation irrégulière, qui est la formation en tirailleurs.

Quand on a voulu ranger les hommes pour combattre, on les a d'abord placés à côté les uns des autres, et sur le même alignement, et l'on a ainsi formé ce que l'on appelle un rang. Telle est la première idée d'une formation militaire.

Puis on a placé plusieurs rangs les uns derrière les autres, afin de donner de la profondeur et de la consistance à l'ordonnance.

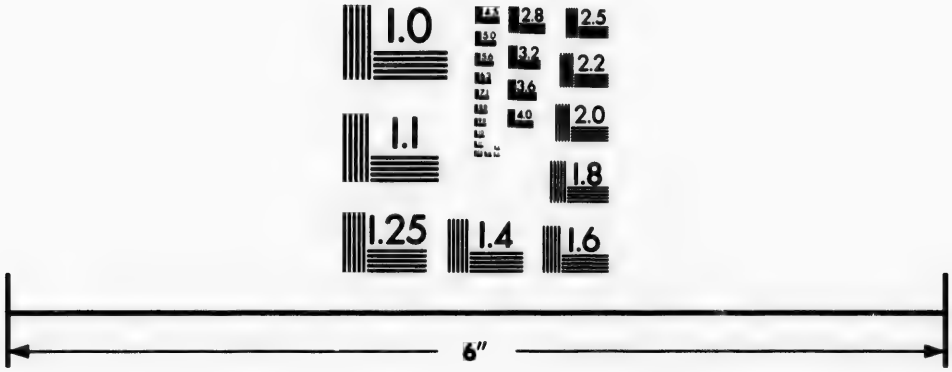
Cette profondeur a varié avec la nature des armes.

L'infanterie grecque était sur 16 rangs de profondeur.

L'infanterie romaine sur 12.

L'invention des armes à feu a fait diminuer successivement cette profondeur, elle était encore de dix rangs au commencement du XVIIe siècle, puis de 6 rangs au commencement du règne de Louis XIV, de 4 rangs à la fin du même règne, et enfin de 3 rangs sous Frédéric.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

C'est sur trois rangs que se sont faites toutes les guerres de la révolution française, et celle de l'Empire jusqu'en 1813.

Avant Leipzig en 1813, Napoléon, voyant l'affaiblissement de l'armée, ordonna d'adopter la formation sur 2 rangs.

L'ennemi, dit-il, habitué à nous voir sur 3 rangs, sera trompé et nous croira plus nombreux que nous ne sommes réellement.

L'infanterie anglaise a toujours été sur 2 rangs.

Depuis 5 ans la formation sur 2 rangs est la formation normale de l'armée française.

Avec 3 rangs, la formation semble être plus solide.

Mais avec 2, on garnit un front plus considérable.

On évite aussi davantage d'être débordé.

Les mouvements individuels pour le maniement d'armes sont plus faciles. Les mouvements d'ensemble dans les manœuvres sont également plus réguliers. La marche de flanc, qui se fait par quatre au lieu de se faire par 2, est beaucoup plus commode. Le tir est plus certain, les feux sont plus justes. Enfin, cette formation est plus en rapport avec la nature de l'arme du soldat d'infanterie et avec la protection que cette arme peut donner au premier rang.

L'infanterie se forme donc en deux rangs.

Elle peut ensuite prendre les diverses formations que nous avons indiquées.

La première, la formation déployée, consiste pour une troupe, à avoir ses divers éléments placés à côté les uns des autres.

Le bataillon déployé a ses 10 compagnies placées à côté les unes des autres.

Le régiment déployé a ses deux bataillons déployés et séparés par un intervalle de 6 pas.

La brigade déployée a ses 2 ou 3 régiments déployés et séparés par un certain intervalle.

La division déployée a de même ses 2 ou 3 brigades déployées et séparées par l'intervalle réglementaire.

La formation déployée est la formation habituelle et primitive de l'infanterie, parce que c'est celle que, par la nature de ses armes ou des circonstances, elle est le plus fréquemment dans le cas d'employer.

Les Anglais combattent toujours en ligne.

Les autres puissances européennes sont le plus souvent en colonne, leurs charges à la baïonnette sont toujours faites en colonne.

Les avantages de cette formation déployée sont de donner aux feux de l'infanterie toute leur efficacité.

De plus, cette formation est simple, toujours facile à reprendre, propre à l'offensive, et surtout à la défensive.

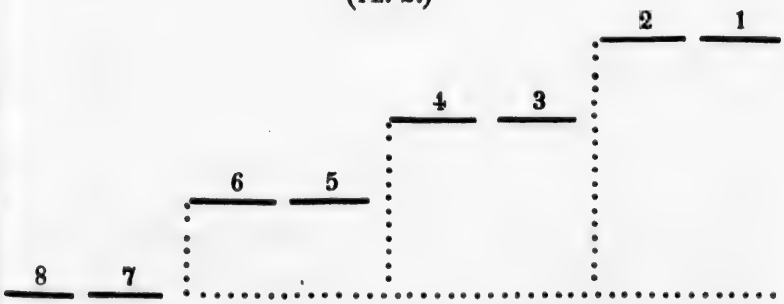
Elle sert de base à toutes les manœuvres. Elle ne les contrarie ni ne les gêne.

Ses inconvénients sont de présenter de grandes difficultés pour la marche et d'offrir des flancs faibles. De plus la cavalerie peut briser facilement une ligne aussi mince, et en renversant un bataillon, elle peut tomber sur le flanc des autres.

On a modifié cette formation de deux manières et l'on a formé l'ordre en échelons, et l'ordre en échiquier.

Ordre en échelons.—Nous supposons une division de huit régiments, déployés. On forme les échelons en avant par la droite de la manière suivante. La division est arrêtée : (PL. 2.)

(PL. 2.)



Les deux bataillons sur la droite de la ligne se portent en avant, lorsque à 150 pas, les 2 suivants 3 et 4 se mettent en marche et ainsi de suite.

On obtient ainsi une formation en échelons par régiments à 150 pas, la droite en avant.

Cette formation présente certains avantages. La marche est plus facile. L'un des flancs est à l'abri de toute insulte par son

éloignement. L'on peut alors rassembler sur l'autre un plus grand nombre de moyens pour le couvrir.

L'échelon de la tête s'engage seul d'une manière sérieuse. Les autres restent en réserve, pourvu que la distance entre les échelons soit assez considérable. Cette distance varie de 100 à 200 mètres. Au dessous de 100 mètres elle serait trop petite ; les échelons seraient pour ainsi dire confondus. Au dessus de 200 mètres les échelons ne se flanqueraient qu'imparfaitement.

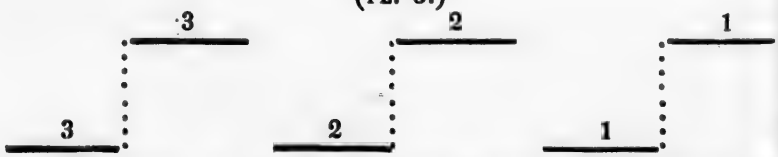
On peut profiter de l'intervalle entre les échelons pour y mettre de l'artillerie et de la cavalerie.

La force des échelons varie. On forme des échelons de compagnie, de demi-bataillon, de bataillon ou de régiment. Si l'on en faisait par brigade et que l'on vint à se former en carrés, ceux-ci seraient trop éloignés.

En déterminant l'obliquité générale des échelons, il faut faire attention que l'ennemi ne puisse pas enfiler cette ligne dans toute sa longueur.

Ordre en échiquier.—Une seconde modification de l'ordre en bataille est *l'ordre en échiquier*. (PL. 3.)

(PL. 3.)



On suppose une ligne de 3 bataillons. Pour la disposer en échiquier, l'aile droite ou gauche * de chaque bataillon se porte en avant, tandis que les autres restent en arrière.

La brigade est alors disposée en échiquier.

Si l'on veut marcher en avant, les demi-bataillons de la 2me ligne traversent la 1re ligne et s'arrêtent à 30 pas. Ils sont alors protégés dans leur mouvement par les troupes de la 1re ligne, qui exécutent leurs feux de pied ferme.

* Un bataillon se compose toujours d'un nombre pair de compagnies, et est toujours numéroté de droite à gauche. Si le bataillon est de huit compagnies, les numéros 1, 2, 3 et 4 forment l'aile droite, le reste l'aile gauche.

Les deux lignes continuent ainsi à avancer par un mouvement alternatif, lent il est vrai, mais couvert et plus facile que la marche en ligne pleine.

Cette formation en échiquier s'emploie surtout pour les mouvements de retraite.

XXXVI.

Formation en colonne.

La formation en colonne s'obtient en plaçant les unes derrière les autres, les subdivisions d'une même unité.

Ainsi une compagnie se rompra en colonne par section ou subdivision.

Un bataillon se rompra en colonne par compagnie, subdivision ou section.

L'ordre en colonne présente les avantages suivants :

Le front étant moins étendu que dans la formation déployée, la colonne est plus avantageuse pour la marche.

Elle se ploie à tous les terrains et peut se modifier suivant les débouchés.

Les compagnies étant les unes derrière les autres, la colonne se trouve par unité beaucoup mieux dans la main de l'officier qui la commande.

Chez toutes les puissances de l'Europe, l'Angleterre exceptée, la colonne est considérée comme la formation la plus propre à l'attaque, cette idée est basée sur le raisonnement suivant :

Cette formation développe chez le soldat une certaine force morale, une certaine confiance, résultant de ce qu'il se sent soutenu en arrière.

Enfin, dans une attaque, la colonne présente sur le point d'attaque une succession d'efforts produits par les divisions qui suivent la première, qui sont couvertes, et qui par suite n'ont pas vu les obstacles ni presque essuyé les coups des défenseurs.

En raison de ces avantages la colonne est considérée comme la formation la plus propre à l'attaque, comme au mouvement.

Mais elle présente les inconvénients suivants :

Elle est très-difficile à reformer en cas de déroute. Elle est très-exposée aux coups de l'artillerie, qui peut y faire de grands ravages. On cite l'exemple d'un obus français tombant sur un bataillon prussien formé en colonne à la bataille de Dresde et mettant 20 hommes hors de combat.

Enfin la colonne fournit peu de feux.

Pour remédier à ces inconvénients, quand on marche à l'ennemi en colonne, on prépare et on soutient l'attaque avec des batteries d'artillerie.

Et, en même temps, on couvre la tête des colonnes par un grand nombre de tirailleurs, dont le feu supplée à celui des colonnes et engage l'ennemi à se dégarnir du sien.

Diverses espèces de colonnes.—Il y a plusieurs espèces de colonnes, suivant qu'on les considère relativement à leur front, à leur profondeur, à leur force ou à leur objet.

Si l'on considère les colonnes relativement à leur front, il y a trois espèces de colonnes :

1o. La colonne par section ;

2o. La colonne par subdivision ;

3o. La colonne par compagnie ;

On emploie l'une ou l'autre de ces colonnes suivant la largeur des débouchés dont on dispose.

Dans les manœuvres, le front ordinaire est celui d'une compagnie.

En route, on marche par subdivision, quelquefois par section, et sur les chemins étroits par quatre.

Si l'on considère les colonnes relativement à leur profondeur, c'est-à-dire relativement à la distance entre leurs compagnies, il y a 4 espèces de colonnes :

1o. La colonne à distance entière, que l'on emploie sur les routes afin d'être plus à l'aise, et sur les champs de bataille quand on craint les effets des batteries de l'ennemi.

La colonne à distance entière a l'inconvénient de demander beaucoup de temps pour le déploiement.

2o. La colonne à demi-distance. Elle est moins longue à déployer que la précédente, c'est cette colonne que les puissances étrangères, la France, l'Autriche, etc., emploient généralement dans les manœuvres et dans les attaques.

3. La colonne à quart de distance, est celle qu'on emploie le plus généralement dans les manœuvres. Elle offre moins de prise à l'ennemi que la suivante. Elle permet de prendre des dispositions contre la cavalerie, de changer de front assez rapidement.

4o. Enfin la colonne serrée, ou en masse. On l'emploie quand on veut réunir beaucoup de troupes sur le même point, et que l'on n'a pas à craindre les batteries de l'ennemi :

On l'emploie, par exemple, pour les réserves sur un champ de bataille.

Si l'on considère les colonnes relativement à leur force, on aura :

1o. Des colonnes de compagnie ;

2o. Des colonnes de bataillon, parce qu'elles sont assez fortes pour résister seules à toute attaque de l'ennemi, et qu'en même temps elles sont très-mobiles et très-faciles à déployer ;

3o. Puis des colonnes de régiment, de brigade, de division. Elles ont été employées par les Français à Albuera et à Waterloo. Dans ces deux circonstances, elles ont amené des désastres ;

4o. On emploie encore les colonnes hors du champ de bataille, sur le théâtre des opérations.

Enfin, si l'on considère les colonnes relativement à leur emploi on aura :

1o. Les colonnes de route, formées de bataillons, de régiments, de brigades ou de divisions, marchant par compagnie ou subdivision avec des intervalles de une à deux heures de marche entre les principaux échelons.

La France, l'Autriche et les autres puissances de l'Europe, se servent aussi des colonnes pour les assauts.

La force de la colonne est alors proportionnée à la nature de l'ouvrage attaqué.

Ainsi généralement, c'est 100 hommes pour une lunette avancée ;
Deux cents pour une demi-lune ;

Trois cents pour un bastion ;
Quatre cents pour un retranchement intérieur.

Il y a ensuite derrière les colonnes d'assaut des colonnes de soutiens, des colonnes de réserves, et des colonnes de travailleurs.

On emploie encore la colonne pour l'attaque d'une barricade. Le front de la colonne est alors déterminé par la largeur de la rue. La profondeur doit être peu considérable, car la seconde subdivision trouvera plus d'embarras que la première, la troisième plus que la seconde, etc. ; cependant comme il faut beaucoup de monde on emploie des colonnes accessoires.

Quand on ne peut aborder la barricade que de front, on lance successivement des colonnes peu nombreuses qui épuisent l'ennemi, et que l'on fait suivre d'une réserve destinée à donner le coup de collier.

Telles sont les différentes espèces de colonnes.

Formation en carré.—Comme formation régulière, l'infanterie a encore la formation en carré.

Cette formation est la conséquence de la formation en colonne. Elle est essentiellement défensive ; et elle n'est vraiment bonne, pour l'infanterie, que quand celle-ci peut être enveloppée par la cavalerie.

Dans toute autre circonstance, il est évident que la formation déployée, qui permet à une troupe de faire usage à la fois de la totalité de son feu, est supérieure à la formation en carré, qui ne permet d'en employer que le quart dans la même direction.

Il y a deux sortes de carrés ; les carrés vides et les carrés pleins.

Les premiers sont formés sur 2, 3 et 4 rangs.

En Egypte, les carrés français étaient sur 6 rangs ; à Waterloo, les carrés anglais étaient sur quatre rangs ; en Italie, les carrés français étaient sur 2 rangs.

Les carrés pleins sont formés par des colonnes en masse ; il n'y a pas de vide intérieur, et les flancs sont formés par les files extérieures des compagnies. Ces carrés présentent une grande solidité, mais en même temps, ils offrent beaucoup de prise à

l'artillerie, et au milieu du carré se trouvent un grand nombre d'hommes qui ne peuvent faire usage de leurs armes.

Sous le rapport de leur forme, les carrés sont toujours ou carrés ou rectangulaires.

Sous le rapport de leurs dimensions, on forme des carrés de compagnies, ou de bataillons.

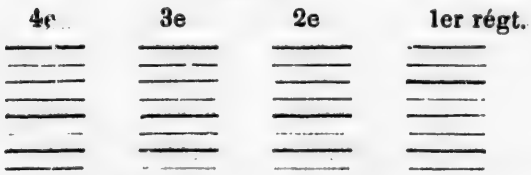
Quelquefois encore on adopte la disposition suivante :

Ayant deux lignes d'infanterie déployées à 3 ou 400 mètres l'une de l'autre, on dispose sur les ailes des troupes en colonnes qui font, de cet ordre de bataillon, un véritable carré, un carré vide : (PL. 4.)

(PL. 4.)

Ou bien encore une réserve ; par exemple, une division, ayant ses régiments en colonnes serrées à côté les uns des autres, présente une sorte de carré plein. (PL. 5.)

(PL. 5.)



Telles sont les différentes formes et les diverses dimensions des carrés.

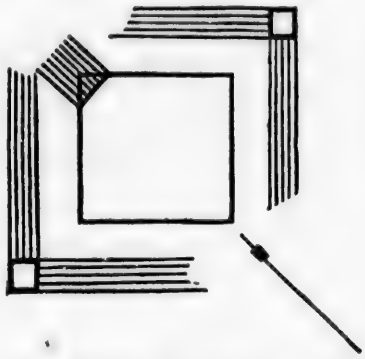
Pour la formation du carré de régiment, on forme d'abord la colonne par compagnie, à distance de section ; on passe ensuite à la formation du carré en faisant serrer la 2e compagnie en tête et celle en queue de la colonne, et en faisant converser à droite et à gauche les sections du centre qui forment ainsi les faces latérales.

Dans un carré, les points faibles sont évidemment les angles qui présentent des secteurs sans feu.

Pour remédier à ce défaut, on peut exécuter des feux obliques,

faire un pan coupé, sur lequel on met quelquefois une pièce d'artillerie ; enfin envelopper le carré de tirailleurs et les rallier sur une même diagonale en deux groupes, de manière à flanquer les faces du carré. (PL. 6.)

(PL. 6.)



Tels sont les carrés isolés ; leur force, comme nous l'avons dit, varie d'une compagnie à un régiment.

Ces carrés isolés présentent une disposition assez médiocre, en raison de leurs angles morts ; mais la combinaison de plusieurs carrés forme une disposition excellente. Nous allons l'examiner.

Supposons une ligne de bataillons déployés, on leur fait former les carrés obliques, et l'on obtient alors une combinaison de feux qui battent tous les intervalles entre les bataillons. (PL. 7.)

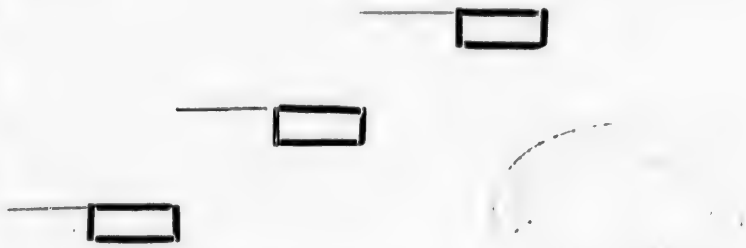
(PL. 7.)

De même, si on a une ligne de bataillons en colonne avec des intervalles de déploiement, on forme les carrés obliques au moyen d'un changement de direction par le flanc. (PL. 8.)

(PL. 8.)

Quand les bataillons sont en échelons, on leur fait former les carrés perpendiculaires et l'on obtient encore une bonne disposition défensive. (PL. 9.)

(PL. 9.)



Dans ce cas, pour que les carrés se flanquent, il ne faut pas qu'ils soient trop considérables ; c'est pourquoi l'on ne forme pas les échelons de plus d'un régiment.

Quand l'infanterie est en échiquier, on peut encore former les carrés, mais ils sont moins avantageux, et le flanquement se fait moins bien. (PL. 10.)

(PL. 10.)

Avec ces divers systèmes de carrés, on peut employer de l'artillerie que l'on place sur les diagonales, de manière à se trouver dans les secteurs sans feux.

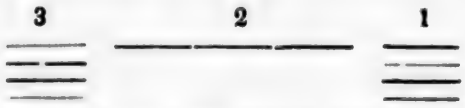
On peut aussi employer de la cavalerie que l'on place en 2e ligne, et que l'on fait déboucher dans les intervalles.

Dans cet ordre une infanterie qui a du calme et qui est maîtresse de son feu, ne saurait être entamée par la cavalerie.

Des formations mixtes.—Enfin viennent les formations mixtes en grand honneur dans les armées françaises, autrichiennes, etc., ce sont les deux formationsréunies, déployée et en colonne.

On les a combinées entre elles de manière à conserver dans une certaine mesure les avantages de chacune d'elles, et de manière à corriger leurs inconvénients l'une par l'autre.

Ayant, par exemple, trois bataillons, on déploie le deuxième, et on dispose les deux autres en colonne sur les ailes. (PL. 11.)

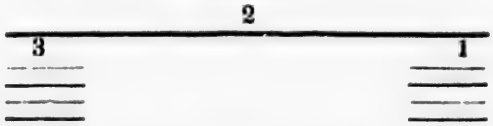


On obtient ainsi une formation mixte, donnant une quantité de feux assez considérables, présentant en même temps certaines facilités pour la marche et ayant, de plus, les flancs parfaitement appuyés.

C'est dans cet ordre que l'armée française passa le Tagliamento en 1797.

A Eylau, les Russes avaient, dans chaque régiment, le bataillon du centre déployé, et les deux autres bataillons en colonne derrière les ailes. (PL. 12.)

(PL. 12.)



On peut encore appeler formation mixte une ligne de bataillons en colonne, à distance de déploiement, formation qui participe évidemment des deux ordres en bataille et en colonne. (PL. 13.)

(PL. 13.)

Des manœuvres.—On appelle manœuvres les mouvements par lesquels on passe d'une formation à une autre, et au moyen desquels une troupe peut se porter dans toutes les directions.

Les manœuvres doivent remplir plusieurs conditions :

1o. La simplicité, pour qu'elles soient faciles à comprendre et à exécuter ;

2o. La promptitude, parce que c'est un moment de crise qu'il faut passer promptement ;

3o. L'ordre, qui est indispensable pour que les troupes ne tombent pas dans la confusion ;

4o. La solidité ou la sûreté, c'est-à-dire, qu'à tous les moments de la manœuvre, il faut pouvoir s'arrêter et prendre une disposition défensive, ce qui arrive lorsque de colonne on forme les carrés.

5o. Enfin la flexibilité, de manière à pouvoir se plier à tous les terrains.

Les principales manœuvres de l'infanterie sont les suivantes :

1o. Passer de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille ;

2o. Marcher en bataille ou sur une ligne de bataillons en colonne.

3o. Former les échelons ;

4o. Former les carrés ;

5o. Exécuter les passages de ligne ;

6o. Exécuter les changements de front ;

7o. Passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne.

Voilà les manœuvres de l'infanterie les plus usitées et celles dont on trouve des exemples à la guerre.

A toutes les époques ce sont elles qui ont assuré la victoire.

Des formations irrégulières.—Les éléments d'une troupe d'infanterie peuvent être désunis et placés à des distances variables les uns des autres en dessinant sur le terrain une figure irrégulière. C'est ce qui constitue le service des tirailleurs.

Ce service est fait plus particulièrement par l'infanterie légère. Cependant toute l'infanterie y est exercée.

Il ne faut pas confondre les tirailleurs avec les éclaireurs.

Les éclaireurs surveillent les mouvements de l'ennemi. Ils peuvent faire le service sans avoir à s'engager. Ils comprennent les avant-gardes, les arrière-gardes et les flanqueurs.

Les tirailleurs sont beaucoup plus nombreux.

On ne les détache qu'en présence de l'ennemi.

Ils ont pour but de tenir éloignés les tirailleurs de l'ennemi, de reconnaître sa position, de fatiguer ses troupes de ligne. Ils commencent le combat et préparent l'action des masses.

Il y a trois espèces de tirailleurs :

1o. Les tirailleurs de marche, qui couvrent la marche des colonnes, en présence de l'ennemi ;

2o. Les tirailleurs de bataille, qui couvrent les troupes en position et qui protégent les manœuvres. Leur action est évidemment secondaire. Ils se neutralisent mutuellement et ne peuvent rien décider. Il faut toujours en venir au choc des masses ;

3o. Les tirailleurs en grande bande, c'est-à-dire faire combattre des troupes éparpillées et librement ; ce qui se fait avec des troupes intelligentes, audacieuses et entreprenantes, mais qu'on n'a pas eu le temps d'instruire.

Les tirailleurs en grande bande seront toujours la meilleure tactique pour des troupes jeunes, peu instruites, mais braves et enthousiastes.

Les tirailleurs, en général, présentent les avantages suivants :

1o. Leurs feux sont très-redoutables et désolent, par leur précision, des troupes en ligne ;

2o. Leur front est très-étendu, une compagnie pouvant couvrir un bataillon ;

3o. Leur marche est facile. Ils passent sur tous les terrains, et les plus accidentés sont ceux qui leur sont les plus favorables.

Les tirailleurs sont impropres au choc ; cependant isolément, ils peuvent faire usage de leurs baïonnettes.

Quand la ligne de tirailleurs s'éloigne du corps principal, on lui donne des supports et des réserves.

Tels sont les principes généraux relatifs au service de tirailleurs.

Il y a eu de tout temps de l'infanterie légère.

Les Grecs avaient les psilites.

Les Romains leurs vélites.

L'infanterie légère était plus nécessaire dans le siècle dernier que dans le nôtre.

En effet, à cette époque, on faisait des soldats de véritables automates, attachant une importance exagérée à la précision du maniement d'armes et à la cadence du pas.

Aujourd'hui, on ne veut plus faire combattre les soldats comme des machines, mais bien comme des hommes.

Enfin, les tirailleurs doivent servir comme de rideau à l'armée, afin de couvrir la masse des troupes, et dérober à l'ennemi les mouvements des lignes. Lorsqu'on marche pour manœuvrer, les tirailleurs entourent également les colonnes, les éclairent, les protégent ; ils reconnaissent les lieux couverts, les hauteurs, s'emparent des défilés ou autres lieux qui peuvent favoriser le passage.

Nous terminons ici la partie qui a rapport à l'infanterie et des règles relatives à son emploi.

XXXVII.

De la cavalerie.

Chez les anciens, la cavalerie était une arme secondaire.

Au moyen-âge, elle est devenue un moment l'arme principale.

Mais l'invention des armes à feu et la renaissance de l'art militaire la remirent au second rang, c'est-à-dire, à celui qu'elle occupait dans les beaux temps de la Grèce et de Rome.

La cavalerie est encore aujourd'hui une arme accessoire, mais c'est un accessoire indispensable.

Son utilité ressort dans les trois modes d'existence des armées.

Dans les camps, elle forme les avant-postes, fait les reconnaissances et les détachements, escorte ou attaque les convois, etc.

En marche elle sert d'avant-garde, elle éclaire les flancs, elle transmet les nouvelles.

Sur les champs de batailles, elle sert à tâter l'adversaire, à renverser des troupes déjà ébranlées, et surtout à la fin des engagements à rompre les dernières formations de l'ennemi, à ramasser des prisonniers, enfin à poursuivre les troupes en retraite.

Une armée sans cavalerie peut remporter des victoires, mais ne peut pas en profiter.

La cavalerie est donc indispensable ; elle forme une des trois unités-tactiques d'une armée moderne. Comparée à l infanterie, elle n'aura cependant que le second rang.

Son recrutement est difficile et coûteux. La durée du cheval est moins considérable que celle de l'homme. Les fourrages qui servent à la nourriture de la cavalerie sont lourds et embarassants. L'instruction du cavalier est longue. Si le cheval a une grande rapidité momentanée, il résiste moins à la fatigue que l'homme. Enfin la cavalerie n'a qu'une seule propriété tactique, celle du choc.

Il y a trois espèces de cavalerie, d'après les différentes espèces de chevaux :

1o. Les cuirassiers, hommes d'une haute stature, couverts de fer, chevaux de grande taille ; elle est employée à faire une attaque périlleuse ;

2o. La cavalerie de ligne, dragons et lanciers ;

3o. La cavalerie légère, les hussards.

La cavalerie épargne à l'infanterie de grandes fatigues en poussant au loin des éclaireurs et des postes. Elle couvre l'armée dans les retraites.

La cavalerie emprunte ses propriétés à son cheval. Elle les complète avec ses armes.

Le cheval est pour l'homme son véritable compagnon de guerre.

Il faut le choisir avec soin.

Le cheval de guerre doit être à la fois leste et vigoureux. Il doit être ardent, mais docile ; il doit avoir une constitution robuste, et son éducation, faite autant que possible en plein air, a dû le préparer aux intempéries des bivouacs et aux fatigues de la vie de campagne.

Le cheval a deux propriétés : la *rapidité et la force d'impulsion*. il les communique à son cavalier, et ce sont là, en effet, les deux propriétés tactiques de la cavalerie.

Par la rapidité, elle se transporte en quelques minutes d'un point à l'autre du champ de bataille.

Par la force d'impulsion, elle peut rompre et renverser toutes les formations de l'ennemi.

On donne des armes à feu à la cavalerie, afin qu'elle puisse avertir, car presque toutes les cavaleries ont à se garder elles-mêmes et peuvent être appelées à jouer le rôle d'éclaireurs.

Une cavalerie, sans armes à feu d'une certaine portée, serait exposée à se voir fusiller de très près par l'infanterie ; tandis qu'avec ses tirailleurs elle peut au moins tenir ceux de l'infanterie à distance et prendre une disposition.

Par suite de ces considérations, tous les cavaliers ont reçu des pistolets pour avertir d'abord et ensuite pour les mêlées, où l'on peut avoir à s'en servir à brûle-pourpoint.

Dans tous les cas, les armes à feu ne sont qu'accessoires pour la cavalerie.

L'arme principale du cavalier est l'arme blanche : le sabre ou la lance.

Le sabre est une arme à la fois propre à l'attaque et à la parade.

Les lames de sabre sont droites ou courbes.

Les lames droites sont faites pour frapper de la pointe.

La lame courbe tranche bien, mais sa blessure est généralement peu profonde. Il arrive le plus souvent que le soldat frappe du plat au lieu de frapper du tranchant, parce qu'il serre trop la poignée, ou parce que celle-ci est mal faite.

Telles sont les armes offensives de la cavalerie.

Les armes défensives sont le casque et la cuirasse.

La cuirasse doit se composer d'un plastron et d'un dos. Quelques cavaleries n'ont pas de cuirasse par derrière. Par suite il n'y a plus d'équilibre ; c'est une grande erreur.

Pour son habillement, son équipement et son harnachement, ils doivent être avant tout simples et commodes ; ils doivent être assez légers pour ne pas écraser les chevaux et transformer des chevaux de selle en chevaux de bât.

L'organisation tactique est la même que pour l'infanterie.

L'effectif de la cavalerie doit être à peu près le même en temps de paix qu'en temps de guerre, à cause des difficultés de l'instruction.

L'effectif des hommes est toujours supérieur à l'effectif des

chevaux, à cause de la nécessité de faire soigner les chevaux des hommes absents, malades ou de service.

En temps de paix, il faut un quart des hommes non-montés, dans chaque régiment.

Par suite de sa rapidité, la cavalerie formera les avant-gardes.

Les chocs produits par la cavalerie sont les résultats des charges. Nous allons voir les règles générales relatives à leur exécution.

Une marche est une charge directe, vive et impétueuse, dont l'ennemi est le but. C'est l'action décisive de la cavalerie.

Une charge doit remplir deux conditions principales :

L'élan et l'à-propos.

Pour qu'une charge ait de l'élan, pour que le choc soit efficace, il faut qu'au moment d'aborder l'ennemi, le cheval ait toute sa rapidité. Et pour cela on le fait passer successivement aux différentes allures, au pas, au trot et au galop. On développe ainsi ses forces musculaires.

Au galop de charge, il se trouve avoir acquis toute sa vitesse.

La distance à laquelle on entame la charge doit donc être bien calculée.

Cette distance a été fixée à 220 mètres.

Dans une charge bien faite, toutes les parties de la ligne devraient arriver sur l'ennemi en même temps et à toute vitesse. Mais il est rare que la chose se fasse ainsi. Le plus ou moins d'audace des cavaliers et de vitesse des chevaux s'y oppose également.

Il est rare qu'une charge réussisse, si elle n'a pas été préparée par un feu d'artillerie qui ébranle la troupe ennemie.

Dans tous les cas, la première condition que doit remplir une charge de cavalerie c'est l'élan.

La seconde c'est l'à-propos. Il faut savoir profiter du moment où l'ennemi manœuvre, où il est en désordre.

On distingue trois espèces de charges :

1o. La charge en ligne ;

2o. La charge en colonne ;

3o. La charge en fourrageurs.

Les deux premières sont préparées par l'artillerie et précédées par des tirailleurs qui couvrent le mouvement et servent à reconnaître le terrain.

La charge en fourrageurs s'emploie contre l'artillerie. On lance les fourrageurs au galop, en commençant le mouvement à 600 mètres. Quant la charge réussit, on encloue les pièces, si on ne peut les emmener.

Les formations de la cavalerie sont à peu près les mêmes que celles de l'infanterie.

Les manœuvres de la cavalerie sont calquées sur celles de l'infanterie et doivent remplir les mêmes conditions. Comme elles sont beaucoup plus rapides, les erreurs commises dans leur exécution sont beaucoup plus difficiles à réparer. C'est pourquoi l'instruction de la cavalerie doit être plus complète que celle de l'infanterie, et l'effectif du pied de guerre à peu près le même que celui du pied de paix.

Les principales de ces manœuvres sont les suivantes :

1o. Passer de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille ;

2o. Marcher soit en bataille, soit avec une ligne de régiments ou d'escadrons en ligne ;

3o. Former les échelons ;

4o. Changer de front ;

5o. Exécuter les passages de ligne ;

6o. Exécuter les passages de défilé ;

7o. Passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne.

Des formations irrégulières de la cavalerie.—Elles comprennent les éclaireurs, les tirailleurs et les fourrageurs.

Les éclaireurs fouillent le terrain et assurent la sécurité de l'armée.

Les tirailleurs couvrent les dispositions de l'armée. Comme dans l'infanterie, on les réunit par 2.

Les fourrageurs s'emploient quant on veut donner une action offensive à la débandade. On emploie les fourrageurs contre l'artillerie, et quelquefois dans les pays très accidentés ou dans les forêts.

Les formations irrégulières appartiennent plus particulièrement

à la cavalerie légère. Son rôle principal consiste à éclairer l'armée. Ce rôle se trouve tracé dans le portrait suivant du général Steingel par Napoléon.

" Le général Steingel, dit-il, était un excellent officier de hus-
" sards. Il était adroit, intelligent, alerte. Il réunissait les qualités
" de la jeunesse à celles d'un âge avancé. C'était un vrai géné-
" ral d'avant-postes.

" Deux ou trois jours avant sa mort, il était entré le premier
" dans Lezengs.

" Le général français y arriva quelques heures après, et quelque
" chose dont on eut besoin, tout était prêt.

" Les défilés, les gués, avaient été reconnus.

" Des guides était assurés.

" Le curé, le maître de poste, avaient été interrogés.

" Des intelligences avaient été liées avec les habitants.

" Des espions étaient envoyés dans plusieurs directions.

" Les lettres de la poste saisies.

" Toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de
" subsistances afin de rafraîchir les troupes, etc."

Nous terminons ici la partie relative à la cavalerie.

XXXVIII.

De l'Artillerie.

L'artillerie a longtemps figuré sur les champs de bataille sans être un des éléments tactiques des armées.

La tactique en effet, se résume dans les engagements ; quand un des éléments qui composent une armée ne peut prendre part aux engagements que dans des limites très-restreintes, cet élément ne peut être considéré que comme un accessoire d'une importance secondaire.

C'est ce qui arriva pour l'artillerie dans les premiers temps de son existence. Elle ne pouvait tirer que dans une seule position, et une fois établie, elle ne pouvait la quitter. A cette époque, l'ar-

tillerie n'était donc pas encore un des éléments principaux de la composition des armées. Elle ne le devint qu'au commencement du 17e siècle. Gustave-Adolphe la perfectionna, et la rendit assez mobile pour qu'elle pût suivre les mouvements des troupes.

Depuis cette époque, nous la trouvons en quantité considérable dans toutes les armées européennes.

Aujourd'hui l'artillerie est un des trois éléments principaux dont se composent les armées.

Son matériel est devenu tellement mobile, qu'il peut suivre partout la cavalerie et l'infanterie.

La proportion adoptée pour l'artillerie, dans la composition des armées modernes, est de deux pieces pour 1,000 hommes d'infanterie, et quatre pour 1,000 chevaux.

L'ensemble du personnel de l'artillerie d'une armée représente le $\frac{1}{8}$ ou le $\frac{1}{10}$ de l'effectif de l'infanterie.

L'utilité de l'artillerie est incontestable.

Dans les marches, quelques pièces sont à l'avant-garde. Dans les retraites, les batteries de l'arrière-garde sont le meilleur moyen de ralentir la poursuite.

Dans les camps et sur les positions, l'artillerie occupe les saillants, les points d'appui et les postes avancés.

Enfin dans les batailles, c'est elle qui couvre les déploiements des troupes, qui contre-bat l'artillerie opposée, qui renverse des parties entières de l'ordre de bataille ennemi à de grandes distances, qui prépare les charges de la cavalerie, précède les colonnes d'attaque, et prépare de même leur effet.

Dans la défensive, elle appuie les flancs de l'infanterie, fouille les couverts, bat les débouchés, croise ses feux en avant des points d'attaque.

Enfin elle joue un rôle considérable.

Néanmoins, l'artillerie n'est, comme la cavalerie, qu'une arme secondaire, une arme accessoire, quand on la compare à l'infanterie.

Elle ne réunit pas les deux propriétés du feu et du choc. Elle n'a que la première, comme la cavalerie n'a que la seconde.

Elle ne peut pas se suffire à elle-même, elle a toujours besoin de troupes de soutien.

Son matériel est lourd, embarrassant, coûteux. Il exige beaucoup de chevaux.

L'instruction qu'elle comporte est longue et compliquée.

La marche est souvent lente, ce qui embarrasse dans beaucoup d'opérations.

Ses attributions comprennent trois espèces de services :

1o. Le service des bouches à feu ;

2o. La confection et la réparation des armes de guerre, ainsi que la confection et le transport de munitions ;

3o. Enfin la construction des ponts de bateaux.

Organisation de l'Artillerie.—Il y a deux choses à considérer dans cette organisation :

1o. Le matériel ;

2o. Le personnel.

Chaque système comporte :

1o. Une artillerie de campagne ;

2o. Une artillerie de siége ;

3o. Une artillerie de place ;

4o. Une artillerie de montagne.

Indépendamment des pièces, le matériel de l'artillerie comprend encore des voitures de toute espèce ; caissons, forges, charriots de batterie, charriots de parc, charriots porte-corps, etc. etc.

Quant au personnel, il comprend :

1o. De l'artillerie à cheval, particulièrement destinée à suivre la cavalerie ;

2o. De l'artillerie montée, pour l'infanterie ;

3o. De l'artillerie à pied, pour les parcs et les places fortes.

L'artillerie à cheval et l'artillerie montée forment l'artillerie de bataille.

Celle-ci est organisée par batterie.

La batterie est l'unité-tactique de l'artillerie, comme le bataillon est l'unité-tactique de l'infanterie, comme l'escadron est l'unité-tactique de la cavalerie.

La batterie se compose de 6 pièces.

La composition de ces voitures varie selon que la batterie doit être attachée à de l'infanterie ou de la cavalerie.

Quand elle est destinée à l infanterie, il y a parmi les voitures 6 caissons de cartouches, quand pour la cavalerie, 2 caissons seulement.

Propriétés tactiques.—Quant à ses propriétés tactiques, l'artillerie n'en a qu'une seule, la propriété du feu.

Mais ces feux sont extrêmement puissants.

Ses projectiles ont une grande portée et une grande force de pénétration.

Son tir à mitraille embrasse une grande surface de terrain.

Ses projectiles creux passent derrière les obstacles ; leurs éclats ont des effets très destructeurs.

L'artillerie exerce sa propriété de feu au moyen de plusieurs espèces de tir :

1o. Il y a d'abord le *tir à ricochets*, quand le boulet touche plusieurs fois le sol, et se relève plusieurs fois avant la fin de sa course. Le ricochet est tendu quand l'angle de la pièce avec l'horizon est assez faible, 6°, par exemple. Il est plongeant quand cet angle est plus fort, quand il est, par exemple, de 12° ;

2o. Ensuite vient le *tir de plein fouet*, quand on tire directement sur le but à atteindre et que le projectile le frappe sans toucher le terrain en avant ;

3o. Puis le tir à mitraille, quand on emploie des boîtes à balles et que l'on veut battre de grandes surfaces de terrain à de petites distances, 4 ou 500 mètres, par exemple ;

4o. Enfin le tir à obus.—L'obus agit comme boulet par son choc, et ensuite comme mitraille par ses éclats. C'est ce que fait le projectile de la nouvelle pièce.

Généralement le tir à ricochets s'emploie au début d'un engagement ; on tire ainsi sur les premières troupes de l'ennemi à de grandes distances et lentement.

On emploie le tir de plein fouet quand l'ennemi se rapproche.

Quand il est à 400 ou 500 mètres, par exemple, on tire à mitraille et aussi vite que possible.

Le tir à obus s'emploie contre les ouvrages et aussi contre la cavalerie ; il effraie beaucoup les chevaux.

Diverses espèces de batteries. — Quand on considère les batteries, relativement à leur emplacement sur les champs de bataille, on en distingue cinq espèces :

1o. Les batteries directes, qui tirent directement sur l'ennemi ;

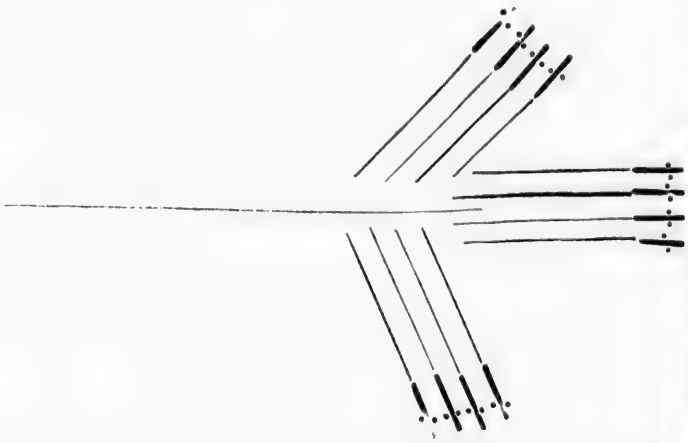
2o. Les batteries d'écharpe, dont le tir est oblique par rapport au but à atteindre ;

3o. Les batteries d'enfilade, qui sont placées de manière à enfiler une des parties de l'ordre de bataille ennemi ;

4o. Les batteries de revers, qui sont établies de manière à voir les derrières de l'ennemi ;

5o. Enfin les batteries croisées, comme 1 et 2 qui croisent leurs feux sur le même point. (PL. 14.)

(PL. 14.)



L'emplacement d'une batterie quelle qu'elle soit, doit toujours être choisi d'après les règles suivantes :

1o. L'emplacement de la batterie ne doit pas gêner les mouvements des troupes ;

2o. Il faut masquer les pièces par des accidents naturels, des ressauts de terrain, des haies, etc.

3o. Le sol de la batterie doit être ferme et plan, de manière que

la crosse et les roues de chaque pièce soient à la même hauteur, le terrain en avant doit être mou, de manière à arrêter les boulets ennemis, et à ne pas permettre le ricochet ;

4o. Enfin il ne faut pas que la batterie puisse être prise elle-même d'écharpe ou d'enfilade, ou du moins il faut être sûr d'obtenir l'effet voulu avant que les pièces soient démontées.

Quand on emploie de l'artillerie dans les carrés isolés, on place une ou deux pièces dans les secteurs sans feux et dans la direction des diagonales.

Si ce sont des carrés combinés, on met l'artillerie dans les intervalles et toujours dans les secteurs sans feux. Quand la cavalerie charge, les canonniers se refugient dans l'intérieur des carrés, ou se jettent entre les roues, se couchent sous les affûts, et s'y défendent avec les leviers de pointage, et les écouvillons.

Quand la charge est passée, ils recommencent le feu, comme l'artillerie anglaise à Waterloo.

Dans l'offensive, l'artillerie couvre les dispositions des troupes, bat le point que l'on veut attaquer, de manière à réunir les défenses, renverser les obstacles, ouvrir les ouvrages de fortification et éteindre le feu de l'ennemi.

Elle continue son feu jusqu'à ce que les troupes en arrivent au combat corps à corps.

Elle exerce cette action préparatoire dans la progression suivante :

Elle commence par éteindre le feu des batteries ennemies qui couvrent le point d'attaque.

Il lui faut alors la supériorité du nombre, de la position et du calibre.

Puis, quand on a pris la supériorité sur l'artillerie ennemie, et éteint son feu, au moins en partie, les colonnes d'attaque s'avancent. Les batteries marchent sur leurs flancs et tirent en avançant, jusqu'à ce que les colonnes d'attaque soient engagées directement avec l'ennemi.

L'artillerie prépare de même les charges de la cavalerie, qui doivent seconder ou compléter les attaques de l'infanterie.

On emploie encore l'artillerie dans les ouvrages. Elle tire alors à barbette ou à embrasures.

Elle tire à barbette quand elle doit embrasser un grand espace de terrain ; elle tire à embrasures quand la direction du tir est bien connue.

Enfin l'artillerie joue encore un grand rôle dans les retraites et dans les poursuites.

Dans les retraites, l'artillerie couvre les troupes en se plaçant aux extrémités des lignes de l'infanterie. Elle défend l'entrée des défilés. Elle soutient l'arrière-garde.

Dans les poursuites, l'artillerie est employée à renverser les carrés, à battre les postes où l'ennemi paraît vouloir tenir. Elle prend en même temps les colonnes en écharpe. Elle y fait des trouées qui préparent les charges de cavalerie. Elle poursuit l'ennemi de ses boulets.

Tels sont les principes généraux de l'emploi de l'artillerie dans les principales circonstances de la guerre.

L'artillerie n'a que des formations régulières.

Ces formations sont analogues à celles de l'infanterie et de la cavalerie.

Elles sont au nombre de trois :
Formation en bataille ;
Formation en batterie ;
Formation en colonne.

Dans la formation en bataille, la tête des chevaux est tournée vers l'ennemi.

La formation en bataille présente deux modifications : l'ordre en échelons, par batteries, demi-batteries ou sections, et l'ordre en échiquier ; ce dernier est peu employé.

La seconde formation de l'artillerie est la formation en batterie. Les pièces font alors face à l'ennemi.

Les avant-trains et les caissons sont placés sur deux lignes parallèles à celle des pièces.

La formation en batterie est la formation de combat.

Enfin la troisième formation de l'artillerie est la formation en colonnes, présentant des subdivisions ou des unités égales placées les unes derrière les autres.

La formation en colonne pour l'artillerie, comme pour les autres armes, est toujours une formation de route et de manœuvres.

On forme la colonne par batterie, par demi-batterie ou par section.

Telles sont les formations de l'artillerie.

Sur un champ de bataille, les distances et les intervalles se modifient suivant les formes du terrain.

Des manœuvres.—Les manœuvres de l'artillerie sont calquées sur celles des autres armes.

Les principales sont les suivantes :

1o. Passer de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille ;
2o. Marcher soit en colonne, soit en bataille ;
3o. Se former en batterie ;
4o. Exécuter les feux ;
5o. Former les échelons ;
6o. Changer de front ;
7o. Passer les défilés ;
8o. Passer de l'ordre en bataille à l'ordre en colonne.

Avant de quitter l'artillerie nous devons parler des Shrapnels.

Les Shrapnels sont des obus chargés de balles. Ils éclattent à de grandes distances et lancent alors une gerbe de balles de plomb et d'éclats de fonte.

C'est de la mitraille portée à 1,200 mètres.

Ce tir est surtout redoutable à la cavalerie.

Des corps hors ligne.—Nous avons vu les trois armes principales qui entrent dans l'organisation des armées actives.

Après ces trois armes viennent les corps hors ligne, qui secondent et qui complètent l'action des premiers et qui ont aussi leur organisation, leurs propriétés, leurs formations et leurs manœuvres.

Le premier de ces corps est le génie. Il joue le rôle principal dans la guerre de siége, mais seulement un rôle secondaire en campagne.

Nous ne nous en occuperons qu'à ce point de vue.

Son rôle est d'améliorer les voies de communication, de réparer

les passages qui ont été détruits, de jeter les ponts à supports fixes, d'élever sur les champs de bataille des ouvrages de fortification, et de créer sur les théâtres d'opérations des postes de campagnes ou des places du moment.

Le génie est évidemment en trop petit nombre dans une armée pour exécuter ces divers travaux ; mais il les conduit, et il emploie alors de l'infanterie, ou des ouvriers civils, requis ou payés.

Les armées comprennent encore des détachements du train des équipages.

Ceux-ci sont exercés à la conduite des voitures, de manière que l'on puisse mettre en ordre et remuer facilement la masse des bagages de l'armée.

Le train a, par suite, sa tactique particulière, toujours calquée sur celle de autres armes.

Connaissant maintenant l'organisation, les propriétés et la tactique élémentaire des différentes armes qui entrent dans la composition d'une armée, nous pouvons aborder les détails de l'organisation de cette armée.

XXXIX.

Combinaisons des différentes armes entre elles.

Nous avons parlé de chaque arme prise isolément.

Nous connaissons son organisation particulière, ses propriétés tactiques, ses formations, etc.

En combinant les différentes armes entre elles, on obtient de nouvelles unités, dont nous allons voir les propriétés.

La combinaison des différentes armes peut avoir lieu de quatre manières différentes :

1o. L'infanterie peut être combinée avec l'artillerie ;

2o. La cavalerie avec l'artillerie ;

3o. L'infanterie avec la cavalerie ;

4o. Les trois armes peuvent être combinées ensemble.

Nous allons voir ces quatre combinaisons.

Infanterie et Artillerie.—Ces deux armes combattent de la même manière, c'est-à-dire de pied ferme ; elles agissent par leurs feux.

Il est facile de combiner leur action et de les faire combattre ensemble.

On réunit ensuite 8 ou 10 régiments d'infanterie avec une ou deux batteries d'artillerie, et l'on obtient ainsi l'unité que nous avons appelée division.

Cette unité fournit beaucoup de feux, présente une grande solidité ; mais peu de légèreté.

Une armée qui serait composée de cette manière, c'est-à-dire d'infanterie et d'artillerie, sans cavalerie, ne saurait s'éclairer au oin. Elle pourrait gagner des batailles, comme l'ont fait les français en 1813 à Lutzen et à Bautzen, mais elle ne saurait profiter de ses succès.

Cavalerie et Artillerie.—L'artillerie à cheval étant devenue extrêmement mobile et pouvant suivre la cavalerie, il y a possibilité de combiner l'action de ces deux armes.

Cette combinaison réunit la mobilité, les feux et le choc. Elle est excellente pour les plaines, pour les pays faciles et découverts. Mais elle peut échouer devant le moindre obstacle. De plus elle présente peu de solidité.

Infanterie et Cavalerie.—Cette combinaison jouit de deux propriétés ! le feu et le choc, mais ses feux sont de petite portée et ne sauraient renverser des obstacles.

Elle est bonne pour les petites opérations en pays difficile, pour les marches rapides et longues, pour les corps de partisans.

Dans le combat on ne combine que rarement l'infanterie et la cavalerie.

Leur manière d'agir est tout à fait différente.

L'une combat de pied ferme. L'autre agit par son choc. Par suite il est difficile de les faire agir simultanément.

Aussi, généralement aujourd'hui, l'on forme des divisions particulières d'infanterie et de cavalerie qui combattent à côté l'une de l'autre pour le même but, mais sans se confondre, en restant séparées et en ayant une action tout à fait distincte.

Combinaison des trois armes.—Nous allons voir maintenant la combinaison des trois armes, qui forment le véritable instrument de guerre.

Cette combinaison présente à la fois les propriétés du feu, du choc, de solidité et de mobilité.

Comme nous l'avons vu, l'action de l'infanterie est tout à fait distincte de celle de la cavalerie.

L'action de l'artillerie au contraire se combine avec celle des deux autres armes.

Alors l'infanterie combinée avec ses batteries d'artillerie forme le centre de l'ordre de bataille—en raison de sa solidité et parce qu'elle est propre à la fois à l'offensive et à la défensive. Elle est généralement disposée sur 3 lignes : 1re ligne, 2e ligne et réserve.

L'artillerie doit contre-battre l'artillerie ennemie et tirer sur les troupes.

La cavalerie est placée aux ailes de l'ordre de bataille, elle est combinée avec l'artillerie légère.

La cavalerie agit d'une manière tout à fait distincte de l'infanterie. Son action est toute de mouvement. Celle de l'infanterie a lieu de pied ferme.

Il faut bien se garder d'encadrer la cavalerie dans des lignes d'infanterie ; comme toute la force de la première arme est dans la célérité, elle se verrait paralysée par la lenteur des lignes d'infanterie, à laquelle elle serait obligée de subordonner tous ses mouvements. Comme elle ne pourrait soutenir alors ni le feu, ni le choc de l'ennemi, elle serait bientôt forcée de se retirer.

En résumé les 3 armes doivent s'appuyer mutuellement et occuper, les unes par rapport aux autres et par rapport au terrain, les positions les plus favorables à leur action.

Tels sont les principes généraux de l'emploi simultané des trois armes.

C'est d'après ces principes que l'on a déterminé l'organisation des armées actives.

XL.

Principes d'organisation des armées actives.

Deux puissances sont sur le point d'en venir aux mains. Elles organisent leurs armées actives, une, deux ou trois armées, suivant le nombre de théâtres où l'on peut opérer.

Ces armées actives ne sont que des fractions de l'armée permanente.

Nous prendrons l'une de ces armées pour suivre les détails de son organisation.

Celle-ci dépend des considérations suivantes :

1o. De la nature de la guerre, qui peut être offensive ou défensive ; de l'importance du but à atteindre ; de l'objet que l'on se propose. Une armée offensive sera toujours plus forte qu'une armée destinée à faire une campagne défensive. Dans le premier cas, on s'éloigne de ses réserves ; dans le deuxième cas on s'en rapproche ;

2o. La force de l'armée dépendra de la force de l'armée ennemie ;

3o. De l'étendue et de la nature du théâtre d'opérations, ainsi que des ressources qu'il présente ;

4o. Des dispositions favorables ou hostiles des populations ;

5o. Enfin de la durée probable des opérations.

Puis, l'on pose d'une manière générale les bases de sa composition.

Elle sera plus ou moins forte en cavalerie et en artillerie, suivant que le théâtre d'opérations se prêtera plus ou moins à l'emploi de ces différentes armes, suivant que l'ennemi en aura peu ou beaucoup, suivant que les troupes seront plus ou moins jeunes, solides

instruites ; enfin suivant que le système militaire du pays comportera un plus ou moins grand nombre de troupes de cette espèce.

Généralement, dans les conditions ordinaires, on adopte pour les différentes armes les proportions suivantes :

L'infanterie étant de 1, le $\frac{1}{5}$ sera composé d'infanterie légère.

La cavalerie varie du $\frac{1}{6}$ au $\frac{1}{8}$, c'est-à dire qu'il y a à peu près une compagnie pour un bataillon.

Pour l'artillerie, son effectif se calcule de deux manières, par le matériel ou par le personnel.

Il faut généralement deux pièces par 1000 hommes, trois ou quatre pièces par 1000 chevaux.

Cette proportion n'est pas invariable. Elle est d'autant plus forte que les armées sont plus inexpérimentées. L'artillerie contient le moral des troupes. Cependant, au-delà d'une certaine limite, elle devient embarrassante.

Ainsi, par exemple, une armée de 100,000 hommes comprendra :

75,000 fantassins ;
12,000 cavaliers ;
8,000 artilleurs ;
2,000 sapeurs ;
3,000 hommes appartenant aux états-majors et aux corps administratifs.

L'artillerie comprendra environ 200 bouches à feu.

Chaque ligne se subdivise en deux parties : aile droite, aile gauche.

L'armée anglaise est organisée d'après le principe divisionnaire. Elle présente des divisions distinctes d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie.

Dans l'armée anglaise, la division est la principale unité. C'est avec elle que l'on combat et que l'on manœuvre sur les champs de bataille. Elle est commandée par un lieutenant-général.

On entend par petites armées celles au dessous de 60,000 hommes. Mais quand elles dépassent ce chiffre elles deviennent de grandes armées.

Une armée aussi considérable doit être divisée en corps d'armée.

Cette unité nouvelle comprend 2, 3 ou 4 divisions d'infanterie, une brigade ou division de cavalerie et une réserve d'artillerie.

Le nombre de corps d'armée le plus rationnel pour une armée est de cinq.

On trouve cette organisation dans les trois plus belles et plus grandes batailles des temps modernes, Austerlitz, Iéna, Friedland, qui firent triompher les Français des Autrichiens, des Prussiens, des Russes, des Anglais et du reste de l'Europe coalisée.

Nous venons de parler d'un corps de réserve.—Parmi les corps qui composent une armée, il y en a toujours un qui a cette destination.

Ce corps comprend de l'infanterie d'élite, de la grosse cavalerie, et de nombreuses batteries d'artillerie à cheval ou de gros calibre, formant la réserve de toute l'armée.

On forme encore, dans une armée, des divisions mixtes, ou des brigades mixtes, destinées au service des avant-gardes ou de corps détachés.

Une brigade mixte, formant l'avant-garde d'un corps d'armée, comprendra un bataillon d'infanterie, un ou deux régiments de cavalerie et une batterie d'artillerie.

XLI.

Des états-majors et divers services.

Les brigades sont commandées par des majors-généraux et les divisions par des lieutenants-généraux. Les uns et les autres doivent avoir surtout de la bravoure, de la santé, du coup d'œil tactique, qualités naturelles que l'on trouvait au plus haut degré chez les premiers généraux de la République Française.

Enfin l'armée est commandée par un général ou feld-maréchal.

Les fonctions d'un général en chef sont à la fois politiques, militaires, et administratives.

Politiques, car il peut être appelé à négocier un armistice, à

entamer même des négociations plus sérieuses, comme Napoléon en 1797.

Administratives, parce qu'il peut être appelé à organiser les pays conquis, à y surveiller les rouages de l'administration, de la justice, des finances, du culte, etc.

Militaires enfin, puisque c'est lui qui règle les mouvements de l'armée, et c'est là la partie principale de son rôle.

Dans une grande armée, l'action militaire du général en chef se fait sentir à distance. C'est surtout une action stratégique, un travail du cabinet, qui demande d'une manière toute particulière du coup d'œil, non plus le coup d'œil tactique qui saisit les accidents du champ de bataille, mais le coup d'œil stratégique qui embrasse l'ensemble d'un théâtre d'opérations. Il faut alors percer l'obscurité qui enveloppe les positions et les mouvements de l'ennemi et deviner la route que l'on doit suivre pour arriver à son but.

Puis, quand le général en chef arrête ses projets, il doit les exécuter avec résolution.

Coup d'œil stratégique et résolution, voilà les deux principales qualités nécessaires dans le commandement d'une armée.

Personne dans les temps modernes ne les a possédées au même degré que Napoléon.

Son coup d'œil embrassait facilement l'ensemble d'un théâtre d'opérations. Il perçait à travers les avant-postes et les lignes de l'ennemi. Il reconnaissait immédiatement le point décisif et la route à suivre pour y arriver.

Les généraux ont auprès d'eux un certain nombre d'officiers aides-de-camp, destinés à les seconder dans l'exercice de leurs commandements.

Le chef d'état-major a des fonctions très-importantes et des pouvoirs très-étendus. Il entre dans le secret de toutes les opérations. Il en assure l'exécution.

A l'état-major général se trouve ordinairement attachée une section topographique, comprenant cinq ou six officiers d'état-major.

L'artillerie et le génie ont ensuite leurs états-major particuliers.

Puis viennent les services administratifs. (Voir Guide Théorique et Pratique pour détails.) Puis le service de santé.

Chaque division a son ambulance divisionnaire, comprenant un personnel d'officiers de santé et d'infirmiers, avec un certain nombre de caissons d'ambulances, ordinairement 5 caissons, chacun d'eux contenant 2,000 pansements.

Chaque corps d'armée a le personnel et le matériel nécessaires pour créer un hôpital temporaire.

Le service du trésor est organisé dans chaque division, et pour toute l'armée.

Ce service est fait par des agents du commissariat, chargés de solder les troupes et de percevoir les contributions.

Ces agents ont à leur disposition un certain nombre de fourgons qui portent de l'or ou de l'argent ; de l'or pour l'armée, de l'argent pour les divisions ; car il faut payer les troupes en monnaie courante.

Un fourgon peut porter £150,000 en or, ou £25,000 en argent.

Le service des postes a aussi des représentants dans l'armée.

En France, on a aussi le service des télégraphes.

Enfin chez les Français à l'état-major général, il y a ordinairement une imprimerie.

Il y a de même le *quartier général de chaque division* et enfin *le quartier général de l'armée*, ou le *grand quartier général*.

Chaque quartier général a son commandant et vaguemestre chargé de la police des voitures. Il y a aussi à chacun d'eux un détachement de cavalerie.

Une troupe pour les divisions.

Escadron pour le grand quartier-général.

Puis des compagnies de sauvegardes, quand elles sont jugées nécessaires.

Et enfin des détachements de gendarmerie dont les commandants remplissent les fonctions de prévôt. Les quartiers généraux, ou du moins leur matériel, marchent avec les bagages.

XLII.

Rassemblement des armées actives.

Nous avons vu les principes d'organisation des armées actives.

Quand il s'agit de créer une de ces armées, on applique ces principes dans les bureaux du ministère de la guerre ; on y fait un premier travail d'organisation ; on y crée l'armée sur le papier.

Il faut passer ensuite à la réalité et arriver au rassemblement de cette armée.

Le ministère prévient alors les officiers isolés et les corps qui sont destinés à en faire partie.

Les officiers isolés, c'est-à-dire, les généraux, les officiers d'état-major, les intendants, etc., se rendent au lieu de rassemblement qui leur est indiqué.

Pour les troupes, on pourvoit chaque homme des effets d'habillement et de campagne qui lui sont nécessaires, c'est-à-dire, de 2 ou 3 paires de souliers, de 2 pantalons, 2 chemises, d'un petit bidon, d'une tente-abri, etc.

On donne à chaque section : une gamelle, une marmite, un grand bidon, une serpe, etc.

Les escadrons de guerre reçoivent toujours les hommes et les chevaux valides : ceux dont l'instruction est complète.

Dans l'artillerie, les régiments désignés mettent également sur pied de guerre le nombre de batteries qui leur est demandé.

Ces batteries voyagent à vide, quand on sait d'avance qu'elles trouveront au point d'arrivée des arsenaux pour s'approvisionner.

Quelquefois même, elles n'emmèneront pas de matériel, si ces mêmes arsenaux peuvent leur en fournir.

Les compagnies du génie, les détachements d'ouvriers d'administration, du train des équipages, de gendarmerie, etc., sont organisés de la même manière et pourvus de tous les objets nécessaires.

Puis, quand les bataillons, escadrons, batteries et détachements, sont sur le pied de guerre pourvus de tous les effets de campagne, ils reçoivent des feuilles de route et se dirigent sur les points qui leur sont désignés.

Quelques jours plus tard, les dépôts se mettent en route à leur tour et sont envoyés à portée du théâtre des opérations, de manière à correspondre plus facilement avec la partie active de leurs régiments et à pouvoir lui envoyer des hommes et des effets au fur et à mesure des besoins.

Pendant que les troupes sont en marche, les généraux avec leur état-major et leur personnel administratif reconnaissent le terrain sur lequel les corps vont se réunir.

Les officiers d'état-major préparent les cantonnements sous le rapport militaire.

Le commissariat les prépare sous le rapport administratif, c'est-à-dire, sous le rapport des vivres, du chauffage, des fourrages, etc.

Enfin les troupes arrivent.

Généralement, les détachements du génie, des ouvriers d'administration, du train des équipages, de gendarmerie, etc., précèdent les régiments de manière à assurer à l'avance les différents services.

Il y a deux méthodes d'arrivée pour les troupes :

1o. Elles peuvent arriver simultanément, si elles ont toutes été placées à l'avance à portée de la base d'opération ;

2o. Elles peuvent arriver successivement, et c'est le cas le plus ordinaire, c'est ce qui aura lieu aujourd'hui, où l'on emploiera certainement les chemins de fer pour le transport des troupes.

Quelle que soit la méthode d'arrivée, les troupes prennent immédiatement leur place de bataille. Elles se forment en brigades et divisions, conformément au tableau d'organisation dont nous avons déjà indiqué les principes.

Elles constituent *l'ordre de bataille primitif de l'armée.*

XLIII.

Ordre de bataille primitif.

Cet ordre de bataille est basé sur les règles suivantes ;

Dans chaque brigade, le régiment qui a le premier numéro prend la droite.

Dans chaque division, le major-général le plus ancien prend la première brigade.

Le moins ancien prend la seconde.

On les désigne par leurs numéros, 1re, 2e, 3e, division de telle armée.

On désigne encore les divisions par les noms des généraux.

C'est ainsi que se forme l'ordre de bataille primitif de chaque armée.

Cet ordre de bataille sert d'ordre de départ, au début de la campagne.

XLIV.

Des Approvisionnements.

On donne le nom d'approvisionnements à l'ensemble des objets matériels de consommation nécessaires à l'existence des armées.

Les approvisionnements jouent un grand rôle à la guerre.

Quand on veut créer une armée, dit Frédéric, il faut s'occuper avant tout des moyens de la faire subsister.

La première loi, pour les armées comme pour les individus, est de trouver des vivres, et par conséquent toutes les combinaisons

des généraux, tous les mouvements des troupes sont subordonnés à la question des approvisionnements.

Faire autrement, c'est s'exposer à de grandes pertes.

Le mépris de l'administration n'est autre chose que le mépris des hommes. Telle est l'épigraphe du livre du général Roguet sur l'approvisionnement des armées.

Il y a trois espèces d'approvisionnements :

1o. Les objets de consommation journalière, c'est-à-dire les vivres et les fourrages ;

2o. Les objets de consommation périodique, comme les effets d'habillement et d'équippement que l'on remplace à certaines époques déterminées ;

3o. Enfin les objets de consommation éventuelle, comme les munitions de guerre.

On établit une seconde division dans les approvisionnements, en les considérant relativement à la nature des services qui les fournissent.

La première classe comprend les approvisionnements fournis par les services administratifs, vivres et effets.

La deuxième classe comprend ceux qui sont fournis par l'artillerie, munitions.

La troisième comprend ceux qui sont fournis par le génie, outils pour les travaux.

Dans tous les cas, ces divers approvisionnements sont réunis à l'avance sur les points où l'on concentre l'armée et forment des magasins qui fournissent à ses divers besoins.

Quand l'armée se porte en avant, elle traîne avec elle des vivres pour un certain nombre de jours, 8 ou 15 jours ;—de plus, pendant un certain temps, elle continue à tirer ses approvisionnements des magasins de sa base, et on les lui amène au moyen des transports que nous verrons plus tard.

Quand l'armée est loin de sa première base, alors on en forme une seconde, et l'on y crée de nouveaux magasins avec les ressources du pays.

Dans tous les cas, les approvisionnements de l'armée doivent

être distincts des approvisionnements des places fortes, auxquels on ne doit pas toucher.

Ils doivent être réunis à l'avance et en assez grande quantité pour que les distributions soient toujours assurées.

Nous allons voir maintenant comment on calcule les quantités nécessaires :

1o. Les approvisionnements des objets de consommation journalière comprenant les subsistances, c'est-à-dire, le pain ou le biscuit, le riz, la viande, les légumes secs, le café et l'eau-de-vie, enfin les fourrages.

Pour calculer l'approvisionnement nécessaire, il faut établir, d'une part, ce que l'armée consomme en un jour et de plus le nombre de jours pour lesquels on veut assurer l'approvisionnement.

Pour la consommation journalière, on prend l'effectif de l'armée, auquel on ajoute $\frac{1}{4}$ en plus pour les hommes et $\frac{1}{6}$ pour les chevaux.

Quant au nombre de jours pour lesquels on veut assurer l'approvisionnement, il dépend de la nature de la guerre et des ressources du théâtre sur lequel on doit opérer.

Dans une guerre offensive, on réunit ordinairement 50 jours d'approvisionnement ;—dans la guerre défensive, on en réunit 90 jours.

Evidemment on en réunira d'autant moins que le pays sera plus riche. Ces approvisionnements sont réunis dans les places fortes ou dans les places du moment.

Les magasins que l'on organise forment ordinairement 3 lignes.

En première ligne, on met un approvisionnement de 15 jours de vivres confectionnés, pain ou biscuit.

En deuxième ligne, un second approvisionnement de 15 ou 20 jours de vivres en train de confection ;—par exemple, des farines.

En troisième ligne, un troisième approvisionnement de 15 ou 20 jours de vivres non confectionnés,—grains et blés.

Quant aux magasins, il y a deux systèmes :

Le premier consiste à en avoir peu, et alors ils sont considérables. On les met plus facilement en sûreté, mais il faut beaucoup de moyens de transport.

Le second système consiste à en avoir beaucoup. Ils sont moins sûrs, mais plus rapprochés des troupes.

Quant à la nature de ces approvisionnements, nous avons d'abord, comme je l'ai dit tout à l'heure, le pain. On le fabrique dans les fours locaux et dans les fours de campagne. Le pain présente un grand inconvénient, c'est la difficulté de son transport. On préfère le biscuit, le soldat pouvant en porter 4, 6 ou même 8 jours.

Ensuite vient la viande. On fait usage de viandes salées et fumées, mais surtout de viande fraîche, que l'on obtient au moyen de troupeaux qui suivent les troupes.

Après la viande viennent les légumes ; les légumes secs dont le transport est plus facile, ou bien encore du riz ; il est à la fois très-sain et très-facile à transporter ou à conserver.

Enfin on distribue aux troupes du sucre et du café, dont elles se trouvent très-bien.

Tels sont les approvisionnements de subsistances. On les obtient au moyen de marchés passés par le commissariat, ou bien par l'intermédiaire d'entrepreneurs ou enfin par réquisition. Ce dernier système n'est guère applicable qu'en pays ennemi.

2o. Les approvisionnements de la 2e espèce sont les effets d'habillement et d'équipement.

On en calcule la quantité sur l'effectif de l'armée et sur la durée probable des opérations. Un approvisionnement complet est celui qui est égal à l'effectif de l'armée.

On réunit généralement un approvisionnement complet pour les effets du petit équipement. On réunit un double approvisionnement pour les chaussures.

Un demi pour la coiffure et les habits.

Un entier pour les capotes, qui forment le véritable vêtement de guerre ;

3o. Enfin la troisième espèce d'approvisionnements comprend les cartouches, les gargousses et toutes les munitions de guerre.

Un approvisionnement complet est de 100 cartouches par homme et d'environ 200 coups par pièce.

On prépare ordinairement 4 ou 5 approvisionnements complets de munitions de guerre.

Le premier est porté par les troupes.—Des 100 cartouches d'infanterie, 60 sont avec l'homme et 40 avec les batteries divisionnaires.

Le deuxième approvisionnement est dans les parcs de réserve qui suivent l'armée.

Le troisième est dans les places fortes de la base d'opération, prêt à être envoyé à l'armée suivant les besoins.

Les quatrième et cinquième sont également dans les places, mais sans être confectionnés.

Tels sont les divers approvisionnements d'une armée active.

XLV.

Moyens d'approvisionner les armées en marche.

Les approvisionnements de la 1re base nourrissent l'armée pendant la 1re période des opérations, tant qu'elle n'est pas à plus de 8 ou 10 jours de marche.

Quand elle s'éloigne, on crée de nouvelles bases, sur lesquelles on rassemble de nouveaux approvisionnements :

1o. Au moyen de marchés ou de réquisitions dans le pays ;

2o. En y faisant arriver par convois ceux de la 1re base ;

3o. En se servant des magasins de l'ennemi, s'ils ne sont pas détruits.

En même temps, on utilise les ressources du pays ; l'armée embrasse une grande surface de terrain ; chaque soir en s'arrêtant, indépendamment des réquisitions générales, on frappe des réquisitions particulières chez les habitants, avec ou sans règlement d'indemnité. On fait des fourrages qui complètent les approvisionnements et servent à nourrir l'armée.

En même temps que l'on prépare des magasins, l'on prépare aussi des hôpitaux.

On les dispose généralement sur trois lignes autant que possible dans les mêmes lieux que les magasins.

La 1re ligne est destinée aux blessés et aux malades de l'armée.

La 2e reçoit le trop plein de la 1re.

La troisième est ordinairement destinée aux convalescents.

Le service du champ de bataille est fait par les ambulances.

Généralement on calcule le service de santé pour un douzième de l'effectif.

On ne fait pas d'hôpitaux de plus de 500 malades.

XLVI.

Des équipages.

Une armée a besoin de transports pour rassembler et faire mouvoir ses divers approvisionnements de vivres, d'effets et munitions.

Les moyens de transport d'une armée peuvent se diviser en trois classes ;

Les équipages particuliers ;

Les équipages réguliers ;

Les équipages auxiliaires.

Les équipages particuliers entrent dans la composition intime de l'armée, et marchent avec elle. Ils sont attribués aux officiers de tous grades, et aux employés militaires, pour leurs effets particuliers, leurs ustensiles de campagne, leurs tentes, leurs vivres, etc. Ils sont attribués aux corps de troupe pour la caisse, la comptabilité, les cantines d'ambulance, les outils et pièces d'armes de l'armurier, etc.

Les équipages particuliers sont :

1o. Les voitures des généraux ;

2o. Fourgons des régiments ;

3o. Des mulets, qui remplacent les fourgons dans les pays difficiles ;

4o. Les ambulances, etc., etc.

L'ensemble de ces moyens de transport, placés sous la direction d'un officier, marche à la suite des troupes et les accompagne partout de manière que les officiers puissent toujours subsister au milieu des soldats qu'ils commandent.

Les équipages réguliers, qui viennent ensuite, sont attachés aux divisions et à l'armée.

Ils comprennent :

1o. Des détachements du train des équipages portant des vivres et des effets ;

2o. Les parcs d'artillerie, portant un approvisionnement de munitions, et comprenant de plus un personnel d'artilleurs à pied et à cheval, d'ouvriers d'artillerie, d'armuriers, etc.

3o. Les parcs du génie portant un approvisionnement d'outils. Napoléon pour 120,000 hommes avait 20,000 outils, pelles, pioches, haches, serpes, etc. ;

4o. Les équipages de ponts, transportés sur des haquets et accompagnés des pontonniers ;

5o. Les voitures du trésor ;

6o. Les ambulances, etc., etc.

L'ensemble de ces équipages forme le grand parc et les parcs de corps d'armée, qui sont organisés en colonnes particulières, distinctes des colonnes de troupe, et qui marchent à une journée ou une demie journée de marche en arrière, de manière à ne pas gêner leurs mouvements.

Enfin les équipages auxiliaires sont destinés à former des convois sur les derrières de l'armée, pour transporter des vivres, des effets, d'une base sur une autre ; pour réunir les ressources obtenues dans le pays par les réquisitions ; enfin pour suppléer à l'insuffisance des équipages particuliers et des équipages réguliers quand ceux-ci n'ont pas pu être organisés d'une manière complète.

Dans les deux premiers cas, les équipages auxiliaires forment des convois sur les derrières de l'armée. Dans le troisième cas, ils marchent avec les troupes ou avec les parcs.

On réunit ces équipages par réquisition, location ou entreprise. Ils présentent l'avantage d'être adaptés aux routes du pays. Leur inconvénient, c'est qu'il est difficile de compter sur leur emploi.

Les paysans, quand ils sont mal disposés, les cachent ou les envoient au loin.

Les équipages auxiliaires sont généralement formés de voitures du pays.

Il faut y joindre les animaux porteurs, mulets, chevaux, ânes, chameaux, etc. Il faut y joindre encore des bateaux ; si l'on est près d'un cours d'eau ; des navires si l'on est à portée de la mer, enfin, un chemin de fer si l'on en a un à sa disposition. Et c'est là le moyen le plus puissant et le plus régulier.

La marche et la direction des transports de l'armée appartiennent à l'état-major.

Un ordre général détermine l'ordre dans lequel doivent marcher les équipages.

Chaque voiture ou cantine doit porter le nom de la personne à laquelle elle appartient.

Au moment de l'entrée en campagne, des règlements déterminent à l'avance la composition des équipages de l'armée.

Leur nombre et leur nature varient suivant le pays où l'on va porter la guerre.

En 1806, Napoléon ne voulait pour toute son armée que 400 voitures régulières.

Dans la campagne de Portugal, chaque bataillon avait 5 ou 6 voitures.

D'après Lenoble, dans un pays pauvre, pour une armée de 30,000 hommes, il faut, pour les vivres seulement, 2,400 chevaux et 600 voitures ; pour les ambulances, 200 chevaux.

Dans un pays riche, les mêmes quantités suffiraient pour une armée de 100,000 hommes.

Dans des circonstances moyennes, Napoléon comptait pour un corps de 40,000 hommes, 500 voitures en tout.

En définitive le nombre et la nature des moyens de transport d'une armée sont variables et dépendent des circonstances et de la nature du théâtre d'opérations.

XLVII.

Des cantonnements.

Nous avons vu :

L'organisation d'une armée active ;

Son rassemblement sur une frontière ;

Les divers approvisionnements que l'on réunit pour pourvoir à ses besoins ;

Enfin les moyens de transport que l'on met à sa disposition pour les mouvements de son matériel.

Avant d'aller plus loin, avant d'introduire l'armée sur le théâtre d'opérations, nous allons voir comment on établit cette armée, quand il s'agit de lui donner du repos, soit sur la frontière avant les opérations, soit en pays ennemi pendant une suspension d'hostilités ou dans les intervalles des opérations.

On peut alors l'établir de 3 manières ;

Dans des cantonnements ;

Dans des camps ;

Dans des bivouacs.

On appelle cantonnements, de vastes étendues de terrain, où l'on établit les troupes, en profitant de tous les abris que présentent les lieux habités, pour y vivre commodément.

Les cantonnements prennent le nom de quartier d'hiver quand on les prend en raison de la rigueur de la saison.

Aujourd'hui l'on distingue les cantonnements en cantonnements larges ou serrés.

Les cantonnements sont larges quand on ne redoute pas une attaque immédiate ; quand le pays ne présente pas de grandes ressources ; enfin quand on ne pense pas soi-même devoir reprendre prochainement les hostilités.

Les cantonnements sont serrés quand on craint une attaque sou-

daine de l'ennemi ; quand le pays est riche et fécond en ressources, quand enfin on médite quelque opération qui demande de la promptitude.

Dans les cantonnements larges les hommes sont à l'aise ; on en met, par exemple, 8 ou 10 par maison.

Dans les cantonnements serrés, on utilise les granges, les hangars, tous les abris. Une seule maison peut contenir une compagnie.

Circonstances dans lesquelles on prend des cantonnements.—On prend des cantonnements dans les circonstances suivantes :

1o. Au début des hostilités, au moment du rassemblement de l'armée et en attendant le commencement des opérations.

2o. Pendant les opérations on prend des cantonnements dans le cas d'une suspension d'armes ou bien par suite d'une interruption des hostilités, en raison de la rigueur de la saison ;

3o. On cantonne les troupes de l'armée d'opérations qui ne sont pas directement en présence de l'ennemi ;

4o. Enfin on prend des cantonnements après la paix, quand on a stipulé l'occupation du territoire ennemi.

Reconnaissances préliminaires.—L'établissement de cantonnement doit toujours être précédé de reconnaissances préliminaires.

Ces reconnaissances ont à la fois un caractère statistique et un caractère topographique. Elles sont statistiques pour l'appréciation des ressources et des richesses du pays.

Elles sont topographiques pour l'appréciation des divers accidents du terrain comme moyens de défense, par exemple, pour l'examen des cours d'eau, chaînes de hauteurs, forêts, villages, etc., servant à couvrir le front des troupes ; par exemple encore, pour l'examen des différents points situés dans l'intérieur des cantonnements et destinés à être transformés en place du moment, à devenir des lieux de réunion, à contenir des magasins, etc. ; enfin pour l'examen des voies de communication qui permettront aux troupes de communiquer entre elles, de se porter sur l'ennemi ou au contraire de battre en retraite, si cela devient nécessaire.

Conditions que doivent remplir les cantonnements.—Quoi qu'il en soit, les cantonnements doivent remplir diverses conditions administratives et militaires.

Sous le rapport administratif les cantonnements doivent remplir trois conditions principales ;

1o. Ils doivent être établis dans un pays riche ou à proximité ;

2o. Il faut qu'ils comprennent quelques villes commerçantes, facilitant l'arrivée des approvisionnements ;

3o. Ils doivent présenter de nombreuses communications pour les transports, routes, chemins, canaux, rivières, lignes de fer, etc.

Au moyen de ces trois conditions on organise sur les derrières des cantonnements de vastes magasins d'approvisionnements établis dans les grandes villes de commerce et alimentant les magasins de distributions qui sont placés au milieu des troupes.

Ces derniers ne contiennent jamais plus de 8 ou 15 jours de vivres.

Sous le rapport militaire, les cantonnements doivent remplir sept conditions principales :

1o. L'ensemble des cantonnements doit occuper un espace aussi étendu en profondeur qu'en largeur, afin d'éviter une ligne trop longue, toujours facile à percer et impossible à rallier ;

2o. Le front du cantonnement doit être couvert par une ligne de défense, cours d'eau ou chaîne de montagnes. Dans le cas où il n'y aurait pas d'obstacle naturel continu, on utilise les points forts que présente le terrain. On y élève des ouvrages de campagne, on y établit des troupes barraquées ;

3o. Les flancs des cantonnements seront appuyés à de grands accidents naturels, par exemple à la mer d'un côté, à un pays marécageux de l'autre;

4o. Les différentes parties des cantonnements seront bien liées entre elles ;

5o. L'intérieur présentera des communications faciles, tant pour le transport des approvisionnements que pour les mouvements des troupes ;

6o. Les cantonnements seront tels que chaque division pourra se concentrer en quelques heures ; ce qui implique un front de 3 à 4 lieues sur une profondeur à peu près égale.

Les divisions une fois réunies, forment des masses assez considérables, et sont organisées de telle manière qu'elles peuvent toujours résister à une attaque et se retirer en ordre, dans le cas où l'ennemi serait trop supérieur ;

7o. Les cantonnements doivent enfin présenter des points de réunion convenables pour les troupes.

Ces points de réunion s'appellent des *places d'alarme*.

Les places d'alarme sont toujours situées en arrière des cantonnements et non pas en avant. Autrement l'ennemi pourrait y arriver le premier, s'y établir en force et accabler successivement toutes les troupes au fur et à mesure de leur arrivée.

Chaque fraction de troupe a sa place d'alarme.

Une compagnie établie dans une ferme se rassemble dans la cour.

Un bataillon établi dans un village se rassemble sur la place du village, pourvu que cette place soit en arrière et près de la ligne de retraite.

Un régiment qui occupe trois ou quatre villages aura de même sa place d'alarme, située au centre du terrain occupé, toujours couverte du côté de l'ennemi et en tête de la ligne de retraite ; de même pour chaque brigade ou division.

Les places d'alarmes sont des positions militaires d'une force et d'une étendue proportionnées au nombre des troupes qui doivent les occuper.

Le quartier général de chaque corps d'armée, les réserves et les parcs, sont établis ordinairement sur la place d'alarme ou à portée.

Enfin il y a une place d'alarme générale pour l'armée tout entière. C'est une position où l'on peut venir se réunir pour livrer bataille. Cette position couvre la ligne de retraite. Les réserves et le grand quartier général sont établis à l'avance à proximité.

Assiette des cantonnements et répartition des troupes.—Passons maintenant à l'assiette des cantonnements et à la répartition des troupes.

L'assiette d'un cantonnement comprend tout ce qui a rapport au choix du terrain, à la répartition des troupes, aux travaux à exécuter et à l'organisation du service.

Nous venons de voir les considérations relatives au choix du terrain. Examinons celles qui se rapportent à la répartition des troupes.

On divise le terrain des cantonnements en arrondissements qui correspondent aux diverses fractions de l'armée.

Les arrondissements des divers corps seront disposés autant que possible conformément à l'ordre de bataille.

Chaque arrondissement de division a son quartier général, ses hôpitaux, ses magasins, son terrain et ses lignes d'approvisionnement.

Les bataillons occupent un ou plusieurs villages dans lesquels on place les compagnies. Autant que possible, on évite de fractionner ces dernières, de manière que les hommes soient toujours avec leurs chefs directs.

La cavalerie légère est généralement cantonnée en première ligne, en avant de la ligne de défense, de manière à éclairer au loin et à couvrir les cantonnements. Ses patrouilles doivent battre sans cesse toutes les avenues qui y conduisent

La cavalerie de ligne est généralement en seconde ligne derrière l'infanterie.

La grosse cavalerie est portée plus en arrière, dans des cantonnements sûrs, commodes et riches en fourrages.

L'artillerie divisionnaire reste avec les troupes.

Elle est placée dans les ouvrages que l'on élève, ou dans des points que l'on fortifie sur la ligne de la défense.

L'artillerie de réserve est auprès du quartier général.

Mais dans tous les cas, l'une et l'autre sont toujours placées à portée des routes, de manière à pouvoir se mouvoir avec facilité.

Les parcs sont en arrière sous le canon d'une place forte, ou à proximité d'une place du moment.

Telles sont les dispositions d'ensemble pour les cantonnements d'une armée.

Ensuite viennent les dispositions de détail relatives à l'établissement des troupes dans les villages.

Elles sont basées sur les principes suivants :

On place ordinairement dans un village une ou plusieurs compagnies, un ou plusieurs escadrons.

On suit pour leur établissement l'ordre de bataille primitif, allant de la droite à la gauche, aussi bien pour les bataillons, régiments et brigades que pour les divisions.

On place autant que possible, dans chaque maison, une fraction constituée, subdivision, section ou escouade.

Les officiers des compagnies doivent toujours être auprès de leur troupe.

Le capitaine a près de lui son premier sergent et ses tambours.

Pour l'établissement des hommes, on compare les chambres, les granges ou les hangars aux baraques d'un camp, et l'on calcule pour chaque homme un pas en largeur et trois en longueur. On tient compte des habitants, à qui il faut laisser les logements nécessaires. On les renvoie ordinairement dans les parties supérieures des maisons et on garde les rez-de-chaussée et les étages inférieurs,—ce qui facilite beaucoup les rassemblements.

Dans la cavalerie, les cavaliers couchent à portée de leurs chevaux.

Si l'on craint qu'il soit difficile de faire sortir les chevaux des écuries en cas d'alerte, on enlève d'avance les portes.

On indique en même temps dans chaque village la place d'alarme, ainsi que les issues qui doivent y conduire.

On indique aussi les chemins par lesquels l'ennemi peut arriver et les mesures de sûreté à prendre. Si les cantonnements sont en 1re ligne, ils s'entourent du système d'avant-postes réglementaire ; grand'gardes, petits postes, sentinelles et vedettes.

Telles sont les dispositions que l'on suit généralement pour régler à l'avance l'assiette des cantonnements.

Prise de possession.—Lorsque le travail préliminaire relatif à cette assiette des cantonnements est terminé, les troupes arrivent et en prennent possession.

La prise de possession varie suivant les circonstances.

Elle peut avoir lieu de deux manières, simultanément ou successivement.

La prise de possession sera simultanée, au début des hostilités, avant l'entrée en campagne, ou bien à la paix, quand l'ennemi n'est plus à craindre.

Les troupes arrivent alors toutes à la fois sur les points de rassemblement, et là elles se séparent conformément au tableau de leur répartition dans les cantonnements.

La prise de possession est successive, quand les cantonnements ont lieu pendant le cours de la campagne, par exemple par suite des rigueurs de l'hiver.

L'armée ne peut alors se disloquer immédiatement pour s'éparpiller dans des cantonnements. Cette méthode serait dangereuse. Il faut opérer progressivement.

On commence d'abord à reporter en arrière et à cantonner les parcs, les baggages, les *impedimenta* de l'armée.

Si l'ennemi fait de même, alors les réserves, la grosse cavalerie, la grosse artillerie entrent en cantonnements à leur tour.

Puis enfin les troupes de l'ordre de bataille s'installent successivement.

Organisation du service.—Quand les cantonnements sont établis, il faut y organiser un service de surveillance, de manière à se mettre à l'abri des attaques soudaines de l'ennemi.

Les troupes de première ligne, avons-nous dit, se gardent, comme devant l'ennemi, avec des grand'gardes, des petits postes, des sentinelles et des vedettes.

La cavalerie légère, placée en avant, pousse des reconnaissances de tous côtés et le plus loin possible.

Le service en campagne recommande de faire monter des sentinelles sur les clochers et sur les lieux élevés, de manière à surveiller au loin le terrain.

Les cantonnements de deuxième ligne se gardent également, mais d'une manière moins complète. On n'emploie au service de surveillance que le $\frac{1}{3}$ ou le $\frac{1}{4}$ des troupes qu'emploie la première ligne.

Sur les derrières, on n'a guère à craindre que les partisans ou les corps détachés de l'ennemi. On se garde toujours, mais on y emploie moins de troupes encore.

Au point du jour, dans tous les cantonnements, on fait un appel aux armes ; les troupes restent sous les armes jusqu'à la rentrée des reconnaissances.

Quelquefois on fait donner de fausses alertes, pour habituer les hommes à être prêts promptement.

En cas d'attaque, tous les corps doivent être avertis aussi rapidement que possible.

Les concentrations s'opèrent successivement.

Les dispositions prises à l'avance doivent suffire pour ralentir l'attaque et couvrir les rassemblements.

Quand les troupes sont concentrées, alors on agit suivant les circonstances, et les opérations rentrent dans le domaine de la stratégie.

Travaux matériels de défense.—On exécute toujours dans les cantonnements quelques travaux matériels pour en assurer la défense. Par exemple, on élève des ouvrages de campagne sur la ligne qui couvre les cantonnements.

On fait des abatis sur certains points ; sur d'autres, on tend des inondations.

On couvre les points de passage que l'on veut conserver pour déboucher sur l'ennemi par des têtes de pont.

On détruit ceux dont on ne veut pas se servir et qui pourraient être utiles à l'ennemi.

On s'occupe particulièrement des places d'alarme, sur lesquelles on organise à l'avance tous les éléments d'une résistance rigoureuse.

Enfin on crée un système de signaux reliant les unes aux autres les différentes parties des cantonnements.

Des camps.—On cantonne quand on est à l'abri des attaques imprévues de l'ennemi, quand on en est à une certaine distance et que l'on peut s'étendre sans inconvénients.

On campe lorsque l'on veut rester assemblé.

On appelle camps, des surfaces de terrain où les troupes s'établissent soit sous des tentes, soit sous des baraques.

Les principes généraux de l'établissement des camps sont les suivants :

Un camp doit toujours être à proximité de l'eau et du bois. Il doit remplir en outre les diverses conditions d'une position défen-

sive relativement à ses abords, son front, ses flancs, son intérieur et ses derrières.

On peut camper par division. Les brigades sont sur une ou plusieurs lignes ; elles sont séparées par des intervalles plus ou moins considérables, 50 mètres, par exemple ; les régiments par des intervalles proportionnées. Quand on campe sur deux lignes, on laisse généralement 300 mètres entre les deux lignes.

L'artillerie campe derrière l'infanterie.

La cavalerie campe sur les ailes ou en deuxième ligne. Quand le terrain n'est pas horizontal, les distances et les intervalles dépendent de ses accidents.

Les troupes dans les camps sont établies dans des baraques et sous des tentes. Il y a des baraques et tentes pour 20, pour 16 ou pour 8 hommes.

On emploie généralement les baraques pour les camps qui doivent durer plusieurs années.

On emploie les grandes tentes pour les camps qui doivent durer plusieurs mois.

Et enfin pour les camps de passage, pour ceux qui doivent durer un jour ou deux, et que l'on peut comparer aux bivouacs, on emploie les tentes-abris.

Quel que soit le matériel employé dans l'infanterie, chaque compagnie doit avoir une file de baraques. Entre chaque compagnie un intervalle de deux pas qui forme une petite rue.

Les bataillons sont divisés par de grandes rues, qui ont cinq pas de largeur.

Le front de bandière du camp est toujours égal au front de bataille.

Des Bivouacs.—On bivouaque lorsque l'on veut rester assemblé et que l'on n'a pas le temps d'établir des baraques, par exemple la veille d'une bataille. Les bivouacs s'établissent dans des lieux secs, bien abrités et présentant des ressources. On bivouaque dans l'ordre de bataille et d'après les principes des camps. On suit pour les bivouacs les mêmes règles que pour les camps.

Les bivouacs étaient généralement pénibles, aujourd'hui l'adoption de la tente-abri préserve les hommes d'une grande partie des inconvénients du bivouac.

RÉCAPITULATION.

Nous avons examiné d'abord l'organisation, les propriétés et les manœuvres des différentes armes.

Puis nous avons vu la manière dont on les combinait entre elles, et nous sommes arrivés ainsi naturellement à l'organisation d'une armée active.

Nous avons examiné dans cette organisation comment on encadrait les diverses armes au moyen des états-majors, comment on complétait leur action au moyen des corps hors ligne ; comment on assurait leurs besoins au moyen de divers services administratifs, des approvisionnements et des équipages.

Enfin nous venons de terminer cet examen par celui des cantonnements dans lesquels on établit l'armée avant de la mettre en action.

Nous avons donc suivi l'organisation d'une armée active dans tous ses détails, depuis le principe de sa création jusqu'à son établissement en cantonnements sur la frontière.

XLVIII.

Des petites Opérations.

Les petites opérations, ou les opérations secondaires, sont celles qui s'accomplissent journellement autour des armées et qui ont pour but d'assurer leur sécurité, comme les avant-postes ; d'assurer leurs approvisionnements, comme les détachements, les convois et les contributions ; enfin de préparer les grandes opérations, comme les reconnaissances.

Les petites opérations appartiennent à l'instruction générale d'une armée aussi bien que les détails de la tactique de chaque arme. On y exerce les troupes avant l'entrée en campagne, comme on les exerce aux détails de leur tactique particulière, c'est-à-dire aux différentes écoles et aux évolutions.

Des avant-postes.—Les avant-postes sont la conséquence des camps, cantonnements et bivouacs.

Les troupes établies de ces diverses manières l'entourent d'un réseau de gardes, de postes et de sentinelles qui forment les avant-postes.

Nous supposons qu'une armée, division ou brigade arrive sur une position qu'elle veut occuper pour une nuit ou pour quelques jours.

Un officier reconnait les abords de la position et détermine les points sur lesquels il faut établir les grand'gardes.

Le général commandant peut ensuite visiter et rectifier ces emplacements.

Puis on désigne les troupes qui doivent former les grand'gardes. Il y a deux manières de les organiser.

Prendre tous les hommes d'une seule compagnie, ou en prendre un certain nombre dans chaque compagnie d'un même régiment.

Avec le premier système, si la garde est enlevée, la compagnie disparaît ; avec le deuxième, la perte se répartit sur tout le régiment.

Les troupes désignées occupent les emplacements déterminés pour les grand'gardes, formant ainsi une première ligne à peu près parallèle au front de la position, couvrant en même temps les flancs, et l'appuyant, autant que possible, à des obstacles naturels, tant sur le front que sur les ailes.

Il y a des grand'gardes d'infanterie et des grand'gardes de cavalerie.

On combine leurs emplacements de manière que les premières servent d'appuis et les autres de sentinelles avancées.

Quelquefois et accidentellement, quand la nature du pays l'exige, ou que la cavalerie est très-affaiblie, on se contente d'attacher quelques cavaliers aux grand'gardes d'infanterie.

La distance à laquelle on tient la ligne des grand'gardes du corps principal dépend de la force de ce corps et de la nature du terrain.

Cette distance ne doit être ni trop petite ni trop grande. Dans le premier cas, l'ennemi peut arriver sur vous avant que l'on ait le temps de se mettre en défense.

Dans le deuxième cas, les avant-postes peuvent être enlevés avant qu'on ait eu le temps de les secourir.

Pour une division d'infanterie, les grand'gardes seront éloignées d'environ 2,000 mètres en pays ordinaire.

Pour une armée, elles seront éloignées de 3,000 mètres.

Quand la distance entre le corps principal et les grand'gardes est considérable, on établit alors des postes intermédiaires que l'on appelle postes de soutien, qui sont composés d'infanterie et souvent d'artillerie.

L'ensemble des troupes composant les avant-postes varie du $\frac{1}{6}$ au $\frac{1}{10}$ du corps principal.

Les grand'gardes s'établissent d'après les règles suivantes :

Celles d'infanterie se placent à l'entrée d'un village, dans un verger, au débouché d'un pont, au point d'intersection de plusieurs routes ou chemins, autant que possible sur un point élevé, d'où elles puissent voir sans que l'ennemi puisse juger de leur force.

Celles de cavalerie se placent derrière un pli de terrain, un mur, une haie, un chemin creux, de manière à découvrir l'ennemi au moyen des sentinelles et des petits postes, sans cependant être en vue.

Les grand'gardes se relient les unes aux autres et forment une sorte de cordon qui enveloppe l'armée.

Les grand'gardes de cavalerie ne sont qu'un accessoire. Elles servent de postes avancés. Elles donnent le moyen de surveiller le terrain au loin. Elles ont généralement deux emplacements : un de jour en avant de la ligne des grand'gardes d'infanterie ; une de nuit en dedans de cette même ligne.

Ces grand'gardes atteignent un double but :

Elles doivent avertir de l'approche de l'ennemi et en même temps l'arrêter assez longtemps pour donner au corps principal le temps de prendre les armes et de préparer la résistance.

Pour remplir ce double objet, elles doivent s'établir sur les emplacements qui leur ont été désignés, assez solidement pour pouvoir s'y défendre quelque temps.

En même temps pour ne pas être surprises elles-mêmes et pour surveiller l'ennemi, elles s'entourent de petits postes, de sentinelles et de vedettes.

Des petits postes.—Le commandant de la grand'garde, une fois établi, reconnaît le terrain qui l'environne et détermine les emplacements de ses petits postes.

L'ensemble des petits postes forment, à 4 ou 500 mètres en avant des grand'gardes, une nouvelle chaîne qui les couvrent du côté de l'ennemi.

Les petits postes sont commandés par des sous-officiers, des caporaux, quelquefois même par des officiers, quand ils sont très-importants. L'ensemble des petits postes présente un effectif égal environ au $\frac{1}{3}$ de celui de la grand'garde.

Sentinelles.—Chaque petit poste détache en avant de lui un certain nombre de sentinelles, se reliant les unes aux autres et formant une troisième ligne de surveillance.

Les sentinelles sont placées à 2 ou 300 mètres en moyenne de la ligne des petits postes. Elles sont en vue les unes des autres.

Elles doivent deviner l'ennemi sans que celui-ci puisse les apercevoir. Souvent on place des sentinelles doubles, de manière à leur inspirer plus de confiance et parce que deux hommes voient mieux qu'un seul.

Vedettes.—Comme l'infanterie, les grand'gardes détachent des petits postes; ils doivent toujours être prêts à monter à cheval; ces vedettes sont toujours situées au-delà de l'infanterie.

Patrouilles et rondes.—Les patrouilles et les rondes sont destinées à compléter un système d'avant-postes.

Les patrouilles sont de petits détachements, généralement tirés des grand'gardes, commandés par un officier, un sous-officier ou un caporal, destinées à visiter les postes, les sentinelles et vedettes

d'une partie du cordon. Les patrouilles fouillent en même temps le terrain qui se trouve dans les intervalles.

Les rondes sont des tournées faites par un officier, sous-officier ou caporal le long de la chaîne des postes, des sentinelles et des vedettes.

Elles ont pour but particulier de s'assurer de leur vigilance.

Il y a de plus des reconnaissances, dont nous parlerons plus tard, qui dépassent la chaîne des avant-postes, et qui s'efforcent de reconnaître la position et les mouvements de l'ennemi.

Les patrouilles, les rondes et les reconnaissances marchent lentement, avec précaution, sans bruit. Elles font des haltes fréquentes pour écouter.

Des détachements.—Les détachements ont une force variable depuis 50 hommes jusqu'à une division.

Ils sont composés d'infanterie ou de cavalerie ; souvent des deux armes réunies. Souvent aussi, on leur donne de l'artillerie.

Ils ont pour but d'exécuter quelque opération secondaire, offensive ou défensive, en avant, sur les flancs, ou sur les derrières de l'armée ; par exemple, de lever des contributions, d'occuper un point important, de détruire un magasin de l'ennemi, etc.

Autant que possible, les détachements sont formés de fractions constituées, bataillons ou compagnies.

Avant le départ, le chef du détachement doit inspecter avec soin l'armement, l'habillement, le petit équipement, la chaussure, la ferrure et surtout les vivres et les cartouches.

Quant à l'ordre de marche loin de l'ennemi, on ne consulte que la commodité des hommes et leur bien-être.

Près de l'ennemi, on prend des précautions particulières ; on entoure les gros du détachement d'un cordon mobile d'avant-postes, comprenant une avant-garde, une arrière-garde et des flanqueurs.

L'ensemble des troupes employées de cette manière est au plus du tiers de l'effectif.

La distance à laquelle ces troupes se tiennent du corps principal varie suivant le terrain, la force du détachement, l'éloignement et la force de l'ennemi. De jour, par un beau temps, et dans un pays

ordinaire, l'avant-garde d'un détachement de 800 à 1000 hommes le précèdera d'une demi-heure environ.

L'arrière-garde suit à la même distance.

Les éclaireurs marchent sur les flancs par groupes de 2 ou 3, avec une petite réserve.

Dans une marche en avant, la conduite de l'avant-garde exige de l'expérience, une bonne vue et la connaissance de la langue du pays, si cela est possible.

Quand on rencontre un défilé, l'avant-garde le reconnaît avant que le gros du détachement ne s'y engage.

Elle fait de même tourner les villages avant d'y entrer.

Dans une marche rétrograde, c'est la conduite de l'arrière-garde qui devient l'affaire la plus importante.

Les bagages marchent à la queue de la colonne avec une petite escorte.

Les journées de marche sont en moyenne de 6 à 8 lieues.

Au milieu du jour, on fait une grande halte, pour permettre aux hommes de manger et de se reposer.

Quand on doit se procurer des vivres, on s'établit auprès d'un village, et on en fait alors demander en menaçant d'une exécution militaire.

On déguise quelquefois sa force et on demande des vivres pour un effectif supérieur.

Dans tous les cas, on s'entoure de vedettes et on se tient sur ses gardes pendant l'opération.

Les détachements peuvent rencontrer l'ennemi. Par suite, ils peuvent avoir à livrer des combats particuliers. Leurs chefs doivent alors faire agir les différentes armes d'après leurs propriétés tactiques.

Fréquemment, pendant la route, il doivent se demander : " *Si l'ennemi venait à paraître, quel parti prendrais-je ?* " Bien ou mal, il faut pouvoir répondre immédiatement à cette question.

L'hésitation devant l'ennemi est la plus grande de toutes les fautes, et les meilleures dispositions perdent tout leur mérite si elles ne sont pas prises à propos.

Des convois.—Les troupes ne peuvent pas porter avec elles tous les approvisionnements qui leur sont nécessaires : vivres, munitions, effets, etc.

Elles en ont ordinairement pour quelques jours et une bataille.

Mais ensuite il faut remplacer les approvisionnements consommés, et transporter, vers les points occupés par l'armée, les subsistances, les munitions et les effets rassemblés dans les places de dépôt ou requis sur le théâtre des opérations.

Il faut encore évacuer les blessés sur les hôpitaux, et les prisonniers sur les dépôts de l'intérieur.

On forme alors des *convois* qui comprennent les divers approvisionnements, transportés sur des bêtes de somme, dans des voitures ou sur des bateaux, qui comprennent encore les blessés et les malades que l'on évacue sur les derrières ; enfin les prisonniers, que l'on réunit en nombre assez considérable, à qui l'on donne une escorte que l'on dirige sur quelque place forte de l'intérieur.

Ces convois, loin de l'ennemi, ne demandent, pour leur conduite, que des mesures d'ordre. A portée de l'ennemi, il faut donner au convoi des moyens de défense.

On forme pour chaque convoi une escorte composée généralement d'infanterie et de cavalerie, quelquefois on y met de l'artillerie, quand le convoi est considérable.

La cavalerie a pour mission d'éclairer au loin la marche du convoi.

La proportion des différentes armes dépend de la nature du terrain à parcourir.

Dans l'organisation du convoi, on établit des divisions qui rendent le commandement et les mouvements faciles. Par exemple un convoi de 500 voitures, on le partagera en 5 divisions de 100 voitures chacune. Chaque division se subdivisera en 5 sections de 20 voitures.

On laissera des intervalles de 50 mètres entre les divisions, et de 20 mètres entre les sections.

On placera en tête du convoi les bêtes de somme, puis les voitures les plus importantes, par exemple, celles qui portent de l'ar-

gent, ensuite celles qui portent des munitions, et enfin les voitures de vivres et celles d'effets.

On garde toujours un certain nombre de voitures vides, pour remplacer celles qui viendraient à se briser. La proportion ordinaire est de 5 pour 100.

Chaque voiture occupe 12 mètres dans la file, qu'el e soit à 4 roues et à 4 chevaux, ou bien à 2 roues et à 2 chevaux attelés à limonière.

Autant que le comporte la largeur de la route, les voitures marchent sur deux files.

Après avoir organisé le convoi, on réparti l'escorte.

On la divise en quatre fractions :

Une avant-garde ;

Une arrière-garde ;

Un corps d'escorte proprement dit ;

Une réserve.

L'avant-garde et l'arrière-garde, auxquelles il faut joindre quelques éclaireurs, forment environ le $\frac{1}{3}$ de l'escorte totale, et marchent à des distances variables, suivant le terrain et la force du convoi.

Le corps d'escorte se divise en plusieurs fractions, attachées à chacune des divisions de voitures, autant que possible à raison d'un homme pour deux voitures. La force du corps d'escorte est aussi du $\frac{1}{3}$ du corps total.

Enfin la réserve, qui comprend le dernier tiers de l'escorte, quelquefois la moitié, marche réunie à hauteur du centre du convoi et sur le flanc le plus menacé. Elle se porte en tête ou en queue, si ce sont ces points qui sont le plus exposés.

C'est avec elle que l'on maintient l'ennemi et que l'on repousse ses attaques.

Telle est l'organisation générale du convoi et de son escorte.

Quant à la marche du convoi, elle est analogue à celle d'une troupe d'infanterie. Toutes les heures on fait une halte de quelques minutes, et au milieu du jour une grande halte, quand le trajet est long et quand on trouve un endroit favorable à la défense.

Tous les soirs on parque à portée d'un village et autant que possible dans un endroit clos.

Il y a deux manières de parquer:

1o. On parque en écurie, sur plusieurs lignes parallèles, avec des intervalles suffisants pour les mouvements des hommes et des chevaux. On emploie cette première manière quand on n'a rien à craindre de l'ennemi ;

2o. On parque en carré ou en cercle quand on craint une attaque. On peut alors se défendre dans son parc comme dans une redoute.

Quand un convoi est attaqué, si les forces de l'ennemi sont inférieures à l'escorte, le commandant du convoi contient les assaillants avec sa réserve, pendant que les voitures forcent de marche.

Si l'on a affaire à des forces supérieures on fait serrer les files et l'on continue à marcher, en abandonnant successivement à l'ennemi quelques voitures qui le retardent et qui permettent de renforcer les attelages.

L'on s'efforce ensuite de gagner une ferme ou un village dans lequel on s'enferme. On continue à s'y défendre pour lasser l'ennemi et pour attendre du secours.

Si le terrain ne présente pas de village ou de ferme à portée, on forme le parc. Si enfin on reconnaît l'impossibilité de sauver son convoi, on s'efforce de le détruire.

Pour les convois de bateaux, l'escorte peut être embarquée ou suivre par terre.

Pour les convois de prisonniers on les fait coucher en cas d'attaque. On ne laisse pour les garder qu'un petit nombre d'hommes, et on emploie la plus grande partie du détachement à repousser l'ennemi.

S'il s'agit maintenant d'attaquer un convoi, au lieu de le défendre, on divise le corps d'attaque en quatre fractions.

La première attaque la tête.

La seconde la queue.

La troisième le centre.

La quatrième sert de réserve.

A la tête on s'efforce d'arrêter le convoi ; au centre de le couper en deux.

Le meilleur moment pour attaquer le convoi est le matin, quand il part, et qu'il se met en ordre ; ou bien à la grand'halte,

quand les troupes se reposent et que les chevaux sont à l'abreuvoir ; ou bien encore au passage d'un défilé ; enfin le soir vers la fin de la journée.

Des embuscades et des surprises.—Ce sont des attaques subites et imprévues, dans lesquelles on supplée au nombre par la ruse.

Le secret est la première condition de ces opérations.

Dans les embuscades, on attend l'ennemi ; dans les surprises on va le chercher.

On tend des embuscades pour arrêter un courrier, pour enlever une patrouille, un officier voyageant isolément, etc., etc.

On cherche à surprendre un poste, un village, une troupe, un cantonnement, etc.

Les terrains coupés d'accidents sont les plus propres à ce genre d'opérations.

On marche ordinairement de nuit, avec précaution, avec défense de fumer. On dirige la marche par les chemins les moins fréquentés. On cherche à ne pas être aperçu des habitants.

Pour les embuscades, l'infanterie, qui peut être cachée facilement, est la meilleure arme à employer.

On choisit pour une embuscade un point où la route présente quelques difficultés, un gué, les abords d'un village, un défilé, etc.

Il faut que le lieu choisi soit assez spacieux pour contenir les troupes, assez écarté des communications pour ne pas être éventé, assez couvert pour que la troupe n'y soit pas aperçue de loin.

On s'éclaire au moyen de quelques sentinelles placées dans des maisons, des greniers, sur des arbres touffus, etc.

Pour l'action, la troupe se divise en trois sections, l'une attaque en tête, l'autre en queue, la troisième sert de réserve.

Des contributions.—On lève des contributions en pays ennemi. On emploie alors un détachement comprenant les trois armes.

L'artillerie produit par sa seule présence un grand effet moral.

Quelquefois on emploie seulement de la cavalerie et de l'artillerie.

Il y a deux manières de procéder pour lever des contributions :

1o. On visite successivement chaque centre de population, en l'enveloppant pendant l'opération ;

2o. On divise son détachement en fractions, qui vont simultanément dans chaque bourg ou village. On reste au centre avec une réserve.

Quelquefois on lève des contributions à quatre ou cinq journées de marche de l'armée. Ce sont alors de petites expéditions pendant lesquelles on marche d'après les règles prescrites pour les détachements.

Quand il s'agit de faire contribuer un village, on se porte en avant du village, du côté de l'ennemi, on l'enveloppe pour empêcher les habitants d'en sortir. On enlève le maire et quelques habitants influents, et, par leur intermédiaire, on fait fournir la contribution.

Si l'on est obligé d'employer les moyens de rigueur, on doit maintenir sévèrement la discipline.

Des fourrages.—Les contributions servent à obtenir de l'argent. Les fourrages ont pour but de se procurer les denrées nécessaires à la nourriture des hommes et des chevaux, ainsi que la paille, le bois de chauffage, etc.

Il y a deux espèces de fourrages :

Les fourrages au vert ;

Les fourrages au sec.

Pour les premiers on reconnait d'avance le terrain à fourrager. On l'expérimente pour en connaître le rendement. Et pour cela on fait faucher de petites portions, afin de voir ce qu'elles fournissent.

On établit donc d'abord ce que doit produire le terrain à fourrager, puis on commande le nombre voulu de fourrageurs qui se rendent sur le terrain avec leurs sabres seulement.

On les couvre par une escorte. En cas d'attaque les fourrageurs se joignent à l'escorte.

Pour le fourrage au sec, on fait, comme précédemment, un travail préliminaire, afin de connaître le produit approximatif du fourrage. Il ne faut pas affamer le pays, et en prenant ce qui est utile à l'armée, on doit laisser le nécessaire aux habitants.

On ne fourrage qu'un village à la fois, pour avoir un espace moindre à couvrir.

On maintient sévèrement la discipline. On emmène un détachement de gendarmerie pour arrêter les maraudeurs.

XLIX.

Des reconnaissances.

Les reconnaissances appartiennent aux petites opérations, c'est-à-dire aux opérations journalières qu'accomplissent, autour d'une armée, des détachements ayant pour but d'assurer sa sûreté ou ses approvisionnements.

Elle rentrent, comme les petites opérations, dans l'instruction militaire que doit posséder une armée avant d'entrer en campagne.

On entend par *reconnaissance* l'appréciation des positions et des mouvements de l'ennemi, ou bien encore, l'exploration d'une localité dont on veut connaître les accidents naturels, les produits et les ressources.

Il y a par suite deux sortes de reconnaissances.

Les unes qui sont relatives à la connaissance de l'ennemi.

Les autres qui s'appliquent au terrain.

Le service en campagne distingue trois espèces de reconnaissances :

1o. Les reconnaissances journalières ;

2o. Les reconnaissances offensives ;

3o. Les reconnaissances spéciales.

Les deux premières classes ayant rapport aux positions et aux mouvements de l'ennemi.

La troisième s'appliquant spécialement à la reconnaissance du terrain.

Les reconnaissances de la 1re espèce, c'est-à-dire les *reconnaissances journalières* sont des tournées faites par de petits détachements en avant et dans l'intérieur d'un système d'avant-postes.

On les appelle encore *patrouilles* et *découvertes*.

Les patrouilles sont offensives, quand elles dépassent la ligne des

vedettes. Elle sont défensives, quand elles parcourent seulement le terrain des avant-postes, pour relier les grand'gardes entre elles. Elles concourent avec les rondes à assurer la tranquillité des corps en position.

Les reconnaissances de la dernière espèce, c'est-à-dire les *reconnaissances offensives* sont des mouvements offensifs exécutés par des masses de troupes plus ou moins considérables.

Elles ont pour but de tâter l'ennemi et de le forcer à se démasquer.

Elles servent très-souvent de préludes à des engagements partiels, souvent même à des batailles.

On les appelle aussi reconnaissances à main armée.

Ces deux espèces de reconnaissances ont donc pour but, l'appréciation des positions et des mouvements.

La troisième classe de reconnaissances comprend les *reconnaissances spéciales*, c'est-à-dire celles qui sont faites dans un but déterminé, et qui ont pour objet l'exploration des localités.

Ces reconnaissances se subdivisent en deux classes :

1o. Les reconnaissances topographiques, ayant pour but d'apprécier les formes et les accidents du terrain.

2o. Les reconnaissances statistiques, qui ont pour but d'en apprécier les produits, les ressources, ainsi que les moyens de les utiliser.

Du coup d'œil militaire.—Le 1er élément d'exécution des reconnaissances est le coup d'œil militaire.

Le coup d'œil en général est la faculté d'apprécier les objets que l'on aperçoit.

Le coup d'œil militaire s'applique à l'appréciation du terrain, des distances, des hauteurs, des formes particulières du sol, et des déductions que l'on peut tirer de ce que l'on voit, pour deviner ce que l'on ne voit pas.

Il s'applique encore à la connaissance des propriétés militaires du terrain aux formes de résistance ou d'attaque qu'il présente pour telle ou telle arme. Il permet d'apprécier la bonté de telle ou telle position que l'on aperçoit, de reconnaître la meilleure manière de l'occuper ou d'en distinguer le point d'attaque.

Enfin le coup d'œil militaire s'étend jusqu'à apprécier les avantages ou les défauts d'une manœuvre que l'on voit exécuter.

Ces différentes propriétés du coup d'œil militaire sont données par la nature. Cependant on peut les perfectionner par le travail.

" Un officier, dit Folard, qui veut former son coup d'œil et s'ins-
" truire sur les reconnaissances, peut se dispenser de consulter
" beaucoup d'ouvrages ; qu'il observe la nature, qu'il utilise ses
" promenades, ses parties de chasse, et s'il a quelques notions d'art
" militaire, il découvrira promptement les propriétés des divers
" terrains, relativement à telle ou telle arme ; il se fera des idées
" justes sur leur défense et sur leur attaque ; il leur appliquera les
" manœuvres qu'il a lues dans ses règlements et qu'on ne fait pra-
" tiquer ordinairement que sur des esplanades bien nivelées. Cet
" officier apprendra enfin à évaluer les distances à la simple
" vue, par quelques points mesurés d'abord ; il se formera le coup
" d'œil, si la nature le lui a refusé ; il le perfectionnera, si elle a
" été libérale envers lui."

Ces conseils ne sont pas difficiles à suivre. Et soit à la chasse, soit en promenade, il faut, à chaque accident de terrain que l'on rencontre se demander quels sont les avantages ou les défauts qu'il présente, et comment on devrait s'y prendre pour l'attaquer ou le défendre.

On se forme ainsi le coup d'œil.

Eléments que comporte l'exécution d'une rencontre.—Les reconnaissances comportent deux éléments ; un croquis et un rapport.

Le croquis est généralement fait au crayon, à une échelle assez considérable, le $\frac{1}{10000}$ ou le $\frac{1}{20000}$.

Il doit être exécuté rapidement, la première condition est de le donner à temps.

L'exactitude est importante ; mais dans un travail de cette espèce, elle passe après la rapidité, et est subordonnée au temps dont on dispose.

Ces croquis doivent être établis avec autant de soin que possible, car les reconnaissances servent de bases à toutes les opérations de la guerre, et c'est d'après elles que les généraux prennent leurs

dispositions, soit pour occuper une position, soit pour établir un camp, soit pour préparer une marche, etc.

Les reconnaissances reposent sur les mêmes principes que les levers réguliers. Il n'y a de différence que dans les moyens d'exécution.

Du rapport.—Le rapport est destiné à compléter le dessin. Il donne les détails que la topographie ne permet pas de représenter sur le plan.

Les qualités indispensables d'un rapport militaire, en général, sont :

1o. La netteté de l'écriture ;

2o. L'ortographe des noms propres ;

3o. La clarté et la simplicité de la rédaction ;

4o. Enfin l'exactitude scrupuleuse des faits, en distinguant ce que l'on a vu soi-même de ce que l'on a appris par les autres.

On copie toujours, en tête d'un rapport, l'ordre que l'on a reçu pour l'exécution de la reconnaissance, et qui en indique le but. Ce rapport est généralement très-succint, une ou deux pages.

Ce mémoire se divise en plusieurs parties, que nous allons passer successivement en revue.

La première partie est relative à la description de l'ensemble du terrain. On indique ensuite quelles sont les limites. Et enfin son aspect général. On dit aussi quelques mots sur la nature du sol, sur le climat, les habitants, etc.

Un autre paragraphe relatif aux voies de communications.

Un troisième paragraphe est consacré aux cours d'eau ; un quatrième est consacré aux centres de population, villes, bourgs, villages, hameaux, fermes, châteaux, moulins, maisons isolées, etc.

Enfin on examine les rôles qu'ils peuvent jouer dans les opérations.

Ils peuvent appuyer les opérations stratégiques comme place du moment.

Un cinquième article est consacré aux positions militaires. On appelle positions des espaces de terrain où les troupes s'établissent en y trouvant certains avantages pour leurs opérations ultérieures.

D'autres articles sont relatifs aux bois et aux défilés, sur lesquels on donne tous les renseignements possibles.

Reconnaissances journalières.—Les reconnaissances journalières s'appellent aussi *patrouilles* ou *découvertes :* patrouilles qui peuvent être offensives ou défensives.

L'objet des reconnaissances journalières est de s'assurer si, à la faveur des terrains couverts, montueux, ou d'autres circonstances de localité, l'ennemi ne prépare pas un mouvement offensif, une surprise ou une embuscade ; si ses avant-postes n'ont pas été mis en mouvement ; s'il ne se passe rien dans ses camps ou bivouacs qui annonce quelques préparatifs de marche ou d'action.

Le service de ces reconnaissances se compose d'infanterie ou de cavalerie, suivant la nature du terrain ; quelquefois des deux armes, mais agissant alors isolément et à distance. La cavalerie pousse au loin, l'infanterie sert de réserve et assure la retraite, en occupant un point important.

Les reconnaissances journalières observent les précautions suivantes :

1o. Elles marchent avec une avant-garde et des éclaireurs. Ceux-ci sont toujours par deux, de manière que l'un puisse aller reconnaître, et l'autre, au contraire, reste en arrière pour avertir ;

2o. On marche lentement, en silence. On s'arrête souvent pour écouter. On évite soi-même toute espèce de bruit qui pourrait servir à avertir l'ennemi ;

3o. Quand on doit revenir par le même chemin, on échelonne en arrière des postes ou des ordonnances, pour transmettre les nouvelles et pour se relier au système d'avant-postes. Quand on ne vient pas par le même chemin on ne laisse personne ;

4o. Si l'on rencontre l'ennemi, il faut tâcher de l'observer et ne combattre que si l'on y est forcé ;

5o. Les reconnaissances ne s'engagent dans les vallées, villages, gorges ou bois qu'après les avoir fait fouiller par les éclaireurs et après avoir pris tous les renseignements nécessaires.

Généralement ces reconnaissances ont lieu avant le point du jour. Toutes les troupes sont sous les armes en attendant leur rentrée.

Il ne faut pas les prodiguer ni les recommencer aux mêmes heures et par les mêmes routes.

Il existe pour ces reconnaissances certains indices, par exemple, la poussière, l'éclat des armes, le nombre des feux de bivouacs, leur étendue, la couleur des uniformes, etc. L'habitude de la guerre apprend à tirer parti de ces indices. La théorie pourrait conduire à de graves erreurs.

Des reconnaissances offensives.—Elles ont pour but de reconnaître la position de l'ennemi, d'apprécier le nombre de ses troupes, leurs emplacements, leurs moyens matériels de défense, etc.

Pour cela on replie brusquement ses avant postes, et on menace sa position assez sérieusement pour le forcer à démasquer ses troupes, en les déployant en bataille.

Ces reconnaissances sont souvent des démonstrations, mais souvent aussi elles préludent à des attaques réelles et même à des batailles. On y emploie des quantités de troupes assez considérables, et toute l'armée est sous les armes pendant la durée de l'opération.

Des reconnaissances spéciales.—Les reconnaissances spéciales sont celles qui sont faites dans un but déterminé.

Elles se divisent en reconnaissances topographiques et en reconnaissances statistiques.

Les reconnaissances topographiques s'appliquent aux formes du sol, à la description des lieux.

Une armée en position fait reconnaître autour d'elle toutes les voies de communications qui peuvent lui être utiles.

Au point de vue militaire, les communications sont de la plus grande importance. Elles servent aux mouvements des armées, au transport des approvisionnements. Elles deviennent des lignes d'opérations ou des lignes de communications, suivant qu'elles sont perpendiculaires ou parallèles à la base d'où l'on part.

C'est toujours d'après la distribution des routes sur le terrain que se combinent les mouvements stratégiques. Leur tracé, par suite de leur importance, doit être étudié avec soin.

Les voies de communication se classent généralement de la manière suivante. On distingue :

1o. Les routes ;

2o. Les chemins ;

3o. Les sentiers ;

4o. Les chemins de fer.

En faisant le rapport d'une reconnaissance topographique, relativement aux routes, on doit signaler les accidents de son parcours.

Ces accidents sont les suivants :

Les villages que la route traverse ;

Les rivières qu'elle coupe et les moyens employés pour les franchir ;

Les hauteurs qui la dominent ;

Les routes ou chemins qui viennent s'y embrancher ;

Les encaissements, les pas dangereux, ainsi que les réparations qui peuvent y être nécessaires ;

La voie des voitures du pays, leur nature et le nombre que l'on pourrait en réunir par réquisition ou par marché ;

Enfin on signale les pentes des parties inclinées.

Il faut joindre encore à cette description de la route, l'indication des moyens à employer pour la détruire.

Ces moyens sont les suivants :

On peut faire sauter une arche de pont.

On peut creuser, sur une grande longueur et de distance en distance, des tranchées larges et profondes en travers de la route.

En pays de montagne, on détruit les talus de soutènement, ou bien l'on fait sauter des rochers.

Généralement on choisit, pour intercepter une route, un point où il y a des travaux d'art.

Tels sont les principaux détails à donner dans la reconnaissance d'une route.

On doit y ajouter quelques mots sur le rôle militaire que cette route peut jouer.

On étudie alors sa direction générale, ses points de départ et d'arrivée, etc. Cette route peut devenir suivant sa direction *une ligne d'opérations* ou *une ligne de communications*.

Les lignes d'opérations doivent passer par les points forts du terrain, par les places, à travers des masses de résistances.

Les lignes de communications doivent être protégées du côté de l'ennemi, par des lignes de défense, *cours d'eau* ou *chaînes de hauteurs*, etc.

Après les routes viennent les chemins ; ces chemins diffèrent des routes par leurs dimensions, par leur mode de construction et par leur état d'entretien.

Généralement ils sont bons en été et médiocres en automne.

En plaine ils sont praticables aux voitures.

En pays de montagne, ils ne servent qu'aux bêtes de somme.

Dans les reconnaissances de chemins, on doit indiquer :

Leur direction ;

Leur largeur ;

La nature du sol sur lequel ils sont établis ;

Les mauvais pas qu'ils présentent et les travaux à faire pour les réparer ;

Enfin le rôle qu'ils peuvent jouer dans les opérations. Ce rôle est souvent très-important ; d'autant plus important quelquefois que l'on croit le chemin moins praticable aux armées.

Les *sentiers*, qui viennent après les chemins, jouent parfois aussi un grand rôle dans les opérations.

On donne sur les sentiers les mêmes détails que sur les routes et les chemins.

On remarque particulièrement les pas difficiles et l'on indique la manière de les réparer et de les franchir.

Indépendamment des routes, chemins et sentiers, les armées se servent encore de *débouchés tactiques*.

On appelle débouché tactique une direction praticable à travers des champs, indiquée par un arbre, un clocher, une hauteur, etc., et conduisant de la position occupée par une armée à la position qu'occupe en face d'elle l'armée ennemie.

Une armée qui s'établi dans une position, doit faire reconnaître autour d'elle tous les débouchés tactiques qui peuvent lui servir à se porter en avant, sur les flancs ou en arrière. Elle doit les faire reconnaître, aussi bien que les routes, les chemins et les sentiers.

Dans les reconnaissances d'un débouché tactique, on indique sa nature, sa largeur, sa direction, les points de repère qui doivent guider les troupes ; les mauvais pas que l'on y rencontre ; les réparations que l'on doit y faire ; les obstacles qui pourront servir à couvrir les troupes pendant leur marche ; enfin les travaux matériels à exécuter à l'avance, pour l'organisation du débouché.

Ces travaux consisteront en mûrs ou haies à percer, en ponts à jeter sur les ruisseaux, en rampes à établir, signaux à installer, etc.

Reconnaissances des chemins de fer.—Les chemins de fer ont une origine toute récente. Ils ont été employés d'abord dans les usines et dans les forges, pour le transport du minerai et du charbon. On se servait de bandes de fer sur lesquelles glissaient les roues. La traction était opérée par des chevaux, et l'effort de ces animaux produisait un effet huit fois plus grand que sur des routes ordinaires horizontales.

Bientôt, on se servit de la vapeur comme moyen de traction. On employa d'abord une machine fixe, avec une chaîne sans fin ; puis on employa des locomotives.

Les locomotives se sont perfectionnées d'une manière remarquable depuis l'origine des chemins de fer. Elles se perfectionnent tous les jours. Elles augmentent de puissance et de vitesse.

Les premières locomotives ne faisaient, au maximum, que 8 ou 10 lieues à l'heure. Elles ne déplaçaient que 60 tonnes. Aujourd'hui elles font généralement 12, 15 et même 20 lieues à l'heure. Elles déplacent facilement 150 tonnes ; il y a même des machines à marchandises à trois roues couplées, qui traînent 400 tonnes.

Evidemment les chemins de fer joueront un rôle considérable dans les opérations futures.

Les chemins de fer serviront au transport des troupes, remplaçant avec avantage les marches en poste et accélérées. Ils serviront encore au transport du matériel et des approvisionnements.

Par suite il y aura lieu d'en faire la reconnaissance.

On indiquera d'une manière générale :

La nature de la construction du chemin, la largeur de la voie,

les ouvrages d'art, tels que ponts, viaducs, passage de niveau, tunnels, etc.

On étudiera le tracé général et l'on développera les considérations stratégiques qui s'y rattachent.

On indique le nombre de locomotives disponibles, leur force, leur état d'entretien, les endroits où elles doivent s'arrêter pour faire de l'eau et du charbon.

Puis le nombre de voitures dont on pourrait disposer pour le transport des différentes armes : voitures à voyageurs, voitures à bagages, voitures pour les chevaux, plates-formes pour l'artillerie.

Enfin, les gares et stations, avec leurs moyens d'embarquement.

On présentera l'indication des mécaniciens, des chauffeurs, des surveillants de la voie, des employés de toute espèce.

Reconnaissances des défilés.—Les routes, les chemins, les sentiers, les défilés, etc., en un mot, toutes les voies de communication, présentent certains endroits où les troupes ne peuvent passer que sur un front rétréci.

Ce sont les *défilés*.

On en rencontre à tout instant, dans les villages, dans les gorges de montagne, à travers les bois, au milieu de prairies marécageuses, enfin au passage des rivières, soit sur des ponts, soit à des gués.

On divise les défilés en deux classes :

1o. Ceux dont les flancs sont découverts et inaccessibles ;

2o. Ceux dont les flancs sont couverts et accessibles.

Cette distinction est nécessaire, parce que, suivant la nature du défilé, on emploie des moyens différents pour le défendre ou pour l'attaquer.

Dans la reconnaissance d'un défilé, on étudie d'abord le terrain en avant du défilé, c'est-à-dire le terrain par lequel doit arriver l'ennemi.

Puis on étudie le terrain en arrière, celui par lequel on peut avoir à se retirer.

On examine ensuite le défilé lui-même. On indique sa largeur, sa longueur, pour savoir si, d'un bout à l'autre du défilé, on peut en

flanquer la tête ; puis son intérieur, pour connaître les points favorables ou contraires.

Pour les défilés de la deuxième espèce, on indique la nature des flancs, les communications qui les traversent, et parmi celles-ci celles qui viennent aboutir dans le défilé lui-même.

L'on termine par des considérations militaires sur le rôle que peut jouer le défilé dans les opérations, et sur les moyens à employer pour le défendre ou pour l'attaquer.

Pour la défense on se place généralement en arrière du défilé, quand on veut seulement en interdire l'accès à l'ennemi. On se place en avant, quand on veut en conserver l'usage.

Pour les défilés à flancs inaccessibles, comme les ponts, les digues, les gués, etc., s'ils ne sont pas trop longs, on cherche à tirer des flanquements de la voie que l'on occupe. Sinon, on fait des coupures derrière lesquelles on se retire successivement. On dispose ensuite la masse de ses forces concentriquement autour du débouché du défilé, de manière à y écraser l'ennemi en l'enveloppant.

Si le défilé est à flancs accessibles, comme une gorge de montagne, comme une route dans les bois, ou à travers un village, etc., on organise la défense des flancs en même temps que celle de l'intérieur.

On dispose dans le défilé plusieurs réserves successives, particulièrement aux points où il y a des changements de direction.

Quand il s'agit d'attaquer un défilé, on dispose des batteries d'artillerie qui croisent leurs feux sur les abords, éteignent celui de l'ennemi et préparent l'attaque de l'infanterie.

Des tirailleurs soutiennent ces batteries, et cherchent à démonter les canonniers opposés.

L.

Reconnaissances des cours d'eau.

Les eaux réduites en vapeur dans l'atmosphère se précipitent sur la terre sous forme de pluie ou de neige.

Une partie de ces eaux, provenant de pluies ou de la fonte des neiges, coule à la surface du sol et se rend directement dans les vallées.

Une autre partie filtre à travers les terrains perméables et descend dans l'intérieur de la terre jusqu'à ce qu'elle rencontre une couche qu'elle ne puisse pénétrer. Elle glisse alors sur cette couche, elle en suit les sinuosités et elle vient jaillir sous forme de sources, à la surface du sol, dans les endroits peu élevés, ou bien, si elle ne trouve pas d'écoulement immédiat, elle forme des grands réservoirs intérieurs.

Les eaux qui glissent à la surface de la terre, ou qui pénètrent dans son intérieur pour former les sources, descendent toujours dans les vallées, s'y réunissent et y forment des masses d'eau courantes ou stagnantes.

Les eaux courantes sont : les ruisseaux, les torrents, les rivières et les fleuves.

Il faut y ajouter les canaux, cours d'eau factices, créés par la main des hommes pour les besoins du commerce et de l'industrie.

Les eaux stagnantes sont des lacs, des étangs, des marais, des tourbières.

Il faut y ajouter les innondations, qui diffèrent des marais en ce qu'elles ne sont généralement qu'éventuelles, peu profondes et souvent artificielles.

Telles sont les différentes formes sous lesquelles se présentent les eaux à la surface de la terre. Nous allons les examiner successivement et voir les détails de leur reconnaissance.

Des sources.—On peut avoir à reconnaître une source quand celle-ci est destinée à fournir de l'eau à un camp ou bivouac.

Il y a alors deux choses principales à examiner :

1o. La nature des eaux ;

2o. Leur volume.

La nature ou la qualité des eaux se reconnaît par une analyse sommaire ; leur volume par un jaugeage que l'on fait également au moyen des procédés les plus expéditifs.

On doit indiquer encore dans la reconnaissance d'une source, sa

position par rapport à l'emplacement des troupes, la nature de ses abords et les travaux que l'on peut avoir à y exécuter.

Des ruisseaux.—Les ruisseaux sont de petites rivières. Ils proviennent généralement d'une ou plusieurs sources. Ils se grossissent des eaux de pluie.

Ils jouent un rôle dans les opérations militaires. Ils servent d'obstacles, et les hauteurs de droite et de gauche qui forment leurs vallées contribuent à rendre plus fortes les positions qu'ils défendent.

Dans la reconnaissance d'un ruisseau, on indique sa direction, sa largeur, sa profondeur, sa vitesse, la nature de ses bords, la largeur de son bassin, les affluents de droite et de gauche, les points de passage qu'il présente, gués, ponts ou points favorables à l'établissement des ponts militaires.

Il faut noter encore les usines ou moulins que le ruisseau met en mouvement, ainsi que les crues auxquelles il est sujet.

On termine en examinant la nature des services qu'il peut rendre, d'après l'ensemble de l'opération que l'on doit exécuter. Par exemple, il peut servir à couvrir le front ou le flanc d'une position, d'un camp, d'un cantonnement, d'une marche, etc.

Dans le cas où les troupes doivent utiliser les eaux, il faut reconnaître la qualité et indiquer en même temps les abreuvoirs de la cavalerie.

Les torrents.—Les torrents sont les ruisseaux des pays de montagnes.

Ils sont alimentés par des sources et surtout par la fonte des neiges.

Les reconnaissances des torrents portent sur les mêmes objets que celle des ruisseaux. Cependant on examine particulièrement la nature du fond sur lequel ils roulent, ainsi que les époques de leurs crues.

Ces époques sont généralement périodiques et correspondent à la fonte des neiges.

Enfin on indique le rôle qu'ils peuvent jouer dans les opérations.

Des rivières.—Les rivières sont formées par la réunion de sources et de ruisseaux fournissant un volume d'eau assez considérable.

Les fleuves sont formés par la réunion de plusieurs rivières, et l'on fait généralement remonter le nom du fleuve jusqu'à la source la plus importante.

Les détails de la reconnaissance d'une rivière ou d'un fleuve étant les mêmes, nous les réunissons dans un même paragraphe.

On doit indiquer :

1o. Le nom du cours d'eau ;
2o. Sa division en bassins ;
3o. Sa direction ;
4o. La nature de son lit ;
5o. Sa vitesse ;
6o. Son volume ;
7o. Ses affluents ;
8o. Les accidents de son cours, îles, moulins, usines, etc. ;
9o. Sa navigation ;
10o. Les points de passage qu'il présente ;
11o. Enfin les détails de son embouchure.

Le rôle des cours d'eau dépend en grande partie de leur direction.

Perpendiculaires à la marche des armées ils servent de lignes de défense ; parallèles, ils servent comme moyen de transport et, en même temps, l'armée qui possède les moyens de passage se porte d'une rive à l'autre en se couvrant du cours d'eau suivant les circonstances.

Par lit du cours d'eau, on entend le terrain sur lequel il coule.

Ce terrain peut être du sable, du calcaire, des rochers, etc.

Il peut présenter des hauts fonds qui amèneront des brisans, des rétrécissements des barres à l'embouchure, enfin des rapides, des chutes ou des cataractes.

On note la pente du cours d'eau ou plutôt *sa vitesse*.

Il est difficile d'obtenir la pente exacte. C'est un travail de nivellement que ne comporte pas une reconnaissance, mais il est facile de trouver la vitesse au moyen d'une baguette lestée que l'on fait descendre dans le courant. On voit quel temps elle met à parcourir un espace déterminé. On en conclut la vitesse du cours d'eau.

De la vitesse du cours d'eau, on déduit *le volume* de ses eaux, en faisant une section transversale au moyen de sondages et en multipliant par la vitesse.

Ce volume est variable et l'on signale le point des basses eaux et celui des hautes eaux.

Ces points correspondent aux crues qui sont généralement périodiques et qui correspondent elles-mêmes soit aux époques de pluie, soit aux époques de chaleur amenant la fonte des neiges.

Si les troupes doivent utiliser les eaux pour les boire, on les analyse pour en reconnaître la qualité.

On signale ensuite les divers *accidents* que présente le cours de la rivière, savoir :

1o. Les affluents de droite et de gauche qui viennent s'y jeter et, s'il y a lieu, on fait la reconnaissance de leurs bassins secondaires ;

2o. Les îles qui partagent le lit de la rivière, qui le rendent moins large, et qui, par suite, sont généralement favorables aux passages ;

3o. Les moulins et les usines qui se trouvent sur ses bords et que le courant met en mouvement ;

4o. Les chemins et les routes qui longent la vallée, ou qui viennent aboutir aux points de passage ;

5o. En même temps, au fur et à mesure que l'on s'avance, on décrit l'ensemble de la vallée, la nature des berges qui forment le bassin du cours d'eau, et celle des rives entre lesquelles il coule ;

6o. On indique les villes, villages et lieux habités qui se trouvent à portée.

Enfin on termine la *reconnaissance d'un cours d'eau* par l'étude de sa navigation, par la description des points de passage, et par celle de son embouchure.

Les rivières sont *navigables* quand elles ont un mètre de profondeur et que la pente n'excède pas 1-500.

Dans une reconnaissance, on doit noter avec soin le nombre et la grandeur des bateaux, la nature de leur construction, ainsi que les moyens de traction que l'on emploie.

Pour les *points de passage*, ils sont de plusieurs espèces :

1o. Les ponts ;

2o. Les ponts-volants ;

3o. Les gués ;

4o. Les points favorables à l'établissement des ponts militaires.

Pour les ponts il y en a de différentes sortes, savoir :

Les ponts permanents en maçonnerie.

Les ponts à culée et piles en maçonnerie avec tabliers en bois.

Les ponts de bois.

Les ponts suspendus.

Les ponts de bateaux.

Enfin les ponts à culées et piles en pierres, avec voûtes en fer.

Telles sont les principales espèces de ponts, et la première chose à indiquer dans la reconnaissance de ce moyen de passage est évidemment la nature de sa construction.

On signale ensuite sa largeur, sa longueur, la disposition et la construction de ses arches relativement à la navigation, ses abords, la manière de le défendre sur l'une et sur l'autre rive, celle de s'en assurer la possession, enfin la manière de le détruire.

Après les ponts, comme moyen de passage, viennent les ponts-volants. Il y en a de deux espèces, les bacs et les trailles.

Pour les bacs, le cable est immergé. Il est attaché sur les deux rives et plongé dans l'eau. Le bac est attaché en deux points à ce câble et il se hâle d'un bord à l'autre.

Pour les trailles, le cable est tendu au dessus de l'eau. Un second câble et une poulie servent à y attacher le bateau de transport.

Au moyen d'un gouvernail, on place celui-ci à 45o. dans le courant et il passe ainsi d'une rive à l'autre.

Nous avons maintenant les gués.

Ce sont des parties du cours d'eau où le fond se relève et permet le passage.

La profondeur d'un gué ne doit pas dépasser 1 mètre pour l'infanterie, 1m. 30 pour la cavalerie et 0m. 80 pour les voitures d'artillerie.

Il faut de plus pour qu'un gué soit bon, que l'accès en soit facile, que la vitesse du courant y soit modérée, que le fond soit uni et ferme.

Quand il s'agit de rechercher un gué, il faut d'abord prendre des renseignements auprès des habitants, faire suivre les deux rives et voir si des chemins avec traces de roues ne viennent pas y aboutir en se correspondant ; faire entrer des cavaliers dans l'eau pour sonder avec leurs lances ou avec des perches ; enfin on peut descendre le courant dans une nacelle à l'arrière de laquelle on attache une sonde de la profondeur voulue pour le gué.

Quand on a reconnu l'existence d'un gué, il faut en étudier les abords, la largeur, la direction, la qualité, etc.

Sous le rapport de la direction, les gués peuvent être perpendiculaires ou obliques au courant. Ils se trouvent de préférence dans les endroits où les rivières s'élargissent. Dans les rivières rapides, très-sinueuses et où les rives ne sont pas résistantes, on peut les chercher entre deux coudes opposés.

Sous le rapport de la qualité, la bonté d'un gué dépend de la nature de son fond. Celui-ci peut être de sable, de vase, de gravier ou de roche. Le meilleur fond est celui de gravier, quand il présente une certaine solidité.

En même temps il faut signaler les moyens à employer pour assurer le passage des troupes. Ces moyens consistent à mettre des repères sur la rive, pour indiquer la ligne à suivre ; à planter des piquets de distance en distance le long du gué, et à les réunir par une corde pour servir de garde-fou ; à recommander aux hommes de fixer la rive où ils doivent aborder, et non pas l'eau qui pourrait les entraîner ; enfin à placer de la cavalerie au-dessus du gué pour rompre le courant et au-dessous pour rattraper les hommes qui viendraient à être entraînés, etc.

Il faut indiquer encore les moyens de rompre le gué, si on en voulait interdire l'usage à l'ennemi.

Pour cela, on peut creuser un fossé dans la largeur du gué, ou des trous en quinconce. On peut barrer le gué avec des pieux assez serrés et à fleur d'eau. On peut l'embarrasser avec des herses de laboureurs dont on place les chevilles en-dessus, ou bien

avec des planches garnies de gros clous. On peut y jeter des chausse-trapes et enfin y placer des arbres entiers avec leur tête tournée vers l'ennemi et reliés les uns aux autres.

Si, dans une reconnaissance, on trouve un gué rompu, on indique les moyens de le réparer en enlevant les divers obstacles dont nous venons de parler, en comblant les trous, en jetant des fascines par dessus les herses et les chausse-trapes, etc.

Enfin il reste encore à étudier les points favorables à l'établissement des ponts militaires.

Ces points doivent remplir les conditions suivantes :

1o. La forme de la rivière doit présenter un rentrant, de manière à pouvoir faire converger les feux de l'artillerie sur le débouché du pont ;

2o. La rive occupée doit dominer la rive ennemie, de manière à donner un commandement favorable ;

3o. Les rives doivent être assez douces pour permettre l'embarquement et le débarquement, dans les barques légères qui transportent continuellement des troupes dans un passage de rivière ;

4o. Il doit y avoir à proximité les uns des autres plusieurs points de passages favorables, afin de pouvoir donner le change à l'ennemi ;

5o. Le point choisi doit être à portée de bonnes routes, pour faire arriver le matériel des troupes ;

6o. Il doit y avoir des affluents sur la rive amie pour mettre les bateaux à l'eau et préparer des parties de pont. Ces affluents doivent être au-dessus du point de passage. Et s'il y en a du côté de l'ennemi, ils doivent être au-dessous du même point, afin que le pont soit à l'abri des corps flottants ;

7o. Enfin la rivière doit présenter une ou deux îles qui diminuent sa largeur et par suite les difficultés de l'opération.

Une île peut alors servir de place d'armes, de point de refuge, de lieu de dépôt.

Il est rare que l'on trouve un point qui réunisse toutes ces conditions ; mais on choisit celui qui en réunit le plus grand nombre et l'on tâche de suppléer à celles qui manquent.

On termine la reconnaissance d'un cours d'eau en parlant de son *embouchure*.

Les rivières se jettent dans les fleuves ; les fleuves se jettent dans la mer. Quelquefois ces embouchures ne présentent pas d'accidents remarquables ; mais souvent ils s'en présentent qu'il est bon de signaler. Ce sont des *deltas*, des *bancs*, des *barres d'eau*, etc.

Tels sont les différents détails à donner dans la reconnaissance d'une rivière ou d'un fleuve.

Des canaux.—Après les fleuves et les rivières, nous trouvons encore, comme eau courante, les canaux.

Les canaux peuvent servir de lignes de défense ou de lignes d'approvisionnement.

Il y a deux espèces de canaux :

Les canaux latéraux ;

Les canaux à points de partage.

La reconnaissance d'un canal portera sur tout ce qui est relatif à leur tracé, leur construction, largeur, profondeur, leur volume d'eau, etc. Il donne également des détails des écluses et de leurs manœuvres.

On indiquera ensuite son profil et l'on examinera ses propriétés défensives.

On étudiera les emplacements des écluses, ainsi que les moyens de les protéger ou de les détruire.

Si les canaux servent à irriguer les terrains environnants, on examinera le moyen de les saigner ou de les détourner par des prises d'eau.

Enfin l'on s'occupera de la navigation, en indiquant la forme des bateaux employés, leurs dimensions, le nombre que l'on pourrait en réunir et les moyens de traction en usage.

Des eaux stagnantes.—Les eaux stagnantes sont des lacs, des marais ou étangs, des tourbières et des inondations.

Des lacs.—Les lacs peuvent faire partie de lignes de défenses. Ils servent de moyens de communication.

Dans la reconnaissance d'un lac, on indiquera sa forme, ses dimensions, la nature de ses eaux, la conformation de ses rives, les villes et villages situés à portée, les routes et chemins qui les

relient, enfin les moyens de navigation et de transport que l'on y trouve.

Des marais.—Les marais sont des eaux stagnantes qui présentent moins de profondeur que les lacs.

Généralement ils reposent sur un terrain vaseux ; ils sont couverts d'herbes ; à certaines époques de l'année, les eaux baissent et quelques parties restent à sec.

Les étangs sont généralement des marais artificiels.

Il faut tenir compte de la présence des marais de deux manières. Au point de vue des opérations, et au point de vue sanitaire.

Au point de vue des opérations, les marais peuvent faire partie de défense ou appuyer une position d'armée.

Dans la reconnaissance d'un marais, on donne à peu près les mêmes détails que pour un lac. On indique particulièrement la cause qui le produit, la nature du terrain sur lequel il est situé, et enfin s'il est praticable à certaines époques.

Au point de vue sanitaire, on recherche s'il n'est pas malsain à certains moments, quelle est la nature des maladies qu'il produit, etc.

Des inondations.—Elles sont naturelles ou factices. En tout cas, on indique la cause, la nature du terrain sur lequel elles reposent, les écluses qui les retiennent et la manière de les détruire, ou bien les moyens de les saigner pour en produire l'écoulement.

Pour rendre cette étude complète il faut y joindre encore les détails suivants relatifs aux côtes maritimes :

On indique leur nature : dunes, sables, falaises ou rochers.

Puis les anses et les ports, les caps et les promontoires sur lesquels on peut établir des batteries pour protéger le cabotage, le moment des marées, les points favorables aux descentes, enfin l'ensemble du système de défense de la côte.

LI.

Reconnaissances des positions militaires

Nous avons déjà dit qu'on entendait par position militaire une surface de terrain présentant à l'armée qui s'y établit les moyens d'y combattre avec avantage.

L'occupation des positions et par suite leur reconnaissance sont des opérations fréquentes à la guerre.

Un officier chargé de reconnaître une position doit l'examiner sous trois points de vue :

1o. Au point de vue stratégique, pour savoir si elle atteint bien le but pour lequel on l'occupe ;

2o. Au point de vue tactique, pour savoir si elle est bien en rapport avec la force et l'organisation de l'armée qui doit s'y établir ;

3o. Enfin, au point de vue topographique, pour connaître sa forme, ses accidents et le parti que l'on peut en tirer.

Sous ce dernier point de vue, on examine successivement les différentes parties de la position :

1o. Le front, qui doit être appuyé par des points forts et dont l'étendue doit être en rapport avec l'effectif de l'armée ;

2o. Les flancs, qui doivent être couverts par des obstacles ;

3o. L'intérieur, qui sera praticable à toutes les armes et présentera une profondeur suffisante ainsi que des abris ;

4o. Les abords, qui seront découverts pour ne pas gêner les feux de la défense, mais qui cependant présenteront des obstacles inertes, fossés, marais, canaux, pour arrêter l'ennemi et pour le retenir sous les coups des défenseurs ;

5o. Les derrières, qui doivent être disposés de manière à favoriser le mouvement de retraite, quand celui-ci deviendra nécessaire.

L'officier chargé de reconnaître une position examinera donc les diverses parties que nous venons d'énumérer.

Pour bien juger de l'ensemble de la position, après l'avoir parcourue en détail, il devra se porter sur le terrain destiné à l'ennemi de manière à se placer à son point de vue. Il verra ainsi la manière dont la position se présente à l'assaillant et il pourra préjuger ses manœuvres et ses attaques.

Enfin, il faut indiquer si la position est dominée à portée de canon, ce qui la rendrait intenable, puis quels sont les endroits à portée des troupes, où l'on trouvera de l'eau et du bois ; quels sont les travaux de fortification qui pourraient être nécessaires pour renforcer certaines parties ou corriger certains défauts de la position, etc.

Nous joignons à la reconnaissance des positions les reconnaissances précédant l'établissement des avant-postes.

On cherche et détermine les emplacements de ses grand'gardes. Celles-ci doivent être placées de telle manière qu'elles puissent voir au loin, surveiller l'ennemi et l'arrêter pendant un moment.

Les points les plus avantageux seront donc à cheval sur les débouchés qui conduisent à la position ou très-près de ces débouchés. Ils domineront les lieux environnants et offriront des abris pour les défenseurs.

Quand le terrain présente, sur le point choisi, un obstacle, par exemple un bouquet de bois, l'infanterie se place en avant, la cavalerie en arrière, parce que l'obstacle permet à l'infanterie de rétrograder en combattant et qu'il donne à la cavalerie le temps de se mettre en défense.

En même temps on cherche sur le terrain que l'on parcourt, et à demi-distance entre la position et les grand'gardes, quelques points intermédiaires pouvant servir de postes de soutien.

S'il en trouve, il les fait occuper et fortifier de manière qu'ils couvrent la position, qu'ils puissent recueillir les avant-postes et retarder les attaques de l'ennemi.

Tels sont les principes généraux des reconnaissances précédant l'établissement des avant-postes.

Lorsque les grand'gardes sont établies, leurs commandants reconnaissent à leur tour les environs et déterminent les emplacements des petits postes et des sentinelles ou vedettes.

LII.

Reconnaissances des lieux habités.

Les habitations des hommes peuvent être isolées, comme le sont généralement les fermes, les moulins, les châteaux, etc. Elles peuvent être groupées en petit nombre, comme dans les hameaux et les villages. Elles peuvent être rassemblées en nombre plus considérable, comme dans les bourgs et dans les villes.

Enfin elles peuvent être agglomérées en grandes masses, comme dans les capitales et les villes de premier ordre.

Par suite la reconnaissance des habitations et d centres de population se divisera en quatre parties, suivant l'importance et la nature du lieu reconnu.

La 1re partie comprendra la reconnaissance des habitations isolées.

La 2e partie, celle des villages et des hameaux.

La 3e partie, celle des bourgs et des petites villes.

Enfin la 4e, celle des grandes villes.

Reconnaissances des habitations isolées.—Les habitations isolées sont des fermes, des châteaux, des moulins, des usines, etc.

Ces habitations joueront un certain rôle dans les opérations, et par suite il y aura lieu de les reconnaître.

La reconnaissance de ces points peut avoir lieu dans deux buts différents :

1o. Dans le but de les occuper et de les défendre ;

2o. Dans le but de les attaquer.

Dans le premier cas, il faut donner les indications suivantes :

1o. L'emplacement de la ferme, du moulin ou du château est-il en rapport avec le but que l'on se propose ?

2o. A-t-il un certain commandement sur le terrain qui l'environne ?

3o. Trouve-t-on sur les lieux les matériaux nécessaires pour l'exécution des travaux de défense ?

4o. Les abords sont-ils découverts ? La retraite est-elle facile ?

5o. L'étendue du poste est-elle en rapport avec le nombre d'hommes que l'on doit y mettre ?

6o. Les murs sont-ils bons ? Peut-on y percer des créneaux ? Présentent-ils des flanquements ?

7o. Quelle est la forme générale des bâtiments ? Comment sont-ils couverts ? Quelle est leur nature ? Sont-ils en briques ou en pierres, etc ?

Les bâtiments en briques sont les meilleurs pour la défense. Le canon les troue sans les ébranler et sans presque produire d'éclats.

Dans le cas où la reconnaissance précède une attaque, on s'efforce de distinguer le véritable point d'attaque, ainsi que la route qui doit y conduire. On donne en même temps toutes les indications que l'on peut obtenir sur le site du poste, sur sa construction, sa distribution, son intérieur, ses abords et la force de sa garnison.

Reconnaissances des villages et des hameaux.—Ils se trouvent en grand nombre sur les théâtres d'opérations et sur les champs de bataille. Ils y jouent un rôle important.

Les principaux détails de la reconnaissance d'un village sont les suivants :

1o. On examine d'abord sa forme.

Les villages affectent quatre formes principales :

Leurs maisons sont éparses, séparées par de grands intervalles.

Ou bien elles s'allongent à droite et à gauche d'une grande route.

Ces deux premières formes ne sont pas favorables à la défense.

Les rues peuvent venir aboutir à un centre commun, place ou marché, et toutes les maisons sont alors groupées autour de ce centre, affectant une forme à peu près circulaire.

Enfin il y a une rue principale qui sépare le village en deux parties et un certain nombre de rues secondaires qui viennent s'embrancher à la première, à droite et à gauche, et à angle droit. L'ensemble du village affecte une forme à peu près rectangulaire.

Dans ces deux derniers cas, les villages sont véritablement propres à la défense et forment des obstacles avantageux.

Telles sont les formes principales que présentent les villages, et l'on indique tout d'abord celle du village que l'on reconnaît ;

2o. On étudie ensuite ses abords et ses relations avec le terrain environnant. On indique les routes par lesquelles arrivera l'ennemi, les débouchés que suivront ses troupes, les points où il pourra établir ses batteries, les bois et les haies qui pourraient favoriser ses mouvements. Enfin on examinera le terrain en arrière, c'est-à-dire, celui sur lequel doit s'effectuer la retraite ;

3o. On reconnaît l'intérieur du village et la nature des constructions. Les maisons peuvent être en terre, en pisé, en torchis, en bois, en briques, en moellons, ou en pierres de taille. Elle peuvent être couvertes en paille, en bois, en tuiles, en ardoises ou en zinc.

Les villages qui peuvent être incendiés ne doivent pas être défendus. Quelquefois même il est bon de les détruire d'avance ;

4o. On examine ensuite la direction des différentes rues qui forment entre elles des îles de maisons ;

5o. Puis on étudie l'organisation d'une enceinte continue, composée de maisons reliées entre elles par des murs, des haies bordées de fossés et autres obstacles. On indique les travaux à faire pour compléter cette enceinte, qui peut être interrompue sur quelques points, interruptions auxquelles il faut suppléer. Autant que possible, dans l'établissement de cette enceinte, on s'attache à obtenir des feux de flanc ;

6o. Enfin on cherche une place pour y disposer ses réserves et, à côté, un grand bâtiment, grange, manufacture, auberge, église, etc., dont on puisse faire un réduit et où se passera le dernier acte de la défense.

Voilà les préoccupations principales d'une reconnaissance précédant l'occupation d'un village.

Si la reconnaissance a pour but l'attaque du village au lieu de la défense, on s'attache alors à déterminer les points d'attaque les plus favorables, et autant qu'on a pu s'en approcher, on donne les mêmes renseignements que précédemment sur la forme, la nature des constructions, le tracé de l'enceinte, etc.

Pour l'attaque on a généralement une grande supériorité de force. On éteint alors avec ses batteries le feu de l'artillerie ennemie, on cherche à faire une brèche à l'enceinte, on menace en même temps les derrières du village, puis on lance ses troupes.

Reconnaissances des bourgs et petites villes.—Les bourgs et les petites villes sont des centres de population plus considérables que les villages.

Ils ont plusieurs milliers d'habitants. Ils jouent dans les opérations un rôle important, comme nous le verrons plus tard. On les fortifie, on leur donne une garnison, et ils suppléent aux places fortes. Avant de les occuper il faut évidemment les reconnaître.

On examine alors leurs relations avec le théâtre d'opérations ; puis leur forme, la nature de leurs constructions, leur population, leur commerce, les ressources qu'ils présentent, les établissements publics, églises, théâtres, etc., que l'on pourrait transformer en hôpitaux ou en magasins.

Enfin on étudie la manière d'en organiser la défense. On rencontre quelquefois des circonstances favorables, tels que murs, fossés, etc.

Le terrain des approches est traité comme celui qui environne les places fortes. On le nettoie en abattant les maisons, les bois et tout ce qui pourrait servir d'abri à l'ennemi.

Quelquefois on rencontre des faubourgs qui s'allongent le long des grandes routes. Il faut en tenir compte, et on peut organiser leur défense, indépendamment de celle du poste.

Reconnaissances des grandes villes.—Pour les grandes villes, on indique toujours, comme précédemment, leur forme générale, leur situation, la nature de leur construction, leurs principaux édifices, leur population, les ressources de toute espèce que l'on peut en tirer, etc.

On indique encore le rôle qu'elles peuvent jouer dans les opérations et les travaux à exécuter pour les mettre en état de défense. Enfin l'on donne les mêmes détails que dans les reconnaissances précédentes.

Nous ne parlons ici ni des places fortes ni des forts.

Reconnaissance des bois.—Les bois sont importants en stratégie et en tactique.

Il y a souvent lieu de les reconnaître.

La reconnaissance d'un bois porte sur les objets suivants :

1o. Sur les relations avec le théâtre d'opérations, ou avec le champ de bataille, et par suite sur le rôle qu'il peut jouer dans l'un ou dans l'autre cas ;

2o. Sur son étendue ;

3o. Sur son épaisseur ;

4o. Sur les chemins qui le traversent ;

5o. Sur la nature de ses lisières ;

6o. Sur les formes du terrain qu'il occupe ;

7o. Sur les clairières qu'il présente ;

8o. Sur sa nature.

Sous le rapport de leur nature, les bois peuvent être des taillis ou des futaies.

Les taillis sont des bois qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur.

Les futaies sont des bois dans lesquels on laisse les arbres se développer.

On termine la reconnaissance d'un bois en indiquant la manière de le défendre ou de l'attaquer.

Les bois se défendent ordinairement avec des tirailleurs d'infanterie, que l'on dispose le long de la lisière et dans les endroits les plus touffus.

On soutient cette ligne de tirailleurs par des réserves partielles, correspondant aux fractions principales et placées sur les communications, dans les endroits les plus favorables. Une réserve générale est placée plus en arrière, en tête de la ligne de retraite.

Pour l'attaque on a généralement une supériorité numérique qui compense les désavantages de la position.

On enveloppe les saillants d'une grande quantité de tirailleurs, qui se couvrent de tous les accidents du terrain.

On fait de fausses attaques, afin de détourner l'attention de l'ennemi.

L'artillerie éteint les feux de l'ennemi et abat les clôtures.

La cavalerie menace les flancs et les derrières de l'ennemi.

L'attaque d'un bois est toujours une opération délicate. Et quand ce bois n'a pas une trop grande étendue, il vaut toujours mieux chercher à le tourner que de l'attaquer de front. Nous terminons ici ce qui est relatif aux reconnaissances spéciales topographiques ayant pour objet un des accidents particuliers que présente le terrain : route, cours d'eau, village, bois, etc.

Pour quelques-uns de ces obstacles, nous avons indiqué les principes généraux qui président à leur attaque ou à leur défense, parce que la connaissance de ces principes peut être très-utile.

Les reconnaissances topographiques générales, embrassant une vaste surface de terrain, par exemple un champ de bataille, une frontière, un théâtre d'opérations, ne sont autre chose que la réunion d'un certain nombre de reconnaissances particulières, s'appliquant aux voies de communication, aux cours d'eau, aux lieux habités etc., de la surface reconnue.

Il y a lieu alors de présenter ces différents objets d'une manière méthodique.

Les principes des reconnaissances générales sont évidemment les mêmes que ceux dont nous venons de nous occuper précédemment.

Ici se termine tout ce qui se rattache aux reconnaissances topographiques.

LIII.

Reconnaissances statistiques.

Les reconnaissances statistiques ont pour objet principal de faire connaître :

1o. La division d'un territoire ;
2o. Son mode d'administration ;
3o. Sa population ;
4o. Ses produits ;
5o. Ses revenus ;
6o. Ses forces militaires de terre et de mer, etc.

La statistique s'exprime généralement par des chiffres que l'on groupe dans des tableaux de forme différente.

La première condition que doivent remplir ces reconnaissances est évidemment l'exactitude.

Le plus souvent, elles ont pour objet le logement et les vivres. Dans ce cas, pour être exact, l'officier chargé d'une reconnaissance statistique doit visiter lui-même les maisons et les écuries, et s'assurer de leur contenance ainsi que de leur état. Il doit chercher un endroit pour le magasin à fourrages, un autre pour la forge, un troisième pour l'abreuvoir, etc.

Quant aux vivres, on apprécie les approvisionnements visibles, on recherche ceux qui peuvent être cachés. On se procure les mercuriales des marchés pour connaître la valeur des denrées.

Enfin on prend des renseignements auprès des habitants et des autorités, renseignements que l'on vérifie, autant que possible.

Voilà les principes généraux des reconnaissances statistiques.

LIV.

Des espions, des déserteurs, des guides et des cartes.

Les reconnaissances, comme nous l'avons déjà dit, servent à fournir des renseignements militaires sur le terrain et sur l'ennemi.

Mais indépendamment des reconnaissances, il y a encore d'autres moyens pour obtenir ces renseignements. Ce sont les espions, les déserteurs, les prisonniers, les guides et les cartes.

L'application et l'emploi de ces moyens rentrent dans la spécialité des officiers d'état-major.

Dans l'armée anglaise, en Espagne, le duc de Wellington avait créé une classe d'officiers qu'il appelait *officiers de renseignements*. C'était une subdivision de son état-major.

Des espions.—Les espions sont indispensables en campagne ; on

s'en sert, tout en les méprisant. On en trouve dans toutes les classes de la société, mais surtout parmi les colporteurs, les braconniers et les contrebandiers. Il faut les bien payer pour être bien servi.

Souvent les espions sont doubles et servent les deux partis. Ils sont alors dangereux ; mais si on s'aperçoit de leur double rôle, ils peuvent être fort utiles pour tromper l'ennemi.

L'espionnage est organisé par l'état-major.

Des déserteurs.—Les déserteurs sont amenés au quartier général et interrogés. Ordinairement, on leur pose une série de questions relatives à l'emplacement et aux forces de l'ennemi. On doit se méfier de leurs réponses et chercher à les vérifier.

Des prisonniers.—On les interroge également, mais on n'ajoute pas une foi complète à leurs réponses. D'abord le soldat et l'officier subalterne ne connaissent que ce qui se passe autour d'eux, dans un rayon peu étendu. De plus on peut supposer qu'ils chercheront à cacher la vérité.

Des guides.—On prend des guides pour accompagner les colonnes. Ce sont généralement des gardes forestiers, des garde-chasse, des bergers, des bûcherons, des contrebandiers, etc. On les paie bien afin de s'assurer de leur fidélité ; mais en même temps si l'on se défie d'eux, on les menace de mort. On les fait alors marcher entre deux hommes chargés de leur brûler la cervelle en cas de trahison. Quand les guides sont à pied, on les attache ; quand ils sont à cheval, on leur donne une mauvaise monture.

Généralement c'est encore l'état-major qui cherche et qui interroge les guides.

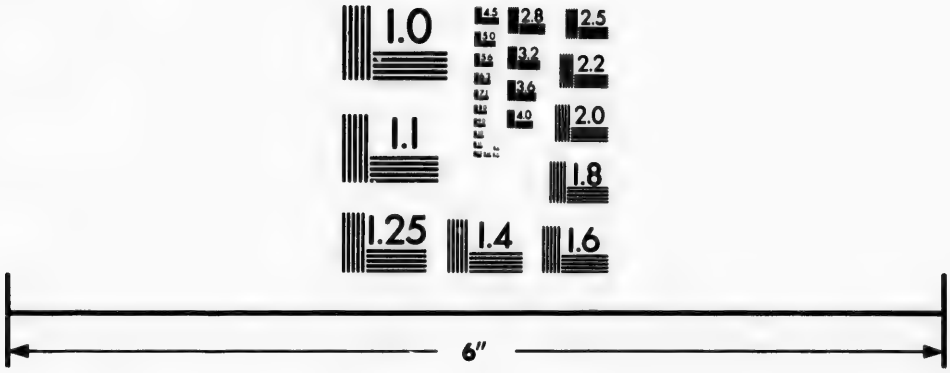
Des cartes.—C'est l'état-major enfin qui est chargé de la conservation et de la vérification des cartes, tant de celles que l'on possède, que de celles dont on s'empare.

Il y a deux espèces de cartes :

1o. Les cartes générales, dont on se sert pour les opérations stratégiques, donnant l'ensemble d'un théâtre d'opérations ;

2o. Les cartes particulières ou plans topographiques, dont on se

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sert pour les opérations tactiques, donnant l'ensemble d'un champ de bataille, d'un cantonnement, d'une place, etc.

La beauté d'exécution d'une carte répond généralement de son exactitude. Néanmoins, avant d'y ajouter une confiance entière, il faut la vérifier.

Les cartes ont une grande importance en campagne.

Napoléon avait toujours avec lui la carte du pays où il faisait la guerre. Il en avait une dans sa voiture. Un officier de son état-major en portait une autre quand il était à cheval. Il en faisait étendre une dans son logement, sur une table ou sur le plancher. Il indiquait sur cette carte l'emplacement de ses divisions et la position présumée des divisions de l'armée ennemie, au moyen d'épingles, dont la tête était enveloppée de cire de différente couleur, etc.

LV.

Conclusion.

Dans ce premier livre, nous nous sommes occupés des principes sur lesquels reposent les systèmes militaires modernes.

Nous avons ensuite étudié la tactique des différentes armes et les principes d'organisation des armées actives.

Nous avons aussi parlé des petites opérations et des reconnaissances.

En résumé, ce premier livre a été consacré à l'étude de la création d'une armée et de sa préparation pour entrer en campagne.

Nous terminerons en jetant un coup-d'œil sur les principales conditions que doit remplir une armée active sur le point d'entrer en campagne, et en même temps sur celles que doit remplir l'officier qui la commande.

L'armée doit remplir les conditions suivantes :

1o. Son recrutement aura été tel que l'on trouvera dans ses rangs un certain nombre de vieux soldats ayant déjà l'expérience de la guerre et en même temps des jeunes gens faits, vigoureux.

ayant la force physique et l'ardeur qui sont l'apanage de la jeunesse ;

2o. L'armement et le matériel seront en bon état et à la hauteur des perfectionnements modernes ;

3o. La discipline reposera sur des bases solides et sera appropriée au caractère des soldats ;

4o. L'instruction des troupes sera complète. Sur le champ de bataille, elles présenteront à la fois de la solidité et de la mobilité, elles exécuteront bien les feux, elles manœuvreront avec rapidité, fermeté, précision ; elles seront rompues à la marche ; elles sauront camper, s'éclairer, se garder, s'approvisionner, etc... ;

5o. Il y aura dans les grandes unités, brigades et divisions un esprit de corps analogue à celui des régiments ;

6o. Les cadres en général seront bien composés ainsi que les divers états-majors ;

7o. L'administration sera en état de pourvoir à tous les besoins des troupes ;

8o. Le chiffre de l'armée, son organisation, sa composition seront bien en rapport avec la nature de la guerre et du terrain ;

9o. Enfin, sous le rapport moral, cette armée sera animée à la fois de constance, de résolution et d'enthousiasme ; elle aura en même temps du fonds et du feu.

Tel est le type d'une bonne armée.

Après le tableau de l'armée, voici quel devrait être le portrait de l'officier qui en a le commandement :

Cet officier devrait posséder l'art des marches et des campements, comme Montecuculli ;

Celui de fortifier les places et de les rendre inexpugnables, comme Vauban ;

Celui de savoir faire subsister de nombreuses armées dans des pays stériles et ruinés, comme le prince Eugène ;

Celui de saisir l'occasion pour enflammer le courage du soldat et en tirer plus qu'on a droit d'en attendre, comme Vendôme ;

Il devrait posséder en outre le coup d'œil qui décide du succès des batailles, comme Condé ;

Le moyen de rendre les troupes insensibles à la faim, au froid et à la fatigue, comme Charles XII.

Le secret de ménager la vie des hommes, comme Turenne.

Le coup d'œil stratégique de Napoléon, sa résolution, son intelligence des hommes et des choses.

Ajoutons enfin qu'un général doit être heureux, ou du moins qu'il passe pour l'être. Cela donne une grande confiance aux troupes.

Au début d'une campagne, un engagement d'avant-garde, habilement conduit, suffit souvent pour donner cette réputation.

Voilà le général en chef.

LIVRE DEUXIEME.

Remarques.

Dans ce deuxième livre, nous allons voir toutes les opérations d'une campagne en suivant l'ordre dans lequel elles se présentent réellement.

Nous verrons d'abord les différents théâtres sur lesquels l'armée doit opérer et le rôle du terrain à la guerre. Puis nous rassemblerons l'armée prête à combattre.

Nous verrons ensuite l'armée pénétrer sur le théâtre d'opérations et accomplir une série de manœuvres stratégiques autour des positions de l'ennemi.

Puis nous amènerons enfin deux armées en présence, se déployant, manœuvrant et se livrant bataille. Nous arriverons ainsi au dénouement de la campagne.

Cette marche que nous indiquons est calquée sur la réalité, elle permet d'exposer les principes dans le même ordre que présentent les faits.

C'est encore, comme nous l'avons dit précédemment, la marche à suivre dans l'étude historique d'une campagne passée, ou dans la préparation d'une campagne future. Après avoir examiné les causes de guerre, les ressources et moyens des puissances belligérentes, l'organisation des armées qui vont entrer en campagne, il faut évidemment étudier le terrain qui va servir de théâtre aux opérations, puis les manœuvres stratégiques, et enfin terminer par l'examen des opérations tactiques.

Cette marche est toujours aussi en rapport avec l'objet de ce travail, qui a pour but principal de préparer à l'étude de l'histoire des principales campagnes, source de la véritable instruction.

I.

Théatre de la guerre.

Le théâtre de la guerre embrasse l'ensemble des contrées sur lesquelles les deux puissances peuvent s'attaquer.

La politique de la guerre.—L'art de repartir les armées sur ce théâtre, de déterminer le rôle de chacune d'elles, de les relier ensemble, s'appelle *la politique de la guerre* et rentre dans les attributions du gouvernement.

Théatre d'opérations.—C'est une vaste surface géographique, bassin d'un grand fleuve ou versant maritime, surface limitée par de grands obstacles naturels ou par la frontière d'un pays neutre, et sur laquelle se passent toutes les opérations d'une campagne pour une armée.

La stratégie.—L'art de disposer et de faire mouvoir les troupes sur le théâtre d'opérations, c'est-à-dire sur une vaste surface géographique, à portée de l'ennemi, mais hors de la vue, s'appelle stratégie. Elle appartient au général en chef.

Le champ de bataille.—On appelle champ de bataille une surface de terrain de quelques lieues carrées, comprenant les positions de deux armées en présence et sur le point d'en venir aux mains. Chaque théâtre d'opérations présente un grand nombre de *champs de bataille*. L'art d'y disposer et d'y faire mouvoir les troupes s'appelle *grande tactique*. Elle appartient à la fois au général en chef et aux généraux de division et de brigade.

En résumé nous trouvons trois théâtres sur lesquels les armées doivent opérer :

Le théâtre de la guerre.
Le théâtre d'opérations.
Le champ de bataille.

Et l'art de la guerre se divise en trois branches correspondant à ces trois théâtres, savoir :

La politique de la guerre ;

La stratégie ;

La grande tactique.

Indépendamment, bien attendu, *des principes d'organisation* que nous avons vus dans le premier livre.

II.

De la politique de la guerre.

La politique de la guerre, comme nous l'avons dit, entre dans la science du gouvernement.

Elle apprécie les moyens de guerre de la puissance que l'on veut combattre.

Elle gagne du temps.

Elle négocie les alliances.

La politique de la guerre indique encore le moment le plus favorable pour entrer en campagne.

Elle comprend ensuite la déclaration de guerre, la répartition des armées sur les diverses frontières, l'indication du rôle de chacune d'elles et du but qu'elle doit atteindre, enfin la manière de combiner et de relier leurs opérations.

C'est elle qui accorde ou qui refuse les armistices ; c'est elle enfin qui conclut la paix, à des conditions plus ou moins favorables suivant que les opérations des armées ont été plus ou moins heureuses.

Un général en chef peut cependant avoir à s'occuper de cette branche de l'art de la guerre, quand les pouvoirs nécessaires lui ont été délégués par son gouvernement.

III.

Introduction à la stratégie.

La stratégie est l'art de disposer et de faire mouvoir les troupes sur le théâtre d'opérations.

Quand l'armée est en présence de l'armée ennemie, elle doit évidemment rester rassemblée pour combattre avec toutes ses forces.

Mais quand elle n'est plus en présence, quand elle est par exemple à 15, 20 ou 30 lieues de l'ennemi, elle s'étend alors pour vivre, pour marcher, pour occuper les points principaux du terrain.

C'est la stratégie qui préside à sa répartition sur le théâtre des opérations.

C'est elle qui règle les relations que l'on doit établir entre les différents éléments de l'armée, relations que l'on appelle *relations stratégiques.*

C'est elle qui indique les principes des combinaisons et des manœuvres à exécuter sur le théâtre d'opérations et que l'on appelle *combinaisons stratégiques* et *manœuvres stratégiques.*

La stratégie opère sur de vastes surfaces géographiques. Elle prépare ses combinaisons d'après des cartes générales. Elle demande plusieurs jours pour leur exécution.

La tactique opère sur une surface de quelques lieues carrées. Elle prépare ses mouvements d'après des cartes particulières, ou plutôt d'après des plans topographiques. Elles les accomplit en quelques heures.

Ainsi la stratégie amène, par de grands mouvements, les troupes sur les points décisifs du théâtre d'opérations.

La tactique les y engage.

La première est la science des généraux en chef.

La seconde est particulièrement l'art des généraux de division et de brigade.

La stratégie et la tactique ont toutes deux pour but de disposer les troupes de manière qu'elles se soutiennent mutuellement ; qu'elles couvrent leurs lignes de retraite ; qu'elles soient en plus grand nombre que celles de l'ennemi sur les points décisifs, soit du théâtre d'opérations soit du champ de bataille.

Elles reposent donc sur les mêmes principes.

La différence entre l'une et l'autre provient de la différence d'étendue des théâtres sur lesquels elles opèrent.

Cette différence d'étendue donne lieu, par exemple, aux observations suivantes :

1o. Une position centrale est avantageuse en stratégie, parce qu'elle permet d'accabler successivement les divers corps de l'ennemi ; tandis qu'en tactique, une position entourée par l'ennemi, ouverte à plusieurs chemins, surtout à ceux qui tombent sur les flancs, est extrêmement dangereuse ;

2o. En stratégie, une ligne d'opérations qui en sépare deux de l'adversaire, prépare les résultats les plus heureux ; tandis qu'en tactique, une colonne qui s'avance entre deux colonnes ennemies s'expose à être écrasée ;

3o. Enfin en stratégie, quand on est maître de la plaine, on l'est aussi de la montagne ; tandis qu'en tactique, le terrain dominant procure un avantage décisif.

Les deux premières observations tiennent à la différence d'étendue, d'espace, du rayon pour manœuvrer, dont on dispose dans ces deux cas ; la troisième tient à la fertilité des plaines et à la stérilité des montagnes.

En résumé, la stratégie consiste à savoir répartir convenablement ses troupes sur le théâtre d'opérations, quand il ne s'agit que de marcher à l'aise, de vivre facilement, d'occuper les principaux points de l'échiquier ; puis elle consiste à les concentrer rapidement et à propos, quand il s'agit de combattre.

La tactique consiste à savoir disposer habilement ses troupes sur le champ de bataille, et à les y envoyer de manière à porter des coups décisifs.

Ce sont là les deux traits les plus saillants du génie militaire.

IV.

Du théatre d'opérations.

Le théâtre d'opérations est une partie du théâtre de la guerre. Il appartient à une armée distincte et indépendante, ou plutôt à deux armées : l'armée offensive et l'armée défensive.

Pour la première, le théâtre d'opérations est le pays qu'elle veut envahir.

Pour la seconde, c'est le pays qu'elle veut couvrir.

Le théâtre d'opérations d'une armée s'appelle aussi son échiquier. « L'échiquier est bien embrouillé, dit Napoléon au maréchal « Mormont, quelques jours après Leipzig. Il n'y a que moi qui « puisse s'y reconnaître."

Un théâtre d'opérations est généralement limité de deux côtés opposés, au nord et au sud, par exemple, par de grands accidents naturels, ou par la frontière d'un pays neutre.

Du troisième côté, le théâtre d'opérations sera limité par la base d'opérations de l'armée qui prend l'offensive.

Et du quatrième, par la dernière ligne de défense de l'armée défensive.

Voilà les limites ordinaires d'un théâtre d'opérations. Pénétrons dans son intérieur.

Le théâtre d'opérations étant une vaste surface géographique, nous allons y trouver un grand nombre d'accidents naturels qui joueront un rôle dans les opérations.

Ces accidents seront de deux espèces :

1o. Ce seront des points importants qui formeront des points stratégiques ;

2o. Ce seront des lignes importantes qui formeront des lignes stratégiques.

Les points stratégiques sont des villes, des places fortes, des

points de passage sur les cours d'eau, des nœuds de communications, des intersections de vallées, etc.

Ils aident, ils assurent ou ils affirment les opérations des armées. Celles-ci les occuperont donc ou chercheront à s'en emparer, et les points stratégiques du théâtre d'opérations serviront d'appui ou de but aux opérations.

Dans le premier cas, on les appelle, *pivots* d'opérations.

Dans le deuxième cas, *objectifs*.

Après les points stratégiques, nous trouvons sur l'échiquier les lignes stratégiques, qui sont formées par les chaînes de montagnes, les cours d'eau et les routes.

Les chaînes de montagnes et les cours d'eau forment les *bases d'opérations* et les *lignes de défenses*.

On appelle base d'opérations une surface de terrain couverte par un accident naturel, et sur laquelle une armée rassemble tous les approvisionnements et toutes les ressources qui lui sont nécessaires pour l'accomplissement d'une série d'opérations.

Il y a, sur un théâtre d'opérations, une base principale qui sert de point de départ à l'armée offensive, et qui est ordinairement sur la frontière.

Puis il y a un certain nombre de bases secondaires qui servent de repos successifs, d'échelons, de points de séjour et d'appui, pour l'armée offensive se rendant de sa base à son objectif.

Dans le cas de la défensive, ces bases secondaires deviennent des *lignes de défenses*, et couvrent successivement les mouvements de retraite de l'armée défensive.

Les routes que l'on trouve ensuite en grand nombre sur le théâtre d'opérations, serviront de *lignes d'opérations* ou de *lignes de communication*.

On appelle lignes d'opérations un faisceau de débouchés, conduisant une armée de sa base à son objectif.

Ces lignes sont généralement perpendiculaires à la frontière.

Les lignes de communications lui sont, au contraire, parallèles et font communiquer entre elle plusieurs lignes d'opérations ou les diverses parties d'une même ligne.

Nous croyons en avoir suffisamment dit pour faire comprendre

maintenant la partie stratégique du rôle que joue le terrain à la guerre. Nous y reviendrons.

Sur un théâtre d'opérations, les troupes conservent entre elles des relations que l'on appelle *relations stratégiques*, et dont on trouve l'application dans les marches, dans les cantonnements, dans certains bivouacs, chaque fois enfin que l'on est à portée de l'ennemi sans être à sa vue.

Ces relations doivent être telles que les différentes fractions d'une même armée s'appuient mutuellement, couvrent leurs lignes de retraite, qu'à toute heure et tous les jours ils soient prêts à combattre, et qu'enfin ils puissent se concentrer avant l'ennemi, sans que celui-ci trouve le moyen de se glisser entre eux pour accabler une fraction isolée.

Les différents corps s'appuient alors par la position relative qu'ils occupent les uns par rapport aux autres.

Ainsi pour une armée un peu considérable, et dans des conditions moyennes, les différentes divisions seront à deux ou trois heures de marche, c'est-à-dire à deux ou trois lieues les unes des autres. Nous supposons des conditions moyennes parce que, évidemment, ces distances varieront suivant le terrain et suivant l'éloignement de l'ennemi.

Les *combinaisons stratégiques* sont celles qu'un général conçoit et applique sur un théâtre d'opérations.

Les *manœuvres stratégiques* sont les moyens d'exécution de combinaisons.

Ainsi, comme nous l'avons dit, les combinaisons stratégiques s'établissent d'après des cartes générales :

« J'ai pondu sur la carte » écrit Napoléon, dans un langage trivial mais pittoresque.

Ces combinaisons sont basées sur un calcul de temps, de vitesse et de distance, ainsi que sur l'appréciation des manœuvres probables de l'ennemi.

C'est une sorte de calcul de probabilités, où l'on ne laisse au hasard que la part la plus petite possible, et au moyen duquel on estime les chances de succès ou de revers.

Nous prenons comme exemple de combinaisons stratégiques, celle de l'empereur Napoléon, contre l'armée de Silésie en Février 1814.

Après la bataille de la Rothière, l'Empereur est à Nogent, l'armée de Silésie descend la vallée de la Marne, l'armée de Bohême est encore à Brienne.

Le 9 Février, les corps de l'armée de Silésie sont répartis de la manière suivante :

Le 1er corps, Sacken, est à la Ferté ;

Le 2e corps, York, est à Château-Thierry ;

Le 3e corps, Alsuvief, est à Champ-Aubert ;

Les 4e et 5e, sont à Châlons.

L'armée de Silésie se trouve dispersée sur un espace de 50 milles de rayon en présence de l'empéreur, et concentrée à Nagent. Cette armée pouvait se réunir, mais il fallait de la promptitude et de la résolution. Jusqu'alors elle n'en avait pas beaucoup montré.

L'empereur établit alors sa combinaison stratégique en conséquence ; il la base sur les éléments dont nous avons parlé :

1o. Il calcule la distance que les troupes auront à parcourir pour arriver à Champ-Aubert, et en même temps les distances que les divers corps ennemis devront parcourir pour se concentrer ;

2o. Il estime le temps nécessaire aux diverses colonnes pour franchir les distances indiquées précédemment ;

3o. Il calcule la vitesse de chacune d'elle, en tenant compte des difficultés du terrain et des allures ordinaires aux troupes de diverses nations ;

4o. Enfin, il suppose que Blücher, à son approche, donnera des ordres de concentration ; mais se fondant sur ce qui a eu lieu depuis le commencement de la campagne, il pense que ces ordres seront donnés tardivement et qu'ils seront exécutés mollement.

Voilà les bases de sa combinaison stratégique contre l'armée de Silésie.

Il l'exécute de la manière suivante :

Il part le 9 dans l'après-midi.

Le 10 au matin, il débouche de Pont-Saint-Prix, et accable le 3e corps ennemi à Champ-Aubert.

Le 11, il bat Sacken à Montmirail, dans la matinée, et York dans l'après-midi, Sacken revenant de la Ferté et York de Château-Thierry.

Le 12, il les pousse tous deux sur Château-Thierry et leur livre plusieurs combats heureux.

Le 13, il les rejette au-delà de la Marne.

Le 14, revenant sur ses pas, il accable à Vauchamps les deux derniers corps de Blücher, qui se sont avancés pour soutenir le reste de l'armée, mais qui ont marché lentement.

Ainsi, en cinq jours, les cinq corps de l'armée de Silésie, placés dans de mauvaises relations stratégiques, ont été accablés par suite d'une bonne combinaison et de bonnes manœuvres stratégiques.

V.

Introduction à la grande tactique.

La tactique, en général, est la science des manœuvres.

Elle se divise en deux parties :

1o. La tactique élémentaire ;

2o. La grande tactique.

La tactique élémentaire comprend les manœuvres particulières des différentes armes. Nous nous en sommes occupé dans notre livre premier.

Pour l'infanterie, la tactique élémentaire comprend l'instruction de détail, c'est-à-dire les écoles du soldat, de la compagnie et du bataillon.

Pour la cavalerie, elle comprend les écoles du cavalier, de la compagnie et de l'escadron.

Pour l'artillerie, le service des bouches à feu et les manœuvres de batteries.

La grande tactique s'applique plus particulièrement aux mouvements d'ensemble et aux manœuvres que l'on exécute avec les trois armes réunies.

Elle comprend tout ce qui a rapport aux évolutions de divisions et d'armées.

On peut la définir, l'art de disposer et de faire mouvoir les troupes sur le champ de bataille.

La grande tactique comprend quatre parties principales :

1o. L'étude des positions militaires ;

2o. Celle des ordres de bataille ;

3o. Celle des marches tactiques ;

4o. Celle des batailles.

Elle s'applique donc en général à l'étude des champs de bataille et de tout ce qui s'y passe. Nous y reviendrons plus tard. En ce moment nous nous contenterons d'indiquer ce que c'est que le champ de bataille, et quels sont les principaux accidents que l'on y rencontre, ainsi que l'influence du terrain sur les opérations tactiques.

Indépendamment de cette influence particulière, dont nous nous occuperons plus tard, la tactique subit encore des influences générales.

Ces influences sont de trois espèces :

1o. La tactique d'un peuple subit l'influence de son caractère particulier ;

2o. Elle subit l'influence de la nature de ses armes ;

3o. Enfin elle subit celle de la forme de son gouvernement.

Chaque peuple a son caractère particulier, qu'il doit à son climat, a la nature du pays qu'il habite, à son origine, à ses traditions, à sa religion, etc. Ce caractère particulier exerce évidemment une certaine influence sur sa manière de combattre.

Les Français sont vifs, impétueux, impressionnables. Par suite ils affectionnent l'offensive. Ils aiment le combat en marchant et en manœuvrant. Ils emploient surtout les formations en colonnes et en tirailleurs, comme méthode habituelle de guerre.

Le combat en tirailleurs, dit le général Mathieu Dumas, plaît au soldat français par sa mobilité et par la liberté qu'il lui laisse. Il l'aguerrit promptement ; il l'accoutume à mépriser le danger, et il ne le rend que plus ferme, quand il doit combattre en ligne ou dans un poste fermé.

Les admirateurs de Frédéric le Grand avaient commis une faute dans le siècle dernier, en voulant imposer à l'armée française la tactique linéaire qui réussissait avec les Allemands et les Anglais.

Ces derniers sont calmes, patients, peu susceptibles d'enthousiasme, mais en même temps difficiles à décourager. Ils aiment le combat de pied ferme et les formations régulières. Leur tactique habituelle se trouve ainsi en rapport avec leur caractère particulier.

Ils excellent dans la défense des positions. Ils en ont donné des preuves nombreuses aux Français, dans la guerre d'Espagne.

Ils en ont donné une dans la guerre d'Orient sur les hauteurs d'Inkerman.

Enfin les Russes sont remarquables par leur tenacité, dont ils ont donné des preuves dans toutes les guerres.

En raison de la longue durée du service militaire en Russie, les soldats n'ont plus d'autre patrie que leurs régiments. Ils s'attachent à leurs drapeaux, comme un paysan s'attache au clocher de son village. Par suite les Russes emploient habituellement des formations profondes, lourdes, mais très solides et qu'il faut démolir à coups de canons pour les faire disparaître du champ de bataille.

Les principes de la grande tactique sont aujourd'hui à peu près les mêmes dans toute l'Europe. Les règlements de manœuvres des différents peuples ont de grandes analogies.

Mais dans l'application, le caractère propre de chaque peuple influe sur sa manière de combattre, et amène pour lui l'emploi fréquent, habituel, de certaines formations et de certaines manœuvres qui forment alors sa méthode particulière de guerre.

Telle est la première influence que subit la tactique.

Elle subit ensuite l'influence de la nature des armes.

Les nations les plus riches et les plus industrieuses paraissent sur le champ de bataille avec des armes supérieures, et elles doivent en partie la victoire à cette supériorité ; la supériorité tactique contribue considérablement au gain des batailles.

La confiance en soi, l'impétuosité, le fanatisme même, font opérer de grandes choses ; mais ils ne suffisent pas, dit le général Gérard.

Le courage froid, une discipline de fer, des hommes aussi inébranlables que des rochers, et qui se font tuer sur place, ne suffi-

sent pas non plus, témoin les Russes. Il faut ce que ne remplacent jamais ni le fanatisme guerrier, ni une discipline vigoureuse, il faut une *tactique supérieure*. C'est elle qui assure le succès.

Les combinaisons les plus audacieuses, ou si l'on aime mieux, les plus savantes, ne sont rien, si l'on n'y joint la supériorité tactique. Nous disons de plus, dans la plupart des cas, celle-ci suffit, car le dernier mot de la guerre c'est *la bataille*.

Les grands généraux et les grands guerriers ont été avant tout de grands tacticiens. Ils ont eu des troupes mieux armées ou mieux exercées, ou bien combattant suivant des méthodes et des principes nouveaux ou plus parfaits, inconnus à leur ennemi.

Cela est vrai pour l'antiquité comme pour les temps modernes.

L'histoire nous apprend que si Alexandre, Annibal, César, vainquirent, c'est parce que leurs troupes, dans l'ensemble des mouvements comme dans les détails de manœuvres, avaient été exercées d'après des méthodes et des règles tactiques encore inconnues à leurs ennemis, et plus parfaites que celles dont ceux-ci se servaient.

Frédéric le Grand, roi de Prusse, maître d'une nation de 4,000,000 d'âmes et d'un territoire pauvre, résista durant sept années à la coalition de 3 puissances, l'Autriche, la France et la Russie ; il sortit triomphant de cette lutte gigantesque.

Frédéric vainquit l'Europe par la supériorité de sa tactique.

L'infanterie prussienne était aussi la meilleure de l'Europe pour l'armement, la charge et les feux. A cette époque la formation d'une armée en bataille consistait en deux longues lignes d'infanterie, terminées par deux ailes de cavalerie ; il n'y avait pas de réserve. La difficulté était de placer cette longue ligne. L'art de manœuvrer n'était pas encore né. Il fallait 24 heures pour prendre position. Et une fois placé le général n'aurait pas osé la quitter en face d'un danger quelconque. Le mérite du roi de Prusse est d'avoir prévu tout le parti qu'on pouvait tirer contre ces lourdes masses de troupes manœuvrières, de troupes assez instruites en un mot pour manœuvrer devant l'ennemi.

Frédéric opéra une véritable révolution dans la tactique de l'infanterie en introduisant la formation et le déploiement des colonnes.

Sous la main de ses généraux, ses colonnes se prêtèrent à une foule de combinaisons inconnues jusqu'alors—changements de front, échelons, passage de ligne etc., etc.

L'ordre mince était seul admis comme ordre de combat. Les bruyères de Berlin virent souvent 20 bataillons, dont l'étendue était de 4000 mètres, opérer une marche de bataille de 1200 pas.

La force de l'armée prussienne consistait en ce qu'elle était plus mobile que ses rivales.

Elle était aussi mieux armée et son feu était plus vif. Lors donc qu'on interroge l'histoire, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sur la cause des grands succès militaires, elle répond presque toujours que ces causes sont dues à la *supériorité tactique des troupes victorieuses* et à la supériorité des armes.

Dès lors malheur à la nation qui laissera péricliter son armée et négligera de la maintenir à la hauteur de la science.

Il est probable que la tactique moderne se modifiera par suite de l'invention des armes rayées. Mais on ne pourra pas plus aujourd'hui qu'autrefois décider la victoire en se fusillant de loin. Les batailles ne seront pas davantage que par le passé, des duels à la carabine.

Il faudra toujours manœuvrer et finir par aborder l'ennemi. Comme précédemment, la victoire restera à l'armée la plus mobile, la plus manœuvrière, à celle qui aura une tactique et des armées supérieures.

Et cette tactique devra être bien en rapport avec le caractère particulier de la nation et avec la nature de ses armes.

Elle sera aussi en rapport avec la forme de son gouvernement, parce que c'est là, pour ainsi dire, la représentation de la cause pour laquelle on combat.

Montesquieu distingue trois espèces de gouvernement :
Républicain, monarchique et despotique.
Le principe de chacun d'eux est différent.
Pour le premier, c'est la vertu.
Pour le second, l'honneur.
Pour le troisième, la crainte.

Ces trois principes exercent une grande influence sur le rapport des citoyens, soit avec leur gouvernement, soit entre eux.

Ils en exerceront évidemment une très-grande sur la manière de combattre du peuple auquel ils s'appliquent.

La forme républicaine, ou tout au moins libérale, développera le courage individuel et conduira aux tirailleurs en grande bande. C'est ainsi qu'en 1793, les Français adoptèrent une tactique offensive basée sur l'emploi des grandes bandes de tirailleurs soutenues par des colonnes : tactique qui était en rapport non-seulement avec leur caractère particulier, mais encore avec l'élan et l'enthousiasme inspirés à leurs soldats par la forme de leur gouvernement.

La forme despotique conduira aux formations rigides, à la tactique automatique, à celle de Frédéric, où le soldat ne combat plus comme un homme, mais comme une machine, toujours sous la canne de son instructeur.

Au moment d'une entrée en campagne, la méthode de guerre que l'on se propose d'adopter doit être telle qu'elle surprenne l'ennemi, qu'elle ne soit pas prévue par lui à l'avance, et surtout qu'elle agisse par les contraires, opposant le feu au choc, la solidité à l'élan, la rapidité à la lenteur, les manœuvres à l'immobilité.

VI.

Des champs de bataille, combinaisons et manœuvres tactiques.

Nous avons vu que la grande tactique était l'art de disposer et de faire mouvoir ses troupes sur un champ de bataille.

Nous allons voir, d'une manière générale, ce qu'est le champ de bataille.

Nous supposons deux armées en présence et sur le point de procéder à un engagement. L'une d'elles, la plus faible, est sur la défensive, et occupe une position défensive, c'est-à-dire une surface de terrain couverte par des obstacles qui ajoutent à sa force.

L'autre armée, la plus forte, qui a l'offensive, occupe une posi-

tion offensive, c'est-à-dire une position telle que, tout en étant à l'abri d'une attaque inattendue, cette armée puisse déboucher avec avantage pour attaquer la position opposée.

Les deux armées sont donc vis-à-vis l'une de l'autre, attendant le moment d'en venir aux mains.

Cette situation dure quelquefois plusieurs heures, d'autres fois une nuit, d'autres fois encore plusieurs jours, comme à Austerlitz.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble des positions des deux armées, l'espace vague qui les sépare, et sur lequel doit avoir lieu le choc de leurs divers éléments, une zône de terrain sur chaque flanc, soumise à l'action de l'artillerie et pouvant devenir le théâtre de quelques manœuvres, enfin les derrières des deux positions jusqu'aux limites où cesseront les opérations de la bataille proprement dite, voilà le *champ de bataille.*

Pour des petites armées, c'est-à-dire pour des armées au-dessous de 60,000 hommes, le champ de bataille aura 16 ou 20 milles carrés.

Pour de grandes armées, fortes de 100,000 hommes par exemple, le champ de bataille aura une étendue de 10, 15, 20 lieues carrées.

Ses limites sont ordinairement indiquées par les obstacles qui servent d'appuis aux flancs de l'ordre de bataille défensif, comme un grand cours d'eau, une chaîne de montagnes, un marais, etc.

Un champ de bataille présente des accidents de toute espèce. Les positions des deux armées sont formées par la combinaison de ces accidents.

Ce sont des fermes, des châteaux, des villages, des bouquets de bois, des défilés, des chaînes de hauteurs, des ruisseaux, des marais, etc.

Relations tactiques.—Les relations que l'on établit entre les troupes sur le champ de bataille s'appellent *relations tactiques.*

Elles lient, elles roulent pour ainsi dire entre elles les diverses parties d'un ordre de bataille de manière que tous les éléments de l'armée s'appuient mutuellement et que l'ennemi ne puisse pas se glisser entre eux.

On entend la liaison des troupes de la manière suivante :

Dans un bataillon, les hommes seront coude à coude.

Dans une brigade, les bataillons seront séparés seulement par les intervalles réglementaires.

Dans une division, les brigades seront également liées entre elles, mais en tenant compte des formes du terrain et de l'emplacement des différentes armes.

Les intervalles entre les divisions ne peuvent pas être arrêtés d'une manière absolue, mais il faut toujours que ces diverses unités soient bien liées les unes aux autres et que l'ennemi ne trouve pas entre elles de lacunes dont il pourrait profiter.

Les relations tactiques ne doivent pas seulement exister dans le sens du front de l'armée, mais encore dans le sens de la profondeur de l'ordre de bataille.

Ainsi la deuxième ligne est généralement placée à 200 ou 300 mètres derrière la première et peut marcher rapidement à son secours, soit pour la soutenir, soit pour la relever.

La réserve est à 1000 ou 1200 mètres de la ligne de bataille, mais les communications entre elles ont été assurées à l'avance.

Les mêmes relations doivent exister encore entre les différentes armes.

La cavalerie est aux ailes ou derrière les deux lignes de l'infanterie.

Celle des ailes appuie les flancs de l'infanterie, et en même temps elle en reçoit protection ; c'est derrière cette infanterie qu'elle vient se rallier dans le cas d'une charge malheureuse.

L'artillerie (indépendamment, bien entendu, de celle conservée en réserve) est disposée par batteries sur les points saillants et favorables de la position aux ailes et sur le centre.

Ainsi donc, les relations tactiques, c'est-à-dire, les relations que l'on établit entre les troupes sur les champs de bataille, sont basées sur les mêmes principes que les *relations stratégiques*, c'est-à-dire, que les relations établies entre les troupes sur les théâtres d'opérations.

Les uns et les autres ont pour but de disposer les troupes de manière qu'elles se soutiennent mutuellement et que l'ennemi ne puisse pas s'interposer entre elles.

Combinaisons tactiques.—Les combinaisons tactiques sont celles que l'on forme sur le champ de bataille.

Elles doivent toujours remplir deux conditions principales :

1o. Il faut, dans ces combinaisons, que l'armée couvre ses lignes de retraite, au moyen d'une direction convenable donnée à la ligne de bataille ;

2o. Il faut que le corps d'attaque soit plus fort que le corps ennemi qui lui est opposé sur le point décisif du champ de bataille.

Il y a deux espèces de combinaisons tactiques :

Les combinaisons tactiques offensives ;

Et les combinaisons tactiques défensives.

Les combinaisons tactiques offensives ont pour but d'attaquer l'ennemi, de le chasser de sa position et de l'occuper à sa place.

Les combinaisons tactiques défensives ont pour but de résister aux diverses attaques de l'ennemi.

Nous verrons plus loin comment on les exécute.

Les diverses attaques employées sur les champs de bataille sont :

Des attaques d'ailes ;

Des attaques centrales ;

Des attaques de flanc ;

Ou des attaques de revers.

Souvent on combine ces attaques deux à deux, et les combinaisons dont on trouve le plus d'exemples sont les suivantes :

Une attaque d'aile combinée avec une attaque centrale.

Une attaque d'aile combinée avec une attaque de flanc.

Une attaque sur chaque aile.

Enfin une attaque d'aile ou de flanc combinée avec une attaque de revers.

Telles sont les principales combinaisons tactiques dans l'offensive. Et la résistance à ces diverses attaques donne lieu aux principales combinaisons tactiques défensives.

Un officier supérieur ou général a besoin de trois qualités principales :

1o. Il doit savoir juger, apprécier et employer utilement le terrain ;

2o. Il doit posséder la faculté d'évaluer rapidement les distances, afin de régler en conséquence l'effet des différentes armes ;

3o. Enfin il doit avoir une connaissance parfaite et une grande habitude des manœuvres pour faire mouvoir convenablement les diverses unités tactiques.

L'exécution des combinaisons tactiques est généralement moins difficile que le choix qu'il faut en faire.

Manœuvres tactiques.—Celles-ci consistent dans les moyens que l'on emploie pour passer d'une formation à une autre.

Les manœuvres tactiques doivent être simples, rapides, faciles à comprendre et à exécuter.

Elles doivent surtout être rapides, parce que c'est un moment dangereux à passer. Et pendant l'exécution de la manœuvre, chacun des éléments qui l'exécute doit pouvoir prendre à tout instant une formation défensive.

Les manœuvres tactiques doivent s'exécuter avec vigueur, adresse, solidité, rapidité, aplomb et précision. Elles ont une grande importance, elles assurent généralement le succès à l'armée qui les exécute le mieux.

C'est par elle qu'ont triomphé de leurs adversaires Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric et Napoléon le Grand.

VII.

Des frontières.

Nous avons vu les différents théâtres sur lesquels les armées sont appelées à opérer.

Nous allons étudier dans ce chapitre les *frontières.*

On appelle frontières, en général, des zônes de terrain situées aux extrémités du territoire, sur lesquelles on réunit les troupes avant les opérations, soit dans le cas d'une guerre offensive, pour être le plus près possible de l'ennemi, soit dans le cas d'une guerre défensive, pour couvrir son propre pays contre une invasion.

Dans ce dernier cas, il est évident que plus on commence les opérations loin de la capitale, plus on a de chances pour la défendre.

On distingue trois espèces de frontières :

La frontière politique ;

La frontière naturelle ;

La frontière militaire.

La frontière *politique* est une ligne dont la direction et les inflexions sont variables, mais dont tous les points sont indiqués géographiquement et matériellement sur le terrain.

La frontière est *naturelle*, quand la ligne déterminée par les traités est formée avec un fleuve, avec la crête d'une chaîne de montagnes avec les côtes de la mer ; en un mot, avec un grand obstacle naturel.

On appelle enfin *frontière militaire*, la zône de terrain sur laquelle une nation rassemble ses moyens de guerre, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. Cette zône a une profondeur variable qui dépend de sa constitution géographique et en même temps de la manière de faire la guerre.

Le défense d'une frontière est basée sur des moyens mobiles, c'est-à-dire sur des armées ; et sur des moyens fixes, c'est-à-dire sur des obstacles naturels et artificiels.

Les obstacles naturels et artificiels que l'on rencontre sur les frontières sont les suivants :

1o. Les *déserts*. Ce genre de frontière est évidemment le meilleur, sous le rapport de la sécurité.

2o. La *mer*. Sur une frontière maritime, l'on n'a à craindre que les bombardements et les débarquements.

3o. Puis viennent les *chaînes des hautes montagnes*. Les frontières formées par des montagnes sont avantageuses, parce que l'aridité du sol, le froid qui règne sur les sommets, la fatigue que l'on éprouve pour y parvenir, tout éloigne l'homme de ces grands accidents naturels. Les chaînes des montagnes n'offrent qu'un petit nombre de débouchés réellement praticables aux armées. Les intervalles sont impraticables, ou ne présentent que des sentiers de pâtres, bon tout au plus pour des tirailleurs d'infanterie.

Les parties intermédiaires de ces chaînes ne sont pas complètement inaccessibles ; mais elles présentent de grandes difficultés.

Ordinairement, quand il y a plusieurs débouchés partant de cols rapprochés les uns des autres, ils suivent des vallées convergentes et viennent se réunir à une certaine distance en arrière. Cette disposition est évidemment avantageuse pour la défensive.

4o. Après les montagnes, nous trouvons comme obstacles naturels, sur la limite extrême des frontières, les *fleuves*. Ils sont moins avantageux que les montagnes, parce que les débouchés ne sont pas aussi bien déterminés à l'avance, et qu'il faut, par suite, surveiller tous les points du cours d'eau pour ne pas être surpris par l'ennemi.

Les fleuves forment cependant de bonnes frontières, quand l'art vient au secours de la nature, et quand des places disposées avec méthode assurent et défendent les débouchés.

Nous observerons que les cours d'eau ont toujours été considérés comme des obstacles considérables. Le passage d'un cours d'eau a toujours été une opération délicate et difficile.

5o. Nous trouvons enfin après les fleuves, les forêts, cet obstacle est inférieur aux précédentes. Nous y reviendrons.

Tels sont les obstacles créés par la nature pour séparer les peuples entre eux. Ces obstacles forment le premier élément de la force des frontières.

Des obstacles artificiels.—Le deuxième élément de la force des frontières, comprend les obstacles artificiels, c'est-à-dire les obstacles créés par la main des hommes.

Ces obstacles sont :

1o. Les places et les forts ;
2o. Les camps retranchés ;
3o. Les lignes fortifiées ;
4o. Les inondations ;
5o. Les places du moment ;
6o. Les positions défensives.

Nous les examinerons successivement.

Des places.—Les places servent de dépôts pour le matériel des armées. Elles assurent les communications et, suivant leurs dimen-

sions, elles deviennent un réfuge pour un nombre de troupes plus ou moins considérable.

Mais en même temps, elles affaiblissent l'armée active, de sorte qu'il ne faut pas les multiplier inutilement.

Leur importance a varié avec la nature de la guerre et avec les diverses époques. Cette importance était considérable au temps où l'on faisait surtout la guerre de siége. Elles sont bien moins importantes à présent où l'on fait des guerres de manœuvres.

Elle est toujours immense dans une guerre nationale, parce qu'alors les places servent d'appui aux levées en masse. On distingue généralement trois espèces de places, en les classant d'après leur importance et leur grandeur, ou d'après leur nombre de fronts.

1o. Il y a des places secondaires, postes, forts, têtes de pont, gardant les défilés des montagnes, les passages des cours d'eau et appuyant généralement la première ligne de défense ;

2o. Les places principales correspondant à une zône de frontières, servant de dépôts et appuyant les manœuvres des armées ;

3o. Enfin les capitales et les très-grandes places, servant de vastes entrepôts, de camps retranchés et de réduits pour les théâtres d'opérations.

Des camps retranchés.—L'usage des camps retranchés nous vient des Turcs, qui faisaient un grand usage des camps retranchés en palanques. Ce sont de vastes étendues de terrain que l'on entoure d'ouvrages, que l'on appuie à des places fortes ou à de grands obstacles naturels, et que l'on dispose sur les points stratégiques les plus importants. Ils sont destinés à abriter une armée défensive, en lui permettant de se réorganiser si elle a été battue. En même temps, ils favorisent la défense active et les retours offensifs contre l'ennemi.

La première condition d'un camp retranché, c'est d'être placé sur un point stratégique véritablement important.

L'importance des camps retranchés pour la défense des états est aujourd'hui reconnue dans toute l'Europe. Chaque puissance a préparé les siens.

Des lignes fortifiées.—Après les camps retranchés viennent les *lignes fortifiées*, employées dans le siècle dernier, mais qui ne le

sont plus guère aujourd'hui. Elles n'ont jamais été attaquées sans être forcées, et Feuquières disait que, chargé de les défendre, il aimerait mieux le faire du dehors que du dedans.

Le seul cas où des lignes puissent encore être utiles, c'est quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une grande étendue de pays, et qu'elles sont soutenues par des places ou de gros postes fortifiés.

Des inondations.—Ce sont de vastes étendues d'eau, de plusieurs lieues de longueur, occupant tout un fond de vallée et tendues au moyen d'écluses de retenue couvertes par des places.

Des places du moment.—Ce sont des villes ouvertes que l'on entoure d'ouvrages de campagne, auxquelles l'on donne une enceinte et une garnison, et qui jouent momentanément le rôle de places fortes dans les opérations.

Elles contiennent des magasins, des dépôts ; on les établit, par exemple, au moment d'une invasion et sur les points où l'on voudrait avoir des places fortes.

Des positions défensives.—Enfin les frontières présentent encore des *positions défensives*, situées à portée des places fortes et des débouchés principaux. On les choisit et les fortifie à l'avance. On y concentre ses forces actives au début des opérations.

Tels sont les moyens fixes de défense que présentent les frontières, moyens naturels ou artificiels.

Chaque état peut se diviser en un certain nombre de théâtres d'opérations.

Sur chacun de ces théâtres, on répartit les places fortes d'après les principes suivants :

1o. On crée d'abord une ligne défensive sur la limite extrême du pays, en profitant habilement des obstacles naturels et en fortifiant les principaux défilés. Les places établies sur cette ligne sont destinées à arrêter ou au moins à retarder les premières attaques de l'ennemi, si l'on est sur la défensive. Elles doivent servir de dépôts et constituer la base d'opérations quand on prendra l'offensive.

2o. Dans l'intérieur, on s'assure des passages les plus importants

des cours d'eau ou des chaînes de montagnes, et on prépare d'avance leur organisation en ligne de défense.

3o. Sur chaque frontière, ou sur chaque théâtre d'opérations, on établit une grande place ou un camp retranché, devant servir de pivot stratégique ou de point d'appui à l'armée opérant sur cette frontière.

4o. Enfin la capitale de l'Etat doit être enveloppée d'une enceinte bastionnée, capable de résister à des moyens de campagne, et sous ses murs, ou tout au moins à portée, il doit y avoir un grand camp retranché, destiné à devenir le réduit de la défense du pays et où se passera le dernier acte de la campagne.

" Les fortifications de Paris, dit à ce sujet le maréchal Marmont, " ont fait plus pour la force de la France que n'aurait pu faire un " grand accroissement de territoire."

Voilà les principes généraux qui président aujourd'hui à l'organisation de la défense de frontières.

Ainsi que nous l'avons dit, on les considère comme de vastes théâtres d'opérations, sur lesquels on distribue les places fortes d'après l'étude des points et des lignes stratégiques, et d'après l'examen des bassins de rivières, des chaînes de montagnes et de tous les accidents naturels que l'on y rencontre.

La défense d'un pays est toujours basée sur les places et les armées, c'est-à-dire sur des éléments fixes et sur des éléments mobiles. Autrefois le rôle principal était aux places, aujourd'hui il est aux armées.

Des fontières maritimes.—Sur une frontière maritime, on a à craindre les débarquements et les bombardements.

On s'oppose aux uns et aux autres au moyen d'éléments de défense mobiles et d'éléments fixes.

Les éléments mobiles sont :

1o. Des corps d'observation, des détachements formés par la réunion de garnisons de plusieurs places, etc.

2o. Des escadres et des bâtiments de guerre.

Les éléments fixes sont des places fortes, des batteries de côtes et des postes garde-côtes.

Sur chaque mer, il faut avoir une grande place, avec un port sûr,

une rade, des arsenaux, etc., pour équiper, abriter et réunir une escadre.

Les batteries de côtes sont établies sur les caps et sur les points dominants: elles tiennent éloignés les vaisseaux ennemis et protégent le cabotage.

Enfin les postes garde-côtes et les vigies, relient entre eux les divers moyens de défense, troupes de terre, escadres, places et batteries. Ils donnent avis des mouvements de l'ennemi.

Voyons les moyens que l'Angleterre a organisés et qu'elle perfectionne pour la défense de ses côtes.

Les côtes de la Grande-Bretagne ont été divisées en 11 arrondissements, dont les points de partage sont les points saillants du littoral.

Chaque arrondissement est commandé par un capitaine de vaisseau.

Les moyens de défense fixes sont :

1o. Des batteries de côtes, des forts, des postes garde-côtes et des vigies ;

2o. Chaque arrondissement a un port de refuge, vaste, d'un accès facile, bien couvert par des ouvrages de fortification et présentant des ressources pour l'équipement des escadres.

Les moyens de défense mobiles sont :

1o. Des corps de troupe, troupes de ligne, milices, volontaires, douaniers, etc.;

2o. Chaque arrondissement possède un vaisseau à hélice à petite vitesse appelé block-ship, attaché au port de refuge et portant le guidon du commodore. Il y a de plus un certain nombre de canonnières ;

3o. Puis, comme réserve générale, il y a l'escadre du canal, composée de dix vaisseaux à hélice à grande vitesse, avec des frégates et des corvettes.

L'ensemble de ces moyens de défense est relié par un télégraphe électrique de ceinture.

Il le sera un jour par un chemin de fer également de ceinture, destiné à transporter rapidement des troupes et de l'artillerie.

VIII.

Des siéges considérés dans leurs rapports avec les armées actives.

Les opérations offensives s'adressent généralement aujourd'hui aux armées. Quand celles-ci sont battues, les places tombent ordinairement d'elles-mêmes, cependant on fait encore très souvent des siéges.

Tout récemment, nous avons eu les siéges d'Alger, d'Anvers, de Rome, et de Sébastopol.

L'art de diriger les siéges appartient à la fortification ; mais c'est la stratégie qui indique leur nécessité ; c'est elle qui désigne les places qu'il faut absolument assiéger, et celles au contraire que l'on peut se contenter de masquer en passant outre. C'est elle encore qui, dans l'organisation de la défense d'un Etat, indique les emplacements stratégiques où l'on doit construire les places fortes.

Les places bien situées dans ce cas sont aussi utiles que les places mal situées sont nuisibles, en affaiblissant l'armée et en occasionnant de grandes dépenses.

Dans tous les cas, un siége demande toujours deux armées :

Une armée de siége proprement dite, forte autant en infanterie, qu'en artillerie et génie, avec un matériel proportionné à l'importance de l'opération ;

Et une armée d'observation destinée à couvrir le siége et à contenir les attaques que l'ennemi pourrait tenter avec une armée de secours.

C'était ainsi au siége de Mantoue en 1798, au siége de Dantzig en 1807.

Enfin à Sébastopol, où l'armée d'observation bordait la Tchernaïa.

Autrefois l'armée de siége s'enfermait dans des lignes ; aujourd'hui les lignes sont proscrites et remplacées par les positions

militaires que les différents corps de l'armée de siége occupent autour de la place.

L'armée d'observation s'établit à une certaine distance, en arrière d'une ligne de défenses.

Elle surveille les forces actives de l'ennemi.

Elle utilise les ressources du terrain.

Elle ne doit pas être trop éloignée, pour que l'armée de secours ne puisse pas se glisser entre elle et l'armée de siége.

Voilà la disposition générale des armées actives pour les siéges.

Quant au rôle des troupes, il comprend les opérations suivantes :

L'investissement ;

L'ouverture de la tranchée ;

L'établissement des parallèles et des cheminements ;

La construction des batteries ;

Le couronnement du chemin couvert et l'établissement des batteries de brèche ;

Enfin les assauts.

La défense comprend les opérations inverses.

IX.

Influence du terrain sur les opérations militaires.

Le terrain a exercé de tout temps une certaine influence sur les opérations militaires.

Dans les guerres civiles et dans les guerres nationales, la connaissance seule des localités a souvent assuré les succès de quelques partisans déterminés contre des armées entières.

Dans l'antiquité, nous retrouvons l'application, sur le terrain, des principes de la stratégie moderne. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la retraite des dix mille, l'expédition d'Alexandre, celles d'Annibal, enfin les campagnes de César.

L'influence du terrain sur les opérations tactiques des anciens

se reconnait moins facilement ; ils recherchaient généralement les plaines pour y établir leur ordre de bataille, qui présentait beaucoup d'épaisseur et peu d'étendue.

Cependant l'histoire nous montre Léonidas occupant un défilé pour arrêter l'armée des Perses ; Decius devant les Samnites, sauvant l'armée Romaine par l'occupation d'une hauteur ; Fabius prenant de fortes positions pour observer Annibal, et enfin ce dernier lui-même profitant habilement des formes du terrain pour disposer ses troupes sur les bords du lac Trasimène et pour y accabler Flaminius.

Le terrain jouait donc un grand rôle dans les opérations des anciens.

Au moyen-âge l'art était peu de chose, la prouesse était tout.

Il ne faut chercher à cette époque ni stratégie ni tactique, et la connaissance du terrain était profondément dédaignée, dédain du reste qui fut si fatal aux armes françaises à Crécy, à Poitiers, à Azincourt.

A la renaissance de l'art militaire, on voit renaître avec Gustave-Adolphe l'influence du terrain sur les opérations.

Bientôt Turenne et Montecuculli se font une guerre de positions; puis Luxembourg, Eugène, Marlborough, combinent tous leurs mouvements d'après la configuration de leur échiquier.

Nous trouvons ensuite dans les campagnes de Frédéric une foule d'exemples où le choix du terrain et des positions a déterminé le succès.

Après la guerre de sept ans, l'influence du terrain devient même trop considérable. On sacrifie la science du mouvement des troupes à l'occupation des principaux accidents du sol. Les batailles ne sont plus que des affaires de postes.

Sous Napoléon, la connaissance du terrain devint plus que jamais la base de toutes ses entreprises ; mais en même temps on sut y joindre la science du mouvement des troupes.

On voit alors les armées se mouvoir avec rapidité sur les théâtres d'opérations et sur les champs de bataille, tout en profitant habilement des accidents du sol pour couvrir leurs mouvements ou pour augmenter leur force.

Aujourd'hui, il en est encore de même.

La connaissance du terrain sert de base à toutes les entreprises militaires.

C'est d'après ses formes et ses divers accidents que l'on combine toutes les opérations stratégiques et tactiques.

Nous examinerons son influence à ces deux points de vue.

Au point de vue stratégique, les formes du terrain entraînent machinalement le cours des opérations.

Les armées suivent presque toujours les vallées, parce qu'elles y trouvent des communications faciles et des ressources de toute espèce.

Elles s'arrêtent sur certaines positions qui leur donnent des avantages pour l'offensive ou pour la défensive, et ces positions sont presque toujours les mêmes; elles semblent dominer le cours de la guerre et être le rendez-vous des armées.

Pendant des siècles entiers, et des guerres successives, on a vu les combats décisifs se livrer presque toujours sur les mêmes champs de bataille.

Par exemple, six grandes batailles furent livrées à Fleurus, trois à Cassel, quatre à Soissons, deux à Leipzig, deux à Lutzen ; et les noms de Magenta, de Turbigo, de Buffalora, de Solférino, de Castiglionne, etc., etc...., se retrouvent à la fois dans les campagnes de 1796, de 1800, de 1849 et de 1859.

Ainsi donc, les formes du terrain entraînent le cours des opérations stratégiques et amènent toujours, presque machinalement, les armées sur les mêmes champs de bataille.

Au point de vue tactique, le terrain présente les propriétés suivantes :

Il cache la force, la position et les mouvements des troupes ; il rend les approches plus difficiles, et par conséquent il empêche l'ennemi d'aborder une ligne de bataille avec rapidité et en ordre ;

Il protége plus ou moins contre l'effet des projectiles ennemis ;

Il favorise l'action de notre propre feu.

Sur un champ de bataille, les moindres mouvements de terrain sont importants. Un retranchement de quelques pieds, qui s'aper-

çoit à peine, abrite parfaitement le soldat contre le ravage de l'artillerie, ou au contraire l'y expose.

Les moindres ondulations suffisent pour briser les lignes de bataille, rompre la symétrie des manœuvres ou intercepter la vue.

On voit, d'après les considérations qui précèdent, que l'étendue du terrain, aux deux points de vue stratégique et tactique, est fort importante.

Cette étude présente deux parties : la reconnaissance des divers accidents du sol et leur appréciation militaire.

On apprécie le rôle de ces mêmes accidents et les avantages ou les inconvénients qu'ils présentent, soit pour l'offensive, soit pour la défensive.

Nous allons donner quelques principes relatifs à cette appréciation.

Un officier habile, dit le maréchal de Saxe, doit savoir profiter de toutes les différentes situations que la nature lui présente ; c'est-à-dire des plaines, des montagnes, des chemins creux, des chaînes d'étangs, des rivières, des ruisseaux, des bois, et d'une infinité d'autres choses dont l'officier intelligent se sert merveilleusement dans l'occasion.

Des déserts.—Les déserts peuvent servir de limites à un théâtre d'opérations. Ils sont praticables dans certaines conditions.

Considérés au point de vue stratégique, ils limitent généralement les opérations des armées. Au point de vue tactique, ils exercent une certaine influence sur les formations des troupes.

De la mer.—La mer peut également servir de limite à un théâtre d'opérations. Par suite elle peut servir d'appui au flanc d'une armée qui accomplit des mouvements stratégiques.

La mer peut aussi servir de limite à un champ de bataille. Et alors l'armée maîtresse de la mer pourra, au moyen de ses flottes, tourner ou inquiéter l'une des ailes de l'armée ennemie, comme les canonnières anglaises à Aboukir, comme la flotte des alliés à Alma.

Des voies de communication.—Les voies de communication

jouent un grand rôle en stratégie, car tous les mouvements stratégiques s'exécutent sur des routes.

Parmi ces routes, les unes perpendiculaires aux frontières, conduisant aux extrémités du territoire, deviennent *des lignes d'opérations.*

Les autres, parallèles aux frontières, deviennent pour les armées des *lignes de communication.*

Les chemins servent aux mouvements des troupes. Les sentiers ont souvent une grande importance.

On a encore comme voies de communication, les lignes de fer.

Elles ont une très grande importance en stratégie. Elles servent aux mouvements rapides des troupes et particulièrement des réserves d'élite, au transport des vivres et du matériel.

Dans l'offensive, elles peuvent alimenter de loin la base d'opérations.

Dans la défensive, elles peuvent apporter sans cesse à l'armée des renforts et des approvisionnements que l'on pourra par suite réunir beaucoup plus en arrière et beaucoup plus loin de l'ennemi qu'on ne le faisait autrefois.

Voilà le rôle stratégique des voies de communication.

En tactique, elles servent aux mouvements des colonnes ; leurs intersections forment des clefs de positions, mais leur rôle est moindre qu'en stratégie.

Des défilés.—En stratégie, les défilés tels que les ponts sur les rivières, les gorges dans les montagnes, les passages dans les bois, constituent des points importants dont il faut tenir compte et dont les armées cherchent à s'assurer la possession.

En tactique, le passage d'un défilé est toujours une opération délicate.

Des lieux habités.—En stratégie, les grandes villes, qui sont en même temps des centres de ressources et de richesses de toute espèce, forment *des points stratégiques importants :* elles servent d'appui ou de but aux opérations.

Les bourgs et les petites villes peuvent servir de *places du moment.* On les organise alors défensivement, on y réunit des

magasins, des approvisionnements, des manutentions. On y crée des hôpitaux. On y bâtit des fours de campagne, etc.

Les villages, les châteaux, les couvents, les fermes, etc..., peuvent, en stratégie, servir de *postes de campagne*. Ils assurent alors la ligne d'opérations. Ils contiennent les ressources nécessaires pour les troupes de passage. Ils forment des gîtes d'étape.

Sur les champs de bataille, les fermes, châteaux, villages, bourgs ou petites villes, forment par leur emplacement, leur disposition et leur construction, des obstacles naturels qui permettent à quelques troupes peu nombreuses de résister à des forces bien supérieures.

Quelques heures d'une semblable résistance peuvent amener d'immenses résultats.

Quand les obstacles dont nous parlons sont situés sur le front d'une position, ils peuvent servir de *points d'appui* à la ligne de bataille, comme le château d'Hougoumont à la bataille de Waterloo.

Quand ces points sont situés dans l'intérieur de la position, ils favorisent les mouvements rétrogrades.

Enfin, quand ils sont situés sur les abords, ils servent de *postes détachés* ou de *postes avancés*, observant l'ennemi et retardant ses premières attaques.

Des bois.—Les bois, considérés sur les théâtres d'opérations, peuvent former des lignes de défense ou servir à couvrir des concentrations d'armées.

Sur les champs de bataille, les bois mettent l'infanterie à l'abri de la cavalerie. Ils permettent de voir sans être vu. Ils masquent les mouvements des troupes. Ils dérobent leurs défenseurs aux yeux de l'ennemi, qui se trouve contraint de combattre à découvert contre des adversaires invisibles.

A la bataille d'Iéna deux bouquets de bois servaient d'appuis aux deux ailes de l'armée prussienne.

La bataille de Hohenlinden s'est passée au milieu d'un bois.

Quel que soit le rôle des bois, qu'on les emploie comme ligne de défense ou comme points d'appui sur une position militaire, on les renforce ordinairement en y faisant des abatis.

On coupe alors des arbres de moyenne grosseur, on les fait tomber du côté de l'ennemi en croisant leurs branches.

Un abatis de cette espèce ayant une certaine profondeur et flanqué par des ouvrages est à peu près impénétrable.

Des hauteurs et des montagnes.—En stratégie, les montagnes forment des lignes stratégiques. Une chaîne de montagnes, quelle que soit sa direction, forme un obstacle qui coupe en deux parties le théâtre d'opérations. Elle présente des points culminants dont il faut rester maître, parce qu'ils dominent à la fois cinq ou six vallées ; elle offre en même temps des cols d'où partent les cours d'eau, et où de tous côtés les chemins viennent aboutir.

L'armée qui occupe ces divers points peut alors passer d'un versant à l'autre de la chaîne suivant les circonstances.

Les montagnes qui se trouvent sur un théâtre d'opérations peuvent être ramenées à deux directions principales. Elles peuvent être : 1o. parallèles à la frontière ; 2o. perpendiculaires.

Dans le premier cas, l'armée, maîtresse des points de passage, peut en déboucher comme des têtes de pont, soit pour prendre l'offensive, soit pour jeter des colonnes sur les flancs de l'ennemi qui se présente devant d'autres points où l'on reste sur la défensive.

Dans le second cas, l'armée peut appuyer aux montagnes l'une de ses ailes, et, suivant les circonstances, elle peut passer d'un versant à l'autre de la chaîne. Elle peut ainsi éviter l'ennemi, si celui-ci est supérieur ; et, dans le cas où il viendrait à se séparer en deux corps, elle peut profiter de l'occasion et manœuvrer de manière à accabler une de ses fractions.

En tactique, c'est-à-dire, sur les champs de bataille, les hauteurs, en général, dominent et découvrent au loin l'ennemi.

Elles augmentent la portée des projectiles.

Elles mettent les troupes à couvert derrière leurs revers.

Elles obligent l'ennemi à des efforts pour les gravir.

Elles rendent son feu incertain et de moins d'effet.

Dans leurs parties escarpées, elles présentent des points de sûreté défendus par leur nature même.

Voilà le rôle stratégique et le rôle tactique des principaux accidents du terrain.

X.

De la guerre des montagnes.

Un théâtre d'opérations se décompose généralement en trois parties et présente trois caractères principaux.

On y trouve d'abord le pays plat, le pays ouvert, qui se trouve au fond des vallées, puis le pays varié, formant une partie intermédiaire, enfin les pays de hautes montagnes, que l'on rencontre aux limites du théâtre.

Les opérations ont lieu ordinairement sur les deux premières parties, en raison des ressources qu'elles présentent comparativement à la troisième, où de grandes armées ne sauraient vivre.

Cependant la guerre se porte aussi quelquefois dans les montagnes.

Comme le maréchal Macdonald en 1800, opérant dans les Alpes pour établir une liaison entre l'armée d'Allemagne et celle d'Italie.

Cette guerre présente des difficultés particulières. D'après le duc de Rohan, un général qui opère dans les montagnes, doit marcher, pour ainsi dire, la sonde à la main, ne jamais franchir une gorge sans s'être saisi des hauteurs et ne jamais s'avancer qu'en assurant convenablement ses derrières.

La guerre des montagnes est essentiellement défensive. La nature du pays favorise beaucoup la défense. En cas de grands revers, ce sont les montagnes qui servent de refuge aux peuples vaincus.

Avant tout, il faut déterminer la force de l'armée que l'on veut employer dans les montagnes.

Cette armée doit être de force moyenne. Trop nombreuse, elle ne saurait subsister.

Pour sa composition, cette armée comprendra surtout de l'infanterie; on y ajoutera un dixième de cavalerie, pour la surveillance,

pour porter les ordres et pour charger sur les plateaux. L'artillerie sera modifiée, allégée, et comprendra particulièrement des obusiers de montagne.

L'ordre de bataille de cette armée se composera généralement d'une chaîne de postes, suivant les sinuosités du terrain, et soutenus en arrière par des réserves.

Cette disposition est en raison de la configuration des montagnes qui présentent certaines parties inaccessibles et des débouchés peu nombreux.

De plus, cette disposition présente l'avantage de nourrir plus facilement le gros des troupes que l'on tient dans les parties basses.

Pour renforcer les positions dans les montagnes, l'art vient au secours de la nature. On coupe les routes, on fait sauter les ponts, on prépare des fougasses, on fait des abatis. Enfin on élève des ouvrages de fortification sur les points les plus importants, de manière à s'assurer les passages et à pouvoir aller partout et l'ennemi nulle part.

Comme manœuvres, on emploie beaucoup, dans les montagnes, les marches combinées, que l'on ne saurait employer que rarement en plaine. Ces marches n'offrent pas alors de danger réel, l'ennemi ne pouvant pas se jeter entre les colonnes. Il suffit que chaque colonne soit assez forte pour défendre la vallée où elle opère.

Quant au système de guerre, dans la défensive, il consiste à observer les débouchés par des détachements et à occuper une position centrale, au nœud de toutes les communications avec le corps principal. De cette manière, on peut accabler successivement les différents corps de l'ennemi, au fur et à mesure qu'ils débouchent.

Dans l'offensive, le système de guerre consiste à manœuvrer autour de l'ennemi pour le tourner. On se porte alors sur les flancs ou sur les derrières, de manière à menacer ses communications et à l'obliger de venir nous chercher et de combattre avec le désavantage du terrain.

" Le génie de la guerre de montagnes, dit Napoléon, consiste à " occuper des camps sur les flancs ou sur les derrières de l'ennemi, " en ne lui laissant que l'alternative d'évacuer ses positions sans

" combattre pour en prendre d'autres en arrière, ou bien d'en sortir
" pour attaquer."

Ces principes sont les mêmes que ceux posés deux siècles auparavant par le duc de Rohan. Ils peuvent se résumer en disant que dans les montagnes on manœuvre offensivement et que l'on combat défensivement ; que la stratégie doit être offensive et la tactique défensive.

XI.

Influence des cours d'eau sur les opérations militaires.

Cette étude fait suite à celle du rôle que joue le terrain à la guerre.

Les cours d'eau passent par les endroits les plus riches du territoire.

Les terrains qui les environnent sont les moins tourmentés. Les communications dans les vallées sont les plus nombreuses et les plus faciles ; enfin, c'est en remontant les cours d'eau que l'on trouve vers leur source des cols servant à franchir les montagnes.

Ces diverses considérations amènent les armées près des cours d'eau et font généralement de leurs bassins le théâtre des opérations.

L'influence des cours d'eau sur les opérations dépend alors de deux choses :

De leur importance ;

Et de leur direction.

L'importance d'un cours d'eau est due à sa largeur, à sa profondeur, au volume de ses eaux, à la nature de ses rives, à l'étendue et à la richesse de sa vallée, enfin aux moyens de transport ou de navigation qu'il présente. Par rapport à la direction, elle peut être parallèle aux lignes d'opérations, ou perpendiculaire à ces mêmes lignes.

Dans le premier cas, ils rendent de grands services pour les transports et ils font partie de la ligne d'opérations elle-même.

Dans le deuxième cas, ils deviennent des lignes de défense.

Quelle que soit donc leur direction, les cours d'eau exercent une grande influence sur les opérations.

En stratégie, ils forment, comme nous venons de le dire, des lignes de défense ou des lignes d'approvisionnements.

Considérés au point de vue tactique, les cours d'eau présentent des obstacles qui renforcent les positions, et ils offrent en outre sur leurs points de passage des défilés qu'il faut attaquer ou défendre.

Des cours d'eau considérés au point de vue stratégique.—Les cours d'eau, considérés sur les théâtres d'opérations, peuvent avoir, comme nous l'avons dit, deux directions principales.

Ils peuvent être :
Parallèles à la marche de l'armée,
Ou perpendiculaires.

Dans le premier cas, un cours d'eau devient une puissance auxiliaire par la ligne d'opérations.

On s'empare alors de tous les moyens de navigation que l'on rencontre et l'on s'en sert pour le transport du matériel de l'armée.

En même temps ce cours d'eau parallèle à la ligne d'opérations peut servir à appuyer l'un des flancs de la marche.

Et enfin quand on possède sur le cours d'eau des moyens de passage permanents et sûrs, c'est-à-dire des ponts couverts par des places ou par de doubles têtes de pont, on peut à volonté se couvrir du cours d'eau ou en déboucher.

Lorsque les cours d'eau sont perpendiculaires, ils servent de lignes de défense dans la défensive, ou de bases d'opérations dans l'offensive.

On appelle ligne de défense, un obstacle continu derrière lequel des troupes trouvent des avantages pour s'établir et pour résister à des forces supérieures.

Pour qu'un cours d'eau forme une bonne ligne de défense, il faut qu'il soit assez large, assez rapide et assez profond pour constituer un obstacle sérieux.

Il faut de plus qu'il soit appuyé par des places fortes, par des places du moment, ou par des têtes de pont convenablement placées.

Enfin il faut qu'il y ait un certain rapport entre la longueur de la ligne de défense et le nombre des troupes chargées de la défendre.

En général, il est difficile de trouver cette relation, parce que les cours d'eau sont invariables, tandis que les armées varient.

Ordinairement on se borne à occuper une certaine étendue du cours d'eau, en la proportionnant au nombre des troupes dont on dispose.

Quand une armée s'établit derrière un cours d'eau et qu'elle veut en faire sa ligne de défense, elle prend alors les dispositions suivantes :

1o. Elle détruit les passages, ponts et gués, qu'elle ne veut pas conserver et qui pourraient être utiles à l'ennemi ;

2o. Elle couvre par des têtes de pont ceux qui peuvent lui être utiles. Ces ponts eux-mêmes sont quelquefois coupés vers le milieu et, sur la coupure, on établit un pont-levis.

Souvent encore on renverse les parapets de ces ponts, de manière à pouvoir en battre toute la longueur avec des batteries d'enfilade.

3. Il faut ramener tous les bateaux sur la rive que l'on occupe.

4. On doit établir des batteries de position sur les points où l'ennemi pourrait vouloir tenter le passage.

5. L'on établit des postes de surveillance profitant des bouquets de bois, levées ou plis de terrain, afin de pouvoir voir sans être vus. Le reste des troupes est établi en première et seconde ligne à des distances convenables, mais placées de telle manière qu'elles puissent arriver à temps pour empêcher l'ennemi de jeter ses ponts.

Dans la défense d'un cours d'eau, il ne faut pas se contenter de rester derrière l'obstacle et de repousser les attaques de l'ennemi, il faut souvent prendre soi-même l'offensive et déboucher de ses têtes de pont pour profiter des fautes de son adversaire ou pour se jeter sur le flanc de ses lignes ou colonnes.

Nous passons au rôle tactique des cours d'eau.

Des cours d'eau considérés au point de vue tactique.—Les cours d'eau présentent sur leurs points de passage des défilés qu'il

faut défendre ou attaquer. Nous supposons que l'ennemi ait choisi un point de passage et qu'il veuille y franchir le cours d'eau, l'armée ou les troupes chargées de la défense peuvent alors s'opposer à l'opération de trois manières :

1o. En laissant passer une partie des forces de l'ennemi, en détruisant alors ses moyens de passage et en profitant ensuite du moment où cette partie est isolée pour l'anéantir ;

2o. On permet à l'ennemi de passer en totalité, mais on occupe des positions avantageuses qui l'empêchent de se déployer et qui donnent de grandes chances dans le cas d'un engagement ;

3o. Enfin l'on peut s'opposer directement au passage, en contrariant l'opération depuis son début jusqu'à sa fin.

Quelle que soit la nature du passage, qu'il ait lieu à gué, sur un pont déjà construit, ou enfin sur un pont militaire que l'ennemi veut construire, les principes sont à peu près les mêmes, et les voici :

On gêne les mouvements de concentration et les premières manœuvres de l'ennemi avec l'artillerie dont on dispose, soit avec les pièces de position qui ont été établies à l'avance, soit avec l'artillerie des réserves voisines amenées aussi promptement que possible.

On fait soutenir cette artillerie par des tirailleurs d'infanterie.

En arrière du point de passage et à une certaine distance, on dispose une ou deux lignes d'infanterie avec une réserve en arrière.

Ces troupes sont masquées autant que possible et n'entrent en action qu'au moment où l'artillerie cesse son feu ; elles ne sont pas placées immédiatement sur la rive et laissent un espace libre entre elles et le fleuve. Les Autrichiens, à Lodi, étaient disposés le long de la rive ; leur centre fut percé et les deux ailes alors furent séparées l'une de l'autre et prises à revers.

On peut utiliser le terrain laissé libre pour y faire agir de la cavalerie, si toutefois cela est possible. Généralement on tient la cavalerie en réserve et on la fait charger parallèlement au cours d'eau, entre la rive et les lignes d'infanterie, de manière à tomber sur les flancs des colonnes ennemies.

Passage des rivières.—Après avoir vu la manière de défendre les cours d'eau, nous examinerons la manière de les franchir.

Les armées ont trois manières de franchir les cours d'eau :
Librement ;
Par surprise ;
Et de vive force.

La première manière s'emploie quand l'ennemi n'est pas en présence et qu'il ne s'oppose pas au passage de la rivière. Il y a lieu alors seulement de prendre des mesures d'ordre et de police et de régler le passage de manière que les trois armes se trouvent dans de justes proportions sur l'une et sur l'autre rive. C'est le moyen d'être toujours en mesure de résister à une attaque soudaine.

Les deux dernières manières s'emploient quand l'ennemi est disposé à défendre le cours d'eau. L'opération est alors très-importante et parfois fort critique.

Néanmoins, les chances favorables sont, en général, pour l'armée qui exécute le passage et non pour celle qui l'empêche, parce que la première a toujours le choix du point de passage et du moment de l'exécution ; parce que, de plus, l'initiative exalte le moral et double la confiance du soldat.

Dans tous les cas, l'opération est précédée d'une reconnaissance dont nous avons déjà vu les détails.

En général, ce point doit être constitué de telle manière que l'on puisse éloigner du point d'attérage les masses régulières de l'ennemi. Celui-ci y conservera toujours quelques petits détachements cachés dans les plis du terrain, mais on en aura bon marché s'ils ne sont pas soutenus.

Pour opérer un passage par surprise, il faut tromper l'ennemi par une démonstration sur un point du cours d'eau autre que le véritable point de passage. L'ennemi s'y porte et l'on profite de ces faux mouvements pour accomplir l'opération :

1o. Les démonstrations à grande distance que l'on peut appeler démonstrations stratégiques, qui ont lieu plusieurs jours avant l'opération véritable et qui ont pour objet d'engager l'ennemi dans de grands mouvements dont on pourra profiter ;

2o. Il y a ensuite les démonstrations tactiques exécutées à de petites distances et quelques heures seulement avant le véritable passage.

Quelles que soient les démonstrations, elles doivent remplir certaines conditions :

1o. Une démonstration doit être faite sur un point avantageux au passage, sans quoi l'ennemi ne s'y laisserait pas tromper ;

2o. Il faut que le point choisi soit à une distance convenable du point réel. Trop près, on n'attirerait pas au loin l'attention de l'ennemi ; trop éloigné, la démonstration pourrait n'avoir plus de but ;

3o. Le corps chargé de la démonstration ne sera ni trop faible, ni trop fort ; trop faible, l'ennemi le néglige, trop fort, il affaiblit le corps principal ;

4o. Enfin, le moment de la démonstration n'est pas indifférent. Si elle a lieu trop tôt, l'ennemi a le temps de la repousser et de revenir à l'autre attaque ; si elle a lieu trop tard, on ne trompe pas l'ennemi.

Lorsque l'on surprend réellement l'ennemi, alors le passage a lieu librement ; mais le plus souvent, l'ennemi n'est surpris que dans les premiers moments. Bientôt il accourt en nombre, et le passage par surprise dégénère en un passage de vive force.

Les passages de vive force présentent quatre circonstances différentes :

1o. Le passage peut avoir lieu sur un pont déjà construit, mais défendu par l'ennemi.

La première chose à faire est alors d'emporter la tête de pont. La seconde est de franchir le défilé.

Pour enlever la tête de pont on agit comme pour les postes fortifiés. A 7 ou 800 mètres, on place de l'artillerie de gros calibre, et sous sa protection, l'infanterie, enveloppée de tirailleurs, se rapproche des ouvrages. Quand les pièces ont fait une brèche, les troupes montent à l'assaut et emportent la tête de pont.

On seconde ordinairement l'attaque de vive force par des passages secondaires qui résultent des démonstrations tentées sur

d'autres points du cours d'eau, et qui servent à menacer les derrières des défenseurs.

2. Quand il n'y a pas de moyen de passage établi à l'avance, alors il faut jeter un pont sous le feu de l'ennemi.

On distingue, dans cette opération trois périodes :

1o. Les opérations préparatoires ;

2o. La construction des ponts ;

3o. Le passage.

Les opérations préparatoires comprennent le choix des lieux de rendez-vous et d'emplacement, pour les troupes, pour les pontonniers et pour le matériel. Elles comprennent encore le choix des positions des batteries d'artillerie qui doivent faire converger leurs feux au débouché du pont.

Le moment de l'opération est généralement l'aube du jour.

Les batteries prennent position.

Les pontonniers et le matériel sont rendus sur les emplacements qui leur ont été désignés.

Les troupes sont massées à portée du point de passage.

On lance, alors, sur la rive opposée, dans des bateaux légers, quelques compagnies de tirailleurs qui repoussent les détachements de l'ennemi, et qui s'établissent autour du point d'atterrage.

Tels sont les préliminaires de l'opération.

L'on procède ensuite à la construction des ponts.

Autant que possible, on jette plusieurs ponts, au moins deux : l'un pour l'infanterie et l'autre pour la cavalerie. En tous cas, l'on s'arrange de manière que les troupes de toutes armes puissent passer ensemble dans des proportions convenables.

Puis, les ponts construits, on arrive à la troisième période de l'opération, au passage qui doit avoir lieu avec ordre et sans encombrement.

Le passage d'un corps de 30,000 hommes sur une rivière de largeur moyenne demande environ deux heures.

C'est là, du moins, le temps employé par le corps de Lecourbe pour franchir le Rhin à Stein, au-dessous de Schaffouse.

A l'île de Lobau, sept ponts sont jetés dans la nuit ; le passage

commence à quatre heures du matin ; à midi 150,000 hommes étaient sur la rive gauche du Danube.

3. Un passage offensif peut avoir lieu à gué. Les gués peuvent être comparés à des ponts, car ils sont généralement peu larges et assez réguliers.

Les dispositions à prendre dans les deux cas sont analogues.

De plus on recommande aux hommes de ne pas regarder l'eau, pour ne pas être entraînés.

On trace les limites du gué avec des poteaux et des cordes. On rompt le courant avec des lignes de cavalerie.

Quand les gués sont larges, on les franchit en bataille.

Dans les rivières torrentueuses et à crue rapide, il faut faire attention à ne pas se trouver, tout à coup, coupé en deux ;

4o. Enfin, une armée peut avoir à exécuter un passage de rivière en retraite et devant l'ennemi.

Si elle possède un pont couvert par une tête de pont, l'opération est facile.

Si les ponts n'existent pas, alors il faut occuper une position pour couvrir le point de passage et donner le temps d'en établir.

Quelquefois, l'on est suivi sur une rive par un corps ennemi, tandis qu'un autre corps occupe la rive opposée et ferme le passage.

Il faut alors arrêter le corps poursuivant, surprendre à l'autre corps la construction du pont, et enfin, après le passage, se jeter en désespérés sur les troupes que l'on a devant soi.

Nous citons comme exemple de passage offensif de cours d'eau :

Celui du Rhin, par Moreau, en 1796.

L'armée d'Helvétie, sous les ordres de Masséna en 1799, est établie du Rhin au Saint-Gothard, derrière la Limmat, la Linth et la Reuss.

Masséna veut prendre l'offensive et profiter du départ de l'archiduc Charles pour accabler les Russes de Korsakoff, laissés seuls en attendant Souwarof.

La Limmat, du lac de Zurich au Rhin, formait une ligne courte, très-forte, difficile à franchir. Sa largeur moyenne était de 100 mètres.

Il y avait deux points de passage :

L'un à l'embouchure de L'Aar, près du village de Vogelsang, où l'on pouvait conduire les embarcations par eau, mais qui ne présentait que ce seul avantage ;

L'autre à Diétikon, où un repli considérable de la rivière, dont la convexité était tournée du côté des français, procurait l'avantage de pouvoir croiser le feu d'une nombreuse artillerie. Celle-ci pouvait être établie sur un plateau élevé. La presqu'île où ils devaient aborder était assez basse et couverte par un petit bois dont ils devaient d'abord s'emparer, et qui servirait à protéger les troupes.

L'ancrage était bon et le courant moins rapide que partout ailleurs.

Tels étaient les avantages.

Comme inconvénients, il n' avait pas d'île protectrice, pas de cours d'eau pour amener les barques ; il fallait les porter sur des voitures par des routes difficiles et étroites.

Les moyens disponibles consistaient en 16 bateaux d'artillerie et en barques ou nacelles du lac de Zurich pouvant servir à passer des troupes.

Il y avait, pour les transporter, 24 haquets.

On fit plusieurs convois qui suivirent les chemins du pays en se masquant des vues de la rive droite. Les bateaux furent déchargés derrière le village de Diétikon.

Le 3 vendémiaire, au matin, tout est prêt, et l'opération commence.

Les Français simulent un passage à Vogelsang.

Cette démonstration attire l'attention de l'ennemi et lui fait porter vers ce point une réserve de 2,000 grenadiers, placés vis-à-vis du passage véritable, et qui aurait probablement gêné l'opération.

A Diétikon, les bateaux légers sont portés dans l'eau à bras ; 600 hommes sont jetés par eux sur le bord opposé. Les haquets arrivent alors au trot sur la rive, et l'on travaille à la construction du pont. Commencé à cinq heures, il est achevé à sept heures et demie. A neuf heures, le général français Lorges, avec 14,000 hommes, a passé le Limmat et est établi sur la rive droite.

XII.

Des marches en général.

Les divers moyens employés pour la concentration d'une armée sont :

Les marches de route et le transport de troupes par chemin de fer.

On distingue trois espèces de marches :

1o. Les *marches de route*, qui ont lieu dans l'intérieur du pays ou en pays allié, mais dans tous les cas, loin de l'ennemi et sans que l'on ait besoin de tenir compte de sa présence.

2o. Les *marches stratégiques* qui ont lieu sur le théâtre d'opérations, à portée de l'ennemi, mais hors de sa vue ;

3o. Les *marches tactiques* qui s'exécutent sur le champ de bataille, sous le feu de l'ennemi, et que l'on appelle aussi *marches-manœuvres*.

L'art de bien ordonner les marches d'une armée s'appelle la logistique.

La logistique règle l'ordre des troupes dans les colonnes, détermine pour chacune d'elles le moment du départ, son itinéraire, les lieux d'étape et de séjour, prévoit les mesures de précaution militaires et administratives, indique les moyens de communication entre les colonnes, enfin assure leur arrivée à jour fixe et à point nommé.

Les marches sont de la plus grande importance dans l'art militaire ; elles doivent être combinées de telle manière que toutes les conditions relatives aux opérations, aux subsistances, aux débouchés, soient satisfaites et surtout de manière à épargner aux troupes des fatigues inutiles.

Marches de route.—Les marches de route s'emploient dans les circonstances suivantes :

1o. Quand il s'agit de concentrer une armée sur sa base ;

2o. Quand on veut lui faire traverser un pays allié ;

3o. Quand on évacue un territoire ennemi après la paix et qu'on revient dans son propre pays ;

4o. Enfin, pendant la paix pour les chargements de garnison.

Les marches de route se divisent en trois classes, suivant la manière de les exécuter :

Marches ordinaires ;

Marches accélérées ;

Marches en poste.

Nous allons examiner successivement les détails de chacune de ces marches.

Des marches de route ordinaires.—Les marches ordinaires s'exécutent d'après les règles tracées par le service intérieur.

Un régiment qui doit exécuter une marche de cette espèce reçoit un ordre du mouvement et une feuille de route.

La feuille de route indique l'itinéraire.

Les mesures nécessaires sont prises pour rassembler les vivres et préparer les logements.

Le chef de corps détermine alors l'heure du départ.

Quelques heures à l'avance, un officier se met en route et va faire l'assiette du logement dans chaque étape. C'est ordinairement le quartier-maître.

Il s'assure aussi qu'on a préparé les denrées nécessaires à la consommation du régiment.

Un officier reconnaît les denrées et le lieu de distribution.

L'adjudant s'assure que le logement est conforme aux règles établies.

La troupe marche généralement de la manière suivante :

Toutes les heures on s'arrête dix minutes, pour laisser aux hommes le temps de se reposer. Et au milieu de la journée, on fait une grande halte d'une heure.

On peut partir de grand matin, surtout en été ; mais il ne faut pas prendre sur le sommeil de l'homme. Celui de minuit à trois heures est le meilleur.

Autant que possible on doit éviter les marches de nuit.

La longueur des marches ordinaires est en moyenne de 20 milles. Elle ne doit pas dépasser 30. Au-dessus de cette limite, les marches deviennent des marches forcées.

Les hommes n'ont pas le temps de préparer leur nourriture. Leur santé se ruine en même temps que leur équipement.

Quant aux choix des routes pour faire voyager les troupes, on choisit, autant que possible, de bonnes routes, traversant des contrées assez fertiles pour fournir des vivres aux hommes et aux chevaux. Ordinairement on donne les meilleurs routes à la cavalerie et à l'artillerie.

Le matériel et les bagages passent après les troupes, de manière que celles-ci n'aient pas à souffrir des dégradations qu'ils peuvent occasionner.

Pour éviter l'encombrement, on fait ordinairement marcher les corps par échelons. Quand il y a plusieurs routes, on place sur chacune d'elles les échelons d'un même corps, de manière que celui-ci ne soit pas trop disséminé et qu'il se concentre plus facilement à l'arrivée.

Les échelons peuvent être d'un régiment, d'une brigade et quelquefois même d'une division.

Des marches accélérées.—Les marches accélérées font parcourir des distances plus considérables que les distances d'étapes ordinaires. On les emploie surtout pour une concentration rapide destinée à surprendre l'ennemi.

On applique encore leurs principes aux marches stratégiques, quand il s'agit de poursuivre l'ennemi ou de lui échapper.

Afin de faciliter l'exécution de ces marches, on multiplie ordinairement les colonnes, en restant cependant dans certaines limites.

On suit une progression pour les distances parcourues, afin de ne pas arriver immédiatement à leur vitesse ordinaire, qui est généralement de quinze lieues par jour.

L'artillerie et la cavalerie suivent les routes les meilleures.

On utilise surtout pour le matériel les voies de communication par eau, si cela est possible.

On allège les troupes en leur enlevant tout ce qui ne leur est pas indispensable.

On règle les haltes de manière à tirer des forces de l'homme tout le parti possible et sans tenir compte du jour ni de la nuit. On ne fait de séjours que s'ils deviennent indispensables.

La durée de ces marches ne saurait excéder huit jours.

Pour ces marches, le soldat ne doit jamais porter avec lui plus que deux jours de vivres.

Les rations sont ordinairement plus fortes que d'habitude. On donne un supplément de vivres et particulièrement de viande.

L'infanterie est plus propre que les autres armes à ces sortes de marches. On a vu, dans la campagne de 1805, les troupes françaises suivre et fatiguer la cavalerie autrichienne.

La cavalerie et l'artillerie transportent une partie de leurs fourrages.

Des marches en poste.—Il y a deux manières de faire voyager les troupes en poste.

La première méthode consiste à les faire voyager en voiture pendant toute la marche. On fait alors de 20 à 25 lieues par jour.

Cette méthode fait éprouver aux troupes de grandes fatigues et détériore beaucoup l'habillement.

La deuxième méthode consiste à faire parcourir aux troupes deux étapes par jour, l'une à pied, l'autre en voiture. Elle est plus lente que la première, mais elle fatigue beaucoup moins les troupes. Elle a été employée plusieurs fois par Napoléon.

On emmène un certain nombre de voitures vides, pour remplacer celles qui viendraient à se briser.

Transport des troupes par chemin de fer.—Le transport des troupes par chemin de fer a pris aujourd'hui une grande extension. Il est probable que les marches accélérées et les marches en poste seront remplacées désormais par les transports en chemin de fer partout où cela sera possible.

Les hommes arriveront beaucoup plus rapidement; de plus leur santé n'en souffrira pas et leur équipement ne sera pas détérioré.

Dans l'offensive, on pourra organiser les divisions loin de la frontière, et les y concentrer rapidement. L'attaque prendra ainsi une rapidité foudroyante.

Dans la défensive, les chemins de fer iront chercher des troupes jusqu'aux extrémités du territoire, les amèneront à la capitale, et de là les verseront sur les points menacés, en les faisant suivre de grands approvisionnements. De plus on pourra tirer des arsenaux une masse de moyens matériels qui, sur une position et dans une bataille, pourront décider du succès.

Nous venons de voir les différents théâtres sur lesquels les armées sont appelées à opérer et les différentes parties de l'art de la guerre.

Nous avons ensuite examiné le rôle que jouent dans les opérations le terrain et ses divers accidents.

Nous avons enfin examiné les marches de route et les moyens employés pour concentrer une armée sur sa base.

Lorsque la guerre éclate entre deux puissances, ces puissances étudient d'abord leurs frontières, reconnaissent les divers fronts par lesquels elles peuvent se mettre en contact, et par suite déterminent les divers théâtres sur lesquels auront lieu les opérations. Puis chaque puissance rassemble une armée sur chacun de ces théâtres; elle lui assigne son rôle général, offensif ou défensif, suivant les circonstances.

C'est ainsi qu'en 1805, lorsque la guerre éclate entre la France et l'Autriche, nous voyons deux théâtres principaux; le bassin du Danube et le bassin du Pô; et l'Empereur rassemble par suite deux armées; l'une, la grande armée, qui se concentre sur le Rhin et qui va prendre l'offensive, sous ses ordres directs; l'autre l'armée d'Italie, qui se concentre sur l'Adige et qui va garder la défensive, sous les ordres de Masséna.

Voilà le point où nous sommes parvenu dans l'étude d'une campagne.

Nous allons commencer maintenant l'examen des manœuvres qui ont lieu sur le théâtre d'opération, c'est-à-dire la stratégie.

XIII.

De la stratégie, son importance, ses difficultés.

Nous avons vu comment les armées se rassemblaient sur les frontières, au moyen de marches de route et de chemin de fer.

Les concentrations sont rarement simultanées.

Une déclaration de guerre est ordinairement précédée de négociations diplomatiques, et les préparatifs de guerre marchent de front avec les négociations.

On arme et on négotie simultanément, on active ou l'on ralentit les préparatifs, suivant le plus ou moins d'imminence des hostilités, mais toujours de manière à ne pas être surpris par les événements.

Au dernier moment on s'efforce soi-même de surprendre l'ennemi par une concentration rapide et inattendue.

A cet effet, tous les éléments de l'armée doivent être réunis et préparés dans les places de la base ou à portée, mais autant que possible à l'insu de l'adversaire.

Puis tout-à-coup ces éléments épars se rassemblent comme par enchantement et fondent sur le territoire ennemi.

C'est alors qu'apparaît la stratégie.

Dans le cas de l'offensive, le théâtre d'opérations est l'ensemble du terrain que l'armée cherche à envahir.

Dans le cas de la défensive, c'est l'ensemble du terrain que l'armée cherche à couvrir.

La stratégie, qui préside aux mouvements des troupes sur le théâtre d'opérations, est la partie la plus importante et la plus difficile de l'art de la guerre.

Ses principes ont existé de tout temps, mais ils ont été posés récemment et ils datent des dernières campagnes.

On peut dire qu'Alexandre, Annibal et César les avaient devinés; que Gustave-Adolphe, le prince Eugène, Turenne et Frédéric, en avaient fait de belles applications ; mais ce n'est qu'en 1796 que

les opérations de Bonaparte, en Italie, et celles de l'archiduc Charles, en Allemagne, dévoilèrent tout à coup les grandes vérités de l'art et servirent à en poser les règles.

Aujourd'hui, dit l'archiduc Charles, c'est par elle qu'un chef qui dirige une campagne embrasse, par la pensée, le théâtre des opérations, traverse les lignes de son adversaire, découvre les côtés faibles de sa base ou de ses points d'appui, lui enlève ses communications et ses ressources, enchaîne ses volontés et anéantit souvent jusqu'à ses derniers moyens dans une seule bataille qu'il sait amener d'après les règles de la stratégie et livrer selon les règles de la tactique.

Il arrive parfois que, pour une même opération, les considérations stratégiques ne sont pas d'accord avec les considérations tactiques.

Ce sont alors les premières qui l'emportent, auxquelles l'on donne le pas et qui décident la combinaison, à cause de leur importance d'abord, et aussi parce que les considérations stratégiques dépendant de la configuration de l'échiquier sont absolues et ne peuvent être modifiées ; mais il n'en est pas de même des considérations tactiques.

Une bataille gagnée ne produit de grands résultats que quand ceux-ci sont préparés par les combinaisons primitives du plan général d'opérations.

La stratégie est donc la partie la plus importante de la guerre.

Mais elle en est en même temps la plus difficile.

En tactique, les combinaisons s'établissent sur des données à peu près certaines et à la vue des positions de l'ennemi.

En stratégie, les combinaisons s'établissent loin de l'ennemi et au milieu d'une incertitude complète.

On est entouré d'obscurité.

On marche comme au milieu d'un brouillard.

On n'a que des données incertaines souvent contradictoires.

On connait à peine les positions et les forces de l'ennemi.

Il faut donc savoir tout deviner. Il faut embrasser l'ensemble du théâtre d'opérations, planer pour ainsi dire au-dessus et savoir percer le nuage qui le couvre.

De plus, il faut encore tout prévoir, car les événements se succèdent avec rapidité, le temps presse, et il y a une foule d'accidents imprévus.

Voilà ce qui rend la stratégie si difficile.

Je ne crains l'ennemi que quand je ne le vois pas, disait le maréchal Ney.

A la lecture cependant, les opérations stratégiques paraissent simples et faciles ; mais c'est parce que nous jugeons après coup; parce que nous connaissons toutes les données du problème; parce que nous voyons dans les deux jeux.

Les combinaisons stratégiques reposent sur deux espèces de données :

1o. Les données positives sont la connaissance de l'emplacement des différents corps ; celle de la force et de l'organisation de chacun d'eux ; celle de leurs points d'appui et de leurs lignes stratégiques ; celle de leurs approvisionnements et de leurs moyens matériels, etc.

On arrive à connaître, d'une manière plus ou moins certaine, plus ou moins complète, ces diverses circonstances, par les reconnaissances, les prisonniers, les déserteurs, les espions, les cartes, etc.

Et ces données servent de première base au calcul de temps, de vitesse et de distance, d'après lequel on établit une combinaison stratégique.

2o. Ensuite viennent les données hypothétiques, comme l'appréciation des manœuvres probables de l'ennemi, comme celle de la situation morale des deux armées, comme celle enfin du caractère de leurs généraux.

Comme par exemple en 1815, Napoléon apprécie la différence qui existe entre le maréchal Blücher et Wellington, entre l'impétuosité du premier, et la lenteur réfléchie du second.

Les combinaisons stratégiques s'établissent ainsi d'après des considérations positives et d'après des considérations morales qui sont les unes et les autres fort difficiles à bien connaître et à bien apprécier.

Les principales combinaisons stratégiques sont les suivantes :

D'abord dans l'offensive :

1o. On peut frapper sur le centre d'un ennemi dispersé, en occupant avant lui son point de concentration, en cherchant à le couper en deux et à accabler successivement ses divers corps.

2o. La deuxième combinaison stratégique offensive consiste à tourner l'une des ailes de l'ennemi pour s'établir sur ses communications.

3o. En stratégie comme en tactique, on peut attaquer directement le centre, l'aile ou le flanc de l'armée ennemie.

4o. On peut encore, dans le cas d'une grande supériorité numérique, combiner ensemble deux de ces attaques. Ainsi on peut faire une attaque sur les deux ailes ; une attaque sur le centre et sur une aile, et enfin une attaque d'aile et de flanc.

Dans la défensive, il y a quatre combinaisons stratégiques principales :

1o. On peut reculer en occupant successivement chaque ligne de défense de l'échiquier et s'abriter enfin dans un réduit inattaquable, comme Wellington en 1810.

2o. On peut changer de front pour s'opposer aux mouvements tournants de l'ennemi.

3o. On peut laisser devant l'armée offensive un corps qui s'offre directement à sa marche, et avec le gros de ses forces on menace ses flancs et ses communications.

4o. Enfin on peut l'établir entre les masses de l'ennemi et les frapper successivement quand elles viennent à s'éloigner les unes des autres, ou quand l'occasion est favorable.

Des points et lignes stratégiques.—Pénétrons maintenant sur le théâtre d'opérations et examinons leur divers accidents stratégiques.

Ces accidents sont :

Des points stratégiques ;

Et des *lignes stratégiques* ;

Les points et les lignes stratégiques sont inséparables, et les uns n'existent pas sans les autres, dit l'Archiduc Charles, car un point n'a d'importance, pour les opérations militaires, qu'autant qu'il est accessible à toutes les armes, et, d'un autre côté, l'on ne regarde une ligne comme avantageuse qu'autant qu'elle conduit à un but.

On appelle *points stratégiques*, ceux dont l'occupation augmente la puissance d'action d'une armée et procure des avantages pour les opérations.

On les rencontre en grand nombre sur les théâtres d'opérations.

Si on les considère d'après leur nature, nous les diviserons de la manière suivante :

1o. Nous trouvons d'abord les centres de population ou lieux habités.

Ce sont des centres de ressources et de richesses. Les armées y trouvent des vivres, des effets, de l'argent. Par suite, leur occupation est importante et avantageuse.

De plus, ces points sont le siége des autorités. Ce sont des centres d'action, et ils exercent une influence morale plus ou moins considérable sur le pays environnant.

Les lieux habités forment des points stratégiques de trois ordres différents, suivant leur importance.

Les capitales forment d'abord des points stratégiques de premier ordre, parce que, depuis plusieurs siècles, elles sont devenues le centre de toutes les forces et de la vie active d'une nation ; parce que, tant qu'une armée défensive possède sa capitale, elle peut utiliser tout ce qui reste de ressources sur son territoire ; parce que, au contraire, quand la capitale est occupée par l'ennemi, la résistance est désorganisée, et cette occupation amène le plus souvent la fin de la guerre.

Les villes secondaires et les gros bourgs forment des points stratégiques de deuxième ordre.

2o. Après les centres de population, viennent les points de passage sur les cours d'eau, qui forment la deuxième classe des points stratégiques.

Ces points de passage sont des ponts de pierres, des ponts de bois, des ponts de bateaux, des ponts suspendus, des bacs, des gués, etc.

On les classe d'après leur importance et d'après la nature de leur construction.

Leur possession assure évidemment de grands avantages dans les opérations.

Comme nous l'avons déjà dit, une armée maîtresse de ces points, se transporte à son gré, d'une rive à l'autre du cours d'eau ; elle peut changer de zône suivant les circonstances.

Lorsque les points de passage, au lieu d'être seulement à cheval sur une rivière, se trouvent au confluent de deux cours d'eau, son influence augmente, parce que l'armée qui le possède, peut opérer à son gré sur trois zônes différentes.

3o. Les points stratégiques de la 3e classe sont formés par les cols dans les montagnes, dont la possession présente des avantages analogues à ceux que présente la possession des ponts sur les cours d'eau.

4o. La 4e classe de points stratégiques est formée par les nœuds de communication, c'est-à-dire par les points de rencontre de plusieurs routes ou chemins.

5o. Viennent les positions militaires.

Ce sont des espaces de terrain préparés par la nature, de telle manière que les armées qui s'y établissent y trouvent des avantages pour se défendre.

On les rencontre en grand nombre sur les théâtres d'opérations.

6o. Enfin viennent les places fortes qui forment des points stratégiques très importants.

Elles mettent un petit nombre de troupes en état de résister à un nombre beaucoup plus considérable, et en même temps elles servent à couvrir les magasins, les hôpitaux, les dépôts d'une armée.

De plus, elles joignent ordinairement à ces propriétés spéciales d'autres avantages stratégiques, tels que de couvrir des ponts sur les cours d'eau, des nœuds de routes importants, une population riche et nombreuse, etc.

Il y a aussi lieu de considérer les points stratégiques sous le rapport des manœuvres et du rôle qu'ils peuvent jouer par suite de la position des armées.

Considérés de cette manière, ils prennent le nom de *points stratégiques de manœuvres*, et ils ont alors une importance momentanée due à la position des différents corps belligérants.

Telles sont les diverses espèces de points stratégiques.

Nous examinerons maintenant leur rôle dans les opérations. Ce rôle est double.

Les points stratégiques peuvent servir aux opérations *d'appui* ou de *but*.

Dans le premier cas, on les appelle *points d'appui, pivots d'opérations*.

Ils servent à couvrir les hôpitaux, les magasins, les approvisionnements de toute espèce des troupes qui s'appuient sur eux.

Ils assurent leur ligne de retraite et ils facilitent leurs mouvements sur le théâtre d'opérations.

Enfin, en cas d'échec, ils présentent des refuges où une armée battue peut arrêter l'ennemi, lui résister et s'y refaire.

Telle est la première partie du rôle des points stratégiques.

Et une armée ne saurait se passer d'eux.

Elle ne saurait manœuvrer sans danger dans un pays où elle n'aurait aucun appui.

Les points stratégiques peuvent ensuite servir de but aux opérations. C'est la deuxième partie de leur rôle ; on les appelle alors des *objectifs*, et le même point qui sert d'appui à une armée défensive sert généralement d'objectif à l'armée offensive.

Il y a deux espèces d'objectifs : les *objectifs géographiques* et les *objectifs de manœuvres*.

L'objectif géographique est un point matériel du terrain que l'on veut atteindre après une série d'opérations.

Tel était Paris en 1814.

L'objectif de manœuvres est un résultat que l'on veut obtenir et qui s'applique particulièrement aux troupes opposées. C'est, par exemple, de frapper sur leur centre pour les séparer en deux parties ; c'est encore de tourner une de leurs ailes pour s'emparer de leurs communications.

Il y a toujours bien un point matériel du terrain que l'on cherche à atteindre, mais ce point n'est pas fixé d'une manière absolue, il peut se déplacer suivant les manœuvres. C'est ainsi qu'en 1813, l'objectif des alliés était le quartier général de Napoléon, qui se déplaça en se transportant de Dresde à Leipzig.

Quoi qu'il en soit, les objectifs géographiques ou de manœuvres se divisent en trois classes suivant leur importance :

1o. Il y a d'abord des objectifs *secondaires* dont l'occupation donne des résultats d'une certaine importance, mais cependant secondaires.

Ainsi, s'ils sont géographiques, ils permettront à une armée d'étendre son action sur une surface de quarante à cinquante lieues carrées et sur la longueur d'une ligne de défense.

Si ce sont des objectifs de manœuvres, ils amèneront la défaite d'une portion de l'armée ennemie, d'une division détachée par exemple ;

2o. Ensuite viennent des objectifs plus importants que l'on appelle *décisifs*.

Ils décident d'une période de la campagne :

S'ils sont géographiques, ils permettent de dominer une province.

S'ils sont éventuels, ils amènent la défaite d'une des armées de l'ennemi, du $\frac{1}{3}$ ou du $\frac{1}{4}$ de ses forces ;

3o. Enfin viennent les *objectifs définitifs* dont l'occupation amène la fin de la guerre.

Tel était Paris en 1814.

Tel était Austerlitz en 1805.

Tel était Richmond dans la guerre américaine.

XIV.

Des lignes stratégiques, leur classification.

Nous avons fait, dans le dernier chapitre, l'étude des *points stratégiques*.

Nous allons la faire suivre de celle des *lignes stratégiques*.

On appelle *lignes stratégiques*, les lignes naturelles, fleuves et chaînes de montagnes formant des obstacles continus et pouvant

couvrir des armées ; ou bien encore les routes et autres voies de communication joignant les points stratégiques entre eux.

Le général Jomini appelle les premières : *lignes territoriales*, et les secondes : *lignes de manœuvres*.

Les lignes territoriales forment *les bases d'opérations, les lignes de défense*, et elles indiquent généralement *les fronts d'opérations*.

Les lignes de manœuvres forment *les lignes d'opérations* et *les lignes de communication*.

Des bases d'opérations.—On appelle *base d'opérations* une zône de terrain couverte par un obstacle naturel, servant d'appui à une opération de guerre, et sur laquelle on réunit toutes les ressources nécessaires à une armée.

Dans l'antiquité, et particulièrement pendant la période romaine, les armées portaient presque tout avec elles, leurs armes et leurs approvisionnements ; aussi faisaient-elles, à cette époque, de longues expéditions sans s'inquiéter d'une base, du moins autant qu'on le fait aujourd'hui.

Les armées modernes ne portent avec elles de munitions que pour une seule bataille. Elles ne peuvent transporter des vivres que pour huit ou quinze jours au plus.

Elles ne peuvent exister, par suite, sans magasins et sans dépôts, et elles ne peuvent s'éloigner de ceux-ci que de sept ou huit jours de marche.

Une armée qui entre en campagne doit donc tout d'abord se constituer une base.

Voici comment celle-ci s'organise :

On réunit sur la frontière où l'on doit opérer, des magasins de vivres, d'effets et de munitions.

On y crée des manutentions avec un nombre de jours proportionné à l'effectif des troupes.

On y établit des hôpitaux disposés sur plusieurs lignes.

On y installe des ateliers de confection et de réparation.

On y appelle les dépôts des régiments de l'armée avec leurs recrues, leurs ouvriers, leurs malingres, leurs bagages, etc.

L'ensemble de ces divers établissements, occupant un certain espace de terrain, couvert du côté de l'ennemi par une ligne de

défense, gardé par une réserve, constitue la *base d'opérations* de l'armée.

Base à laquelle cette armée doit toujours être liée, de manière à pouvoir en tirer ses approvisionnements et à pouvoir s'y retirer en cas d'échec.

La base d'opérations d'une armée doit remplir les conditions suivantes :

1o. Elle se trouvera en arrière d'un obstacle naturel qui la mettra hors d'insulte. Ce sera un fleuve, une rivière, une chaîne de montagnes, etc. ;

2o. Les extrémités de la base s'appuieront à d'autres grands obstacles, dont les prolongements serviront de limites au théâtre d'opération. Ces obstacles seront : la mer, une chaîne de hautes montagnes ; ce sera encore la frontière d'un pays neutre disposé à faire respecter sa neutralité ;

3o. Une base doit présenter un certain nombre de places ou de points fortifiés, capables de contenir les divers établissements dont il a déjà été parlé : magasins, dépôts, hôpitaux, etc. ;

4o. Elle doit présenter une certaine profondeur qui permette d'en organiser la défense, d'y réunir des ressources, d'y établir les troupes en cantonnements ;

5o. Elle doit offrir des routes commodes pour les mouvements de l'armée : soit pour les communications sur la base elle-même, soit pour la concentration des troupes, soit enfin pour les approvisionnements de toute espèce. Et, pour ces approvisionnements, indépendamment des routes, il faudra un chemin de fer, un canal ou une rivière navigable ;

6o. Une base d'opérations doit présenter plusieurs débouchés avantageux pour pénétrer sur le territoire ennemi. Telles sont les principales conditions que doit remplir une base d'opérations.

L'étendue d'une base d'opération est variable.

Quelquefois elle peut se réduire à un seul point. Point stratégique, comme nous l'avons vu précédemment, qui devient un point d'opérations.

Une base très-étendue exige beaucoup de troupes pour sa défense et affaiblit d'autant l'armée active.

De plus, quand celle-ci se retire sur sa base, à la suite d'une

campagne malheureuse, elle peut n'être plus assez forte pour défendre une ligne trop longue.

Il faut que l'étendue d'une base d'opérations soit en rapport avec la force de l'armée qui s'y appuie.

Trop courte, elle est difficile à couvrir et l'armée peut en être coupée.

Trop longue, elle est difficile à défendre. Une base doit être intimement liée au théâtre sur lequel l'armée opère.

Ordinairement la base s'étend sur la partie de frontière qui sert de limite au théâtre.

Mais si la frontière est seulement une ligne politique, il faut alors porter la base en avant jusqu'au premier obstacle naturel que l'on rencontre.

De la direction d'une base d'opérations.—Une base d'opérations peut avoir trois directions principales.

Elle peut être :

Parallèle aux lignes de défense de l'ennemi ;

Oblique à ces mêmes lignes ;

Ou enfin, former une ligne brisée et être, à la fois, parallèle et oblique.

Dans le premier cas, on se heurte de front à des lignes de défense successives. Les deux armées sont dans des positions semblables. L'une d'elles, en tournant l'autre, court le risque d'être tournée.

Enfin, vient le troisième cas, celui où la base d'opérations, formant une ligne brisée, est à la fois parallèle et oblique aux lignes de défense de l'ennemi.

Cette disposition permet de rassembler secrètement toutes ses forces à l'extrémité de la base la plus rapprochée de l'ennemi, tout en présentant des têtes de colonnes sur le côté parallèle.

On distingue sur un théâtre d'opérations plusieurs espèces de bases, savoir :

1o. Une base principale ;

2o. Des bases secondaires ;

3o. Des bases accidentelles.

La base principale est celle qui sert de point de départ à l'armée offensive et dont nous avons parlé jusqu'à présent.

Elle est ordinairement sur la frontière, elle comprend les dépôts, les magasins, les hôpitaux, etc.

Une armée ne peut s'éloigner de sa base d'opérations de plus de sept ou huit jours de marche, à cause de la nécessité où elle se trouve de renouveler ses vivres et ses munitions.

Cependant elle ne peut pas non plus rester enchaînée à cette base. La suite de ses opérations l'entraîne bientôt à plus de huit jours de marche de celle-ci : elle ne peut plus s'y appuyer et en tirer régulièrement ses divers approvisionnements. C'est alors qu'elle doit se créer une première base secondaire, distante de la base principale de six ou huit jours de marche, et constituée d'après les mêmes principes.

Puis, si elle continue à s'avancer encore, elle devra appuyer ses opérations sur une deuxième base secondaire ; ensuite sur une troisième, etc.

On peut comparer les bases secondaires sur un théâtre d'opérations aux parallèles que l'on établit dans l'attaque des places, pour soutenir et donner de la consistance aux cheminements en zig-zag. Sans ces parallèles, les sorties de l'ennemi renverseraient facilement les têtes de sape ; de même, sans les bases secondaires, la marche de l'armée ne serait pas assurée, ce ne serait qu'une pointe sans consistance.

Une base secondaire s'établit toujours derrière une ligne de défense ; on y crée, au moyen de la fortification de campagne, des places du moment destinées à jouer le rôle des places fortes de la base primitive, c'est-à-dire à contenir les dépôts, les magasins, les approvisionnements de tous genres qui sont ainsi à l'abri des partis ennemis et des tentatives de la population des pays conquis.

On y rassemble des vivres et des effets au moyen des réquisitions ; on y réunit des munitions en les tirant de la base primitive ou en transformant celles dont on s'empare.

Enfin on organise la défense au moyen de corps de réserve que l'on appelle *réserve stratégique*.

Une réserve stratégique est destinée à couvrir les derrières de l'armée d'opérations, à la renforcer, à prolonger la lutte, dans le cas où les fatigues et les privations auraient épuisé la première armée. Quelquefois, dans le cas d'un désastre, à en recueillir les débris.

Les réserves stratégiques comprennent une ou deux bonnes divisions qui leur donnent de la consistance ; puis des troupes fatiguées, celles, par exemple, qui ont souffert dans les premières opérations ; ensuite des bataillons de marche se rendant à l'armée active, des conscrits dont on achève l'instruction, des convalescents, des dépôts, des ouvriers de toute espèce, etc.

L'ensemble de ces troupes est organisé en une division et se trouve sous les ordres d'un général, qui commande les troupes, administre le pays, surveille les derrières de l'armée et assure les communications, en arrière avec la base principale, en avant avec l'armée active.

Souvent la politique vient au secours de la guerre et l'on confie à des alliés la garde des bases secondaires.

En résumé, un théâtre d'opérations présente ordinairement une base primitive et principale et une succession de bases secondaires, qui assurent la possession du pays, en même temps que la marche de l'armée ; qui servent d'échelons, d'étapes, de séjours, de relais à cette armée pour se porter des limites de l'échiquier jusqu'à l'objectif, et qui serviraient en même temps de points d'appui, en cas de malheur.

On trouve encore sur un théâtre d'opérations une troisième espèce de bases.

Indépendamment d'une base principale et d'un certain nombre de bases secondaires, on y trouve encore des *bases accidentelles*.

On appelle *base accidentelle* celle dont une armée se sert momentanément pour accomplir une série d'opérations particulières, et qu'elle abandonne ensuite après le succès, pour reprendre sa base naturelle.

Des lignes de défense.—Nous nous sommes placé jusqu'à présent au point de vue de l'offensive. Si nous considérons le théâtre d'opérations en sens inverse et au point de vue de la défensive, les

bases d'opérations de l'armée offensive deviennent alors généralement des *lignes de défense* pour l'armée défensive.

On les organise d'après les principes dont nous avons parlé précédemment à l'article des cours d'eau, et de manière à permettre à l'armée défensive de s'y arrêter et de combattre l'ennemi avec avantage.

Au début des hostilités, l'armée défensive est établie en arrière de la première ligne de défense ; elle a sa première base derrière elle, à une certaine distance ; elle y réunit ses approvisionnements qui se trouvent ainsi en sûreté pendant la première période de la campagne.

Sur la ligne de défense, on a fortifié les points principaux, particulièrement les points de passage ; on a préparé la destruction des ponts, des routes, des chemins, etc... ; enfin organisé tous les éléments d'une résistance énergique.

Sur sa base, l'armée défensive a réuni ses hôpitaux, ses magasins de vivres et de munitions, et elle y a rassemblé une réserve destinée à assurer ses derrières et à la recueillir en cas d'échec.

En arrière de ces deux premières lignes, on a préparé de même les autres lignes stratégiques de l'échiquier, qui sont destinées à jouer un rôle analogue.

Après la première période de la campagne, la ligne de défense de l'armée défensive se trouve reportée sur sa première base d'opérations ; et cette armée s'appuie alors sur une seconde base qui se trouve plus en arrière.

Le théâtre d'opérations se trouve ainsi divisé en zônes de défense successives qui marquent les diverses périodes de la campagne.

Des fronts d'opérations.—On appelle front d'opérations l'ensemble des points qu'occupent les têtes de colonnes d'une armée, sans cesser d'être liées les unes aux autres.

Le front d'opérations est tout-à-fait distinct de la base.

Le front d'opérations est mobile et s'avance avec l'armée.

La base est un accident stratégique, matériel et immobile.

La base d'opérations a généralement une grande étendue.

Le front d'opérations n'a au plus que deux ou trois marches pour que la concentration puisse se faire en vingt-quatre heures.

Du reste, l'étendue du front d'opérations varie non-seulement avec la force de l'armée, mais encore avec les circonstances et la nature du terrain.

Il se rétrécit dans les pays de montagnes, près de l'ennemi, la veille d'une bataille.

Il s'élargit dans les pays de plaines et quand l'ennemi est éloigné.

On peut comparer un front d'opérations stratégiques à un front d'opérations tactiques.

Quand plusieurs colonnes marchent ensemble sur un terrain de manœuvres ou sur un champ de bataille, elles ont besoin de s'arrêter sur certains points, pour se raccorder, pour se placer à même hauteur, pour rectifier leurs positions respectives.

Voyons les conditions que doit remplir un front d'opérations.

Ces conditions sont analogues à celles des positions, des bases d'opérations et des lignes de défense :

1o. Les troupes doivent y être bien liées entre elles, s'appuyer réciproquement et par conséquent conserver de bonnes relations stratégiques. Les différentes colonnes ne seront pas séparées les unes des autres par des obstacles infranchissables ; ce serait les exposer à un désastre. En 1796, Wurmser, descendant du Tyrol et laissant le lac de Garde entre ses colonnes, paya cette faute par la destruction de son armée ;

2o. Les extrémités du front s'appuieront à des obstacles naturels;

3o. Le front d'opérations doit couvrir les lignes de retraite, se lier aux bases secondaires les plus voisines et être proportionné à la force de l'armée ;

4o. Enfin, en arrière de chaque front d'opérations, ou tout au moins à portée, on doit avoir fait choix d'une position militaire, sur laquelle, en cas d'attaque soudaine, on peut réunir ses troupes et recevoir le choc de l'ennemi.

Telles sont les principales conditions que doit remplir un front d'opérations.

Quant à sa direction, un front d'opérations peut être parallèle ou oblique à celui de l'ennemi.

Parallèle, il présente des avantages pour les concentrations rapides et pour les attaques centrales ; oblique, il prépare les mouvements tournants pourvu qu'il couvre les communications de l'armée tout en menaçant celles de l'ennemi.

XV.

Des lignes d'opérations.

On appelle *lignes d'opérations* le faisceau de routes et de voies de communication qui conduisent une armée de sa base à son objectif.

C'est un ensemble de débouchés à peu près parallèles, liés entre eux, disposés à de petites distances les uns des autres et embrassant une zône de terrain de six à huit lieues.

Une ligne d'opérations comprendra :
Une route de première classe, formant le débouché principal ;
Deux ou trois routes secondaires, suivant la même direction ;
Quelques chemins parallèles ;
Une rivière navigable ou un canal ;
Enfin une ligne de fer.

C'est sur la ligne d'opérations qu'une armée fait mouvoir ses munitions, ses vivres, ses recrues, ses ressources de toutes espèces.

C'est encore sur cette ligne qu'elle trouve la possibilité de se retirer en cas de revers.

C'est la ligne que Napoléon dans sa correspondance désigne fréquemment sous le nom de *route de l'armée.*

La nécessité d'une ligne d'opérations pour une armée est fondée sur les mêmes raisons que la nécessité d'une base.

C'est toujours parce qu'une armée moderne ne porte avec elle que huit ou quinze jours de vivres et des munitions pour une seule bataille. Elle a besoin par suite de renouveler fréquemment ses approvisionnements, elle doit donc rester liée à sa base, elle ne pourrait en être coupée sans courir de grands dangers.

La ligne d'opérations de l'armée lui sert à établir cette liaison.

De sorte que l'on peut dire que toute manœuvre stratégique a un but ou objectif.

Qu'elle a besoin d'un appui ou d'une base.

Et enfin qu'elle ne saurait se passer d'une ligne d'approvisionnements et de retraite, c'est-à-dire d'une ligne d'opérations.

Nous allons voir comment se constitue la ligne d'opérations d'une armée.

La ligne d'opérations se constitue au fur et à mesure que l'armée s'avance. Elle relie d'abord la base principale à la première base secondaire ; puis celle-ci à la deuxième, la deuxième à la troisième, etc., et elle vient enfin aboutir à l'objectif définitif de la campagne.

Les caractères de la ligne d'opérations deviennent de plus en plus tranchés et la rendent de plus en plus facile à reconnaître, au fur et à mesure que les opérations se dessinent.

De distance en distance on trouve sur la ligne d'opérations un gîte d'étape formé par un poste de campagne avec des magasins de vivres et d'effets, avec quelques moyens d'hôpital, etc.

Ce poste est établi dans un village, ou dans une ferme.

On crée sur ce point une enceinte, on y organise un réduit. S'il y a un pont, on le couvre par une tête de pont ; on y exécute, en un mot, tous les travaux matériels que comporte l'organisation d'un poste de campagne.

Ces gîtes d'étape sont toujours placés sur le débouché principal.

A droite et à gauche, on occupe encore sur les débouchés secondaires les points qui peuvent être utiles pour couvrir les flancs de la ligne d'opérations, pour compléter la défense d'un cours d'eau, pour assurer les approvisionnements, etc.

Telle est la constitution d'une ligne d'opérations.

Un courant continuel s'établit ensuite sur cette ligne et dans deux sens opposés. Ce sont, d'une part, des renforts qui se rendent à l'armée et qui sont organisés en bataillons de marche ; ce sont des convois de vivres, d'effets, de munitions ; ce sont des officiers d'état-major envoyés en mission, des officiers isolés qui rejoignent leur corps, des ordonnances, des estafettes, etc. En sens inverse,

passent les blessés que l'on évacue, les prisonniers que l'on envoie à l'intérieur, les trophées conquis, etc.

Tel est le mouvement d'hommes et de matériel qui a lieu sur une ligne d'opérations.

Les bases secondaires établies de distance en distance servent de séjour et de repos aux troupes et aux convois.

Une ligne d'opérations doit remplir certaines conditions.

Il y en a trois principales :
La viabilité ;
La sûreté ;
Et la richesse.

1o. Sous le rapport de la viabilité, il faut que la ligne d'opérations présente un assez grand nombre de voies de communication pour que les mouvements des troupes et le transport du matériel n'éprouvent pas de difficultés.

On cherche surtout pour le matériel les rivières navigables et les canaux.

Aujourd'hui on recherchera particulièrement les chemins de fer qui transportent tant de choses en si peu de temps ;

2o. La deuxième condition que doit remplir une ligne d'opérations est la sûreté.

Sous ce rapport, le front de l'armée est couvert par les bases successives qui, comme nous l'avons dit, servent de parallèles et donnent de la consistance à la marche.

Les flancs doivent, en même temps, être appuyés à des obstacles naturels, tels qu'un cours d'eau, une chaîne de montagnes, qui mettront la ligne d'opérations à l'abri des entreprises de l'ennemi.

Quand l'un des flancs est découvert, on serre alors la ligne d'opérations de l'autre côté et on établit des troupes sur le flanc exposé, face à l'ennemi, de manière à le contenir ;

3o. Enfin la troisième condition que doit remplir une ligne d'opérations est la richesse. C'est-à-dire qu'elle doit traverser un pays riche, offrant toutes les ressources nécessaires à la subsistance des troupes, de manière que des nécessités d'administration n'obligent pas à modifier les dispositions purement militaires.

Voilà les trois conditions principales que doit remplir une ligne d'opérations.

Examinons maintenant les rapports qui doivent exister entre la ligne et la base d'opérations.

La ligne d'opérations d'une armée peut se rattacher à sa base de trois manières : à son centre, ou bien à l'une de ses extrémités.

Elle peut de plus être perpendiculaire ou oblique par rapport à cette ligne.

La position la plus favorable est d'être perpendiculaire sur le centre. C'est évidemment alors que l'ennemi doit éprouver le plus de difficultés pour couper l'armée de sa base.

Si nous supposons, au contraire, la ligne d'opérations oblique extérieurement à l'extrémité de la base, l'ennemi pourra plus facilement en couper l'armée en tournant, par exemple, son aile intérieure.

De plus, avec cette direction oblique, les divers débouchés qui composent, par leur ensemble, la ligne d'opérations, présentent des longueurs inégales, et l'on trouvera, par suite, quelques difficultés pour faire marcher les colonnes à même hauteur.

Sous le rapport de la longueur, plus la base est étendue, plus la ligne d'opérations peut s'allonger sans danger, parce que l'armée est liée à sa base par un grand nombre de routes et que, par suite, il est difficile de l'en couper.

Quand la longueur de la ligne d'opérations n'est plus en rapport avec l'étendue de la base, les communications de l'armée sont aventurées et l'on dit alors que celle-ci fait une pointe.

La longueur d'une ligne d'opérations, considérée en elle-même, n'est jamais indifférente.

Plus elle est longue, plus elle est avantageuse dans le cas de la défensive.

Plus elle est courte, plus elle est avantageuse dans le cas de l'offensive.

Nous avons vu les rapports qui doivent exister entre la ligne d'opérations et la base. Examinons ceux qui existent entre cette même ligne et l'objectif.

C'est à l'objectif que se termine la ligne d'opérations, c'est là qu'elle vient aboutir.

Mais elle peut y aboutir de diverses manières.

Elle peut y arriver directement, et, dans ce cas, elle favorise les manœuvres sur le centre de l'armée défensive.

Ou bien elle peut y arriver par des directions latérales, par l'un des flancs, par derrière, et, dans ce cas, elle favorise les mouvements tournants.

Ainsi donc, les lignes d'opérations se lient de plusieurs manières aux points objectifs.

Le choix entre ces diverses lignes dépend alors de la combinaison que l'on veut exécuter.

Cependant, nous ferons les observations suivantes :

Quand il s'agit de procéder à ce choix, il faut remarquer que, parmi les diverses lignes d'opérations que présente l'échiquier, il en est qui mènent plus directement et plus sûrement au but que d'autres.

Il en est qui offrent plus de chances favorables, suivant que l'on est supérieur en cavalerie ou en infanterie.

Il en est qui sont plus ou moins abondantes en ressources, plus ou moins commodes pour la marche, plus ou moins bien protégées par les obstacles naturels ; enfin, ces lignes se rattachent à la base d'une manière plus ou moins avantageuse.

Quand ce choix est bien fait, il décide du succès d'une campagne.

Quand ce choix est mauvais, il amène des désastres, il paralyse les efforts de la meilleure armée.

Nous n'avons encore examiné que les lignes d'opérations qui conduisent l'armée de sa base à son objectif.

C'est la ligne d'opérations principale ; c'est celle qui est suivie par la masse de l'armée, celle sur laquelle s'accomplissent les faits généraux et décisifs de la campagne.

Mais il y a encore deux autres espèces de lignes d'opérations.

Les lignes d'opérations secondaires et les lignes d'opérations accidentelles.

On appelle ligne d'opérations secondaire, celle qui est suivie par

une division ou par un détachement accomplissant une opération secondaire.

On appelle encore ligne d'opérations secondaire, celle qui est suivie par une armée secondaire, quand deux armées opèrent sur le même théâtre et que l'une est subordonnée à l'autre.

La troisième espèce de lignes d'opérations, que l'on trouve sur un échiquier, comprend les lignes accidentelles.

On appelle ligne d'opérations accidentelle, une direction autre que la direction principale et naturelle, direction dont on se sert momentanément pour atteindre un objet ou un but particulier, et que l'on abandonne, ce but atteint, pour reprendre la direction principale.

Les lignes d'opérations accidentelles sont fort utiles dans l'offensive, comme dans la défensive.

Mais l'opération qui consiste, au milieu d'une campagne, à transporter la ligne d'opérations d'une armée, d'une direction sur une autre, est à la fois délicate et importante.

Elle peut donner lieu à de grands résultats, mais elle peut aussi amener de grands revers.

Des lignes de communication.—Les lignes de communication sont transversales et perpendiculaires aux lignes d'opérations. Elles sont constituées d'après les mêmes principes que les lignes d'opérations, c'est-à-dire au moyen de gîtes d'étapes et de postes de campagne, échelonnés à distance de marche.

De plus, elles doivent remplir, quoiqu'à un degré moindre, les mêmes conditions de viabilité, de sûreté et de richesse.

Sous le rapport de la viabilité, elles sont ordinairement formées par des routes de deuxième ou de troisième classe, ou par des chemins de grande communication.

Sous le rapport de la sûreté, on choisit généralement celles qui sont couvertes du côté de l'ennemi par des lignes de défense.

Enfin, sous le rapport de la richesse, elles doivent, comme les lignes d'opérations, présenter des ressources pour les vivres, les fourrages, les transports, etc.

Les lignes de communication ont plusieurs objets :

1o. Quand elles sont situées sur les bases secondaires, elles servent aux mouvements journaliers de troupes et d'approvisionnements qui ont lieu le long de ces bases ;

2o. Elles servent à relier entre eux les différents débouchés qui constituent par leur ensemble la ligne d'opérations. On les emploie alors pour établir des communications constantes entre les diverses colonnes de l'armée, au moyen des officiers d'état-major, des patrouilles, des ordonnances, des estafettes, etc. ;

3o. Enfin, les lignes de communication peuvent servir à relier deux lignes d'opérations éloignées l'une de l'autre. Elles ont alors une grande importance et peuvent jouer un rôle considérable. L'armée défensive, qui dispose de lignes de cette espèce, peut alors porter une réserve d'élite alternativement sur l'une et sur l'autre ligne, et accomplir ainsi de belles manœuvres.

Indépendamment des lignes d'opérations simples, il y a encore des lignes d'opérations doubles ou multiples.

On appelle *lignes d'opérations doubles ou multiples*, celles qui sont suivies par deux ou plusieurs armées, opérant sur un même théâtre et poursuivant un même but.

Ces armées partent généralement d'une même base, ou de plusieurs bases, bien liées entre elles.

Dans tous les cas, ce qui caractérise ces lignes d'opérations, c'est que les armées qui les suivent sont matériellement séparées, qu'elles n'ont pas de communication suivie et régulière, enfin qu'il y a entre elles de grandes distances, soixante ou quatre-vingts lieues, par exemple.

XVI.

Des plans de campagne.

" Rien ne s'obtient à la guerre que par le calcul, écrit Napoléon à son frère Joseph, le 6 juin 1806. Dans une campagne, tout ce qui

n'est pas profondément médité dans le détail, ne produit aucun résultat. Toute expédition demande à être faite d'après un système ; le hasard seul ne peut rien faire réussir."

Ce calcul, cet examen préparatoire des détails de la campagne, enfin cette étude préliminaire du système d'opérations que l'on veut suivre, forment ce qu'on appelle le *plan de campagne*.

On peut donc définir le *plan de campagne* l'exposé des combinaisons et des manœuvres au moyen desquelles on croit pouvoir atteindre un but déterminé.

On distingue deux espèces de plans de campagne :

1o. Le plan de campagne général ou le plan de la guerre ;

2o. Le plan de campagne proprement dit.

Le plan de la guerre appartient à la politique de la guerre et est établi par le gouvernement.

Quand la guerre éclate entre deux puissances, elles peuvent ordinairement s'attaquer sur plusieurs points, et par suite sur plusieurs théâtres d'opérations.

C'est alors au gouvernement à déterminer la manière d'agir sur chacune de ses frontières. D'un côté, par exemple, il prendra l'offensive ; de l'autre, il restera sur la défensive.

Le gouvernement organise alors ses armées en conséquence. Il pourra avoir deux armées, l'une offensive et l'autre défensive, en proportionnant la force de chacune d'elles à la mission qu'elle doit remplir et à l'importance du but qu'elle doit atteindre.

Car le premier principe à la guerre est évidemment de mettre les moyens en rapport avec le but que l'on se propose.

Vient ensuite le plan de campagne proprement dit, qui rentre dans le domaine de la stratégie, et qui s'applique alors aux opérations d'une seule armée.

Les bases générales de ce plan, c'est-à-dire l'attitude à prendre, offensive ou défensive, et le but à atteindre, sont indiqués par le gouvernement. Mais l'étude des moyens d'exécution appartient au général en chef, qui les met en rapport avec son caractère propre, avec ses talents particuliers, avec sa manière de faire la guerre.

Un gouvernement qui voudrait imposer des plans de campagne à ses généraux pourrait amener ainsi la défaite de ses armées.

Car ces plans, établis dans le cabinet, loin du théâtre de la guerre, peuvent ne convenir ni aux hommes, ni au terrain, ni aux circonstances.

Catinat, consulté par Louis XIV sur les affaires militaires, insistait surtout sur ce point qu'il ne fallait pas trop lier les bras aux généraux en chef, par des plans de campagne préparés à l'avance et envoyés de la Cour.

Le général en chef de l'armée établit donc son plan de campagne.

Ce plan détermine la marche générale des opérations.

Il doit réunir à la fois l'exactitude des calculs, la correction des mouvements et une connaissance profonde des hommes et des choses.

Quelquefois, quand il est établi par un général habile, il fixe le lieu et l'époque de la bataille qui doit décider de la campagne ; il marque d'avance les résultats de la victoire, ou les bornes d'un événement désastreux ; il prévoit toutes les manœuvres de l'ennemi ; il les lui impose pour ainsi dire.

Un jour, dit M. Thiers, avant de partir, couché sur ses cartes, y posant des signes de différentes couleurs pour figurer la position des corps français et autrichien, le premier consul disait devant son secrétaire, qui l'écoutait avec surprise et curiosité : Ce pauvre monsieur de Mélas passera par Turin, se repliera sur Alexandrie... Je passerai le Pô, je le rejoindrai sur la route de Plaisance, dans les plaines de la Scrivia, et je le battrai là..... En disant ces mots, il posait un des signes à San-Giuliano.

Tout le monde sait qu'il le réalisa de point en point.

Cependant il est clair que le plan de campagne doit se borner aux grandes dispositions stratégiques. C'est le cadre ou le canevas des opérations. Mais, tout en indiquant leur ensemble, il doit laisser une grande latitude pour les mouvements de détail et d'exécution.

Il ne serait pas possible d'en faire un journal qui prescrirait les manœuvres de chaque jour. Ce serait vouloir enchaîner d'une

manière trop rigoureuse les mouvements des corps d'armée. Ce serait en même temps ne pas tenir compte des nombreuses éventualités qui se présentent à la guerre.

Il faut donc que le plan de campagne présente seulement l'ensemble général des opérations, et qu'il reste susceptible d'être modifié suivant les diverses circonstances qui peuvent se présenter.

Voilà les conditions générales que doit remplir un plan de campagne. Il y a ensuite des conditions particulières, dont nous faisons l'énumération ci-dessous :

1o. Un plan de campagne doit indiquer clairement le but des opérations ;

2o. Il doit prévoir tous les cas, les succès pour en profiter, pour n'en pas être étonné ; les revers, pour y parer ;

3o. Il doit estimer les moyens et les ressources de l'ennemi, et ne les estimer ni trop haut ni trop bas ;

4o. Il doit être basé sur une connaissance parfaite des hommes, des circonstances et du pays ;

5o. Enfin, il faut toujours afficher l'offensive, même quand on reste sur la défensive.

Nous ajouterons que les moyens donnés à un général, pour atteindre le but qu'on lui indique, doivent être proportionnés à l'entreprise. C'est là le premier principe de la guerre et la base de tout plan de campagne.

Nous distinguons deux espèces de plans de campagne : les plans de campagne offensifs et les plans de campagne défensifs.

Dans le cas de l'offensive, le but à atteindre est l'occupation des points principaux du théâtre des opérations, et particulièrement des divers objectifs, après la ruine des forces ennemies.

Dans le cas de la défensive, le but à atteindre est de couvrir les mêmes points et d'empêcher les progrès de l'armée opposée.

Il est évident que les combinaisons à employer dans les deux cas ne sont pas les mêmes.

Il y a donc une différence entre les plans de campagne offensifs et les plans de campagne défensifs.

La première partie d'un plan de campagne, celle qui lui sert de

base, repose sur trois espèces de considérations ou sur trois éléments principaux :

1o. Il y a d'abord une partie géographique, comprenant l'étude de l'ensemble du théâtre d'opérations. Cette étude se fait d'après une carte générale, offrant dans un même cadre la totalité de l'échiquier.

Pour remplir son objet, il suffit que cette carte donne exactement :

Les limites des Etats ;

La position des lieux, particulièrement des points stratégiques, c'est-à-dire de ceux qui doivent jouer un rôle dans les opérations ;

La direction des cours d'eau, des montagnes et des voies de communication, c'est-à-dire des lignes stratégiques, territoriales ou de manœuvres.

Les cartes les meilleures sont les plus claires, c'est-à-dire celles qui présentent le moins de détails inutiles.

L'étude géographique du théâtre d'opérations comprend l'examen du rôle de ses divers accidents, le calcul des marches qu'offrent les diverses lignes d'opérations, et de plus tous les détails que l'on ne trouve pas sur les cartes.

2o. Enfin nous trouvons ensuite dans un plan de campagne la partie historique qui présente l'étude des campagnes précédemment faites sur le théâtre où l'on doit opérer.

On recherche alors les fautes commises et les inspirations heureuses, on examine les succès et les revers en s'efforçant d'en pénétrer les causes. C'est dans cette étude qu'un général trouvera la source de ses combinaisons.

Celles qui sont applicables sur un même théâtre ne sont pas très nombreuses.

Sachant ce qu'ont fait ses devanciers, un général en chef devinera alors plus facilement ce qu'il doit faire lui même, en tenant compte de la différence des temps, des hommes et des circonstances.

3o. Enfin vient la partie statistique relative à l'évaluation des ressources des deux puissances belligérantes ; ressources en hommes, en chevaux, en argent, en approvisionnements de toute espèce.

Partie spéciale à l'offensive.—Cette deuxième partie s'établit d'après les considérations purement militaires ; elle présente l'ensemble des combinaisons à exécuter. On connait ensuite la force, l'organisation et la position des différents corps ennemis. On obtient des renseignements sur ces divers objets au moyen des reconnaissances, des correspondances, et surtout au moyen des espions. En même temps on connait, d'une manière plus ou moins complète, la valeur des troupes opposées, les sentiments qui les animent et le caractère particulier du général qui les commande.

Alors connaissant le but à atteindre, la résistance que l'on doit rencontrer, et enfin les moyens d'attaque dont on dispose soi-même, on établit la combinaison stratégique qui parait la meilleure pour assurer la réussite de ses projets.

Napoléon veut que l'on donne les $\frac{3}{4}$ de chances au calcul et $\frac{1}{4}$ au hasard.

Quoiqu'il en soit, la combinaison stratégique que l'on établit est comme suit, savoir :

Attaque de front ;

Attaque de flanc ;

Mouvement tournant.

En tenant compte des manœuvres de l'ennemi et des mouvements probables qu'il opposera à notre attaque, il faut apprécier alors les diverses hypothèses qui peuvent se présenter. Cette appréciation est délicate ; elle est basée sur la connaissance du terrain, de la valeur des troupes ennemies, du caractère particulier de leur général.

Il faut, en même temps, prévoir le cas où des manœuvres ne suffiraient pas pour déposter l'armée défensive, et où il faudrait en venir à une bataille.

On doit se préparer à la livrer avec des éléments de supériorité ; et on prévoit aussi toutes les chances avantageuses ou désavantageuses.

Toute combinaison stratégique repose sur une base et s'exécute sur une ligne d'opérations.

Le plan de campagne offensif, après l'indication de la combinaison, doit donc indiquer la base d'où l'on partira et la ligne d'opérations que l'on devra suivre.

La base d'opérations doit remplir toutes les conditions indiquées précédemment, et surtout permettre jusqu'au dernier moment de tenir l'ennemi dans l'incertitude sur le véritable point d'attaque.

La ligne d'opérations doit également remplir toutes les conditions indiquées : elle sera étudiée avec soin ; le calcul des marches qu'elle présente, l'indication des ressources qu'elle offre, enfin l'examen des divers fronts d'opérations, par lesquels passera l'armée, seront également contenus dans le plan de campagne.

Ce plan indiquera ainsi d'abord tout ce qui se rapporte à la première combinaison stratégique, dirigée contre la première position de l'ennemi et formant la première période de la campagne.

Il devra indiquer ensuite les manœuvres des périodes suivantes.

Mais ici, en raison de l'éloignement et de l'incertitude des événements, le plan de campagne sera plus que jamais seulement un canevas, un grand cadre, susceptible d'être modifié suivant les circonstances et de se développer au fur et à mesure que la campagne s'avancera.

Voilà les principes généraux d'après lesquels on établit un plan de campagne offensif.

Du plan de campagne défensif.—Le plan de campagne défensif s'appelle généralement *plan de défense.*

Il a la même base que le plan de campagne offensif, et ses trois premiers éléments sont :

1o. Une description géographique de l'échiquier ;

2o. Une étude historique ;

3o. Des données statistiques.

Puis vient la partie spéciale à la défensive.

Celle-ci présente d'abord l'indication du but que l'on veut atteindre, c'est-à-dire des divers objectifs que l'on veut couvrir.

L'objectif définitif est ordinairement la capitale du pays.

Les objectifs secondaires, qui sont échelonnés en avant, sont des places fortes, ou de petites villes.

Les opérations relatives à la défense de chacun de ces points constituent ordinairement une période particulière de campagne.

Après l'indication des objectifs, vient l'estimation des forces ennemies, avec les détails de leur organisation et des positions qu'elles occupent. Généralement l'armée offensive est supérieure à l'armée défensive.

Alors, connaissant le but à atteindre, la force de l'assaillant et la force de résistance dont on dispose, on établit la combinaison stratégique qui forme la partie principale du plan de campagne.

Généralement, la guerre défensive consiste dans une retraite lente et méthodique, pendant laquelle l'armée offensive s'affaiblit par les fatigues, par les combats, par la nécessité où elle se trouve de garder ses derrières, de bloquer les places fortes et de faire à chaque instant de gros détachements.

L'armée défensive au contraire qui se retire sur ses réserves, se complète et se renforce chaque jour. Elle présente une résistance qui va sans cesse en grandissant, jusqu'au moment où l'équilibre entre les deux armées se trouve rétabli, et l'on peut alors tenter avec succès les chances d'une bataille.

Il faut observer que dans ce cas on sacrifie le pays qui se trouve ravagé et ruiné par le passage des armées.

Sur chacune des lignes de défense, la seule manœuvre à opposer aux attaques de l'ennemi consistera à y tenir le plus longtemps possible sans se compromettre et à rétrograder ensuite avec ordre, de manière à retarder l'ennemi et à lui faire tout le mal possible, sans cependant donner prise à ses manœuvres.

Généralement, comme nous l'avons dit, l'armée offensive est supérieure à l'armée défensive. Il serait donc téméraire à celle-ci de vouloir tenter le sort d'une bataille, pendant la première période des opérations. Il vaut mieux qu'elle rétrograde lentement, avec ordre, avec méthode, en contenant vigoureusement les avant-gardes de l'ennemi, en ne cherchant que des succès partiels qui ne la compromettent pas, jusqu'à ce qu'enfin l'équilibre se trouve à peu près rétabli.

Le plan de campagne établi d'après ce système présentera alors tous les détails relatifs à la défense de chacune des lignes stratégiques de l'echiquier. En même temps, pour chacune des positions de l'armée, il indiquera la base et la ligne d'opérations.

Les détails relatifs à l'organisation de chacune des lignes de défense comportent la rupture des ponts et des chemins, les abatis à disposer, les inondations à tendre, l'organisation des corps de partisans, enfin la mise en état de défense des places fortes et l'indication du rôle de chacune d'elles.

Les places fortes jouent un grand rôle dans la défense des Etats ; elles servent à paralyser une partie des forces de l'ennemi, soit qu'il les assiége, soit qu'il se contente de les bloquer.

Le plan de défense présentera enfin l'organisation d'un réduit pour le théâtre d'opérations, grande place ou grand camp retranché, comme celui de Torrès-Vedras en 1810.

C'est là que se passera le dernier acte de la campagne, que viendra échouer l'attaque ou expirer la défense.

Voilà l'ensemble d'un plan de campagne défensif.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la défense directe, c'est-à-dire de celle qui s'oppose de front aux entreprises de l'adversaire.

Il y en a encore une autre que l'on appelle la défense indirecte et qui s'organise alors sur les flancs et les derrières de l'ennemi ; elle menace sa ligne d'opérations et sa base ; elle le force à de gros détachements pour couvrir ses communications.

Généralement on emploie simultanément les deux moyens, donnant, suivant le cas, la plus grande importance à l'un ou l'autre.

XVII.

Commencement des opérations au moyen des marches stratégiques.

On appelle *marches stratégiques* celles qui ont lieu sur le théâtre d'opérations. Elles servent à exécuter les combinaisons stratégiques, c'est-à-dire, les attaques de front ou de flanc, les manœuvres tournantes, les mouvements rétrogrades.

Elles se divisent en :

1o. Marches stratégiques de front ;

2o. Marches stratégiques de flanc ;

3o. Et marches stratégiques rétrogrades ; suivant que l'on présente à l'ennemi la tête, le flanc ou la queue des colonnes.

Des marches stratégiques de front.—Les marches stratégiques de front servent ordinairement à porter une armée d'une position sur une autre située plus en avant. Elles servent encore à la concentrer, la veille d'une bataille ; enfin elles servent à poursuivre un ennemi battu.

Dans le premier cas, les diverses colonnes de l'armée suivent généralement des directions parallèles ; dans le second cas, des directions convergentes ; dans le troisième, des directions divergentes.

On distingue dans une marche stratégique :

1o. Sa préparation ou son ouverture ;

2o. Ses détails d'exécution.

Ouvrir une marche, c'est préparer les ordres de départ, indiquer les routes à suivre ; calculer le temps que les colonnes mettront à parcourir la distance entre le point de départ et celui d'arrivée, en tenant compte du matériel qu'elles traînent à leur suite.

C'est indiquer le point sur lequel on doit marcher, les positions à prendre en cas d'apparition de l'ennemi ; les moyens de subsistance des troupes, etc.

C'est encore prévoir les travaux matériels à exécuter pour la réparation des mauvais pas, l'élargissement des défilés, etc.

Enfin, c'est quelquefois jalonner la route, au moyen de poteaux indicateurs, de p tits drapeaux, etc...

Il s'établit d'après les cartes du pays, d'après les reconnaissances faites, d'après les renseignements recueillis, etc.

Pour le choix des débouchés, on le fait dans les circonstances suivantes :

On choisit parmi les différentes directions, dont l'ensemble forme la ligne d'opérations de l'armée, celles qui sont le plus praticables aux différentes armes, celles qui présentent le plus de ressources ; enfin, celles qui sont les mieux couvertes, soit sur leur front, soit sur leurs flancs, contre les attaques de l'ennemi.

Il faut encore que les différents débouchés soient bien liés entre eux, qu'ils ne soient pas trop éloignés les uns des autres, et que des obstacles infranchissables n'empêchent pas les communications entre les diverses parties de l'armée.

Après le choix des débouchés vient l'indication de la composition des colonnes.

Une armée est déployée pour combattre ; mais, ne pouvant marcher dans cet ordre, elle est obligée de se ployer en colonnes pour se mouvoir.

Il y a ainsi, pour une armée en campagne, une alternative de ploiements et de déploiements.

Les uns et les autres, les derniers surtout, demandent de la promptitude.

La promptitude d'un déploiement est en raison inverse de la longueur de la colonne.

Une colonne trop considérable court risque d'être battue avant de pouvoir se mettre en défense si la tête est brusquement assaillie. Ainsi, avec une armée marchant sur une seule colonne, l'ennemi connaît trop facilement le point sur lequel on veut frapper.

Par suite de ces considérations, une grande armée marchera sur plusieurs colonnes.

Elle en formera autant qu'il lui sera possible, sans se compromettre.

Chaque colonne doit comprendre les trois armes, de manière à pouvoir combattre et se défendre isolément.

L'armée se met en mouvement conformément aux ordres donnés.

Chaque colonne part à l'heure indiquée et suit la direction qui lui est assignée. Elle doit franchir dans sa journée une distance de six ou huit lieues, qui est la longueur ordinaire d'une marche stratégique, aussi bien que celle d'une marche de route.

Une colonne marche dans l'ordre suivant :

Une avant-garde,
Le gros de l'armée,
Une arrière-garde,
Et les flanqueurs.

L'avant-garde de la colonne la précède de deux ou trois heures

de marche. Cette distance est, du reste, proportionnée à la profondeur de la colonne ; elle est généralement égale à cette profondeur, mais elle varie pourtant en raison de la nature du pays et des opérations. On rapproche l'avant-garde quand on s'attend à combattre, quand le pays est couvert, quand il fait du brouillard ; on s'éloigne dans le cas contraire.

Il n'y a pas de règle absolue.

Quant à sa composition, cette avant-garde comprend généralement les trois armes ; elle comprend de la cavalerie légère, qui est destinée à éclairer au loin ; de l'infanterie, pour lui servir d'appui et pour occuper les accidents naturels, destinés à couvrir les déploiements ; enfin de l'artillerie, pour renverser les obstacles, tenir l'ennemi éloigné et donner à la résistance de l'avant-garde des chances favorables.

On y attache aussi des sapeurs, qui réparent les routes, percent les haies, jettent des ponts sur les ruisseaux, etc.

Les troupes que l'on emploie à l'avant-garde doivent être relevées fréquemment, parce que ce service aguerrit les hommes, mais les fatigue beaucoup.

La force de l'avant-garde varie du $\frac{1}{10}$ au $\frac{1}{20}$ de la colonne et dépend encore de la nature du pays et de celle des opérations.

Pour un corps de 30,000 hommes, l'avant-garde pourra être composée d'une brigade de cavalerie légère, d'un régiment d'infanterie, d'une batterie d'artillerie et d'une ou deux compagnies de sapeurs ; elle marchera à sept ou huit milles de la tête de la colonne.

Le rôle de l'avant-garde est d'éclairer la marche de la colonne, de préparer et de couvrir ses mouvements ; elle nettoie la route, s'empare des défilés importants, fait des prisonniers, recueille des renseignements, répare les mauvais pas, ou tout au moins en donne avis, enfin permet par sa résistance aux troupes qui la suivent d'occuper une position favorable et de faire leurs dispositions pour combattre.

L'avant-garde détache devant elle une pointe d'avant-garde, qui fait fouiller le terrain tout autour d'elle par de petites patrouilles de trois ou quatre hommes.

Elle s'entoure d'un réseau d'éclaireurs, qui se rejoignent à ceux du corps de bataille, de sorte que tout le corps d'armée marche comme environné d'une atmosphère de sûreté.

La colonne marche dans l'ordre suivant : en tête, l'infanterie, deux batteries d'artillerie sont placées entre le premier et le deuxième régiment de la tête de la colonne. Cette disposition permet à l'artillerie de déployer rapidement, de prendre position, de repousser une attaque soudaine, et en même temps de couvrir le déploiement du corps d'armée.

Chaque batterie n'a qu'un caisson par pièce ; les autres voitures marchent avec les bagages. Ceux-ci suivent ordinairement l'infanterie, ou bien sont rejetés à deux ou trois milles en arrière, avec une escorte particulière.

La cavalerie suit les bagages de l'armée quand ils sont placés directement derrière l'infanterie.

Dans tous les cas, cette partie de la cavalerie qui n'est pas employée à éclairer, suit toujours l'infanterie et ne la précède pas. Elle est ainsi moins exposée à une attaque soudaine, et à entraîner l'infanterie avec elle, si elle se trouvait renversée, ce qui est arrivé en maintes occasions.

A la suite du corps de bataille, vient l'arrière-garde. Dans une marche en avant, elle a peu d'importance ; elle est particulièrement chargée de la police sur les derrières de la marche, elle ramasse les traînards, les déserteurs ; elle protége les bagages, elle se compose ordinairement de quelques pelotons de cavalerie légère et de gendarmerie.

Puis viennent les flanqueurs qui marchent à droite et à gauche du corps de bataille ; ce sont des troupes légères d'infanterie et de cavalerie, formant une sorte de chaîne, à quelque distance de la colonne. Quelquefois on leur donne une ou deux pièces d'artillerie, quand ils doivent occuper un pont ou un défilé ; ils se relient aux éclaireurs de l'avant-garde, de manière à compléter une chaîne autour de la colonne.

L'infanterie, placée en flanqueurs, sert généralement d'appui, la cavalerie se porte au loin.

Les flanqueurs suivent des chemins, des sentiers, etc.; parfois ils

marchent à travers champs, au milieu d'obstacles de tous genres; ils explorent le terrain et donnent avis de la présence de l'ennemi; ils doivent tout voir, tout examiner; ils fouillent les ravins, les bois, visitent les maisons, etc.; ils gagnent les sommités pour voir au loin, sans toutefois se montrer eux-mêmes.

Pendant la nuit, ils se rapprochent de la colonne, et les oreilles, dit Xénophon, doivent alors remplacer les yeux.

Le nombre des flanqueurs dépend de la nature du pays. Peu nombreux en plaine, ils le deviennent d'avantage dans les pays accidentés et couverts. Leur service étant très pénible, il faut en employer aussi peu que possible et les relever fréquemment.

Tel est l'ensemble de la marche d'une armée.

Des marches stratégiques de flanc.—Les marches stratégiques de flanc s'exécutent sur le théâtre d'opérations à portée de l'ennemi.

Elles ont pour caractère principal de présenter à l'ennemi le flanc des colonnes.

Leurs inconvénients sont :

1o. De découvrir les lignes de retraite de l'armée ;

2o. De s'exécuter généralement par des chemins de traverse plus difficiles que les routes ;

3o. Enfin de présenter le flanc à l'adversaire.

On les emploie dans les circonstances suivantes :

1o. Pour tourner des positions inabordables de front et pour s'établir sur une aile ou sur les derrières de l'ennemi ;

2o. Quand il s'agit de changer de ligne d'opérations et de se porter d'une ligne sur une autre ;

3o. Enfin dans la défensive, quand une armée est menacée d'être tournée, elle peut s'échapper par une marche stratégique de flanc.

" Deux principes sont indispensables dans les marches stratégiques de flanc, dit le général Mathieu Dumas : 1o. il faut couvrir la marche par un corps détaché, qui manœuvre devant l'ennemi et soit toujours prêt à faire front dans la direction de son attaque;

" 2o. Il faut éviter de faire marcher les équipages avec les troupes, pour ne pas tomber, en cas d'attaque, dans le désordre."

XVIII.

Des marches stratégiques ou des retraites.

On appelle retraite une opération par laquelle on quitte une position que l'on occupe, pour aller s'établir sur une autre plus en arrière et plus éloignée de l'ennemi.

On distingue deux espèces de retraites :

Les retraites volontaires ;

Et les retraites forcées.

Les retraites sont volontaires quand on reste maître du moment de l'exécution et de la méthode à employer.

Les retraites sont forcées quand on est plus maître ni de l'un ni de l'autre.

Les retraites volontaires s'exécutent dans trois cas principaux :

1o. Quand on veut enhardir l'ennemi, le prédisposer à faire de fausses manœuvres dont on est prêt à profiter ;

2o. Quand on se retire sur des renforts ;

3o. Quand, dans une guerre défensive, on veut éviter de compromettre ses troupes, et que l'on ne veut tenter le sort d'une bataille que sur une position étudiée à l'avance et couverte de travaux de défense.

Par exemple, Wellington en 1810, se retirant devant Masséna, lui livrant bataille à Musaco, et s'établissant ensuite dans ses lignes de Torres-Vedras.

Les retraites forcées ont lieu dans quatre cas principaux :

1o. Quand on se trouve dans un pays stérile où il est difficile de faire vivre l'armée ;

2o. Dans le cas de l'apparition d'un corps respectable en arrière de l'armée et sur le flanc de sa ligne d'opérations ;

3o. Par suite du changement d'attitude d'un pays jusqu'alors neutre, et qui peut menacer les derrières de l'armée ;

4o. Enfin une retraite est forcée après une bataille perdue, et c'est là le cas qui se présente le plus fréquemment.

Les retraites présentent des difficultés toutes particulières.

Les retraites volontaires sont encore assez faciles, l'armée est intacte, son moral n'est pas ébranlé.

Mais les retraites forcées, surtout après une bataille perdue, présentent de grandes difficultés.

Le moral de l'armée est alors affaibli. Celui de l'ennemi est exalté.

Le soldat, découragé par sa défaite, est tenté d'accuser son général.

L'indiscipline se répand. Quelquefois les troupes démoralisées se débandent ; on voit les hommes suivre isolément les routes qui leur paraissent les plus sûres, et presque toujours dans des directions divergentes.

L'armée tend à se désorganiser, à se disloquer. Il faut beaucoup de talent et d'énergie pour lutter contre ces difficultés et pour bien conduire une retraite.

Si l'on considère les retraites relativement à la manière de les exécuter, on distingue six méthodes principales

On peut exécuter une retraite :

1o. Sur une seule route, avec toute l'armée réunie ;

2o. Sur une seule route, mais par échelons ;

3o. Sur plusieurs routes à peu près parallèles ;

4o. Sur plusieurs routes convergentes ;

5o. Sur plusieurs routes divergentes ;

6o. Enfin, parallèlement à la frontière, ce que l'on appelle une retraite latérale ou parallèle.

Nous examinerons successivement chacune de ces méthodes.

On peut opérer une retraite sur une seule direction et avec toute l'armée réunie.

Ces retraites ne sont possibles que pour de petites armées et de petites distances.

Comme nous l'avons dit précédemment, en parlant des marches stratégiques de front, une grande armée est obligée de former plusieurs colonnes.

Si elle n'en formait qu'une seule, le déploiement serait long et difficile. Il y aurait de grandes difficultés pour trouver des vivres. L'ordre et la régularité seraient presque impossibles à obtenir. Les bagages, que l'on ne pourrait mettre qu'au milieu de la colonne, gêneraient beaucoup les mouvements des troupes. Enfin, l'ennemi pourrait facilement menacer à la fois les derrières et les flancs de la marche.

Cette première méthode ne s'emploie donc que pour de petites armées.

La seconde méthode consiste à marcher sur une seule direction, mais en plusieurs échelons.

Les échelons sont formés de corps d'armée ou de divisions. Ils marchent à une certaine distance les uns des autres, à quelques heures de marche, par exemple ; à une journée au plus.

Il y a alors plus de facilités pour vivre que dans le cas précédent. Le soldat se fatigue moins.

Les bagages peuvent être placés dans un échelon intérieur.

La marche est plus rapide et plus régulière.

Mais d'un autre côté les flancs de l'armée deviennent extrêmement longs et l'ennemi peut profiter de l'intervalle qui se trouve entre les échelons pour les couper.

Le troisième système de retraite consiste à suivre plusieurs routes parallèles, comme dans les marches stratégiques de front.

Les flancs sont alors beaucoup moins longs. L'ennemi, pour menacer simultanément l'un des flancs et les derrières de la marche, est obligé à des mouvements plus larges qui permettent de lui résister avec plus de facilité.

Les bagages peuvent être placés dans une colonne centrale et sont mieux couverts.

La marche est plus rapide, les déploiements plus faciles et plus prompts.

On embrasse plus de terrain, et par suite, l'on trouve plus de ressources pour nourrir les troupes.

Les débouchés que l'on suit alors doivent remplir les diverses conditions indiquées pour les marches de front. Ils doivent être faciles à parcourir pour toutes les armes, bien liés entre eux, et

jamais séparés par de trop grandes distances ou des obstcales infranchissables.

Ce système est supérieur aux précédents. On en trouve de nombreux exemples.

La quatrième méthode consiste à marcher sur plusieurs colonnes et sur plusieurs routes concentriques.

Ce genre de retraite implique l'idée que l'on se retire d'une position étendue sur une position plus étroite.

On y trouve à peu près les mêmes avantages que lorsque l'on marche sur plusieurs routes parallèles.

Nous voyons un exemple de cette espèce de retraite dans la campagne de Portugal, en 1810.

Wellington, abandonnant la ligne du Mondégo, marche sur trois colonnes.

La cinquième espèce de retraite comprend celles qui ont lieu sur des directions divergentes.

Il y a alors dislocation de l'armée, ou tout au moins séparation en plusieurs parties.

Ces retraites offrent de grands dangers, car chaque corps peut être accablé isolément.

Elles ont lieu pour les armées coalisées, quand, après une défaite, leurs diverses parties ont des intérêts différents.

Elles ont lieu encore dans une guerre défensive, quand chaque fraction de l'armée va servir de moyen à une insurrection locale, comme en Espagne, en 1808.

Enfin, la sixième espèce de retraite comprend les retraites latérales ou parallèles à la frontière.

Elles consistent à aller prendre une nouvelle position sur le flanc de l'ancienne, en marchant parallèlement à la frontière et en changeant de ligne et de zône d'opérations.

Ces retraites sont dangereuses en ce sens qu'elles découvrent les lignes primitives de retraite et d'approvisionnements. Mais elles sont avantageuses en ce qu'elles en imposent à l'ennemi et en ce qu'elles permettent de menacer ses communications. On les emploie surtout dans son propre pays, parce qu'on est alors assuré de trouver des ressources sur le point où l'on se porte.

Dans toute opération, il est bon de préparer la retraite, car le succès est toujours incertain.

Supposons donc une armée obligée de battre en retraite.

S'il s'agissait d'une retraite volontaire, le commencement de la retraite ne présenterait pas de difficultés particulières. Les principes à appliquer seraient à peu près les mêmes que ceux d'une marche stratégique.

S'il s'agissait d'une retraite forcée, l'ennemi étant encore à une certaine distance, le grand talent serait alors de gagner une ou deux journées de marche.

Mais s'il s'agit d'une retraite forcée à la suite d'une bataille perdue, les difficultés sont considérables.

Il faut d'abord donner l'ordre de retraite et retirer les troupes du champ de bataille.

Le moment de donner l'ordre de la retraite n'est pas indifférent.

Trop tôt, on renonce peut-être à des chances favorables qui eussent amené la victoire. Trop tard, on peut arriver à un immense désastre, comme à Waterloo.

Ordinairement on combat jusqu'à la nuit, en cherchant à disputer des positions successives et à contenir l'ennemi.

On emploie à cet effet les réserves que l'on a dû conserver intactes pour ce moment décisif. On y emploie encore de l'artillerie bien attelée et toute sa cavalerie.

L'ensemble des manœuvres que l'on exécute alors appartient à la tactique et constitue une marche tactique rétrograde. Ce sont des opérations du champ de bataille.

Mais bientôt l'armée sort des limites de ce champ de bataille pour rentrer sur le théâtre d'opérations, et alors commence véritablement la retraite.

On profite des premiers moments d'obscurité pour rétablir l'ordre dans les troupes, pour rallier les corps épars.

Puis on s'arrête généralement à deux ou trois lieues du champ de bataille, sur une position défensive préparée à l'avance, sur laquelle, par exemple, on a pu laisser les parcs.

Les deux armées alors sont ordinairement épuisées. On a besoin de part et d'autre, de quelques heures de repos.

On prend donc position. Et l'armée battue s'occupe de préparer sa retraite de même que l'armée victorieuse s'occupe de préparer sa poursuite.

C'est ainsi que les choses se passent ordinairement, à moins d'une défaite tout à fait absolue, comme à Waterloo. Et encore faut-il alors que l'ennemi ait des troupes toutes fraîches pour les jeter sur l'armée qui se retire et pour commencer immédiatement la poursuite. A Waterloo, la cavalerie prussienne n'avait pas encore combattu, quand elle fut lancée à la poursuite des débris de l'armée française. Sans elle, les français se ralliaient à Genappe, où ils avaient laissé leurs parcs.

Après quelques heures de repos, après avoir allumé des feux qui doivent servir à tromper l'ennemi, l'armée battue commence donc sa retraite.

Les équipages, les prisonniers, les blessés, filent d'abord sous l'escorte de quelques détachements d'infanterie et de cavalerie légère.

Puis les différentes colonnes se mettent en route, dans l'ordre qui leur a été prescrit et sur les débouchés désignés.

Chaque colonne a une petite avant-garde, des flanqueurs et une arrière-garde.

L'arrière-garde de chaque colonne se compose des troupes d'infanterie qui ont été le moins éprouvées, d'artillerie bien attelée, de toute la cavalerie disponible. Celle-ci peut contenir l'ennemi par des charges à courte distance et peut ensuite se retirer rapidement. On met aussi à l'arrière-garde des compagnies de sapeurs, pour faire sauter les ponts, couper les routes ; et enfin on y met quelques pièces de gros calibre et des obusiers qui tiendront l'ennemi à distance.

Indépendamment de l'arrière-garde particulière de chaque colonne, on forme une arrière-garde générale.

C'est ordinairement le corps qui a le moins souffert qui est composé des troupes les plus solides.

Le rôle de cette arrière-garde générale est important et difficile.

Elle doit contenir l'ennemi et couvrir la retraite.

Sa force dépend :

1o. De la force de l'armée.

2o. De la nature du terrain. Elle est plus considérable en plaine que dans un pays accidenté.

3o. De l'attitude de l'ennemi et de celle de la population.

4o. Enfin de la distance à laquelle elle doit se tenir du corps principal.

Dans tous les cas, il faut que l'arrière-garde soit assez forte pour arrêter l'ennemi, mais en même temps assez mobile pour pouvoir se dérober lestement et rejoindre ensuite le gros de l'armée par des marches rapides qui exigent une grande liberté de mouvements.

Le commandement de l'arrière-garde présente de grandes difficultés.

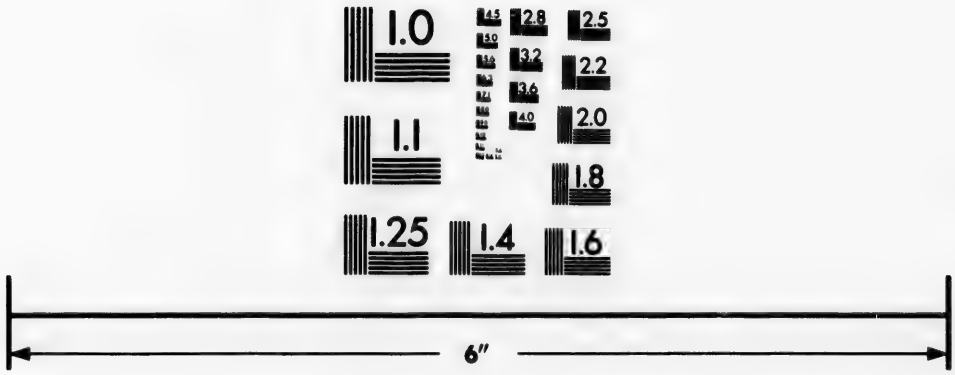
Il y faut à la fois une grande fermeté, une résolution prompte, un coup d'œil exercé et l'habitude du maniement des troupes.

Le plus grand général d'arrière-garde a été sans contredit l'immortel Ney.

En 1812, il fit entre autres celle de l'armée de Russie.

« L'arrière-garde, conduite par le maréchal Ney, dit M. Thiers « dans le récit de cette grande époque, soutenait à chaque passage « des combats opiniâtres, pour arrêter sans cavalerie et sans artil- « lerie les Russes qui étaient abondamment pourvus de toutes les « armes. A Dorogobouge, le maréchal Ney s'était obstiné à défendre « la ville, se flattant de la conserver plusieurs jours et de donner « ainsi à tout ce qui traînait, hommes et choses, le temps de re- « joindre Smolensk. Cet homme rare, dont l'âme énergique était « soutenue par un corps de fer, qui n'était jamais ni fatigué, ni « atteint d'aucune souffrance, qui couchait en plein air, dormait ou « ne dormait pas, mangeait ou ne mangeait pas, sans que jamais « la moindre défaillance de ses membres mît son courage en « défaut, était le plus souvent à pied au milieu des soldats, ne dé- « daignant pas d'en réunir 50 ou 100, de les conduire lui-même « comme un capitaine d'infanterie, sous la fusillade et la mitraille ; « tranquille, serein, se regardant comme invulnérable, paraissant « l'être en effet et ne croyant pas déchoir lorsque, dans ces escar- « mouches de tous les instants, il prenait un fusil des mains d'un

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

" soldat expirant et qu'il le déchargeait sur l'ennemi, pour prouve
" qu'il n'y avait pas de besogne indigne d'un maréchal dès qu'elle
" était utile. Sans pitié pour les autres comme pour lui, il allait
" de sa propre main éveiller les engourdis, les secouait, les obli-
" geait à partir, leur faisait honte de leur engourdissement (lâches
" du jour qui souvent avaient été des héros la veille), ne se laissait
" point attendrir par les blessés tombant autour de lui et le sup-
" pliant de les faire emporter ; il leur répondait brusquement qu'il
" n'avait lui-même pour se porter que ses jambes ; qu'ils étaient
" aujourd'hui victimes de la guerre, et qu'il le serait lui-même le
" lendemain ; que mourir au feu ou sur la route, c'était le métier
" des armes, etc.".....

Ce portrait du maréchal Ney montre quelle trempe de caractère, quelle énergie il faut avoir pour bien commander une arrière-garde.

L'armée battue a donc pris position à quelques lieues du champ de bataille. Après s'être ralliée, réorganisée, elle en part pendant la nuit, laissant derrière elle son arrière-garde, qui entretient les feux et qui doit contenir l'ennemi de manière à permettre à l'armée de gagner au moins une demi-marche.

Pendant les jours suivants, l'armée part généralement de très-bonne heure, et l'arrière-garde au contraire le plus tard possible sans se compromettre, laissant toujours 4 à 5 lieues entre elle et le gros de l'armée.

Celle-ci fait une marche, prend position, se repose et recueille son arrière-garde.

L'ennemi arrive ; il est harassé. Il est obligé de se déployer, de faire des dispositions d'attaque. Quand il est prêt, on décampe, et l'on va prendre une seconde position plus éloignée sur laquelle on passe tranquillement la nuit.

Telle est la marche générale de l'armée en retraite.

Nous citerons comme retraite à étudier, celle de Wellington en 1810 ; celle de la Grande Armée de Napoléon en 1812.

Des poursuites.—Une poursuite est une marche en avant qui s'exécute d'après les règles générales des marches stratégiques de front.

Il faut seulement y ajouter quelques règles particulières.

D'abord une poursuite, ayant pour objet de tirer de la victoire toutes les conséquences dont elle est susceptible, doit être exécutée avec rapidité.

On distingue ensuite deux espèces de poursuites :

1o. La poursuite directe, quand on se contente de suivre l'ennemi en tenant les mêmes routes, comme Masséna derrière Wellington en 1810.

2o. La poursuite parallèle, qui consiste à faire suivre l'armée par un corps léger, tandis qu'avec le gros de ses forces, on marche parallèlement à l'ennemi ; on cherche à le gagner de vitesse, soit pour lui barrer le passage, s'il est désorganisé, soit dans le cas contraire pour s'établir sur son flanc et lui faire tout le mal possible.

XIX.

Ensemble des opérations d'une campagne offensive et défensive.

Généralement, sur chaque théâtre d'opérations, nous trouvons deux armées ; l'une offensive et l'autre défensive.

Au début des hostilités, l'armée offensive est concentrée sur sa base d'opérations ; l'armée défensive est établie en arrière de sa première ligne de défense.

Toute campagne se décompose en plusieurs périodes.

On appelle période de campagne, une série d'opérations ayant un objectif particulier, comprenant les manœuvres relatives à l'occupation de cet objectif et séparée d'une manière distincte des opérations qui précèdent ou de celles qui suivent.

L'offensive en stratégie présente les avantages suivants :

1o. La confiance du soldat est doublée ;

2o. L'on a un but : l'on sait ce que l'on veut faire ; l'adversaire l'ignore ; il est dérouté ; ses manœuvres sont subordonnées à celles de l'attaque ;

3o. L'initiative amène généralement des succès partiels ; l'ennemi est surpris, et le plus souvent les combats livrés à ses avant-gardes sont à l'avantage de l'assaillant. La supériorité conquise dans ces premiers engagements se conserve généralement, pendant toute la campagne et en décide le succès.

L'armée offensive se met la première en mouvement.

Sa concentration doit être tenue aussi secrète que possible. c'est de là que dépend souvent le succès de la campagne.

On se porte le plus tôt possible en présence de son adversaire, de manière à le serrer de près.

L'armée offensive manœuvre autour de l'armée défensive ; elle cherche à le déposter en menaçant son centre, l'une de ses ailes ou ses derrières.

Si les manœuvres ne suffisent pas pour faire abandonner la position, alors on en vient à une bataille.

Vaincu, on se retire sur sa base pour se réorganiser et recommencer les opérations, ou bien pour arrêter la poursuite de l'ennemi si celui-ci prend l'offensive à son tour.

Vainqueur, on poursuit l'armée battue, on occupe son premier objectif, et ce but atteint, on s'arrête un instant sur sa base secondaire, pour se réorganiser, renouveler ses munitions, ses approvisionnements, et se préparer à la deuxième période de la campagne.

Les principes suivis dans une campagne offensive peuvent se résumer ainsi :

1o. Partir d'une base qui couvre tous les dépôts et qui, en cas d'échec, se transforme en ligne de défense ;

2o. S'avancer suivant les principes des marches stratégiques, en assurant sa ligne d'opérations et en dégageant ses flancs ;

3o. Fortifier derrière soi, au fur et à mesure que l'on avance, toutes les bases secondaires destinées à appuyer les opérations et à donner de la consistance à la marche ;

4o. Tenir toujours ses troupes dans de bonnes relations stratégiques, de manière qu'aucun corps ne puisse être accablé isolément ;

5o. Enfin ne livrer de bataille que lorsque les manœuvres ne suffisent pas et que l'on a mis de son côté toutes les chances favorables.

Marche des opérations dans la guerre défensive.—La défensive présente les avantages suivants :

1o. On opère sur un terrain connu, dont on peut à loisir apprécier les forces, la nature et les accidents ;

2o. On appuie ses opérations sur des points et sur des lignes préparés à l'avance,—places fortes, ou lignes de défense,—qui ajoutent beaucoup à la force de l'armée.

Mais en regard de ces avantages, la défensive présente deux inconvénients :

1o. De refroidir le moral du soldat ;

2o. D'abandonner à l'ennemi les ressources du pays que l'on évacue.

La première opération de la guerre défensive est la préparation de l'échiquier, qui présente les objets suivants :

1o. On s'occupe d'armer les places, de former leurs garnisons, d'assurer leurs approvisionnements ;

2o. On couvre par des ouvrages de campagne les points qui ne sont pas fortifiés régulièrement, et qui paraissent cependant devoir jouer un rôle dans les opérations ;

3o. On organise la résistance de chacune des lignes de défense du théâtre d'opérations en y tendant des inondations, en y faisant des abatis, en préparant la destruction des routes, des ponts, des gués, etc...., de manière à retarder autant que possible la marche de l'ennemi ;

4o. On assure ses propres communications de manière à pouvoir se retirer facilement et à pouvoir porter rapidement ses réserves sur les points menacés ;

5o. Quand on opère hors de son propre pays, comme Wellington en Portugal, ou bien lorsque la population est fanatisée, comme les Russes en 1812, on prépare la dévastation du territoire ; on brûlera les villages et les maisons à mesure que l'on battra en retraite ; on transportera la population au loin de manière à ne laisser à l'armée offensive qu'un véritable désert ;

6o. Enfin, on organise le réduit de l'échiquier, grande place de guerre ou camp retranché, destiné à servir de dernier asile à l'armée défensive. L'organisation de ce réduit permet en même temps les

manœuvres décisives sur les communications de l'ennemi. Si Paris eût été fortifié en 1814, le mouvement de l'empereur sur Saint-Dizier aurait probablement assuré le succès de la campagne.

Telle est la préparation de l'échiquier.

Puis vient la concentration de l'armée. Celle-ci se réunit en arrière de la frontière qu'elle doit défendre. Afin d'éviter toute surprise, afin de laisser l'ennemi dévoiler ses projets, elle s'établit à deux ou trois marches en arrière, ne plaçant que des avant-gardes sur la limite extrême du pays.

La première période comprend tous les mouvements relatifs à la défense du premier objectif.

On peut, dans cette période, livrer bataille si l'on trouve une occasion favorable et une position assez forte pour arrêter l'ennemi. Mais généralement celui-ci est encore trop rapproché de sa base, il a encore trop de supériorité numérique et morale, il a encore trop d'élan, pour courir de si grandes chances. Il vaut mieux se retirer sur sa deuxième ligne de défense, en manœuvrant avec ordre, avec méthode, avec fermeté, en ne recherchant que les combats d'arrière-garde, en laissant l'adversaire s'affaiblir, s'user, se fatiguer et en attendant le moment où l'équilibre se trouvera rétabli entre les deux armées, et où l'on pourra tenter avec succès la chance des armes.

Ce fut là le principe d'une des campagnes défensives les plus célèbres : celle de Wellington en 1810.

Cette défensive n'exclut pas les mouvements offensifs partiels, qui relèvent le courage des troupes, et qui empêchent le découragement.

C'est le cas aussi de mettre en action les moyens de résistance indirecte dont nous avons déjà parlé :

1o. En soulevant la population sur les derrières de l'armée offensive ; en l'organisant en partisans, en levées en masse ; en la faisant soutenir par les garnisons des places fortes ;

2o. En dirigeant sur les communications de l'ennemi des corps détachés, comme celui d'Augereau en 1814 ;

3o. En se jetant enfin avec la masse de ses forces sur les derrières de l'armée offensive pour lui couper sa ligne de retraite et d'approvisionnements, tandis qu'on la contient en tête par un corps secon-

daire appuyé sur une bonne ligne de défense ou sur le réduit de l'échiquier.

Enfin, supposons que l'ennemi arrive devant l'objectif définitif de l'échiquier, capitale, grande place forte, camp retranché. L'armée défensive s'y est solidement établie ; elle appelle ses dernières ressources ; elle met en œuvre les derniers moyens de résistance du pays.

Elle peut alors arrêter l'ennemi par une bataille défensive où elle met les chances de son côté, ou bien elle peut l'arrêter par une résistance passive comme celle de Wellington en 1810.

Le succès de la campagne défensive est alors assuré et la retraite de l'ennemi devient très difficile.

Mais si, au contraire, l'ennemi est vainqueur, s'il occupe l'objectif définitif après la ruine de toutes les forces de la défense, il faut céder à la fortune, demander une armistice, puis la paix et accepter les conditions du vainqueur.

Ces conditions comportent des cessions de territoire et des contributions en argent.

Voilà la marche générale des opérations de la guerre défensive.

Nous terminons ici la stratégie, c'est-à-dire l'étude des mouvements et manœuvres qui ont lieu sur le théâtre des opérations.

Nous avons vu que la stratégie indique les points principaux de l'échiquier sur lesquels on doit porter ses efforts, qu'elle montre en même temps des lignes sur lesquelles on doit s'appuyer ou se mouvoir, enfin qu'elle détermine la marche générale des opérations d'une campagne.

C'est évidemment la partie la plus importante de l'art de la guerre, mais comme on a déjà eu aussi l'occasion de le dire, c'est en même temps la plus difficile, parce qu'elle opère loin de l'ennemi, au milieu d'une incertitude complète, parce que presque tous les calculs auxquels elle donne lieu ne sont basés que sur des hypothèses, enfin parce qu'en stratégie il faut savoir à la fois tout deviner et tout prévoir.

XX

De la grande tactique des positions militaires.

Les opérations stratégiques dont nous nous sommes occupé ont amené les armées en présence. Elles arrivent sur le champ de bataille.

Elles se disposent à combattre.

Elles se trouvent alors dans de nouvelles conditions.

Elles vont agir d'après de nouveaux principes.

L'ensemble de ces principes constitue la *grande tactique.*

L'art de la grande tactique est de disposer et de faire mouvoir les troupes sur le champ de bataille.

Elle comprend :

1o. L'étude des *positions militaires*, c'est-à-dire du terrain sur lequel les armées vont s'engager ;

2o. L'examen des *ordres de bataille*, c'est-à-dire des dispositions suivant lesquelles les armées se rangeront pour combattre ;

3o. L'étude des *marches tactiques*, c'est-à-dire des moyens employés pour faire mouvoir les armées lorsqu'elles se trouvent en présence ;

4o. Enfin, l'étude des *batailles elles-mêmes*, c'est-à-dire l'étude des principes suivis pour faire combattre les troupes.

Telle est la grande tactique.

Les opérations du champ de bataille suivent les opérations stratégiques.

Elles leur succèdent.

Comme nous l'avons vu précédemment, une armée part de sa base, marche le long de sa ligne d'opérations, et se dirige vers l'objectif qu'elle veut atteindre. Elle manœuvre alors autour de

l'armée défensive qui couvre cet objectif pour chercher à la déposter. Si elle n'y réussit pas par des manœuvres stratégiques, elle a recours à la tactique et elle livre bataille.

Les opérations tactiques succèdent donc aux opérations stratégiques et forment généralement le dénouement d'une période de campagne ou d'une campagne.

Des positions militaires.—On appelle position l'espace de terrain sur lequel une armée s'établit et où elle trouve des conditions favorables pour ses projets ultérieurs.

Une armée qui exécute une marche stratégique prend position tous les soirs pour passer la nuit.

Si elle veut livrer bataille elle occupe une position.

Nous avons parlé précédemment de l'influence du terrain sur les opérations tactiques et du rôle que pourraient jouer ses divers accidents, hauteurs, bois, défilés, villages, maisons isolées, ravins, cours d'eau, marais, etc.

Parmi ces accidents, les uns comme les hauteurs, les bois, les villages, sont favorables et ajoutent à la force des troupes. Une armée doit chercher à les rencontrer sur le terrain qu'elle occupe.

Les autres, ravins, défilés, marais, bas-fonds, sont défavorables ; ils empêchent ou ils gênent les mouvements des troupes. Une armée doit par conséquent chercher à les rencontrer sur le terrain qu'elle réserve à l'ennemi, sur le terrain que l'ennemi doit parcourir pour arriver à elle.

Les positions militaires se rencontrent en grand nombre sur les théâtres d'opérations, puisque ceux-ci sont de vastes surfaces géographiques qui présentent une grande quantité d'accidents de toutes espèces.

" On peut prendre 200 positions dans un espace de deux lieues " carrées, dit Frédéric dans une instruction à ses généraux."

La difficulté est de les reconnaître et de les occuper convenablement.

Quoi qu'il en soit les positions militaires doivent toujours remplir une première condition, c'est de mettre hors d'insulte l'armée qui les occupe.

Si nous considérons maintenant les positions relativement à la manière dont elle sont constituées, nous les diviserons en trois classes :

1o. Les positions à limites tranchées ;

2o. Les positions à limites vagues ;

3o. Les positions mixtes.

Les positions à limites tranchées sont ordinairement formées par de grands accidents naturels, des pentes abruptes, des rochers, etc....Elles présentent par suite certains avantages de force. Mais pour ces quelques avantages, elles offrent de nombreux inconvénients.

Les principaux sont les suivants :

1o. Elles ne peuvent généralement être occupées que d'une seule manière ;

2o. Par suite, on couvre toujours de même ses lignes stratégiques ;

3o. Il faut pour les occuper un nombre de troupes fixe ; quand on en a davantage, elles sont trop accumulées ; quand on en a moins, la position est dégarnie ;

4o. Ce genre de positions affaiblit le moral des troupes.

On peut les comparer aux lignes continues de retranchements ; elles présentent les mêmes inconvénients.

Nous citerons, comme position de ce genre, celle de Busaco, occupée par Wellington dans la campagne de Portugal.

Les positions à limites vagues sont formées par des hauteurs, des villages, des bouquets de bois, des fermes, des châteaux, etc... Leurs limites ne sont pas arrêtées d'une manière absolue ; on peut les étendre ou les resserrer, les porter plus en avant ou plus en arrière, les incliner plus ou moins.

Elles présentent les avantages suivants :

1o. Elles favorisent les manœuvres ;

2o. Elles relèvent le moral des troupes en ne les tenant pas sur une défensive absolue ;

3o. Elles permettent de mieux couvrir les lignes de retraite, puisque l'on peut leur donner, à cet effet, la direction et l'inclinaison les plus favorables.

Telle était la position de Mont-Saint-Jean pour l'armée anglaise, en 1815.

Enfin, les positions mixtes sont à limites tranchées sur certaines parties, et à limites vagues sur d'autres.

Importance et force d'une position.—On distingue deux choses dans une position :

Son importance ;

Et sa force.

L'importance d'une position dépend de considérations stratégiques et des relations de la position avec le théâtre d'opérations.

La force d'une position dépend de la manière dont elle est constituée, et de la force des différents obstacles qui la composent.

L'importance d'une position est donc tout à fait distincte de sa force. Une position très-importante peut être très-faible ; et une position très-forte peut être au contraire de nulle importance,—ce qui arrive, par exemple, pour une position située à une des extrémités les plus reculées du théâtre d'opérations, et éloignée par suite de toutes les lignes stratégiques.

Examinons d'abord l'importance d'une position.

Le théâtre d'opérations présente, comme nous l'avons dit, un grand nombre de positions militaires, dans les montagnes, dans les plaines ou dans les vallées.

Parmi ces positions, les unes seront situées en dehors des lignes stratégiques et loin des points stratégiques importants de l'échiquier. L'armée défensive qui voudrait les utiliser ne couvrirait plus ses objectifs et, de plus, risquerait d'y mourir de faim, vu l'éloignement des ressources. L'armée offensive les masquerait et passerait outre. Ces positions sont donc sans importance.

D'autres, au contraire, commandent les lignes stratégiques du pays et couvrent les points principaux. Ce sont là les positions qui joueront un rôle dans les opérations et qui sont véritablement importantes.

La force d'un point particulier d'une position dépend de deux espèces de considérations :

1o. De considérations tactiques ;

2o. De considérations topographiques.

Les considérations tactiques se rapportent à la disposition de l'ordre de bataille et à celle des troupes.

Le point que l'on examine peut appartenir au centre, à l'aile droite ou à l'aile gauche de l'ordre de bataille.

Considéré de cette manière, il est évident que ce point sera d'autant plus fort qu'il sera plus central, puisqu'alors, indépendamment des troupes qui l'occuperont, il faudra encore tenir compte de l'effet indirect des autres troupes placées à droite, à gauche et en arrière.

Les considérations topographiques sont relatives à la constitution même de ce point et à la nature de l'obstacle naturel qui s'y trouve. Cet obstacle sera une hauteur, une ferme, un village, un bouquet de bois ; et il sera d'autant plus fort qu'il se rapprochera davantage des conditions établies pour les ouvrages de fortification, c'est-à-dire qu'il aura une enceinte continue et solide, que cette enceinte présentera des flanquements, que l'intérieur de l'obstacle offrira des abris, que les abords seront bien découverts, que le commandement sur le terrain environnant sera favorable, etc.

Voilà les éléments de force de chacun des points d'une position militaire.

Chacun de ces points a une importance différente, suivant ses relations avec les lignes stratégiques qui viennent aboutir à la position.

Parmi ces différents points, il y en a un plus important que tous les autres, on l'appelle la *clef de la position.*

Diverses parties d'une position.—On distingue sur une position cinq parties principales :

Les abords ;
Le front ;
Les flancs ;
L'intérieur,
Et les derrières.

Les abords d'une position s'étendent en avant du front, comme les glacis d'une place forte ; ils doivent être découverts, aller en pente douce vers l'ennemi, ce qui favorise l'effet des feux ; ils pré-

senteront des obstacles inertes, c'est-à-dire au-dessous du sol, comme des ruisseaux, des canaux, des parties marécageuses, qui arrêteront l'ennemi sans masquer la position et sans empêcher l'armée défensive d'en déboucher, pour prendre en flanc les colonnes assaillantes, ou pour poursuivre l'ennemi après l'avoir repoussé.

Les abords présenteront encore d'autres obstacles ; ce seront des fermes, des maisons isolées, des châteaux, des villages, que l'on occupera en avant de la position et qui serviront de *postes détachés* ou de *postes avancés*.

Les premiers, situés sur l'extrême limite des abords et hors de la portée des armes pour les troupes qui occupent la position, serviront à empêcher les premières reconnaissances de l'ennemi, à le tenir éloigné de l'armée, à donner avis de son approche, à défendre un passage important. Ils joueront le même rôle que les ouvrages détachés dans les places fortes.

Les seconds joueront le rôle des ouvrages avancés. Ils sont situés sur les abords mêmes de la position ; ils en tirent des flanquements ; ils sont destinés à retarder la marche des colonnes d'attaque de l'ennemi ; ils doivent être tels que l'ennemi, après s'en être emparé, ne puisse pas s'y établir. Dans le cas où l'on voit l'impossibilité de les reprendre, on les brûle en les évacuant.

Au-delà des abords, nous trouvons le *front* de la position. Il correspond au front de l'ordre des batailles. Il est dessiné par la crête d'une chaîne de hauteurs, comme à l'Alma ; ou par une série d'obstacles naturels et artificiels, villages, fermes, châteaux, hauteurs, etc., comme à Caldiero. Dans tous les cas, c'est une ligne brisée, présentant des saillants et des rentrants. La forme la plus avantageuse est celle qui se rapproche le plus du tracé bastionné.

Les villages, fermes, hauteurs, etc., forment les points saillants ou les bastions, et laissent entre eux des intervalles vides qui représentent les courtines par lesquelles on peut déboucher.

Les obstacles placés sur les saillants de la position s'appellent les *points d'appui du front*.

Le front d'une position doit remplir trois conditions principales :

Il doit être suffisamment fort ;

Il doit être en rapport par son étendue avec l'effectif de l'armée qui l'occupe ;

Enfin sa direction doit être telle qu'il couvre bien les lignes stratégiques de l'échiquier.

Les *flancs* de la position correspondent aux flancs de l'ordre de bataille. Ils doivent être appuyés par des obstacles naturels, tels que l'ennemi ne puisse pas les tourner. Dans le cas où ces obstacles naturels n'existeraient pas, il faut y suppléer par des dispositions de troupes ou par des ouvrages de fortification passagère.

L'intérieur de la position doit présenter une profondeur suffisante pour pouvoir contenir les différentes lignes de bataille.

Il faut encore qu'il offre des communications faciles pour pouvoir porter rapidement les troupes, particulièrement les réserves, sur les différents points de la position. L'intérieur de la position doit remplir une dernière condition. Il faut qu'il présente des couverts, replis de terrain, villages, revers de hauteurs, etc., derrière lesquels on tient à l'abri les troupes de deuxième ligne et les réserves, jusqu'au moment de les faire entrer en action.

Enfin, nous arrivons sur les *derrières* de la position.

Ils doivent présenter les débouchés nécessaires pour retirer l'armée du champ de bataille en cas d'échec, en même temps un certain nombre de points forts ou d'obstacles, dont l'occupation couvrira le mouvement de retraite et qui formeront une série de positions successives, sur lesquelles les troupes en désordre pourront se rallier, et où les réserves de l'armée pourront tenir ferme et arrêter momentanément la poursuite. Enfin, à deux ou trois lieues plus loin, les derrières de la position devront offrir un emplacement favorable pour l'établissement des parcs et des bagages de l'armée, et une ligne de défense où celle-ci pourra reprendre haleine, en cas de malheur.

Telles sont les différentes parties d'une position militaire et les conditions particulières qu'elles doivent remplir.

L'ensemble de la position doit remplir les conditions générales suivantes :

1o. La position doit bien couvrir les lignes stratégiques de l'armée, et particulièrement la ligne de retraite, qui est généralement la ligne principale.

La meilleure position pour cette ligne est d'être perpendiculaire sur le milieu du front.

Quelquefois elle est oblique ; d'autres fois parallèle. Et elle se rattache à l'une ou à l'autre des deux extrémités ; elle est alors plus difficile à couvrir.

A Vittoria, la ligne de retraite était parallèle au front de la position et venait aboutir en arrière de l'aile droite. Cette circonstance contribua beaucoup au désastre ;

2o. Il faut que la position ne soit pas dominée à portée de canon ; car alors l'ennemi pourrait en déloger l'armée, sans tenter d'attaque;

3o. Il faut que l'eau et le bois soient à proximité, ainsi que les ressources nécessaires en vivres et en fourrages, sans quoi l'on pourrait être chassé de la position par la famine ;

4o. Enfin, il faut que l'étendue de la position soit proportionnée au nombre des troupes qui doivent l'occuper. Quand la position est à limites tranchées cette dernière condition surtout est indispensable. Quand elle est à limites vagues, on peut faire varier les dispositions de l'ordre de bataille et corriger, de cette manière, les défauts que l'on rencontre. Cependant, il doit toujours y avoir un certain rapport entre l'étendue de la position et l'effectif de l'armée.

XXI.

Occupation et mise en état de défense des obstacles naturels qui se trouvent sur une position.

On appelle obstacles naturels ceux que l'on trouve tout créés sur la position au moment où l'on vient s'y établir.

Ce sont des villages, des fermes, des châteaux, des hauteurs, des bouquets de bois, etc.

Parmi ces obstacles, les uns sont situés au delà des abords de la

position, à plusieurs milles en avant. Ils forment, comme nous l'avons dit précédemment, *des postes détachés*.

Les autres, situés sur les abords de la position, forment les *postes avancés*.

D'autres encore, situés sur le front, forment les *points d'appui* de la ligne de bataille.

Enfin, il y a des obstacles naturels sur les flancs, dans l'intérieur et sur les derrières de la position, qui ont de l'importance et qui jouent un certain rôle.

Examinons successivement ces différents points.

Les *postes détachés* ont pour objet d'étendre l'action de l'armée, de donner avis de l'approche de l'ennemi, de l'arrêter pendant quelque temps, d'occuper un point favorable, de surveiller et de maintenir une communication, etc.

Une armée occupe des postes détachés non-seulement en avant d'elle, mais encore sur ses flancs et sur ses derrières.

Quand il s'agit de créer, d'organiser et de mettre en état de défense des postes de cette espèce, on choisit parmi les obstacles naturels que présente le terrain ceux qui offrent les conditions les plus favorables.

Puis on organise leur enceinte ; on y crée un réduit ; on perce des créneaux dans les murailles ; on creuse des fossés ; on ferme les trouées par des palissades ; on élève des tambours devant les portes ; on fait des abatis. Enfin, l'on tire parti des eaux s'il y en a dans le pays, et l'on s'efforce d'obtenir des inondations au moyen de quelques barrages.

On transforme ainsi un obstacle déjà existant sur la position, une ferme, un château ou un village, en un poste détaché.

On jette dans ce poste une garnison dont la force varie depuis une compagnie jusqu'à plusieurs bataillons.

Généralement la garnison d'un poste détaché comprend : de l'infanterie, quelques pièces d'artillerie, quand le poste est important, enfin, quelques cavaliers pour avoir des nouvelles et pour pousser des reconnaissances dans les environs.

On calcule ordinairement la résistance de manière à permettre au corps principal de venir au secours.

La garnison est permanente et reste la même pour toute la durée de l'occupation de la position ; elle n'est pas relevée tous les jours comme les grand'gardes.

Elle éclaire avec soin les alentours du poste, au moyen de rondes, de patrouilles, de reconnaissances ; de plus elle établit des redoutes sur les points élevés, des sentinelles dans les clochers, etc.

Passons aux postes avancés.

Les *postes avancés* sont situés sur les abords mêmes de la position, et en dedans, par conséquent, du système des avant-postes ; ils servent de soutiens aux grand'gardes, en même temps qu'ils sont destinés à retarder les premières attaques de l'ennemi et à prendre en flanc ses colonnes.

Ils se lient à la position ; ils en tirent leurs flanquements. Ils sont toujours formés, comme précédemment, par des fermes, des châteaux, des hauteurs, des villages, etc.

Pour les mettre en état de défense, on prend les mêmes dispositions que pour les postes détachés.

Seulement, dans la constitution de l'enceinte, on la laisse ouverte à la gorge, de manière à empêcher l'ennemi de s'y établir après s'en être emparé.

Quelquefois on prépare d'avance leur destruction, ou bien l'on prépare des retours offensifs pour les reconquérir dans le cas où l'on tiendrait à les conserver.

Par rapport au front de la position, nous y trouvons les obstacles principaux du champ de bataille, des espèces de bastions, qui forment les *points d'appui* du front.

Ce sont toujours des hauteurs, des fermes, des châteaux, des bouquets de bois, des villages, etc.

On y exécute des travaux de défense analogues à ceux dont nous avons parlé précédemment, c'est-à-dire que, sur chacun de ces points, on constitue une enceinte, on perce des créneaux dans les murailles, on établit des flanquements, etc.

Puis on donne à chacun d'eux une garnison proportionnée à son importance, à son étendue et aux nécessités de la défense. Cette garnison se compose d'infanterie et d'artillerie ; elle constitue la

force directe du point occupé. On donne ensuite au même point une force indirecte par des dispositions de troupes en arrière, par exemple, au moyen d'une ou deux lignes d'infanterie qui reprendront l'obstacle en cas de malheur ; ou bien au moyen d'escadrons de cavalerie, masqués aux vues de l'ennemi et qui déboucheront au galop sur les troupes qui attaquent ; enfin encore au moyen de batteries d'artillerie, disposées à droite et à gauche, et croisant leurs feux sur les abords.

C'est ainsi que l'on organise la défense de chacun des points du front de la position. Autant que possible, on proportionne la force de chaque point à son importance, de manière que la clef de la position, qui en est le point le plus important, en soit aussi le plus fort.

Tout ce qui s'applique aux obstacles naturels situés sur le front d'une position s'applique également à ceux qui sont situés sur les flancs.

Quant aux obstacles naturels que l'on rencontre sur la position même, dans son intérieur, ces obstacles pourront servir à appuyer un mouvement rétrograde, un changement de front.

Ils peuvent aussi favoriser les manœuvres défensives ; il y a donc lieu de les étudier à l'avance, et si on a le temps, de les organiser en vue du rôle qu'ils peuvent jouer.

C'est ordinairement sur ces points que l'on installe les divers quartiers généraux ; ceux des corps d'armée, autant que possible, derrière le centre de ces corps ; le grand quartier général derrière le centre de l'armée. Chaque quartier général a sa garde particulière. Quand on doit rester plusieurs jours sur une position, ces divers quartiers généraux s'établissent dans les lieux habités, parce que les généraux, les états-majors, les chefs de service, doivent être à couvert pour leurs travaux de cabinet.

Parmi les divers points situés dans l'intérieur de la position, le général en chef détermine celui où il se tiendra pendant la bataille. Ce point est généralement une hauteur d'où l'on peut apercevoir l'ensemble du champ de bataille : c'est là qu'on adressera au général en chef tous les rapports et que l'on viendra prendre ses ordres.

A Waterloo, Napoléon s'était établi en avant de la ferme de Rossomme, auprès de la maison d'Ecosse, sur un tertre élevé à gauche de la grande route et d'où il dominait l'ensemble du terrain.

On établit entre ces différents points des communications faciles, afin d'assurer les mouvements des troupes dans tous les sens. On répare à cet effet les mauvais pas, on perce des murs et des haies, on jette des ponts sur les ruisseaux, etc...

Enfin, il nous reste à jeter un coup d'œil sur les derrières de la position et à voir comment on utilise les obstacles naturels que l'on y rencontre.

On s'en sert pour deux objets :

1o. Pour l'établissement des parcs et des bagages, que l'on cherche à mettre à l'abri des coureurs de l'ennemi, au moyen de quelques abattis etc., et que l'on installe toujours à proximité de l'eau et du bois pour subvenir aux besoins du grand nombre d'hommes et de chevaux qu'ils comprennent.

On utilise les obstacles naturels situés sur les derrières d'une position pour préparer la retraite et pour organiser en arrière de la position principale une nouvelle position, sur laquelle en cas d'échec l'armée battue pourra s'arrêter et reprendre haleine.

Emploi des retranchements de campagne.—De tous temps, les retranchements ont été employés en campagne pour renforcer les positions des armées.

Les Romains ne s'arrêtaient jamais en pays ennemi, sans se couvrir de leurs palissades et de leurs fossés.

Les armées du moyen-âge, celles des Anglais, par exemple, à l'époque de Crécy et de Poitiers, s'entouraient fréquemment de pieux ferrés et d'abattis.

Pendant la guerre de trente ans, les Suédois et les Impériaux remuèrent souvent de la terre.

A Fribourg, Nordlingen, on trouve des retranchements de campagne.

Sous Louis XIV, on abuse de ces fortifications : on en fait un usage exagéré. On multiplie alors tellement les ouvrages que les troupes ne sont plus assez nombreuses pour les défendre. De plus,

on emploie le système des lignes continues qui peuvent toujours être forcées sur quelques points.

Aujourd'hui l'on se sert des retranchements, mais dans une plus juste mesure.

Une armée qui s'enterrerait derrière des ouvrages de fortification très perfectionnés, verrait l'ennemi défiler hors de portée pour la tourner et pour venir l'attaquer soit sur ses flancs, soit par derrière.

La mobilité des armées modernes a donc restreint l'usage des fortifications en campagne, mais est loin cependant de les avoir fait abandonner.

Témoins les fortifications des Turcs à Citate, à Kalafat, à Turtukai. Les ouvrages des alliés devant Eupatoria et devant Sébastopol. Enfin ceux des Autrichiens dans la campagne d'Italie.

Nous voyons par ces exemples, que l'on emploie fréquemment aujourd'hui les retranchements de campagne sur les positions militaires ; seulement, les travaux que l'on exécute sont moins complets, moins perfectionnés que par le passé.

Généralement, ces travaux consistent en redoutes, lunettes, batteries, etc.... présentant des épaulements à l'abri des balles et de petits fossés destinés particulièrement à arrêter la cavalerie.

Ce ne sont pour ainsi dire que des ouvrages ébauchés, tels que les comporte le peu de temps dont on dispose.

Car deux armées sur le point d'en venir à un engagement, ne restent pas longtemps inactives en présence l'une de l'autre.

Elles y restent quelquefois deux ou trois heures, comme à Friedland. Quelquefois une nuit, comme à Austerlitz. Quelquefois un jour ou deux, comme à la Moscowa ; mais rarement davantage.

On n'a donc que bien peu de temps pour élever des ouvrages de campagne, sur une position militaire.

Et ces ouvrages, comme nous le disions tout à l'heure, ne peuvent avoir ni un grand relief, ni une grande épaisseur.

Ils ne mettent pas à l'abri du canon, mais ils protégent contre les balles et en même temps ils arrêtent les charges de la cavalerie.

Quand on veut y placer de l'artillerie, on élève le parapet seulement jusqu'à hauteur de genouillère, et à droite et à gauche de

chaque pièce, on creuse un petit fossé, dans lequel se jettent les canonniers après avoir chargé.

De plus, on a soin de raffermir le sol sous les roues, particulièrement en cas de pluie.

Tels sont les principes généraux relatifs à l'emploi des retranchements en campagne.

Répartition des troupes sur les positions.—C'est entre ces obstacles naturels et artificiels que les armées viennent s'encadrer et prendre ce que l'on appelle leur ordre de bataille.

Une armée est un front de fortification ambulant.

La base du coup d'œil militaire, est sans contredit la fortification, qui a des règles dont il faut faire l'application aux positions des armées.

La disposition des troupes sur une position peut donc être considérée comme une fortification mobile, et le front de la position a une certaine analogie avec une ligne bastionnée.

Les saillants sont représentés par des obstacles naturels ou artificiels, et les courtines sont représentées par des troupes.

Chaque arme doit être placée en raison de sa nature et de sa manière de combattre. L'infanterie forme généralement le centre des ordres de bataille, en raison de sa solidité et de ses propriétés tactiques qui favorisent à la fois l'offensive et la défensive.

La cavalerie se place sur les ailes pour couvrir les flancs de l'armée, ou derrière les lignes de l'infanterie pour déboucher à travers les intervalles. Une partie de la cavalerie (ordinairement la grosse cavalerie) est conservée en réserve pour faire effort au moment décisif sur les points de la ligne ennemie déjà ébranlés.

Enfin, pour l'artillerie, on a remarqué qu'elle ne découvrait bien, et qu'elle ne produisait tout son effet que de haut en bas. On a remarqué encore que son feu attirait celui de l'ennemi; on en a conclu qu'il fallait, autant que possible, mettre les batteries sur les éminences et en avant des vides de l'ordre de bataille, jamais devant les masses de troupes.

Voilà les principes généraux de la répartition des troupes sur les positions.

XXII.

Des ordres de bataille.

On appelle *ordre de bataille*, la disposition que l'on fait prendre aux divers éléments d'une armée quand on veut la préparer à un engagement.

Les ordres de bataille ont varié avec les armes, les méthodes de guerre et les époques.

On a vu successivement :

La phalange des grecs ;

La légion romaine ;

Les batailles du moyen-âge,

Puis avec Gustave-Adolphe, un nouvel ordre présentant un mélange habile de piquiers et de mousquetaires.

Sous Frédéric, la formation d'une armée en bataille consistait en deux longues lignes d'infanterie, terminées par deux ailes de cavalerie.

L'artillerie était répartie sur tout le front.

La réserve était peu nombreuse.

Il fallait 24 heures à une armée pour se déployer, dit le général Renard, et, une fois placée, elle n'osait bouger de peur de tomber dans la confusion. Les lignes de l'armée étaient pour ainsi dire inflexibles ; elles étaient formées de bataillons parfaitement alignés et qui semblaient soudés les uns aux autres. Elles obéissaient à un seul commandement et le bataillon isolé n'avait aucune initiative.

Cet ordre de bataille varie avec le terrain et avec les circonstances.

L'on peut dire qu'il y a autant d'ordres de bataille qu'il y a de positions différentes. Ce n'est plus comme chez les Romains,

dont l'ordre de bataille peu étendu était toujours le même et convenait à toutes les circonstances.

Aujourd'hui il n'y pas d'ordre de bataille complètement systématique.

Cependant on reconnait un ordre de bataille primitif, fondamental, un type qui s'applique à un terrain nu et parfaitement horizontal, qui forme une disposition d'attente, d'organisation, de campement, et qui se modifie ensuite suivant la position de l'adversaire, suivant la composition de son armée, suivant les formes du terrain, suivant le but que l'on se propose, et suivant les diverses attaques que l'on veut tenter ou repousser.

Classification des ordres de bataille.—Il y a des ordres de bataille offensifs et des ordres de bataille défensifs, suivant le but que l'on se propose, suivant la pensée générale qui doit présider à l'engagement.

L'ordre de bataille défensif n'exclut pas l'offensive sur certains points ; et de même l'ordre de bataille offensif n'exclut pas la défensive.

Les ordres de bataille peuvent être :

1o. *Parallèles*, lorsque les deux armées en présence peuvent engager à la fois le combat sur toute l'étendue de leur front ;

2o. *Obliques*, lorsque la ligne de bataille est oblique, par rapport à celle de l'ennemi ;

3o. *Echelonnés*, c'est l'ordre le plus fréquemment employé aujourd'hui.

Une armée peut être échelonnée sur l'une de ces ailes ; ce qui arrive dans les attaques d'ailes.

Elle peut être échelonnée sur les deux ailes, et présenter une forme concave ; ce qui arrive dans les attaques sur les deux ailes.

Elle peut être échelonnée sur le centre et présenter une forme convexe.

Enfin une armée peut être échelonnée sur le centre et sur une aile.

Principes de la formation des ordres de bataille.—Chez les Romains la légion présentait les trois lignes de troupes que l'on trouve encore aujourd'hui dans les armées.

En première ligne les hastaires, en seconde ligne les princes; en troisième ligne les triaires.

La deuxième ligne soutenait [illegible]ière et était destinée à renouveler l'engagement.

La troisième ligne servait de réserve.

Tels sont encore les principes modernes.

Aujourd'hui les ordres de bataille présentent encore trois lignes.

Il y a d'abord une première ligne formée de bataillons déployés.

Il y a ensuite une seconde ligne placée hors de la portée des petites armes, et se tient prête à voler au secours de la première, et à la remplacer en la faisant écouler derrière elle, pour lui donner le temps de se reposer et de se reformer.

Cette deuxième ligne est formée de bataillons déployés ou de bataillons en colonne, suivant que l'on a plus ou moins à craindre le feu de l'artillerie ennemie.

Enfin en troisième ligne, il y a une réserve; on a remarqué qu'un général en chef restait spectateur impuissant des événements imprévus du champ de bataille, s'il ne conservait pas des troupes fraîches pour accourir au soutien d'une ligne en désordre, pour empêcher l'ennemi de tourner les ailes, de prendre les lignes en flanc ou par derrière, pour alimenter le combat sur un point important, pour frapper un coup décisif, pour profiter d'un succès, ou enfin pour couvrir la retraite.

On en a conclu l'utilité d'une réserve, placée au repos et hors de la sphère du combat.

C'est ainsi que les triaires romains mettaient le genou en terre et s'abritaient sous leurs boucliers.

Aujourd'hui on tient les réserves à 1000 ou 1200 mètres de la ligne de bataille, ou bien on les met à couvert derrière un obstacle favorable. Elles sont généralement formées de colonnes en masse, par régiment ou par brigade. Une réserve comprend les trois armes; c'est en quelque sorte une petite armée placée sous les ordres directs du général en chef, à la tête de laquelle il se tient hors du combat, prêt à profiter de la bonne fortune ou à corriger la mauvaise.

Après avoir divisé ainsi un ordre de bataille en trois lignes, dans le sens de la profondeur, on le fractionne encore en trois parties, dans le sens du front, et l'on y reconnaît un centre et deux ailes ; quelquefois, pour une petite armée, deux ailes seulement.

Le fractionnement, dans le sens de la profondeur, en deux ou trois lignes, est indispensable pour que l'armée n'occupe pas trop d'espace, qu'elle puisse plus facilement se déployer et manœuvrer, enfin pour qu'elle présente plus de solidité.

Le fractionnement dans le sens du front est indispensable pour que les lignes ne soient pas obligées de se mouvoir tout d'une pièce, et encore pour mieux assurer le commandement de chacune des parties de l'armée.

Par rapport à la place des différentes armes :

L'infanterie forme le centre ;

La cavalerie sur les ailes ;

L'artillerie forme les batteries placées entre les intervalles des troupes.

Modifications apportées aux ordres de bataille primitifs par les formes du terrain.—Les formations que nous avons indiquées sont les formations habituelles et primitives des corps d'armée et des armées, en faisant abstraction des formes du terrain.

Mais ces formations primitives se modifient suivant les divers accidents du sol. Elles se ploient à la nature et à la constitution de la position militaire que l'on occupe.

Les modifications principales qu'elles subissent sont les suivantes :

1o. Les alignements en ligne droite praticables sur des terrains de manœuvres, ou sur des plaines rases, sont rarement de mise à la guerre.

Le front de bataille devront donc suivre les sinuosités du terrain.

Si on ne consultait que l'alignement, ces sinuosités pourraient arrêter l'effet des armes, ou soumettre la troupe aux feux dominants de l'ennemi. Il faut donc briser la ligne de bataille suivant les accidents du sol.

Cette ligne présentera des saillants et des rentrants. Elle doit autant que possible fournir des flanquements sur les points d'attaque,

se rapprocher de la forme bastionnée, et enfin ne pas présenter d'angles de moins de 120°.

On a vu des ordres de bataille demi-circulaires, en raison des formes du terrain et des circonstances où l'on se trouvait.

2o. Le parallélisme des deux lignes de l'ordre de bataille n'est pas observé rigoureusement. La deuxième ligne s'éloigne ou se rapproche de la première, suivant les abris qu'elle rencontre.

Elle est plus ou moins oblique suivant la forme du terrain.

Quelquefois, en arrière des points d'attaque, la deuxième ligne présente deux directions obliques, formant un rentrant, de manière à recevoir les colonnes de l'ennemi par des feux croisés.

3o. Dans les pays, et quand celles-ci sont assez élevées, on descend la ligne de bataille à mi-côte, de manière à profiter de la pente.

On la place sur la courbe horizontale qui permet le mieux de voir les abords et de dominer l'ennemi.

La deuxième ligne est alors un peu en arrière de la crête.

La réserve est sur le plateau ou sur les revers des hauteurs.

On profite pour établir et abriter la première ligne, de tous les ressauts de terrain, gradins, bermes, etc., qui se trouvent à mi-côte.

4o. Dans les endroits où le front de bataille traverse un bas-fond dominé par deux hauteurs voisines, on peut laisser une lacune dans l'ordre de bataille, en plaçant à droite et à gauche des batteries qui empêcheront l'ennemi de s'engager dans l'intervalle.

5o. Quand certaines parties de la position sont d'un difficile accès, on peut n'y placer qu'une seule ligne de troupes, ou même seulement des tirailleurs.

En arrière de certains points, au contraire, qui ont une grande importance, derrière une hauteur, un village, on peut tripler ou quadrupler les lignes d'infanterie de manière à prononcer des retours offensifs.

6o. La cavalerie qui est placée aux ailes, quand le terrain est découvert, est ramenée derrière l'infanterie, quand les ailes sont appuyées à des obstacles et que le terrain ne lui est plus favorable.

7o. Enfin pour l'artillerie, l'emplacement de ses batteries peut aussi être modifié et porté, suivant le terrain, plus en avant ou plus en arrière, plus à droite ou plus à gauche.

Des ordres de bataille défensifs.—Les conditions que doivent remplir les ordres de bataille défensifs sont analogues à celles que doivent remplir les positions défensives.

Ce sont les suivantes :

1o. La première ligne de l'ordre de bataille sera couverte par des obstacles qui lui permettront d'arrêter le premier effort de l'ennemi ;

2o. Les troupes seront convenablement liées, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de lacune entre elles, dont l'ennemi pourrait profiter ;

3o. Les flancs seront couverts et ne pourront pas être tournés ;

4o. L'artillerie aura tout son effet défensif ;

5o. L'intérieur de l'ordre de bataille présentera une liaison intime dans le sens de la profondeur, entre la seconde ligne et la première, entre celles-ci et les réserves ;

6o. La proportion des troupes sur chaque point sera en rapport avec l'importance de ce point ;

7o. L'aspect général de l'ordre de bataille, ainsi que celui de la position, seront tels que l'ennemi dans sa reconnaissance ne puisse pas distinguer le véritable point d'attaque, que tous les points lui paraissent également forts, ou bien que celui qui lui paraît le plus faible ne le soit réellement pas et que le général ennemi y soit trompé ;

8o. Une armée défensive ne doit pas étaler immédiatement son ordre de bataille en présence de l'ennemi. Ce serait le moyen de permettre à celui-ci de juger immédiatement de la force de l'armée, de ses dispositions, de ses fautes, et de se mettre en mesure d'en profiter.

Il faut dans un ordre de bataille défensif qu'une partie notable de l'armée reste en réserve de manière à ne prendre la disposition définitive que d'après celle de l'armée offensive ; on pourra alors opposer manœuvre à manœuvre, on pourra disputer d'adresse et de rapidité.

De sorte que, par suite des considérations précédentes, un ordre de bataille défensif présente un rideau de troupes déployées et garnissant le front de la position, tandis que le reste de l'armée est disposé en colonnes, prêtes à renforcer les parties attaquées, ou à

prononcer des mouvements offensifs contre les flancs des corps d'attaque de l'ennemi.

Telles sont les conditions générales que doivent remplir les ordres de bataille défensifs.

XXIII.

Des ordres de bataille offensifs.

On appelle *ordre de bataille offensif* la disposition que l'on fait prendre aux divers éléments d'une armée pour la préparer à en attaquer une autre.

Les principes généraux des ordres de bataille offensifs sont les mêmes que ceux des ordres de bataille défensifs.

Il y a toujours deux lignes et une ou plusieurs réserves.

Les différentes armes occupent toujours, dans l'ordre de bataille, les places que nous avons indiquées dans la dernière leçon.

Voilà les principes généraux; mais chaque ordre de bataille offensif se modifie ensuite suivant l'attaque qu'il prépare.

De sorte qu'il y a autant d'ordres de bataille offensifs qu'il y a d'attaques différentes.

Nous distinguons trois espèces d'attaques :

1o. L'attaque générale ;
2o. Les attaques préparatoires ;
3o. Les attaques partielles.

Ces dernières se divisent en :

1o. Attaque d'aile ;
2o. Attaque centrale ;
3o. Attaque de flanc ;
4o. Attaque de revers.

Les attaques partielles peuvent se combiner deux à deux, et les combinaisons dont on trouve le plus d'exemples sont les suivantes :

1o. Attaque sur les deux ailes ;

2o. Une attaque d'aile combinée avec une attaque de flanc ;
3o. Une attaque d'aile combinée avec une attaque de flanc ;
4o. Une attaque d'aile ou de flanc combinée avec une attaque de revers.

Des diverses espèces d'attaques.—Dans une attaque générale, tous les éléments de l'armée viennent heurter à la fois les éléments de l'armée ennemie.

C'est l'enfance de l'art.

C'est ainsi que combattent les tribus sauvages où chacun veut prendre part au combat.

C'est ainsi que l'on combattait au moyen-âge, où les chevaliers n'avaient de confiance que dans leur force et leur adresse individuelles.

Les troupes se rangent alors dans un ordre parallèle. Chacun cherche son homme. C'est une série de duels.

« C'est ainsi, dit Guibert, qu'ont probablement eu lieu les ba-« tailles de Clovis, de Charles Martel, et peut-être même de Char-« lemagne."

Avec une attaque générale, il n'y a plus ni science militaire, ni tactique.

Tout est compromis à la fois. Quand une armée est battue, sa destruction doit suivre sa défaite, ce qui arrive généralement aux tribus sauvages dont nous parlions tout à l'heure. Les vaincus sont exterminés.

Ce qui arrivait encore du temps des Barbares où les batailles amenaient des hécatombes humaines. A Châlons, à la défaite d'Attila, 162,000 cadavres restèrent sur le champ de bataille. Un faible ruisseau qui séparait les deux armées, grossi par le sang, devint un torrent, disent les chroniques.

Aujourd'hui, l'on est plus scrupuleux dans l'emploi des armées. Les nations modernes ne jouent pas d'un seul coup leur principal élément d'existence. Et si nos batailles sont meurtrières, elles le sont moins que celles des anciens. On cherche toujours à atteindre le même but : chasser l'ennemi de sa position et l'occuper à sa place. Mais on y arrive par des méthodes plus perfectionnées, plus savantes et moins dangereuses.

On prélude généralement aujourd'hui à un engagement par des *attaques préparatoires*, que l'on fait avec son avant-garde ou avec des corps secondaires, et qui ont pour but :

1o. D'enlever un poste détaché empêchant la reconnaissance de la position ennemie ;

2o. D'attirer l'attention de l'adversaire sur un point autre que le véritable point d'attaque ;

3o. Quelquefois, enfin, de préparer une attaque partielle.

Les attaques partielles qui viennent ensuite sont faites par une des grandes fractions de l'ordre de bataille, par une aile, par le centre, par un corps détaché.

De cette manière on n'engage qu'une partie de ses troupes, tout en conservant le moyen de manœuvrer, de changer ses attaques, de pousser ses succès, de réparer ses revers, de se retirer sans être compromis.

Choix des points d'attaque.—Avant d'examiner les ordres de bataille offensifs qui préparent les différentes attaques dont nous venons de parler, il faut étudier les considérations générales relatives au choix des points d'attaque.

Dans le choix des points d'attaque, il semble que l'on devrait toujours choisir les points les plus faciles à attaquer. Mais les points de ce genre sont généralement peu importants et, par suite, les succès obtenus seraient insignifiants.

D'un autre côté, les points les plus importants sont généralement les plus forts, les moins accessibles, les mieux défendus, et les succès sur ces points pourraient alors coûter trop cher.

Il faut donc choisir un point intermédiaire, qui ne présente pas trop de difficultés et dont l'occupation soit cependant assez importante pour amener le gain de la bataille.

Il y a trois sortes de considérations à examiner dans le choix des points d'attaque :

1o. Les considérations stratégiques, qui sont relatives à la configuration du théâtre d'opérations, à la combinaison des localités avec le but stratégique que l'on se propose, enfin qui ont rapport à la manière dont les lignes stratégiques de l'échiquier se rattachent aux positions des deux armées ;

2o. Les considérations tactiques, qui sont relatives à la disposition des ordres de bataille et à l'emplacement des forces respectives ;

3o. Les considérations topographiques, qui sont relatives au terrain et à la configuration du champ de bataille.

Pour les premières, il faut examiner et comparer entre eux les différents points où viennent aboutir les lignes stratégiques de l'échiquier, sur la position de chacune des deux armées en présence.

Le point où se rattache la ligne principale pour l'armée défensive, et qui se trouve vis-à-vis celui où se rattache également la ligne principale de l'armée offensive, voilà le point le plus important à attaquer, stratégiquement parlant.

Passons aux considérations tactiques ; elles se rapportent à la disposition de l'ordre de bataille ennemi.

L'attaque peut avoir lieu sur une aile, sur le centre, sur le flanc ou sur les derrières de cet ordre de bataille.

L'on examine successivement chacune de ces parties ; on voit comment elles sont constituées, on balance les avantages et les inconvénients de chaque attaque, et l'on tâche de trouver un point tel que les difficultés soient équilibrées par les avantages qui en résulteront.

Si l'ennemi a commis quelque faute dans la disposition de son ordre de bataille, on s'empressera d'en profiter.

Enfin viennent les considérations topographiques.

Elles se rapportent à la configuration du champ de bataille.

Nous avons vu que le front d'une position était couvert par des obstacles naturels.

Ces obstacles servent d'appuis à la première ligne de l'ordre de bataille, ils en forment les saillants, et c'est sur eux que se dirigeront les attaques.

Il faudra évidemment alors tenir compte de la manière dont ils sont constitués, ainsi que des ravins, ruisseaux, etc., qui défendent leurs abords, qui couvrent leurs flancs ou qui séparent les unes des autres plusieurs parties de l'ordre de bataille.

Telles sont les diverses considérations qui servent à déterminer le point d'attaque, c'est-à-dire la partie de la position et de l'ordre de bataille ennemis sur laquelle on veut porter ses efforts.

Considérations générales des ordres de bataille offensifs.—Un ordre de bataille offensif quelconque doit remplir les conditions suivantes :

1o. Il sera établi d'après les mêmes règles qu'un ordre de bataille défensif, quant à l'organisation des différentes lignes de l'ordre de bataille et quant à la place des différentes armes ;

2o. Les relations tactiques entre les divers éléments de l'ordre de bataille devront exister de la même manière, c'est-à-dire que toutes les parties en seront bien liées entre elles ;

3o. Les parties de l'armée que l'on ne veut pas engager immédiatement seront tenues hors de la portée des armes de l'ennemi.

Leur rôle est de le tromper, de l'amuser, d'entretenir le combat avec des tirailleurs et de l'artillerie, jusqu'au moment du coup de collier ; leur rôle est de faire en un mot ce que les Allemands appellent le combat traînant ;

4o. Néanmoins, ces mêmes parties de l'ordre de bataille seront disposées de telle manière que l'on pourra facilement les porter en avant, et passer ainsi rapidement, et à l'instant propice, de l'attaque partielle à l'engagement général ;

5o. Les réserves seront à portée du corps d'attaque, de manière à pouvoir le soutenir progressivement et profiter de ses succès ;

6o. L'aspect général de l'ordre de bataille offensif sera tel que l'ennemi ne puisse pas distinguer immédiatement le point sur lequel on va diriger ses efforts, et généralement, pour remplir cette dernière condition, on se présente dans l'ordre parallèle, et on prend l'ordre en échelons au moment même de l'attaque ;

7o. Enfin le corps d'attaque aura des éléments de supériorité sur la partie correspondante de l'ordre de bataille ennemi.

Quant à sa composition le corps d'attaque comprend les trois armes qui sont nécessaires pour le mécanisme du combat, et qui forment, par leur combinaison, l'instrument de guerre le plus perfectionné et le plus complet.

Telle est la composition du corps d'attaque. On cherche toujours

à lui donner des éléments de supériorité sur la partie correspondante de l'ordre de bataille ennemi.

Cette supériorité tient au nombre, au moral, à la qualité des troupes, à la position qu'elles occupent.

Pour le nombre, il ne faut pas y accumuler des troupes qui seraient inutiles. Ce serait s'exposer à de grandes pertes sans compensation. Il ne faut donc faire entrer dans la composition du corps d'attaque que la quantité de troupes réellement nécessaire.

Des attaques d'ailes.—L'attaque d'aile consiste à porter une aile de l'armée offensive sur l'aile correspondante de l'armée défensive.

Si cette attaque réussit, l'on a immédiatement une supériorité de position. L'aile ennemie battue rétrograde, et l'on peut alors se rabattre sur le centre et sur l'autre aile de l'armée ennemie.

Les avantages d'une attaque d'aile sont les suivants :

1o. On n'engage qu'une partie peu considérable de l'armée ; car une aile étant par elle-même une partie faible de l'ordre de bataille ennemi, il n'y aura pas besoin d'une grande quantité de forces pour l'attaquer ;

2o. Comme les moyens de résistance de l'ennemi finissent à l'extrémité de sa ligne, il n'y aura à tenir compte que des éléments de résistance directe et d'une partie seulement des éléments d'une résistance indirecte ;

3o. L'aile est la partie la plus éloignée du centre de la position ennemie et par conséquent des réserves qui y sont ordinairement placées ;

4o. On donne promptement un rôle actif à une grande partie du corps d'attaque, puisqu'on peut en faire agir une portion sur le flanc extérieur de l'ennemi;

5o. La disposition d'attaque sur une aile est plus facile à dissimuler que celle qui a pour but de préparer une attaque centrale ;

6o. Enfin l'on conserve en réserve une partie considérable de l'armée. Par suite on a une grande latitude, et les attaques d'ailes sont peu compromettantes.

En regard de ces avantages se trouvent les inconvénients suivants :

1o. Les résultats sont en général peu décisifs, l'ennemi pouvant

manœuvrer longtemps et conserver jusqu'au dernier moment la position qu'il occupe ;

2o. On refoule l'ordre de bataille ennemi sans le briser. L'ennemi peut former l'aile battue en potence ou en crochet et continuer l'engagement ;

3o. On éprouve des difficultés à passer de l'engagement partiel à l'engagement général à cause de l'éloignement de certaines parties de l'ordre de bataille, par exemple, des derniers échelons. Outre la difficulté matérielle, il y a encore la difficulté morale, car on ne passe de l'engagement partiel à l'engagement général que quand on est à peu près sûr que l'ennemi ne tiendra pas, qu'il est assez ébranlé pour avoir l'assurance de le renverser. Avec une attaque d'aile, il est difficile de juger ce moment ;

4o. Enfin par la marche de l'attaque et les combinaisons de la défense, l'armée assaillante tend à faire un mouvement circulaire qui change sa situation primitive et peut découvrir ses lignes stratégiques. Ce mouvement affaiblit en même temps l'ordre de bataille sur certains points. L'ennemi au contraire étant refoulé sur lui-même, son ordre de bataille est resserré ; sa force est augmentée et, dans un certain moment, l'armée défensive peut avoir des chances pour couper l'aile assaillante.

L'ordre de bataille préparatoire d'une attaque d'aile, présente donc généralement une disposition échelonnée, l'aile assaillante en avant.

Dans le siècle dernier, les attaques d'ailes se faisaient dans l'ordre oblique.

L'armée défilait par lignes à une certaine distance de l'ennemi et se formait ensuite en bataille par une simple conversion des compagnies.

Cette méthode n'est plus praticable aujourd'hui. Elle présentait du reste des inconvénients.

Il était très difficile dans la marche en avant de maintenir la ligne pleine.

Les réserves ne pouvaient aller au corps d'attaque que par des mouvements de flanc longs et dangereux.

Enfin, il était difficile de pousser à l'engagement général les parties refusées.

C'est pour cela qu'aujourd'hui on emploie le système échelonné.

Avec ce système chaque échelon peut livrer un engagement particulier.

La marche et les mouvements sont faciles.

On passe aisément de l'engagement partiel à l'engagement général.

Enfin, si le premier échelon est obligé de se retirer, sa retraite ne compromet pas le reste de l'armée. C'est tout au plus si l'ennemi peut arriver à menacer le flanc du second échelon.

Le corps d'attaque comprend les trois armes.

XXIV.

Des différentes espèces d'attaques.

Des attaques centrales.—Une attaque centrale consiste à porter le centre de l'ordre de bataille offensif contre le centre de l'ennemi afin de le chasser de sa position, et de l'occuper à sa place.

Une attaque centrale, quand elle réussit, présente de grands avantages.

Elle brise l'ordre de bataille ennemi, et elle place l'armée assaillante entre ses deux ailes séparées. Cet avantage est immense, décisif. Généralement il procure la victoire, une victoire complète, qui amène la ruine de l'adversaire et la fin de la campagne.

Mais les difficultés sont aussi très-considérables. Ce sont les suivantes :

1o. Le centre de l'ordre de bataille de l'ennemi en est généralement le point le plus fort. Il est couvert par des postes avancés, appuyé à des obstacles, près des réserves, et, par suite de cette dernière considération, c'est le point où l'ennemi peut le plus facilement réunir de grandes forces ;

2o. En raison des difficultés de l'attaque, l'assaillant est obligé d'accumuler sur ce point des masses de troupes. Ces masses de troupes peuvent être jetées dans le plus grand désordre, devenir

très difficiles à rallier, et amener la perte de la bataille pour l'armée offensive ;

3o. Les postes de l'armée offensive qui ne doivent pas s'engager immédiatement, c'est-à-dire les deux ailes, doivent toujours rester liées au corps d'attaque. Il devient alors plus difficile de les tenir toutes deux hors de la portée de l'ennemi.

Tels sont les avantages et les inconvénients des attaques centrales.

Voici les circonstances dans lesquelles on peut les employer isolément :

1o. Quand des considérations stratégiques puissantes indiquent le centre comme le véritable point d'attaque. A Waterloo, par exemple, où l'armée anglaise adossée à la forêt de Soignes ne pouvait se retirer que par la route de Bruxelles, placée derrière le centre de sa position ;

2o. Quand par la nature du terrain, le centre est le point le plus accessible ;

3o. Quand le centre de l'ennemi forme un angle saillant. Si l'on voulait dans ce cas menacer une aile, il faudrait parcourir un immense terrain, laisser de grandes distances entre les échelons, et enfin faire des manœuvres qui tendraient à affaiblir et allonger l'ordre de bataille ; si l'on voulait attaquer par les deux ailes, les inconvénients seraient plus grands encore. L'attaque centrale est alors préférable ; elle donne de plus l'avantage de prendre d'enfilade certaines parties de l'ordre de bataille ennemi ;

4o. On se détermine encore à une attaque centrale quand l'ennemi a pris de fausses dispositions pour son ordre de bataille ;

5o. Enfin, quand l'ennemi fait de fausses manœuvres qui tendent à dégarnir son centre.

Des attaques de flanc.—Les attaques de flanc sont celles que l'on dirige contre un des flancs de l'ordre de bataille ennemi.

Dans une attaque de flanc on a les avantages suivants :

1o. On ne trouve généralement sur le flanc que peu de troupes, et il est facile, au moins dans le premier moment, de se donner la supériorité numérique et de déployer un plus grand nombre de bataillons que son adversaire ;

2o. Le flanc, étant l'extrémité de la ligne, se trouve par suite éloigné des réserves et plus difficile à renforcer ;

3o. Si l'on parvient à s'établir sur ce point, on peut prendre d'enfilade l'ordre de bataille ennemi et le refouler sur lui-même.

Les inconvénients des attaques de flanc sont à peu près les mêmes que ceux des attaques d'ailes :

1o. On va chercher l'ennemi par des mouvements circulaires qui tendent à produire des trouées dans l'ordre de bataille offensif.

2o. De plus, il est difficile de masquer les mouvement préparatoires et de tromper l'ennemi.

Généralement, les attaques de flanc sont la conséquence de manœuvres stratégiques bien combinées, que l'on dérobe à l'ennemi et qui permettent de déployer tout à coup sur son flanc un grand nombre de troupes.

L'ordre de bataille offensif qui prépare une attaque de flanc est analogue à celui qui prépare une attaque d'aile. Il présente une disposition échelonnée sur une aile. Le corps d'attaque se relie à cette aile et vient s'établir sur le flanc de l'ennemi, soit par une marche dérobée, soit par un mouvement de conversion.

Des attaques de revers.—Les attaques de revers sont dirigées sur les derrières de l'ordre de bataille ennemi.

On emploie les attaques de revers quand on peut dérober à l'ennemi, par des mouvements stratégiques bien combinés, la marche des corps qui gagnent les derrières de sa position.

Il y a peu de choses à dire sur l'ordre de bataille offensif qui prépare une attaque de revers. Seulement, nous ferons observer que le corps d'attaque, devant opérer isolément, devra comprendre les trois armes, être assez fort pour ne pas se trouver compromis et enfin avoir sa ligne de retraite particulière.

Combinaisons des attaques partielles.—Les attaques isolées ne suffisent pas toujours pour amener le succès. Il faut souvent les combiner entre elles, de manière à ébranler davantage l'ennemi, de manière à le tromper plus facilement et à ouvrir son champ plus vaste aux manœuvres et aux combinaisons tactiques.

Les combinaisons les plus fréquentes sont celles que nous avons déjà mentionnées, savoir :

1o. Attaque sur les deux ailes ;

2o. Attaque centrale combinée avec attaque d'aile ;

3o. Attaque d'aile avec attaque de flanc ;

4o. Attaque d'aile ou de flanc combinée avec attaque de revers ;

Pour la première, on attaque sur les deux ailes, en les portant en avant et en refusant le centre.

Examinons les inconvénients de ces attaques :

1o. Les attaques sur les deux ailes exigent beaucoup de monde.

2o. Elles affaiblissent par suite le centre de l'armée.

3o. L'ordre de bataille tend à s'allonger, ce qui peut donner à l'ennemi la facilité de le couper en deux.

4o. Il est difficile de mettre le centre hors de la portée des coups de l'ennemi, à moins de l'éloigner beaucoup des deux corps d'attaque.

5o. Ces corps d'attaque étant fort éloignés l'un de l'autre, exigent deux commandements distincts et il est difficile au général en chef de suivre les deux attaques à la fois.

6o. L'ennemi étant refoulé sur son centre a une grande facilité pour prononcer un mouvement offensif contre le centre de l'armée assaillante.

7o. En cas de non-succès, les ailes sont rejetées dans des directions excentriques et le ralliement est difficile.

Avec de tels inconvénients, les attaques sur les deux ailes sont presque toujours dangereuses : on ne les emploie que dans les circonstances suivantes :

1o. Dans le cas d'une grande supériorité numérique ; ce genre d'attaque permettant de mettre en action une grande quantité de troupes.

2o. Dans le cas où le centre de l'ordre de bataille ennemi est refusé, une attaque centrale serait alors trop dangereuse. De plus, l'ordre de bataille offensif ne tend plus à s'allonger.

La deuxième combinaison des attaques partielles est formée d'une attaque centrale combinée avec une attaque d'aile.

L'une des deux attaques précède généralement l'autre. Elle sert

à attirer l'attention de l'ennemi, à lui faire porter ses réserves vers cette première attaque. L'on profite ensuite du moment favorable, pour exécuter la seconde attaque, avec un corps tout préparé et que l'on a su masquer aux vues de l'ennemi jusqu'au moment décisif.

C'est ordinairement l'attaque d'aile qui est l'attaque préparatoire, et l'attaque centrale qui est l'attaque décisive.

Les deux corps d'attaque sont toujours composés de la même manière.

Au moment de les mettre en action, on les porte en avant et on les relie au reste de l'ordre de bataille, au moyen des échelons.

La réserve principale suit ordinairement l'attaque centrale.

La troisième combinaison d'attaque partielle est formée d'une attaque d'aile et d'une attaque de flanc.

Ces deux attaques sont faciles à combiner et peuvent n'en former pour ainsi dire qu'une seule.

Les deux corps d'attaque sont à côté l'un de l'autre. Le premier se dirige sur l'aile de l'ennemi. Le second se dirige en dehors et se rabat sur le flanc par une conversion ou par une formation sur la gauche en bataille.

On établit la liaison entre les deux corps au moyen d'une forte batterie qui appuie les deux attaques et que l'on place dans l'angle rentrant.

Les réserves sont évidemment alors en arrière des corps d'attaque.

Formation des ordres de bataille à la suite des marches stratégiques.—Les ordres de bataille succèdent généralement aux marches stratégiques.

Voici comment les choses se passent.

Deux armées belligérantes ne se donnent pas rendez-vous pour combattre, comme des adversaires qui se rendent sur le terrain, elles sont en opérations.

L'une, l'armée défensive, par exemple, s'arrête brusquement, concentre ses corps, prend une bonne position, et offre la bataille à l'armée opposée.

Il faut que celle-ci soit toute préparée ; que ses divers corps soient disposés de telle façon que leur concentration s'effectue en même temps que celle des corps ennemis.

Quelquefois les armées concentrées restent en présence plusieurs heures ou plusieurs jours avant d'engager le combat.

Quelquefois aussi la concentration de part et d'autre est successive.

L'action commence brusquement entre deux ou trois divisions de chaque côté. Les autres divisions accourent et entrent successivement en ligne. Il faut alors qu'au fur et à mesure qu'une division entre en ligne, une division de l'autre armée y entre également pour maintenir l'équilibre.

Une bataille n'est pas seulement une lutte des diverses armes ; c'est encore une lutte de vitesse, de manœuvres, de précision, d'à-propos, de coup-d'œil.

On cherche de part et d'autre à résoudre le grand problème d'où dépend le succès d'une campagne ou d'une bataille, problème qui se résume ainsi :

Se trouver le plus fort sur le point décisif, soit de l'échiquier, soit du champ de bataille.

L'avant-garde qui précède l'armée aperçoit l'ennemi en position ; elle en donne avis ; le général en chef se porte en avant. Il reconnaît :

1o. La position qu'occupe l'ennemi ;

2o. Celle sur laquelle il va déployer son armée ;

3o. En même temps il cherche à déterminer la nature des attaques les plus favorables pour chasser l'ennemi de sa position.

Les relations de la marche stratégique changent de nature.

Les colonnes se serrent et se rapprochent à distance de déploiement.

Le général en chef cherche à avoir son armée derrière lui de manière à pouvoir manœuvrer pour tromper l'ennemi, ou bien pour l'attaquer immédiatement, ou bien encore pour se déployer parallèlement et attendre.

Quoi qu'il en soit, le général en chef indique aux généraux

commandant les diverses colonnes les points où ils doivent aboutir, et les lignes sur lesquelles ils doivent se former.

Il profite quelquefois de la position d'un des corps des ailes pour le rabattre sur le flanc de l'ennemi, en ayant soin de le relier à l'ordre de bataille général.

L'avant-garde occupe des obstacles qui lui permettent de couvrir le déploiement de l'armée.

Au fur et à mesure que les colonnes se rapprochent du champ de bataille, l'infanterie forme les divisions et serre à demi-distance.

L'artillerie sort des colonnes pour marcher sur le flanc de l'infanterie si le terrain le permet ; ou plutôt l'artillerie reste sur la route, l'infanterie marche à côté.

Puis chaque corps se déploie successivement sur le terrain qui lui est assigné. Il s'étend ou se resserre, de manière à occuper tout l'intervalle qui lui est confié.

Un corps, par exemple, forme la droite ;
Un autre, le centre ;
Un troisième, la gauche ;
Les autres corps restent en réserve.

On obtient ainsi un premier ordre de bataille préparatoire, à peu près parallèle à celui de l'ennemi qui servira de point de départ pour l'ordre de bataille offensif.

Pendant ce temps, le général en chef fait une reconnaissance offensive plus complète de la position opposée, pour tâcher d'en saisir les défauts. Quand cette reconnaissance ne suffit pas, alors il commence à manœuvrer ; il tâte l'ordre de bataille ennemi sur plusieurs points, et il force l'adversaire à démasquer ses troupes.

Il détermine enfin son point d'attaque.

Il donne, en conséquence, ses instructions pour la bataille, ou son ordre de l'armée ; cet ordre doit être aussi clair et aussi simple que possible.

Un ordre pour une bataille peut se résumer ainsi :

« Tel corps fera la droite de tel point à tel point ;
« Tel autre, le centre ;
« Tel autre, la gauche ;

" Un quatrième formera la réserve partielle ;
" Un cinquième la réserve générale ;
" On attaquera tel point de la ligne ennemie ;
" Le corps d'attaque se portera en avant, les autres entretien-
" dront l'action sans se compromettre, etc."

XXV.

Des marches tactiques.

Les marches tactiques sont celles qui s'exécutent sur le champ de bataille et sous le feu de l'ennemi.

Elles peuvent être considérées comme des manœuvres.

Elles donnent le moyen de faire mouvoir les armées pendant les engagements. Elles permettent de les porter en avant de manière a aborder de front la position de l'ennemi ; en arrière, de manière à évacuer une position pour aller en prendre une plus éloignée ; enfin latéralement, de manière à gagner le flanc de l'ennemi, ou bien de manière à s'opposer à un mouvement tournant.

Les marches tactiques ont donc une grande importance.

Elles doivent s'exécuter avec facilité, sûreté, et rapidité.

Elles conduisent aux diverses attaques déjà indiquées ; elles préparent ainsi les chocs au moyen desquels on ébranle l'ennemi, on le renverse et on le chasse de sa position ; elles contribuent beaucoup aux succès.

" La victoire, a dit Napoléon, est aux armées qui manœuvrent
" le mieux."

Il y a deux espèces de marches tactiques :

Les marches tactiques de front ;

Et les marches tactiques de flanc ;

Suivant que l'on présente à l'ennemi la tête ou le flanc des colonnes.

On pourrait y ajouter les marches tactiques rétrogrades. Mais

les règles des marches tactiques de front leur sont également applicables.

Les marches tactiques de front sont généralement offensives.

Les marches tactiques de flanc peuvent être offensives ou défensives.

Les marches tactiques rétrogrades sont généralement défensives.

Les marches tactiques s'exécutent sur les débouchés tactiques.

Nous avons vu dans notre premier livre, à l'article des reconnaissances, que les débouchés tactiques étaient des directions à travers champs, praticables à toutes les armes ou à quelques-unes seulement, indiquées aux colonnes par des points remarquables, tels qu'un clocher, un arbre isolé, un pignon, etc.; enfin, conduisant de la position offensive à la position défensive.

Autrefois, les armées ne s'abordaient qu'après être restées plusieurs jours en présence, et alors l'assaillant faisait ouvrir par des pionniers des chemins parallèles entre eux pour les diverses colonnes. L'ouverture de la marche était alors, plus encore qu'en stratégie, une opération tout à fait matérielle.

Aujourd'hui, l'on s'aborde plus promptement, on n'a généralement que la nuit qui précède la bataille pour l'ouverture de la marche. On se contente alors de reconnaître les débouchés, et on y exécute seulement les travaux que comporte le peu de temps dont on dispose.

Des marches tactiques de front.—Les deux armées sont donc vis-à-vis l'une de l'autre.

L'armée offensive va maintenant descendre de la position qu'elle occupe, et se porter à l'attaque de la position ennemie. Pour cela, elle exécute une marche tactique de front.

Nous distinguons dans une marche tactique de front :

L'ouverture de la marche ;

Et les détails d'exécution.

L'ouverture de la marche comprend le choix des débouchés et l'indication de la composition des colonnes.

Les débouchés doivent remplir certaines conditions :

1o. Ils seront praticables aux colonnes des différentes armes qui doivent les utiliser ;

2o. Ils ne seront pas séparés entre eux par des obstacles défavorables qui rompraient la liaison entre les différents éléments de l'armée. Dans l'offensive comme dans la défensive, il ne faut pas qu'une colonne séparée puisse être accablée isolément.

3o. L'ensemble des débouchés que l'armée doit utiliser pour se porter en avant doit être tel que les flancs de la marche soient couverts par des obstacles extérieurs, et que l'ennemi ne puisse pas tomber subitement sur les colonnes des ailes ;

4o. Enfin, ces débouchés présenteront devant le front de la marche quelques obstacles favorables, bouquets de bois, fermes, hauteurs, rideaux, etc., qui protégeront les déploiements, et favoriseront les attaques.

Telles sont les conditions générales que doivent remplir les débouchés tactiques sur lesquels on va lancer les troupes.

Arrivée à portée de la position ennemie, l'armée offensive déploie ses colonnes, comme nous le verrons en parlant des engagements.

Ce déploiement peut être simultané et avoir lieu au signal d'un ou plusieurs coups de canon, ou bien il peut être successif, c'est-à-dire que les colonnes de division ou de brigade se déploient en colonnes de régiment et de bataillon, au fur et à mesure que le terrain s'ouvre devant elles.

Les bataillons se déploient à leur tour et forment la ligne de bataille, lorsque les deux armées sont à portée l'une de l'autre.

L'ouverture de la marche indique ces diverses dispositions, au moyen de l'ordre émanant de l'état-major de l'armée.

Des marches tactiques de flanc.—Le caractère particulier de ces marches est de présenter à l'ennemi le flanc des colonnes.

On les emploie pour porter une armée ou un corps d'armée sur la droite ou sur la gauche, dans le but de résoudre une combinaison tactique, et avec une idée offensive ou défensive.

Dans l'offensive, on veut généralement tourner l'ennemi.

Dans la défensive, on veut généralement s'opposer à un mouvement tournant.

A la conclusion de la marche, il faut reformer son ordre de bataille ; on doit donc, pour ainsi dire, transporter l'armée parallèlement à elle-même d'une position à une autre.

Les marches de flanc tactiques présentent de grands dangers et de grandes difficultés d'exécution.

Leurs inconvénients sont les suivants :

1o. Le nombre des colonnes est déterminé par le nombre des lignes de l'ordre de bataille. Par suite, ce nombre est très restreint, et les colonnes sont très profondes ;

2o. La conservation des distances est difficile à obtenir. Il est difficile de l'obtenir pour de petites troupes. Il l'est bien plus encore pour des colonnes nombreuses ;

3o. Outre le danger d'être attaqué sur le flanc que l'on présente à l'ennemi, il y a encore le danger d'être attaqué à la tête des colonnes. Si l'on n'y est préparé, on peut être surpris et accablé.

XXVI.

Des batailles en général.

La dernière partie de la grande tactique comprend les engagements.

Il y a deux espèces d'engagements : les *batailles* et les *combats*.

Une bataille est le choc de deux armées qui se disputent de grandes questions de politique et de stratégie.

Un combat est l'engagement de deux brigades, ou de deux divisions, c'est-à-dire de corps moins considérables. De plus, les conséquences d'un combat sont moins importantes que celles d'une bataille.

De sorte qu'un combat se distingue d'une bataille par le nombre des troupes engagées et par l'importance des résultats poursuivis.

Une bataille est ordinairement la conclusion, le dénoûment de

toute une série d'opérations stratégiques et quelquefois de toute une campagne.

On cherche à atteindre un but, on veut occuper une capitale, s'emparer des communications de l'ennemi, etc....

On manœuvre en conséquence, mais les manœuvres sont insuffisantes, alors on livre bataille.

" Il ne faut cependant livrer bataille, dit le maréchal Marmont, " que quand il n'y a pas moyen d'obtenir autrement le résultat " que l'on poursuit. Car le hasard joue un grand rôle dans les " batailles. Quels que soient les avantages que l'on ait su mettre " de son côté, il y a toujours des chances imprévues qui peuvent " enlever la victoire."

A Marengo, si Kellermann avait chargé quelques minutes plus tard, si Desaix avait tardé de quelques heures, la victoire restait aux Autrichiens.

Le duc de Rohan, dans son traité de la guerre, dit que le général qui veut livrer bataille doit regarder à sept choses principales :

1o. De ne se laisser jamais forcer au combat contre sa volonté ;

2o. De choisir un champ de bataille en rapport avec le nombre de ses troupes, leur qualité et le genre d'engagement qu'il veut livrer ;

3o. De ranger son armée en bataille de manière à pouvoir renouveler plusieurs fois l'engagement avec des troupes en ordre Il ne faut pas compter de rallier immédiatement les troupes qui ont combattu ; elles sont en désordre, très-émues, incapables d'entendre les commandements. Il faut donc des troupes qui n'ont pas encore donné ;

4o. D'avoir de bons chefs à la tête de chaque corps principal ;

5o. De placer les différentes lignes de telle manière qu'elles puissent facilement se soutenir, sans que le renversement de l'une entraîne le renversement des autres ;

6o. De mettre ses meilleures troupes aux ailes et d'attaquer avec l'aile où l'on est le plus fort ;

7o. De ne permettre ni poursuite, ni pillage, avant que l'ennemi ne soit complètement battu.

Viennent les *batailles de rencontre*, quand deux armées en marche se trouvent inopinément en présence l'une de l'autre, comme

Magenta et Solferino, où les armées se sont rencontrées étant l'une et l'autre en pleine marche, en pleines opérations, et ne s'attendant à une bataille tout au plus que pour le lendemain.

Ces batailles deviennent des luttes de vitesse.

Les différents corps arrivent les uns après les autres sur le champ de bataille. Chacun cherche à accélérer la marche des siens. Par suite, ces batailles peuvent donner des avantages aux troupes qui sont les plus mobiles et les meilleures marcheuses.

Considérant maintenant les batailles au point de vue de l'objet que l'on se propose en les livrant, nous trouvons :

1o. Des batailles offensives ;

2o. Des batailles défensives.

Une bataille, évidemment, n'est jamais complètement offensive, ni jamais complètement défensive.

Dans une armée qui prend l'offensive il y a toujours quelques parties de l'ordre de bataille, où l'on reste sur la défensive.

Dans une armée qui garde la défensive, il y a toujours de même quelques points où l'on prend l'offensive, par exemple, les points où l'on fait des contre-attaques.

Mais néanmoins, dans chaque bataille, on trouve une idée prédominante d'offensive ou de défensive, qui justifie cette classification.

On livre une bataille offensive quand on veut occuper un objectif, comme Waterloo pour occuper Bruxelles.

On livre une bataille défensive quand on veut couvrir un objectif, comme Waterloo pour les Anglais.

Nous allons nous placer successivement à ces deux points de vue de l'offensive et de la défensive.

Nous commencerons par l'offensive, parce que la défensive est subordonnée à l'offensive. La défense est la réponse à l'attaque.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici de donner des règles pour gagner des batailles, mais seulement d'exposer les principes généraux qui s'appliquent à l'un ou à l'autre cas, et, en même temps, de donner une méthode pour l'étude des batailles modernes.

C'est dans cette étude que l'on trouve les éléments des succès militaires.

" Voulez-vous savoir comment se donnent les batailles, dit " Napoléon dans ses mémoires, lisez et méditez les relations des " 150 batailles des plus grands capitaines."

Des batailles offensives.—Les batailles offensives exigent avant tout comme première condition de succès, une bonne combinaison stratégique, une habile tactiqne, des troupes manœuvrières, bonnes marcheuses, lestes, intelligentes. Enfin elles demandent un élan prononcé.

On livre généralement une bataille offensive dans les circonstances suivantes :

1o. Quand on a une supériorité quelconque sur l'armée opposée, supériorité numérique ou supériorité morale. On marche alors à l'ennemi, on le cherche, on lui livre bataille ;

2o. Quand une armée se trouve concentrée, réunie au milieu des masses dispersées de l'ennemi, elle cherche alors à les accabler en détail dans des engagements offensifs ;

On livre une bataille offensive quand il s'agit de délivrer une place assiégée.

4o. On livre encore une bataille offensive, quand l'ennemi manœuvre, qu'il commet des fautes et que l'on espère pouvoir en profiter.

5o. Quand on veut occuper un point important de l'échiquier, comme une capitale.

Tels sont les différents cas dans lequel on livre une bataille offensive.

Avantages et inconvénients de l'offensive dans les batailles.—L'armée qui prend l'offensive part d'un ordre de bataille préparatoire, exécute une marche tactique pour se porter sur l'ennemi, se déploie et entame l'engagement.

Les troupes de cette armée agissent alors sur un terrain qu'elles ne connaissent pas, qui change et qui varie sans cesse sous leurs pas, à mesure qu'elles avancent.

Leur feu est nul pendant leur marche et leurs manœuvres ; elles

restent ainsi longtemps exposées aux ravages de l'artillerie ennemie sans pouvoir riposter.

Elles perdent donc beaucoup de monde avant de pouvoir commencer le combat.

Les désavantages matériels sont ainsi pour l'assaillant.

Mais il a pour lui l'avantage moral qui compense, et bien au-delà, les inconvénients matériels.

Les soldats, en effet, ne sont pas des machines, ce ne sont pas des automates ; ils agissent sous des impressions morales. Il faut parler à leur esprit, enflammer leur imagination, fermer leurs yeux sur les dangers qui les entourent, pour leur montrer seulement les avantages de la victoire. Et ce sont précisément là les effets de l'offensive. Elle développe au plus haut point le courage du soldat.

" Il est ordinaire à des troupes attaquées dans des retranche-
" ments d'être battues, dit Voltaire dans son Histoire de Charles
" XII, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité
" que ne peuvent avoir ceux qui se défendent, et qu'attendre les
" ennemis dans ses lignes est souvent un aveu de sa faiblesse et de
" leur supériorité."

L'offensive, malgré les désavantages matériels, a donc une grande avantage moral. C'est la meilleure manière de combattre pour les peuples à imagination, par exemple pour les Français.

Diverses périodes d'une bataille offensive.—Supposons les deux armées belligérantes en présence l'une de l'autre et réunies ; l'une sur une position défensive, l'autre sur une position offensive.

Nous les supposons réunies, parce qu'il est un principe qui veut qu'au moment d'un engagement, il ne se fasse pas de détachement, à moins que ce ne soit pour paralyser un détachement ennemi plus considérable. A Waterloo, Napoléon espérait, par le détachement des 35,000 hommes de Grouchy, paralyser les 100,000 Prussiens de Blücher.

L'armée offensive veut descendre de sa position, marcher sur celle de l'ennemi, l'en chasser et l'occuper à sa place.

L'engagement se décompose alors en trois périodes.

" Une bataille, dit Napoléon, est comme une action dramatique ;

" elle présente un commencement ou une exposition ; un milieu,
" qui est l'engagement lui-même, et une fin ou un dénouement.

Nous avons donc une première période, qui comprendra les préliminaires de l'engagement ;

Une deuxième pour l'engagement lui-même ;

Une troisième pour les conséquences de l'engagement.

Chacune de ces périodes se subdivise ordinairement en deux moments.

Première période de l'engagement.—Elle comprend les préliminaires. Elle se subdivise en deux moments ; 1o. l'ordre de bataille préparatoire ; 2o. le passage à l'ordre de bataille offensif.

Premier moment.—Reportons-nous au moment où l'armée offensive est en marche.

Son avant-garde donne avis de la présence de l'ennemi qui occupe une position défensive et qui paraît vouloir y tenir.

Comme nous l'avons dit précédemment, le général en chef se porte alors à l'avant-garde, fait une première reconnaissance de l'ennemi et en même temps de la position offensive sur laquelle il va déployer son armée pour la préparer à l'engagement.

Celle-ci arrive sur la position reconnue ; elle s'y déploie et y prend l'ordre de bataille préparatoire dont nous avons indiqué les principales dispositions dans un des articles précédents.

Dans cet ordre de bataille préparatoire, les troupes sont rassemblées, massées, pour n'occuper qu'un espace de terrain assez restreint, pour être bien dans la main du général en chef et pour pouvoir facilement passer à l'ordre de bataille offensif.

Les deux armées sont ainsi face à face, occupant deux positions à peu près parallèles, s'observant, s'étudiant, se touchant presque par leurs avant-postes et se préparant toutes deux à l'engagement, l'une pour attaquer et l'autre pour se défendre.

On profite de ce repos, qui dure plus ou moins longtemps, pour faire apprêter les armes, compléter les munitions, faire des distributions d'eau-de-vie, etc., et en même temps pour préparer le champ de bataille ; l'armée offensive déblayant le terrain et ouvrant

des débouchés ; l'armée défensive élevant, au contraire, des obstacles de tous genres et fortifiant sa position.

Le général en chef profite du même repos pour reconnaître d'une manière plus complète la position de l'ennemi. Il l'examine à plusieurs reprises, le matin, pour voir le mouvement des troupes qui s'y exécute ; dans la journée, pour bien apercevoir le terrain ; enfin la nuit, pour juger du nombre, de l'intensité et de la direction des lignes de feux de bivouacs.

Dans cette reconnaissance, le général en chef cherche à apercevoir la position de l'ennemi d'une aile à l'autre ; il en étudie le fort et le faible ; il examine les points qui lui servent d'appui, les chemins qui conduisent sur son front et sur ses flancs, enfin tous les accidents du terrain.

Il cherche à se former une idée du nombre des troupes ennemies, d'après l'étendue du champ de bataille, les rapports des prisonniers, des habitants, enfin d'après le développement des feux de bivouacs.

C'est d'après cette reconnaissance, à laquelle concourent pour les détails les officiers des divers états-majors, que le général en chef de l'armée offensive détermine son plan d'attaque, basé sur les circonstances locales et sur les dispositions de l'armée ennemie.

L'ordre, conséquence de ce plan, doit être clair et précis ; il donne les indications diverses dont nous avons déjà parlé ; il indique les diverses attaques partielles que l'on veut faire.

Si, parmi celles-ci, on veut faire une attaque de flanc ou de revers, on profite de la nuit qui précède la bataille pour la préparer, en faisant marcher en conséquence les corps d'attaque, comme le maréchal Davoust à Eylau, comme Blücher à Waterloo ; cependant, en général, les marches et les opérations de nuit sont mauvaises.

Tel est le premier moment de la première période.

Deuxieme moment.—L'armée s'est reposée. Le général en chef a arrêté son plan d'attaque. On quitte alors l'ordre de bataille préparatoire pour passer à l'ordre de bataille offensif.

L'ordre de bataille préparatoire n'indiquait aucune attaque ; il

tenait les troupes en masse et dans une direction parallèle au front de la position ennemie.

L'ordre de bataille offensif indique au contraire les diverses attaques que l'on va exécuter. Il présente un ou deux corps d'attaque, vis-à-vis du point ou des deux points sur lesquels on veut porter ses efforts.

Cette première opération demande au plus une heure ou deux. Elle doit être cachée à l'ennemi ; et elle doit se faire de manière à ne pas fatiguer les troupes par des manœuvres inutiles.

L'heure d'engager une bataille offensive n'est pas indifférente.

Si on a une supériorité bien décidée on attaque de grand matin, afin de pouvoir profiter des succès obtenus.

Quand les forces sont à peu près égales, on attaque vers le milieu du jour, parce que les conséquences d'un revers sont moins à redouter ; les troupes ont alors plus de temps pour manger, pour se reposer, pour se préparer à l'attaque.

Enfin, si on est le plus faible, on ne prend généralement l'offensive que pour tromper l'ennemi. Il faut dans ce cas le faire le plus tard possible, pour que la nuit vienne interrompre le combat et sauver l'armée.

Quoi qu'il en soit, l'on va marcher à l'ennemi. Souvent en ce moment, le général en chef fait lire dans les compagnies une proclamation énergique qui enflamme le courage des troupes et les prépare au combat.

Puis l'armée offensive exécute une marche tactique, pour se porter sur la position ennemie.

Le canon donne le signal.

L'armée s'avance au pas accéléré, en profitant de tous les couverts du terrain pour se dérober à l'action de l'artillerie ennemie qui commence ordinairement son tir à 1500 ou 1800 mètres par des ricochets alongés.

L'avant-garde a occupé à l'avance quelques points favorables pour protéger la marche des troupes et leur déploiement.

Le général en chef dirige l'ensemble du mouvement et se place ensuite sur un point élevé, d'où il peut embrasser l'ensemble du champ de bataille, c'est-à-dire les positions des deux armées.

Il y reste ordinairement pendant toute la journée, de manière à pouvoir y recevoir tous les rapports et expédier tous les ordres nécessaires. Cependant, dans les moments pressants, il monte à cheval et se porte au feu.

Les colonnes tactiques s'avancent ainsi rapidement vers la position ennemie. Elles sont précédées d'une nuée de tirailleurs et de leurs batteries d'artillerie, qui cherchent à gagner promptement des positions favorables où elles se déploient et d'où elles contre-battent l'artillerie ennemie, écrasent les troupes opposées, enfin protégent la marche et le déploiement des colonnes.

L'armée offensive arrive ainsi à portée de l'artillerie. C'est ordinairement à cette limite que commence réellement l'engagement.

Les corps d'attaque continuent à se porter en avant. Mais les autres parties de l'ordre de bataille s'arrêtent à cette distance.

En même temps, les ambulances s'établissent à portée des lignes et dans les plis de terrain qui doivent les mettre à l'abri.

Tel est le deuxième moment de la première période. Nous arrivons à la seconde.

Deuxième période de l'engagement.—La deuxième période se décompose en deux moments.

Premier moment.—L'attaque partielle ou les attaques partielles.

Deuxième moment.—L'attaque générale.

Premier moment.—Nous avons vu qu'arrivés à portée de l'artillerie ennemie, les corps d'attaque continuaient à se porter en avant.

Les troupes d'attaque arrivées à 700 ou 800 mètres se déploient, puis continuent à se porter en avant couvertes par des tirailleurs et sous la protection de leur artillerie, de manière à arriver à la portée des petites armes.

Alors les tirailleurs démasquent rapidement le front des bataillons, et le feu de mousqueterie commence.

Quand la première ligne est épuisée, qu'elle a fait de grandes pertes, qu'elle n'a plus de munitions, elle est relevée par les troupes de deuxième ligne qui commencent le feu à leur tour.

Les troupes de première ligne se rallient alors, renouvellent

leurs munitions, et relèvent ensuite ceux de la deuxième ligne s'il y a lieu.

Ces substitutions alternatives des deux lignes se continuent plus ou moins longtemps, selon la bravoure des troupes et la tournure des événements.

Généralement les lignes de l'infanterie ennemie s'appuient à des obstacles naturels, villages, fermes, bouquets de bois, hauteurs, etc. Il faut alors enlever ces obstacles au moyen de certaines parties des corps d'attaque que l'on destine à ce rôle spécial.

Avec l'artillerie, on ruine les défenses, on ouvre des brèches, on incendie les maisons au moyen d'obus, si cela est possible et si on ne tient pas à conserver le village pour soi-même.

On menace les derrières du poste avec de la cavalerie.

Enfin on lance sur les deux ou trois issues du village, ou sur les saillants du bois, on lance, en un mot, sur les points d'attaque, deux ou trois colonnes d'infanterie qui cherchent à y pénétrer.

On fait suivre ces colonnes d'attaque par des colonnes de soutien et par des colonnes de réserve, qui produisent une succession d'efforts destinés à lasser les défenseurs et qui doivent finir par arracher à l'ennemi le point qui servait d'appui à sa ligne de bataille.

Le succès des attaques partielles conduit à l'attaque générale.

Deuxieme moment.—Par suite des succès obtenus dans les attaques partielles, l'ordre de bataille ennemi est brisé sur un ou deux points, et les corps d'attaque victorieux occupent certaines parties de sa position.

On engage alors successivement et de proche en proche toutes les autres parties de l'armée et l'on jette la réserve générale sur le point où elle peut produire le plus grand effet.

" L'art de disposer à propos de ses réserves sur le champ de " bataille, dit le général Rogniat, rendit longtemps Napoléon le " maître du destin des combats en Europe."

Généralement on ne fait agir la réserve que le plus tard possible. Néanmoins tout dépend des circonstances, car il n'y a pas de principe absolu en art militaire.

Tout dépend donc des circonstances et du coup d'œil du général en chef.

Quoi qu'il en soit, la réserve agit d'après les mêmes principes que les corps d'attaque.

L'artillerie prépare son action.

L'ennemi peut avoir obtenu des avantages sur des points secondaires. La bataille n'en est pas moins gagnée partout quand elle l'est aux points décisifs.

Troisième période.—Cette troisième période se décompose aussi en deux moments :

1o. L'occupation de l'ennemi ;

2o. La poursuite.

Premier moment.—L'ennemi recule, abandonnant sa position, dont il a perdu les points décisifs.

L'armée offensive l'occupe à sa place et s'y établit fortement. Elle y reconstitue son ordre de bataille, que l'engagement a évidemment troublé.

En même temps, elle enveloppe les troupes ennemies qui se maintiennent encore. Elle les écrase ou leur fait mettre bas les armes.

Pendant que l'infanterie s'établit sur la position conquise, l'artillerie poursuit l'ennemi de ses boulets. Elle bat les carrés et les colonnes ; elle les ébranle et les livre ensuite aux charges de la cavalerie.

Celle-ci cherche à déborder les bataillons ennemis qui rétrogradent en ordre.

Elle cherche à s'emparer des canons et des prisonniers.

Le nombre des uns et des autres rend la victoire plus ou moins décisive, en désorganisant plus ou moins complètement l'armée.

Cette armée, en abandonnant sa première position, se retire ordinairement sur une seconde, où elle cherche à s'arrêter, à se reformer et à recommencer l'engagement.

Si elle a peu souffert, ou si les succès n'ont pas été décisifs, c'est une nouvelle bataille à livrer pour l'armée offensive. Généralement, alors, les deux partis s'arrêtent épuisés, remettant au

lendemain la conclusion de la lutte. Pendant la nuit, l'une ou l'autre des deux armées opère sa retraite.

Mais si, au contraire, les succès de l'armée offensive sur la première position ont été décisifs, il suffit de continuer les premières attaques. L'armée défensive ne tient pas sur la deuxième position. Elle se met en retraite et alors on commence la poursuite.

Deuxieme moment.—La poursuite forme le deuxième moment de la troisième période.

La poursuite a d'abord lieu au moyen de la cavalerie, soutenue de quelques batteries d'artillerie et du corps d'infanterie qui a le moins souffert dans la bataille.

On s'attache aux traces de l'ennemi.

On recueille des trophées, des canons, des prisonniers. On s'efforce en même temps de découvrir sa véritable ligne de retraite.

La nuit arrive, et ordinairement les deux armées, épuisées de leurs pertes et de leurs efforts, s'arrêtent pour se refaire, pour renouveler leurs munitions et pour se préparer, l'une à une marche stratégique rétrograde, c'est-à-dire, à la retraite, l'autre à une marche stratégique en avant, ou à la poursuite.

Tels sont les traits généraux d'une bataille offensive.

Le tableau que nous venons de tracer n'a rien d'absolu. Chaque bataille a évidemment sa physionomie particulière, qu'elle doit aux circonstances de temps et de lieux. Néanmoins chacune d'elles se rattache de plus ou moins près au type que nous venons d'esquisser.

Nous n'avons considéré que le cas de succès. Mais il faut prévoir aussi le cas d'un revers. Les diverses attaques peuvent ne pas réussir. L'armée offensive est rejetée sur sa position et est obligée de se mettre en retraite.

Il faut alors ne donner l'ordre de la retraite ni trop tôt ni trop tard.

Trop tôt, on abandonne peut-être des chances favorables. On ne sait pas ce qui se passe chez l'ennemi ; on ne voit que ses propres pertes. Peut-être l'adversaire a-t-il plus souffert que nous et est-il au moment de se retirer lui-même.

La victoire est souvent au plus opiniâtre.

D'un autre côté, si l'on se retire trop tard, on risque d'éprouver un désastre.

Quoi qu'il en soit, une victoire offensive suivie d'une poursuite rapide, remplit les troupes d'ardeur et de confiance, pendant qu'elle abat et décourage l'ennemi. Elle donne des prisonniers, des canons, des drapeaux ; elle fait tomber entre les mains de l'armée victorieuse les blessés ennemis, des voitures, des bagages, etc. ; elle permet d'atteindre un objectif important ; enfin, elle donne aux vainqueurs l'opinion, c'est-à-dire un avantage moral immense.

XXVII.

Des batailles défensives.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les batailles offensives ; elles présentent de grandes difficultés. Il faut savoir reconnaître le point d'attaque, discerner la clef de la position ennemie. Il faut savoir manier assez habilement ses troupes pour les engager ou les retirer à propos.

Les batailles offensives sont l'apanage du génie.

Les batailles défensives présentent moins de difficultés ; elles appartiennent au métier.

Dans les batailles défensives, les premières conditions de succès sont :

Le choix d'une bonne position, dont les flancs soient bien appuyés et les derrières libres et ouverts ;

Des obstacles sur le front, qui rendent les attaques de l'ennemi difficiles.

Enfin des troupes braves, bien disciplinées, commandées par un homme énergique et opiniâtre. C'est surtout de l'énergie et de l'opiniâtreté qu'il faut pour les batailles de ce genre.

Les difficultés du commandement sont alors beaucoup moindres que dans les batailles offensives.

Une armée défensive peut éviter pendant quelque temps la bataille, en consentant à perdre du terrain. Elle bat en retraite en coupant les ponts, en dégradant les routes, en défendant les défilés, en retardant, en un mot, la poursuite de l'agresseur par toutes les chicanes qui peuvent ralentir sa marche, tandis que rien ne s'oppose à celle de l'armée défensive.

Cette armée parvient de cette manière à éviter l'ennemi, en se retirant plus vite qu'il ne peut avancer.

Mais il faut cependant que la retraite de cette armée s'arrête, si l'on veut couvrir le pays, si l'on veut protéger un point objectif important, enfin si l'on veut défendre sa capitale.

Du reste, l'on s'est retiré sur ses réserves. L'ennemi, au contraire, s'est éloigné de sa base d'opérations et de ses renforts ; il s'est affaibli par des détachements. L'équilibre, rompu au début de la campagne, peut donc être rétabli au moment où l'on se dispose à recevoir une bataille défensive.

On cherche alors une position avantageuse, forte par sa nature et remplissant le but qu'on se propose, celui de couvrir un point ou des lignes stratégiques. On y reçoit le choc de l'ennemi, et on livre alors une bataille défensive.

En général, on livre toujours une bataille défensive pour couvrir un point objectif important, ou des lignes stratégiques indispensables à l'armée.

Avantages et inconvénients de la défensive.—Comme nous l'avons déjà dit, les avantages matériels sur un champ de bataille sont pour l'armée défensive.

Elle occupe un terrain qu'elle a choisi et reconnu avec soin.

Les batteries et les troupes sont disposées d'après les formes de la position. Par suite, les feux d'artillerie et de mousqueterie, qui ne sont ni ralentis ni distraits par la marche, comme dans l'offensive, conservent toute leur vivacité et toute leur efficacité.

La défense des points importants a été augmentée par des ouvrages de campagne et au moyen des diverses ressources de la fortification passagère.

Les avantages matériels sont donc pour la défense.

Mais elle a le désavantage moral.

La défensive refroidit l'ardeur du soldat et paralyse son courage.

Aussi faut-il éviter avec soin la défense passive. Tout en cherchant à ménager ses troupes, à se couvrir par les obstacles du terrain, il est bon de conserver la faculté de déboucher sur les flancs des colonnes ennemies, et tout en se défendant, il faut savoir attaquer à propos et prendre dans une certaine limite une attitude offensive.

Diverses périodes d'une bataille défensive.—Une bataille défensive peut, comme une bataille offensive, se comparer à une action dramatique, ayant une exposition, un milieu et un dénoûment.

Elle peut donc aussi se diviser en trois périodes :

Préliminaires de l'engagement ;

Engagement ;

Ses conséquences.

Chacune de ces périodes se décompose en deux moments, qui correspondent aux divers moments des batailles offensives.

Nous allons étudier successivement ces trois périodes et ces six moments.

Première période.—Elle se décompose en deux moments :

La première comprend la formation d'un ordre de bataille préparatoire ;

Le second comprend les modifications apportées à cet ordre par suite de l'apparition et des mouvements de l'ennemi.

Premier moment.—L'armée défensive a choisi, comme nous l'avons dit, une position forte par sa nature et remplissant le but qu'elle veut atteindre.

Elle s'y établit ; elle en fait occuper les points principaux ; postes détachés, postes avancés, points d'appui de la ligne de bataille ; elle organise la défense de ces différents points. Elle élève en outre des ouvrages de fortification. Elle répartit une portion de ses troupes sur le front et les abords de la position, de manière à en couvrir les parties les plus importantes et à protéger les lignes stratégiques de l'armée.

On met ainsi la position occupée à l'abri d'une première attaque, mais en même temps on conserve une grande partie de ses troupes en réserve, le tiers ou la moitié par exemple, pour parer aux éventualités qui se présenteront à l'arrivée de l'ennemi, et pour faire rayonner ses troupes de réserve sur les différents points de la position qui seront l'objet de ses attaques.

On agit donc de manière à n'avoir pas besoin de changer de dispositions définitives, mais seulement de dispositions éventuelles, quand l'ennemi dessinera ses attaques.

Deuxieme moment.—L'ennemi paraît. On le voit déployer ses colonnes, occuper sa position offensive et prendre lui-même son ordre de bataille préparatoire.

Les deux armées sont ainsi face à face, comme nous le disions plus haut. Elles y restent plus ou moins longtemps, quelques heures, une nuit, plusieurs jours.

Pendant ce temps, l'armée offensive fait ses reconnaissances ; l'armée défensive s'y oppose.

Enfin l'ennemi descend de sa position, exécute une marche tactique, et vient prendre son ordre de bataille offensif en présence de l'armée défensive.

Il dispose ses attaques, et l'on peut juger des points sur lesquels il va diriger ses efforts.

L'armée défensive modifie alors son ordre de bataille, suivant les dispositions de l'ennemi.

Les troupes conservées en réserve dans la première répartition, se portent en avant pour renforcer les parties de l'ordre de bataille qui vont être attaquées pour garnir la position d'une manière plus complète, enfin pour servir de réserve partielle.

En même temps, on conserve toujours une forte réserve générale, plus forte même que dans l'offensive parce que les premières attaques de l'ennemi sont souvent des feintes destinées à tromper l'adversaire, à attirer son attention et ses forces loin du véritable point d'attaque, pour fondre ensuite avec des masses supérieures sur ce point, quand il le jugera suffisamment dégarni.

Telle est la première période d'une bataille défensive.

Deuxième période.—L'engagement forme la deuxième période. Cette période se décompose en deux moments qui correspondent aux deux moments de la même période dans la bataille offensive, savoir :

1o. La résistance aux attaques partielles ;

2o. La résistance à l'attaque générale.

Premier moment.—L'ennemi est arrivé à portée de l'artillerie. Les parties de son ordre de bataille qu'il ne veut pas engager s'arrêtent et se déploient.

L'artillerie de l'armée défensive commence alors à entrer en action. Profitant des positions favorables qu'elle occupe, elle cherche à faire le plus de mal possible à l'ennemi. Les corps d'attaque de celui-ci continuent à avancer ; ils se déploient en colonnes de bataillons s'il n'y sont déjà ; puis ces colonnes elles-mêmes déploient à portée des petites armes, et le feu de mousqueterie commence, soit au moyen des lignes, soit au moyen des grandes bandes de tirailleurs.

La résistance aux attaques partielles s'exerce de deux manières : directement et indirectement.

La résistance directe est celle qui vient du point attaqué lui-même.

La résistance indirecte s'établit à droite et à gauche de ce point.

La résistance directe s'opère par le feu des batteries d'artillerie établies en avant des points attaqués, ensuite par le jeu alternatif des deux lignes d'infanterie qui se remplacent successivement au feu et enfin par les réserves partielles qui viennent appuyer ces deux lignes.

La résistance indirecte s'opère par les parties latérales de l'ordre de bataille. Ce sont des batteries d'artillerie, qui prennent d'écharpe les colonnes ennemies. Ce sont des colonnes de cavalerie qui se jettent sur leurs flancs.

Dans le cas où l'attaque de l'ennemi est dirigée sur un des points d'appui de la ligne de bataille, sur un village, une ferme, une hauteur, une redoute, etc., la garnison de ce point résiste par des feux d'artillerie et de mousqueterie, tandis que l'on

cherche à croiser en avant et sur les abords le feu des batteries voisines.

Tel est le premier moment de la deuxième période, c'est-à-dire, la résistance aux attaques partielles.

Maintenant il peut arriver deux cas :

1o. Les attaques partielles peuvent être repoussées. Alors la bataille défensive est gagnée ;

2o. Les attaques partielles peuvent réussir. Alors l'ennemi passe à l'engagement général.

Il s'agit de résister à cette attaque et l'on entre dans le deuxième moment de la deuxième période.

Deuxieme moment.—Par suite du succès des attaques partielles, l'ordre de bataille défensif est rompu sur plusieurs points.

L'ennemi a pris pied sur la position, il en occupe certaines parties.

Il porte alors toute son armée en avant, pour achever de culbuter l'armée défensive.

Il faut résister à son attaque.

Autant que possible, on cherche à conserver l'intégrité de son ordre de bataille, c'est-à-dire, que les parties battues doivent rétrograder sans cesser de se lier au reste de l'armée et sans laisser de lacunes dont l'ennemi pourrait profiter.

On emploie alors les échelons, et on les dispose de telle manière que tous les feux se croisent et qu'il n'y ait pas d'intervalle.

L'ordre de bataille présente une ligne brisée. Et comme les points de brisure deviennent des saillants et peuvent être entourés par l'ennemi, il faut que ce soient des points forts et susceptibles d'une vigoureuse résistance. Il faut en même temps trouver pour les parties qui reculent de nouveaux points d'appui. On fait occuper ces points à l'avance par des troupes de réserve, afin d'arrêter l'ennemi et de permettre aux troupes de se rallier et de se reformer.

Généralement, on choisit les points de brisure dans les parties de l'ordre de bataille qui n'ont pas encore été entamées, de manière que dans les changements de front en arrière, des parties intactes servent de soutien aux parties mises en désordre.

En même temps on prend l'offensive à son tour, sur les points qui présentent des chances favorables.

On fait des contre-attaques sur le flanc des colonnes ennemies.

Si l'on a conservé des troupes en réserve et en ordre pour ce moment décisif, un retour offensif exécuté par elle peut procurer la victoire, comme l'attaque de Desaix à Marengo, avec une division de troupes fraîches.

Ce qui prouve que dans la défensive, comme dans l'offensive, il faut tâcher de n'engager sa réserve qu'après celle de l'ennemi.

Les changements de front en arrière qui résultent des progrès de l'ennemi, et les mouvements en avant résultant des retours offensifs, peuvent amener un changement de front général.

Par exemple, l'armée défensive, battue à son aile droite, fait un crochet en arrière; elle prend l'offensive avec son aile gauche et peut alors exécuter un changement de front général sur son centre.

C'est quelquefois une manière de corriger la fortune et de prolonger ou de renouveler l'engagement dans des conditions nouvelles.

C'est, dit-on, ce que Napoléon voulait faire à Waterloo.

Tel est le deuxième moment de la deuxième période, c'est-à-dire la résistance à l'attaque générale.

Nous supposons que cette résistance ne puisse pas arrêter l'ennemi. On passe alors à la troisième période.

Troisième période.—Elle comprend deux moments :

1o. L'évacuation de la position ;

2o. La retraite.

Premier moment.—On procède à l'évacuation de la position quand on a perdu toute chance de rétablir son ordre de bataille et de reprendre les points perdus.

On se retire alors sur une seconde position parallèle à la première et que l'on a dû préparer d'avance.

Si l'on a conservé des forces suffisantes, on peut renouveler l'engagement et arrêter l'ennemi.

Si, au contraire, on se sent décidément le plus faible, si on est incapable d'arrêter l'effort de son adversaire, il faut se résoudre à battre en retraite et passer au deuxième moment de la troisième période.

Deuxieme moment.—Il n'y a rien de si certain et de si variable que le moment où l'on doit donner l'ordre de la retraite. Cela dépend du caractère du général, du moral des troupes, du but de la bataille.

Un général prudent et timide craindra pour la totalité de son armée. Il ordonnera la retraite bien avant un général hardi et entreprenant.

Avec des troupes jeunes, il ne faut pas chercher à trop prolonger la résistance.

Enfin le but de la bataille détermine encore le moment de la retraite. Suivant son degré d'importance, on peut se retirer de bonne heure ou tout tenter au contraire pour conquérir le succès.

Indépendamment de ces considérations, le général en chef doit évaluer les pertes matérielles qu'il a déjà subies ; pertes en hommes, en chevaux, en bouches à feu.

Il évaluera aussi les pertes morales, c'est-à-dire, celles qui ont rapport à l'ordre, au courage, à la confiance, à l'ensemble de l'armée.

On évalue encore la perte du terrain, la quantité dont on a reculé.

Et enfin on compare ses réserves avec celle de l'ennemi.

On estime de cette manière de combien l'équilibre est rompu, et on se décide à prolonger la lutte ou à donner le signal de la retraite.

Quand la retraite est décidée, elle peut avoir lieu de plusieurs manières, suivant les conditions dans lesquelles on se trouve : conditions relatives à l'engagement et conditions relatives aux localités.

Si l'engagement a été défavorable sans amener de grandes pertes, on se retire avec ordre et facilité. Si l'on a au contraire éprouvé des pertes nombreuses et un échec général, la retraite peut devenir un désastre, comme à Leipzig, comme à Waterloo.

Quant aux localités, il faut tenir compte de la direction des lignes de retraite qui peuvent être perpendiculaires ou latérales à l'ordre de bataille. Il faut tenir compte de la nature du terrain, qui peut être découvert, ou qui peut présenter des accidents favorables, ou enfin qui peut offrir un défilé sur les derrières du champ de bataille.

Dans tous les cas il faut chercher avec les troupes de réserve à arrêter la poursuite de l'ennemi.

Si le terrain est découvert, on forme des carrés avec de l'artillerie dans les intervalles.

Si le terrain présente des obstacles favorables, on les occupe.

Enfin si l'on doit franchir un défilé, on en défend fortement la tête.

Pendant ce temps, les troupes des différentes armes exécutent leur retraite.

Celles qui ne sont pas entammées rétrogradent en ordre et lentement. Elles imposent à l'ennemi et protégent le mouvement.

Enfin il y a des troupes qui fuient en désordre. Pour celles-là, il n'y a qu'un seul moyen de les rallier : c'est de se jeter avec d'autres troupes au-devant de l'ennemi pour l'arrêter. En même temps, les colonels se portent en tête des fuyards avec leurs drapeaux. Ils s'arrêtent dans quelqu'endroit bien visible. On bat la marche du régiment, et les officiers font tous leurs efforts pour rallier leurs hommes.

Le rôle principal est évidemment celui de la réserve, qui doit sauver l'armée.

On arrive ainsi en combattant jusqu'aux limites de la position. Les bataillons déployés se sont formés en colonnes, puis les colonnes de bataillon ont formé successivement des colonnes de régiment, de brigade et de division.

On évacue ainsi le champ de bataille. La nuit favorise ordinairement la retraite ; on s'arrête un moment pour reprendre haleine, pour se réorganiser. Puis après quelques heures de repos, on rentre sur le théâtre d'opérations et l'on exécute une marche

stratégique rétrograde, d'après les principes énoncés dans le chapitre sur les retraites.

Les conséquences d'une bataille perdue se résument en perte d'hommes tués, blessés ou prisonniers ; perte de bouches à feu et de drapeaux ; perte de bagages, d'équipages, de voitures de toute espèce ; désordre dans l'armée, allant quelquefois jusqu'à la désorganisation ; enfin perte de la confiance, du moral, de l'opinion ; ce qui entraîne presque toujours l'insuccès de la campagne.

Tels sont les caractères généraux d'une bataille défensive.

LIVRE TROISIEME.

Des causes de guerre.

La guerre est l'état des peuples ou des factions qui tâchent de vider leurs différends par les voies de la force.

Elle est offensive ou défensive, selon qu'on la commence ou qu'on ne fait qu'y résister.

Elle est dans son principe et sa pratique soumise au *droit naturel* et au *droit des gens*, au *droit politique* et au *droit civil*.

Le droit naturel concerne les rapports des hommes entre eux, sans distinction de pays. C'est la morale proprement dite, enseignée par Dieu lorsqu'il mit l'homme sur la terre, conservée par la religion ou la tradition, et d'ailleurs gravée dans la conscience de chacun. Indépendamment de la cité et des rapports de nation à nation, il n'est écrit dans aucun code humain.

Le droit des gens concerne les rapports des peuples entre eux. Il est dominé par ce principe, qu'ils doivent se faire dans la paix le plus de bien, et dans la guerre le moins de mal possible, sans nuire à leurs véritables intérêts. Lorsqu'il s'écarte du droit naturel, ce n'est qu'accidentellement, et par des considérations de la plus haute importance ; dans le doute, le droit naturel l'emporte.

Le droit politique règle les rapports du prince ou gouvernement avec les citoyens.

Le droit civil ou privé règle les rapports de ceux-ci entre eux. C'est le corps des lois civiles proprement dites, commerciales et criminelles, adoptées par un peuple.

Pour se rendre compte de ce que c'est qu'une guerre juste, il faut définir le mot ennemi.

" C'est celui qui nous fait la guerre ou à qui nous la faisons, à la suite d'une déclaration publique." Cicéron entend aussi par ennemi : " celui qui a le gouvernement des affaires politiques, un conseil public, les finances, le droit de commander aux citoyens, en vertu de leur consentement et de leur union, et le pouvoir de faire la paix ou la guerre dans l'occasion."

La loi naturelle commande aux hommes de vivre ensemble paisiblement, et de se rendre sans contestation tout ce qu'ils se doivent réciproquement.

La paix distingue l'homme des bêtes. Elle est conforme à l'ordre qui est *l'unité* ou l'harmonie tandis que la guerre est la *division*, le désordre, comme son nom l'indique.

Mais quand la méchanceté ou l'avarice attaque les biens, la personne, l'honneur d'un homme, il faut se défendre.

Les sujets du même état invoque la justice publique ; mais deux états ou puissances ne reconnaissant point de juges communs, sont dans la nécessité d'employer eux-mêmes la violence pour obtenir justice.

De là le droit de la guerre ; or, aucune guerre ne doit être entreprise que pour l'une de ces trois causes ;

1o. Défendre nous et ce qui nous appartient contre une agression injuste ;

2o. Reconquérir ce qu'on nous a ravi, ou ce que l'on refuse injustement de nous accorder ;

3o. Obtenir réparation d'un dommage causé, et des garanties afin qu'on soit pour l'avenir à l'abri d'un semblable préjudice.

Camille, haranguant ses soldats contre les Gaulois, argue des trois causes à la fois, en disant :

Qu'il prend les armes pour toutes les choses qu'on peut légitimement défendre, redemander et venger.

Au premier cas, c'est la guerre défensive ; aux deux autres, c'est la guerre offensive.

En résumé la guerre est légitime et nécessaire :

1o. Pour sauver l'indépendance nationale dès qu'on l'attaque ;

2o. Pour protéger les peuples faibles opprimés par des tyrans.

Elle est inutile et criminelle quand elle est faite :

1o. Par des tyrans qui veulent opprimer la liberté d'un peuple dont ils craignent l'exemple ou la propagande.

2o. Par des monarques ou leurs complices voulant maintenir leur domination sur un peuple ou reconquérir celui qui les a chassés ;

3o. Par des gouvernants qui veulent augmenter le nombre de leurs sujets, et agrandir leur territoire, soit pour accroître leur commerce, soit par un esprit d'orgueilleuse admiration, soit pour vivre aux dépens du labeur des peuples conquis ;

4o. Par des tyrans qui sentent le besoin d'occuper par des nouvelles l'esprit du peuple qu'ils oppriment, et de donner carrière à l'ambition et à la cupidité de leurs satellites.

I.

De la stratégie.

Des deux principes fondamentaux de la guerre.—Deux principes fondamentaux dominent la science de la guerre : la *force* et la *mobilité*.

On obtient la force en dirigeant la masse de ses troupes sur le point décisif.

L'homme le moins éclairé comprend que deux valent plus qu'un : si donc j'attaque avec 40,000 hommes un détachement de 20,000 isolé d'une armée de 60,000, je dois l'écraser, quoique l'armée ennemie soit supérieure à la mienne.

Les stratagèmes, le bon emploi de chaque arme, l'ordre de bataille n'en sont que des moyens.

Il en est de même des approvisionnements de bouche et de guerre, car faute de vivres les soldats ne sont pas présents, ou manquent de vigueur ; faute de munitions, les armes deviennent impuissantes.

La mobilité est un autre grand principe ; sans elle, on ne pourrait réunir ses forces en temps utile sur le même point ; en outre,

celles-ci, demeurant entassées, perdraient une grande partie de leur valeur.

On doit donc se tenir constamment dans la crainte salutaire d'éparpiller et d'entasser.

Ces deux principes, bien qu'appliqués dans tous les temps par les grands capitaines, ont été méconnus aux époques de décadence militaire, notamment en France, depuis le milieu du règne de Louis XIV jusqu'en 1793.

Dans cet intervalle, Eugène de Savoie et Frédéric II, roi de Prusse, surent en profiter. Mais durant les vingt premières années de la guerre qui ensanglanta l'Europe après 1792, le gouvernement français seul les appliqua, tandis que le reste de l'Europe, y compris la Prusse, paraissait l'avoir oublié. Celle-ci voyait alors dans des détails insignifiants la cause des victoires et des défaites. S'imaginant que Frédéric n'avait triomphé qu'au moyen de la discipline, elle la porta jusqu'à une raideur ridicule et nuisible.

Lorsque Napoléon et Moreau se rencontrèrent pour la première fois : " Vous arrivez d'Egypte victorieux, dit celui-ci, et moi " d'Italie après une grande défaite. Si Joubert, qui avait formé " la résolution de profiter de l'enthousiasme que causait sa présence " à l'armée, s'y était rendu incontinent, les Russes et les Autri- " chiens, avec les seules troupes qu'ils avaient alors, eussent été " infailliblement battus. Mais ce général ayant perdu un mois à " Paris à cause de son mariage, les ennemis réunirent toutes leurs " forces et nous accablèrent. C'est toujours le grand nombre qui " bat le petit."

" Vous avez raison, répondit Napoléon. Lorsqu'avec de moindres " forces j'étais en présence d'une grande armée, groupant avec " rapidité la mienne, je tombais comme la foudre sur l'une de ses " ailes, et je la culbutais. Je profitais ensuite du désordre que " cette manœuvre ne manquait jamais de mettre dans l'armée " ennemie, pour l'attaquer dans une autre partie, toujours avec " toutes mes forces. Je la battais ainsi en détail ; et la victoire " que je remportais était toujours, comme vous le voyez, le tri- " omphe du grand nombre sur le petit."

Quand par l'habilité des manœuvres on tient ses propres troupes plus nombreuses sur le champ de bataille, on doit demeurer vainqueur.

II.

Des guerres offensives et défensives.

Il faut faire une distinction bien nette entre la guerre offensive et la guerre défensive.

L'offensive est presque toujours plus avantageuse :

1o. Au point de vue matériel, en portant le fléau snr le sol étranger qui est ainsi ravagé, tandis qu'on ménage le sien propre ;

2o. Au point de vue moral, en répandant la terreur chez l'ennemi ;

3o. Parce qu'on sait parfaitement d'avance ce qu'on veut et ce qu'on fait, tandis que celui qui se tient sur la défensive, c'est-à-dire, qui est attaqué, ne peut le savoir exactement.

Elle exige des précautions extraordinaires :

1o. Des alliances ou des neutralités positives, afin de n'être point troublé dans ses opérations, et de n'avoir pas deux ou trois ennemis au lieu d'un seul ;

2o. L'état de défense des frontières éloignées, de peur d'une diversion, etc., etc.

Le secret est rigoureusement nécessaire.

Il faut tâcher de pénétrer dans le pays ennemi par l'entrée qui mènera le plus aisément vers la capitale, où il est très utile de se trouver dès le commencement de la guerre :

1o. Pour encourager sa propre armée ;

2o. Pour répandre la terreur chez l'ennemi ;

3o. Pour le forcer à dégarnir ses frontières.

Quand il s'agit d'un pays fermé ou coupé par des défilés, des rivières, des forêts, des places fortes, il faut proportionnellement beaucoup plus d'infanterie que de cavalerie.

Si, au contraire, le pays est ouvert et non coupé, il faut être

très-fort en cavalerie, afin de pénétrer plus vite au centre, et de faire escorter tous les convois par des détachements respectables.

Une fois que l'armée est postée dans le pays ennemi, on se conduit avec douceur ou rigueur suivant les circonstances ; on traite bien ceux qui se rendent, et maltraite ceux qui résistent.

Quand l'ennemi a été surpris par l'invasion, et qu'il n'est pas prêt à la guerre, il faut faire une extrême diligence ponr couper toutes ses communications entre les différents corps de troupes qu'il voudra lever, afin d'empêcher une formation et de les annihiler ou détruire en détail.

En outre, il faut se hâter de livrer bataille, parce qu'une bataille gagnée dans le commencement d'une guerre en décide presque toujours le succès.

Toutefois l'envahisseur doit assurer sa ligne de retraite, et veiller à ce qu'aucun trouble n'éclate en son propre pays.

La guerre doit nourrir la guerre, c'est-à-dire qu'une armée doit vivre aux dépens du pays qu'elle parcourt ; c'était la manière d'Alexandre, d'Annibal et de César.

Quelle que soit la façon de résoudre cette question, l'armée ne doit jamais manquer d'aliments.

Quand Napoléon parcourut l'Espagne, la Russie, la Pologne, ses armées subirent quelques fois les angoisses de la faim.

Lorsqu'on envahit un pays, il faut s'informer :

1o. Si les habitants se montreront amis ou passifs ;

2o. S'il est fertile et peuplé.

De la défensive.—L'envahisseur est toujours pressé d'arriver ; plus il est retardé, plus il s'use.

Le défenseur doit donc combiner ses opérations de façon à retarder les progrès de sa marche.

Il y a deux sortes de guerres défensives :

L'une purement passive ;

L'autre active, c'est-à-dire qui reprend l'offensive dès que l'occasion s'en présente.

La première, se borne à garder les places fortes, à se retrancher dans des camps, à défendre des barrières naturelles.

Elle a ordinairement l'avantage, quand elle sait profiter, pour tomber avec vigueur sur l'ennemi, du moment où il est épuisé par ses marches et par le partage de son armée à l'effet de garder des communications.

Dans la guerre défensive, il vaut mieux défendre sûrement les points les plus importants que de vouloir tout protéger en disséminant ou divisant ses forces.

En disséminant ses forces, on se laisse détruire en détail, tandis qu'en réunissant ou groupant ses masses, on conserve la faculté d'accabler l'ennemi dès que l'occasion s'en présente.

Il faut avoir le courage de ne point épargner le plat pays, et de détruire même par le feu, tout ce que l'on a pu abriter dans les places fortes, et qui peut être utile à l'ennemi.

C'est ce que firent les Russes à Moscou en 1812 ; ils parvinrent ainsi à détruire l'armée française en lui enlevant ses quartiers d'hiver.

Si le pays qu'on défend est ouvert, il faut d'abord l'abandonner à l'ennemi, et se retirer à l'abri d'une forteresse ou d'une rivière, quand on n'est pas en mesure de livrer avec avantage une bataille.

S'il est coupé par des rivières ou des défilés, on peut le défendre d'abord, mais par escarmouches, et sans engager une action générale, parce qu'un défilé se force toujours. Les montagnes ont non seulement des routes fréquentées, mais des sentiers connus des habitants du pays qui les indiquent à l'armée qui veut passer.

En second lieu, comme on ne peut pas employer un grand nombre de soldats à la défense des lieux escarpés, tant à cause de la difficulté d'y vivre que des difficultés du terrain, l'ennemi qui a résolu d'y passer fait de fausses démonstrations, puis se présente à l'improviste avec des forces si considérables, qu'on ne peut lui en opposer de suffisantes.

Quand la rivière ou le défilé est forcé, comme le peuple et l'armée y avait mis toute leur confiance, la terreur s'empare d'eux ; et l'on se trouve souvent vaincu sans avoir pu se servir des moyens mêmes supérieurs qu'on avait en main.

On ne doit jamais mettre en péril toute sa fortune sans déployer en même temps ses forces.

En conséquence, il est ordinairement préférable ou d'aller au-delà à la rencontre de l'ennemi, ou de l'attendre en deçà pour lui livrer bataille, avec toutes les ressources dont on peut disposer.

Le défenseur doit particulièrement veiller à ne point se laisser battre en détail, à multiplier ses petits avantages et à saisir ou écorner les convois de l'ennemi, afin de le forcer à diviser beaucoup ses forces par de grosses escortes, diminuant et décourageant l'envahisseur.

Dans une guerre, le général le plus judicieux et le plus actif l'emporte toujours à la longue sur celui qui ne possède pas les mêmes qualités, parce qu'il multiplie tellement les avantages qu'à la fin il en obtient un décisif, en passant de la défensive à l'offensive.

Telles sont les précautions intérieures.

Du point objectif et de la base d'opérations.—On nomme *théâtre de la guerre*, tout le pays où les deux puissances peuvent s'attaquer; ce qui comprend non seulement leur propre territoire, mais encore celui de leurs alliés et des puissances neutres qu'elles violeraient.

La partie de ce théâtre qui a été choisie par les belligérants est *l'échiquier*.

La partie de l'échiquier où chaque armée se meut ou se peut mouvoir dans l'espérance d'y atteindre son but se nomme *zône d'opérations*, et chacune a la sienne.

La *ligne d'opérations* est la partie de la zone actuellement choisie et occupée par une armée.

Comme, en toutes choses, il faut d'abord considérer le but, ou l'objet suivant lequel on doit rechercher des moyens, de même dans la guerre le but qui se nomme *point objectif* doit avant tout fixer l'attention du stratégiste.

Il y a des points objectifs *géographiques* ou fixes, tels qu'une forteresse, un fleuve, une capitale ; et il y en a de *manœuvres*, c'est-à-dire, qui concernent surtout la destruction ou la déroute de l'armée ennemie. Car les états croulent quand ils n'ont plus d'armée pour les soutenir, de même que le corps d'un lion n'est plus à craindre quand son sang est par terre.

C'est le but de la guerre ou de la campagne qui détermine le point objectif géographique.

Dans l'offensive, il sera l'occupation de la capitale ennemie, ou d'une province dont la perte forcera le vaincu à une paix favorable au vainqueur.

Dans la défensive, le point objectif est celui que l'on cherche à couvrir particulièrement. La capitale l'est donc ordinairement aussi, comme le foyer de la puissance.

Dès qu'on a déterminé le point objectif, il faut avoir soin de s'assurer une bonne *base d'opérations*.

On nomme ainsi le pays où l'armée partira pour son expédition, d'où elle tirera ses vivres et ses renforts et où elle trouvera une retraite en cas de défaite.

L'armée peut avoir successivement plusieurs bases ; par exemple, si elle prend l'offensive, elle s'en fera de nouvelles des pays dont elle s'emparera ou qui deviendront ses alliés.

Si elle reste sur la défensive, ou si elle est repoussée, elle retrogradera de ses bases primitives.

Le point objectif, comme la base, varie suivant les progrès ou les échecs. Par exemple, dès qu'on s'est emparé de la capitale, on choisit pour deuxième objectif une armée qui s'est formée au-delà.

Des lignes d'opérations.—Les points *stratégiques* sont les provinces ou places fortes de la zone qui servent de base d'approvisionnement, d'opérations et de retraite à l'armée.

On nomme *point décisif* celui qui a une immense importance, tel que la capitale du pays.

On nomme *ligne d'opérations* celle qui unit entre eux tous ces points.

Son choix, qui décide ordinairement du succès de la guerre, est soumis à quatre axiômes :

1o. La ligne d'opérations doit conduire à un objet essentiel, sans quoi la plus heureuse campagne serait infructueuse ;

2o. Quand la nature du pays et la situation des dépôts le permettent, il faut choisir la ligne la plus courte et la moins difficile ;

3o. Faire en sorte de mettre en action sur le point décisif le

plus de forces possible, c'est-à-dire, ne se porter que sur le centre ou sur une seule extrémité de l'ennemi.

Quand celui-ci divise ses forces sur un front trop étendu, on attaque le centre ; dans le cas contraire, il vaut mieux se porter sur l'une de ses extrémités, et de là sur les derrières de sa ligne de défense.

Ce n'est qu'avec des forces évidemment supérieures qu'il est bon d'agir simultanément contre le centre et les extrémités ;

4o. Prendre une direction qui empêche l'ennemi d'agir contre les flancs.

Les lignes d'opérations sont dites :

1o. *Intérieures*, quand deux fractions d'armée prennent une direction qui leur donne la faculté de se rapprocher avant que l'ennemi le puisse de son côté ;

2o. *Extérieures*, quand, au contraire, elles sont formées sur les extrémités des masses ennemies ;

3o. *Concentriques*, quand elles partent de points éloignés pour se rejoindre sur un rayon de leur base ;

5o. *Excentriques ou divergentes*, lorsqu'une seule masse se divise pour se porter sur deux ou plusieurs points éloignés les uns des autres. Ainsi elles peuvent être tout à la fois divergentes et intérieures, concentriques et extérieures.

On nomme *stratégiques* les lignes les plus importantes qui relient les différents points décisifs, et *lignes de communication* celles qui relient simplement les différentes fractions de l'armée répandues dans la zone.

Du front stratégique et d'opérations.—Le *front stratégique* d'une armée est la largeur de sa tête qui fait face à l'ennemi.

Le *front d'opérations* est la partie de l'échiquier d'où l'ennemi peut, en un ou deux jours, atteindre ce front.

Ainsi le front stratégique est la position occupée par l'armée, tandis que le front d'opérations est l'espace qui le sépare de l'ennemi.

Quand la ligne d'opérations est trop profonde, on est forcé d'avoir un double ou triple front stratégique, afin de garantir les flancs ; ce qui nécessite de grands détachements, chose souvent périlleuse, comme on le verra plus loin.

Dès qu'on prévoit un choc prochain, on prend une *position*, c'est-à-dire qu'on choisit *une ligne de défense*, telle qu'une frontière fortifiée, ou une rivière, ou un défilé.

Cette ligne doit être aussi peu étendue que possible, afin que l'armée soit bien couverte dans le cas où elle serait rejetée sur la défensive.

Il importe aussi que le front stratégique ait une étendue assez bornée, pour qu'on puisse réunir promptement sur le point opportun les masses dont il est composé.

Il faut surtout qu'il ait, ainsi que la ligne de défense, une communication assurée avec la ligne d'opérations.

Pour y parvenir, on leur donne des points d'appui qui sont des obstacles naturels, tels qu'une forteresse ; ou artificiels, tels qu'un corps d'armée.

On nomme les premiers *pivots d'opérations*, et les autres *pivots de manœuvres*.

Des marches et des ordres.—Depuis le moyen-âge jusque vers 1795, on fit généralement la guerre en campant sous la tente, et s'épiant pour assiéger une place ou la découvrir.

La France, en 1793, n'ayant pour ses soldats, ni tentes, ni solde, ni magasins, ceux-ci étaient obligés de marcher vite ou de cantonner. Ce qui les habitua à une grande mobilité.

Napoléon surtout effectua des marches dont la rapidité déconcerta longtemps les ennemis.

Mais pour avoir persisté dans le système qui d'abord avait fait ses succès, il perdit ses armées dans les campagnes de 1812 et 1813.

Les colonnes d'une armée ayant des espaces différents à parcourir, il faut nettement combiner le moment de leur départ et leurs instructions avec :

1o. Les distances qu'elles ont à franchir ;

2o. Le matériel que chacune traîne à sa suite ;

3o. Les difficultés des pays à traverser ;

4o. L'importance de cacher la marche ou de la rendre éclatante.

Il suffit d'indiquer aux chefs de corps le but à atteindre, l'heure où ils doivent arriver, la route à prendre, les corps qui doivent

marcher parallèlement avec eux, et la direction de leur retraite dans le cas ou elle deviendrait nécessaire.

Il faut embrasser un vaste front stratégique tant qu'on est hors de la portée de l'ennemi, afin de le tromper sur l'objectif qu'on se propose, et de se mouvoir avec plus de rapidité ; mais bien déterminer d'avance le moyen de réunir ses masses aussitôt qu'un choc décisif ou bataille sera éminent.

Chaque colonne doit avoir son avant-garde et ses éclaireurs, avec des pionniers et sapeurs pour racommoder les ponts et ouvrir les passages trop étroit, afin de n'éprouver aucun retard, et de n'être pas obligé de défiler ; ce qui est toujours dangereux, parce qu'on pourrait être coupé même par un petit parti.

Enfin, il ne faut jamais sans une absolue nécessité forcer les marches, ce qui ruine les hommes et les chevaux. L'habileté consiste surtout à les combiner de façon à porter la masse de ses forces sur le point décisif.

On nomme *étapes* les fronts où l'armée prend une position successive et stable, au moyen d'un détachement qu'elle confie à un bon commandant pour recevoir les malades et les blessés, etc.

Autant que possible, il faut les établir dans une place fortifiée ou une ville populeuse et riche.

Quand le gros de l'armée fait halte pour se tenir en observation, ou attendre une occasion, elle se *cantonne*.

On nomme aussi *cantonnement* son repos pendant l'hiver en pays ennemi.

On doit y veiller avec soin à la subsistance des troupes et à leur sécurité.

En conséquence, il faut, autant que possible, s'établir dans un pays riche et peuplé, en l'étendant assez pour trouver facilement la subsistance ; mais cependant de façon que si l'ennemi fait irruption, on puisse opérer en masse contre lui.

On entretiendra sans cesse des patrouilles de cavalerie et des signaux d'alarme.

Les ordres donnés aux différents chefs de corps par rapport à l'itinéraire des marches, ne doivent pas être trop minutieux, car

souvent leur exécution ne peut dépendre que du moment même, à cause des accidents sans nombre qui surgissent.

La prolixité mène aussi à l'obscurité et brouille l'esprit du chef de corps, au point de lui faire perdre de vue l'objet principal de son mouvement.

Il faut lire, pour s'en convaincre, dans l'histoire de la guerre de sept ans, ces ordres ridicules en huit ou dix pages, expédiés chaque jour par les maréchaux de France à tous les généraux de Brigade.

Comme d'ailleurs ils y donnaient la plan complet de la bataille ou des mouvements, il suffisait qu'un seul tombât entre les mains de l'ennemi pour tout déranger.

Napoléon tomba dans l'excès contraire, en prescrivant simplement et très-laconiquement à ses maréchaux ce qui concernait particulièrement chacun d'eux.

Il ne leur faisait point connaître l'ensemble des opérations ; soit qu'il craignit qu'un plan général, tombant entre les mains de l'ennemi, ne permît à celui-ci de déjouer ses projets ; soit qu'il ne voulût point de remontrances.

Cependant celles-ci sont quelquefois utiles ; en outre un lieutenant réduit à opérer comme une machine, sans connaître l'ensemble, ne peut savoir en quel sens il faut parer aux accidents.

Comment un acteur lirait-il bien un couplet d'une tragédie qu'il n'aurait pas lue toute entière ?

Dans la campagne de 1813, et à Waterloo surtout, Napoléon eut à regretter son laconisme.

On peut toujours éviter les dangers de la capture des ordres généraux par l'ennemi, en les écrivant en chiffres, quand il est impossible de le donner ou de les envoyer verbalement.

Des frontières et des forteresses.—La force relative d'une frontière est en raison directe de sa proximité de la capitale, et des forteresses où sont établis les magasins de l'armée, comme de l'éloignement de ceux de l'ennemi.

Les opérations sont d'autant plus faciles qu'on a une ligne d'opérations plus courte.

En effet, celui qui agit sur la ligne la plus courte entre en

campagne le premier, et déploie toutes ses forces avant que les maladies et les penuries les aient diminués.

Celui qui agit sur la ligne la plus longue s'épuise avant de pouvoir frapper.

On construit des forteresses pour protéger les frontières et couvrir l'armée de campagne.

Ce dernier objet est bien plus important que le premier, quoique l'on croie généralement le contraire ; car l'audace et l'habileté de l'ennemi lui frayent toujours un passage, nonobstant les obstacles naturels, redoublés par des places fortes.

En conséquence, on a tort de multiplier celles-ci qui coûtent des frais énormes d'établissement et d'entretien, outre une armée nombreuse pour leur garde.

Il vaut donc mieux en avoir un très petit nombre, mais assez considérables :

1o. Pour appuyer l'armée défensive ;

2o. Pour forcer l'ennemi à des détachements qui s'affaiblissent.

Les forteresses doivent être construites sur des points stratégiques importants, et autant que possible à cheval sur un grand fleuve.

On doit choisir une grande ville populeuse, industrielle et commerçante :

1o. Parce qu'une grande place ne peut pas être brûlée ;

2o. Parce qu'on ne peut l'investir et l'assiéger qu'au moyen d'une armée entière ;

3o. Parce qu'elle offre plus de ressources générales pour la défense ;

4o. Parce qu'il s'y trouve quelques milliers d'habitants en état de seconder utilement l'armée de défense.

L'on ne peut former le siége régulier d'une telle place qu'avec 80,000 hommes, tandis que 20,000 suffisent pour la défendre durant plusieurs mois.

Jusqu'à une époque pas très-reculée, en ces temps de guerres indolentes et longues, on assiégeait les places fortes et les camps ; mais, depuis cette époque, on préfère chercher la destruction ou la dispersion des armées sans s'inquiéter des forteresses.

Quoique ce dernier système soit généralement préférable, on ne peut sans danger l'adopter exclusivement.

On doit agir suivant les circonstances et prendre un moyen terme.

Toutefois quand on réfute un siége inutile, on bloque, on observe la place, de peur que sa garnison ne tombe sur les derrières de l'armée et ne coupe nos communications.

Autrefois, quand on assiégeait une place, on commençait par construire tout autour une ligne de *circonvallation* et une de *contre-vallation*; de sorte que l'armée assiégeante s'éparpillait pour garder ces deux lignes.

Aujourd'hui les assiégeants, tout en investissant la place, chose essentielle, se contentent de fortifier leurs positions par des ouvrages détachés; ce qui est préférable à l'ancien système.

On nomme *lignes retranchées* celles qui, plus étendues encore que celles de circonvallation et de contrevallation, tendent à mettre à couvert une partie des frontières d'un état.

Il ne faut pas confondre les lignes avec les *camps rétranchés* qui sont quelquefois très-utiles, en ce qu'ils peuvent servir de refuge à une armée.

Mais l'on ne doit pas songer à en établir pour couvrir une place ou en empêcher le siége; car ce serait exposer une armée à être coupée pour une chose beaucoup moins importante que sa conservation.

De l'occasion stratégique.—Ce n'est pas vaincre que de ne savoir pas profiter de la victoire; car, dit Guillaume-Louis de Nassau, *la fortune du feu, de la mer et de la guerre nous tourne souvent le dos en un instant.*

C'est la peur ou la mollesse, ou le mauvais jugement de la situation qui empêche d'en profiter; mais quelquefois aussi c'est parce que l'on n'a cherché dans la guerre que la renommée d'un jour, et non l'utilité nationale.

Le plus grand profit que l'on puisse tirer d'une bataille gagnée, qui jette la consternation dans la capitale ennemie, est de s'emparer immédiatement de celle-ci.

Mais quand on lui laisse le temps de se reconnaître et d'acqué-

rir des forces nouvelles, on la met ordinairement à même de reprendre le dessus.

Les politiques malhabiles s'imaginent, dit Folard, qu'en prenant toutes les places d'une frontière, il faut nécessairement que la capitale tombe et soit soumise au vainqueur, et que c'est la chose du monde la plus prudente que d'y marcher après ce coup fait.

Ce raisonnement vaut moins que rien. Qu'on se mette bien à l'esprit que tant que la capitale subsiste, on en tire des secours et des ressources infinies qui surprennent quelquefois. Exemples :

En 1854, après la victoire de l'Alma, si le général français avait immédiatement attaqué Sébastopol, son objectif, les défenseurs de cette ville, alors en petit nombre et consternés, se fussent rendus.

Les alliés ont payé cette faute par un très-long siége où furent engloutis plus de cent mille soldats, et des milliards.

En avril 1859, le général Guilay, se trouvant à la tête d'une armée autrichienne formidable, devait promptement marcher sur Turin, dont il se serait aisément emparé avant l'arrivée de l'armée française.

Ensuite il devait tomber sur les tronçons épars de celle-ci qui venait à la hâte, sans liaisons, ni munitions, ni artillerie.

Il eut pu alors, en occupant Nori, couper ses communications entre Gênes et Alexandrie, et la mettre dans une affreuse déroute.

Mais Napoléon ayant eu le temps de se réunir, Guilay se fit rejeter sur la défensive, et enfin se fit battre à Magenta et à Solférino.

Des diversions.—Souvent les grands détachements ont été battus, ou ils ont donné à l'ennemi le loisir d'écraser l'armée durant leur absence.

Ces exemples les ont fait proscrire à tort, car ils sont indispensables :

1o. Pour opérer des diversions ;

2o. Pour former une réserve stratégique ;

3o. Pour couvrir des points importants, tels que la base d'opérations ;

4o. Pour bloquer ou observer une place ;

5o. Pour tenter un coup de main ;

6o. Pour attirer l'ennemi dans une direction autre que celle où l'on veut opérer.

Dans ces cas, les détachements ne sont point contraires aux principes, pourvu qu'on ait soin d'y éviter tout engagement partiel contre des forces supérieures, et de diviser l'ennemi au moment de l'attaquer soi-même.

Toutefois le sacrifice d'un petit détachement peut être très-utile, à la triple condition qu'il ne compromette nullement le gros de l'armée, que l'on en soit très-sobre et qu'il devienne rigoureusement nécessaire, parce qu'autrement ce serait un assassinat des troupes exposées.

La diversion est une entreprise secondaire formée, loin de la zone principale d'opérations, aux extrémités du théâtre de la guerre.

Elle est utile surtout :

1o. Quand le corps qu'on y emploie se trouve hors d'état par son éloignement d'être mis en action ailleurs ;

2. Quand elle accable la puissance ennemie, de façon que celle-ci est forcée de mander à son secours son général et ses troupes.

Quand Scipion l'Africain alla porter la guerre sous les murs de Carthage, cette république rappela immédiatement Annibal.

En ce cas, la diversion est plutôt un changement de zone d'opérations.

Mais pour qu'elle ne soit pas périlleuse, la puissance qui l'opère doit conserver assez de force sous la main pour repousser une attaque subite de l'ennemi, avant le départ de celui-ci.

Si, en juillet 1793, alors que la Vendée tenait en échec les armées de la république française, les coalisés avaient soutenu cette province par un corps de 80,000 hommes d'élite et deux cents pieces de canons, leur invasion par les frontières du Nord et de l'Est eut probablement réussi.

Des réserves en général. Il y a trois espèces de réserves :

Celles de l'Etat ou réserves nationales ;

Celles de l'armée active ou stratégiques ;

Et celles de la ligne de bataille ou tactiques.

Les premières consistent dans le recrutement qui doit servir soit à recompléter les armées à cause de leur diminution quotidienne, soit à les augmenter pour faire face à de plus grands besoins imprévus.

La réserve d'une armée consiste dans les troupes destinées à remplacer celles qui périssent, ou à augmenter ses forces.

Ces troupes, tout en s'organisant et en s'instruisant, occupent des points importants du théâtre de la guerre, tels que des places fortes, et rendent ainsi des services défensifs, en attendant qu'elles soient propres au service actif.

Voilà pourquoi on les nomme réserves stratégiques.

Les autres réserves sont celles du champ même de bataille, qui le plus souvent se tiennent auprès du général en chef, pour être lancées sur le point décisif quand arrive le moment.

Un gouvernement habile s'assure toujours des réserves nationales.

Annibal ne parvint pas à subjuguer Rome, parce qu'il en manqua, non par sa faute, mais par celle du gouvernement de Carthage, où ses ennemis et ses envieux eurent assez d'influence pour lui faire refuser ces renforts.

Il ne demandait ni argent ni vivres, mais seulement des hommes et quelques éléphants.

Il eut bien l'habilité de solder, recruter et tenir son armée au complet, durant dix-sept ans, aux dépens des ennemis ; mais les moyens lui manquaient absolument pour la redoubler ; par exemple, après sa victoire de Cannes qui lui avait procuré l'occasion d'assiéger avec succès la ville de Rome. Comme il ne possédait plus alors que 30,000 hommes fatigués, sans machines de siége, il n'aurait pu réussir contre une ville très-forte, où se trouvaient encore plus de 40,000 hommes courageux, en état de porter les armes. Il se serait exposé à être pris entre eux et les débris de l'armée battue, qui se ralliaient au nombre de 30,000, renforcés d'autant d'alliés ; de sorte que 100,000 hommes, défendant avec fureur leurs foyers, auraient attaqué et aisément culbuté son camp.

II.

De la tactique.

De l'emploi de chaque arme.—Le mot arme a deux acceptions différentes :

L'une technologique ;

Et l'autre tactique.

Dans la première, il signifie les instruments du combattant, tels que le fusil et le sabre ;

Dans la seconde, il s'entend d'une des grandes fractions de l'armée, dont les principales sont chez les modernes l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie.

Il y a des armes de main ou armes blanches, comme la baïonnette et le sabre, et des armes de jet, comme le fusil.

De tous les temps les armées ont eu des armes de jet et des armes de main.

Autrefois les premières étaient le javelot, la fronde et l'arc ; les secondes, l'épée, la lance, la massue, etc.

Les deux sont nécessaires afin de pouvoir combattre d'abord de loin, et d'en venir ensuite aux mains.

Sous un autre rapport, les armes du combattant se divisent en offensives et en défensives.

Les défensives sont celles dont nous venons de parler.

Les offensives sont la cuirasse et le casque, auxquels dans l'antiquité l'on ajoutait le bouclier, qui ne serait plus d'aucun effet contre les armes à feu.

Il y a deux systèmes sur la formation de l'infanterie :

1o. L'ordre mince ;

2o. L'ordre profond.

Le premier consiste à la ranger sur deux lignes, chacune de deux rangs ; ce qui procure un feu plus vaste et expose moins les hommes aux ravages de l'artillerie.

L'ordre profond offre plus de résistance aux charges de la cavalerie et une plus forte impulsion dans l'attaque ; mais il expose d'avantage les hommes au feu de l'ennemi, tout en donnant au leur moins d'étendue.

On a élevé des discussions interminables sur la préférence qu'il faut accorder soit à l'ordre mince, soit à l'ordre profond.

Quant à la cavalerie, on la distingue en grosse, c'est-à-dire, cuirassée, et en légère.

La proportion de cette arme avec l'infanterie a varié suivant les facultés des peuples et la nature du pays.

Annibal avait une cavalerie dans la proportion d'un quart à un cinquième de son armée.

Les Romains, ses ennemis, ne l'avaient que dans la proportion d'un dixième.

Aujourd'hui l'on admet généralement la proportion d'un cinquième.

Toutefois, avec le perfectionnement récent de l'artillerie, qui atteint les réserves de plus loin, il suffirait que la cavalerie fut d'un septième, c'est-à-dire, que pour 140,000 hommes, il n'y eut que 20,000 chevaux.

Si la cavalerie est presque inutile sans infanterie, elle devient nécessaire pour préparer la victoire, soit en portant de prompts secours, soit en enfonçant l'ennemi ébranlé.

Elle peut prendre celui-ci en flanc ou à revers, sans craindre d'être coupée ; si elle est repoussée, elle se rallie aisément à l'armée.

Enfin elle est indispensable quand il s'agit de compléter la victoire en enlevant des prisonniers, des canons et des munitions.

Elle peut charger de quatre manières :

1o. En colonnes à distance ;
2o. En ligne au trot ;
3o. En ligne au galop ;
4o. A la débandade.

La meilleure dépend de l'occasion et de la qualité des chevaux et des cavaliers.

Dans la charge en ligne, la lance offre de grands avantages; mais le sabre est préférable dans la mêlée.

Quant à la carabine, c'est une arme inutile ou dangereuse, puisqu'il faut que la troupe s'arrête pour tirer, et que d'ailleurs elle tire toujours mal à cheval.

La proportion de l'artillerie avec les autres armes a beaucoup varié.

L'on veut avec raison aujourd'hui trois à quatre pièces de canon pour 1,000 hommes, tandis qu'il y a à peine cinquante ans on croyait en avoir assez de deux.

A la bataille d'Ivry, Henri IV n'avait dans son armée que quatre pièces de canon et deux coulevrines ; et l'armée de la ligne quatre pièces en tout.

Dans l'offensive, une grande batterie d'artillerie peut écraser une ligne ennemie, ou du moins l'ébranler et faciliter aux autres armes les moyens de la mettre en déroute.

Dans la défensive, elle augmente beaucoup la force d'une position, non-seulement par la destruction qu'elle sème dans les rangs ennemis, mais encore par la terreur qu'elle y répand.

Quand l'ennemi s'avance en lignes déployées, les batteries doivent croiser leur feu pour les prendre en écharpe.

Quand il marche en colonnes, on peut tirer de front; mais il vaut encore mieux tirer simultanément de flanc ou de revers, ce qui terrifie les plus braves soldats eux-mêmes.

Il faut avoir bien soin de mettre l'artillerie à l'abri d'une charge, en la faisant soutenir par un certain nombre de fantassins et de cavaliers d'élite.

L'un des principes les plus généraux de la tactique est que les trois armes se doivent appuyer mutuellement.

On ne peut qu'approuver l'organisation d'un grand nombre de corps différents, tels que les Zouaves et les Turcos, distingués par l'uniforme et les habitudes, imaginée depuis quelques années dans l'armée française.

Chaque fraction de l'armée a ainsi une grande émulation et cherche à se signaler.

D'ailleurs le conscrit, entrant dans l'un de ces corps qui se sont fait une réputation de bravoure, en adopte promptement l'esprit.

Avant l'usage des armes à feu, les batailles étaient beaucoup plus meurtrières que depuis, parce qu'on était forcé d'en venir aux mains pour chercher la victoire.

Deux hommes s'abordaient et se battaient individuellement jusqu'à ce que l'un des deux fût sur le carreau.

Mais à présent on peut obtenir la victoire sans que les bataillons ni les escadrons se soient abordés ; ou du moins sans que la majeure partie de chaque armée en vienne aux mains. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie peut dissiper, par l'effet de quelques pertes ou par la terreur, l'une des deux armées.

Or, le parti qui abandonne le champ de bataille et se met en retraite est ordinairement réputé vaincu.

Dans l'antiquité, l'on a vu souvent hors de combat la moitié de l'armée vaincue ; tandis que de nos jours les plus grandes pertes ne dépassent point en un jour le cinquième de l'armée.

Sur cinq hommes hors de combat, il n'y a qu'un tué, plus des trois quarts des blessés guérissent, tandis que dans l'antiquité la moitié des hommes hors de combat étaient tués et les blessures généralement plus dangereuses que de nos jours.

Sur la fin de 1854, nous avons vu à Inkerman, en Crimée, une bataille qui ressemblait sous ce rapport à celle de l'antiquité.

Les Français et les Russes, enfermés dans une vallée, s'égorgeaient avec fureur à l'arme blanche sans pouvoir se servir de leurs fusils.

Quelques uns des soldats français, pleins d'ardeur, baïonnettant des ennemis, versaient à chaque instant par terre le sang qui remplissait le canon de leur fusil.

En vain l'on objecterait que les anciens avaient des arcs et des frondes.

Ces armes de jet ne portaient pas au loin, et ne faisaient pas ce bruit qui répand la terreur ; d'ailleurs elles étaient aisément parées par les armes défensives, telles que le bouclier, le casque et la cuirasse.

Une armée ne cédait jamais le terrain sans un combat corps à

corps, à moins qu'elle ne fût saisie d'une terreur panique, soit par l'effet d'un stratagème, soit par un moral excessivement affaibli.

Mais dans ce cas elle se retirait sans pertes et se ralliait le lendemain.

Des batailles en général.—On nomme bataille, le choc ou la rencontre violente de deux armées sur un espace de trois à quatre lieues de largeur.

Quoiqu'elle soit l'action principale et décisive de la guerre, quelquefois des armées ont été détruites et leur pays complètement vaincu sans batailles.

D'autrefois, et plus souvent, de grandes batailles ont été gagnées sans profit, et même avec un préjudice fatal au vainqueur.

Elles sont classées en *offensives*, *défensives* et *imprévues*.

L'on ne doit jamais les livrer ni les accepter que sur de bonnes raisons, à moins de contrainte absolue.

Les raisons d'attaquer sont :

1o. La supériorité en nombre ou en qualité de troupes ;

2o. L'incapacité des généraux ennemis ou leur désunion ;

3o. La nécessité de secourir une place considérable assiégée ;

4o. La crainte de voir sa propre armée ruinée ou débandée si elle n'est ranimée par le gain d'une bataille ;

5o. La certitude d'une jonction qui rendrait l'ennemi supérieur.

Les raisons d'éviter la bataille sont :

1o. Un moindre profit à espérer d'une victoire que d'inconvénients à redouter d'une défaite ;

2o. L'infériorité en nombre et en qualité de troupes ;

3o. L'attente d'un secours étranger ou d'une jonction ;

4o. Le poste avantageux de l'ennemi ;

5o. L'espoir de miner l'armée de celui-ci par la temporisation.

Mais un général ne peut refuser la bataille quand l'ennemi veut à tout prix l'y contraindre.

Philippe, attaqué par les Romains, ayant résolu de l'éviter, campa avec toute son armée au sommet d'une montagne, et s'y fortifia, croyant qu'ils n'oseraient l'y attaquer ; mais ils l'osèrent et le contraignirent à prendre la fuite avec le peu de troupes qui lui resta.

Napoléon eut aussi désiré éviter la bataille de Leipzig, pressentant qu'il serait battu ; mais les désastres eussent été les mêmes, et il n'eut pas eu la chance de la gagner.

En effet, les armées se détruisent ou se dissipent même sans combats ; et il y a plus de gloire à céder à la force qu'à succomber par peur.

Annibal le comprit parfaitement en acceptant une bataille décisive à Zama ; car s'il avait pu ruiner son adversaire par la temporisation, il l'eut employée, comme Fabius en Italie.

Ce dernier ne s'en trouva bien que par un concours de circonstances extraordinaires, notamment par la nature des armes de son adversaire, dont la force consistait surtout en cavalerie, qui devenait inutile dans les montagnes où les Romains se retranchaient.

Le résultat d'une bataille dépend des causes morales, politiques, physiques et militaires.

Un grand capitaine les aperçoit d'un coup d'œil et les combine à son profit, en usant des favorables et paralysant les autres.

Les causes morales sont par exemple, l'indiscipline ou la démoralisation de l'armée par les revers ; en ce cas, un général prudent commencera par rétablir la discipline au moyen de récompenses et de peines exemplaires. Il ranimera le moral des troupes par des escarmouches où il paraîtra triompher, afin de les familiariser avec le feu.

Les Cimbres menaçaient d'inonder l'Italie entière pour la livrer au pillage ; leur nombre et leur férocité répandaient partout la terreur, car ils avaient déjà taillé en pièce une armée romaine.

Marius, avant de leur livrer bataille, jugeant nécessaire de rassurer ses soldats, les fit camper plusieurs fois sur le passage de l'ennemi, afin de les accoutumer à l'aspect de cette multitude sans ordre, embarrassée par ses bagages, couverte d'armes inutiles. Les Romains, ayant enfin compris la faiblesse réelle de l'ennemi, demandèrent eux-mêmes la bataille où ils l'exterminèrent.

Les causes politiques sont notamment les motifs de la guerre, la fidélité, l'intelligence et le courage des principaux chefs de l'armée.

Les causes physiques sont, par exemple, la faim du soldat, la

poussière chassée dans ses yeux par le vent, une chaleur ou un froid excessif auquel il n'est point accoutumé.

Nous citerons comme exemple de causes militaires un général qui, inférieur en cavalerie, se laisserait attaquer dans une plaine rase et pelée où la cavalerie ennemie manœuvrerait facilement.

Il vaut mieux en ce cas choisir un pays coupé d'habitations, de bosquets et de coteaux, qui paralyse l'action de celle-ci.

La seule faute que commit Annibal fut à la bataille de Zama, où il ne prévit pas que ses mauvaises troupes qu'il plaça en première ligne, afin de fatiguer les Romains, viendraient se ruer sur sa réserve et l'empêcheraient de combattre. Ainsi dans toutes les choses importantes, le mal est tellement voisin du bien, qu'il semble impossible de jouir de l'un sans subir les inconvénients de l'autre.

L'armée qui s'attend à être attaquée prend *position* et forme sa ligne de bataille, c'est-à-dire se déploie.

Ainsi le terrain occupé par l'armée est la ligne de bataille, qu'il ne faut pas confondre avec *l'ordre* de bataille, qui est la forme ou figure des troupes.

Les deux principes fondamentaux de la tactique sont les mêmes que ceux de la stratégie ; ils consistent d'une part à porter le gros des forces sur une partie seulement de l'armée ennemie au point décisif; et d'autre part à conserver la mobilité qui les met toutes en œuvre ; par conséquent, il ne faut chercher à accabler qu'une seule aile à la fois, ou le centre, à moins que l'on ait des forces très supérieures.*

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine :

1o. Par la configuration du terrain ;

2o. Par sa combinaison avec le but stratégique ;

3o. Par l'emplacement des forces respectives.

Ainsi, quand la ligne de l'ennemi est trop étendue et morcelée, il est essentiel d'attaquer le centre.

Si la ligne est serrée, le centre devient au contraire le point le plus fort, puisque, outre les réserves, les ailes peuvent aisément le

* Une armée se compose de trois parties principales ; le centre, l'aile droite, l'aile gauche. L'aile droite est la droite des combattants, qui, par conséquent, fait face à la gauche de l'ennemi.

soutenir. Donc, en ce dernier cas, le point décisif sera l'une des extrémités.

La meilleure position est celle qui permet de combiner la liberté des mouvements avec la facilité de la retraite, et de porter ses masses, à l'insu de l'ennemi, sur le point convenable.

Comme il vaut toujours mieux être attaqué sur le front, à cause de la facilité qu'on a à le secourir, on doit bien appuyer ses flancs, afin de rendre impossible l'attaque des extrémités.

Toutefois il faut, nonobstant ces appuis, pouvoir aisément les franchir en cas d'échec, car autrement toute l'armée tomberait à la merci du vainqueur.

Si l'offensive présente des avantages en stratégie, elle en a beaucoup moins en tactique, parce que les opérations ne se faisant pas sur un si vaste rayon, celui qui prend l'initiative ne peut longtemps le cacher à l'ennemi qui, au moyen de bonnes réserves, se tient en état de faire face à l'imprévu.

En outre, l'agresseur a contre lui les obstacles du terrain qu'il est forcé de franchir, et les batteries ennemies qui jettent toujours du désordre dans le parti forcé de les enlever.

Si donc celui qui reste sur la défensive veut triompher, il doit combiner ses manœuvres de façon qu'au moment opportun, c'est-à-dire après avoir entamé l'ennemi par le feu, il puisse l'attaquer en portant à propos le gros de ses masses intactes sur le point décisif.

Toutefois l'agresseur a deux avantages :

1o. La confiance et l'élan de ses troupes ;

2o. Un plan nettement arrêté d'avance.

Son but étant d'entamer l'ennemi et de le déposter, il y parvient en culbutant sa ligne sur le front, soit en la débordant pour la prendre en flanc et à revers.

Souvent on emploie ces deux moyens à la fois, c'est-à-dire qu'on attaque le front au moment même où l'on fait tourner la ligne par une aile.

Mais il est essentiel que le mouvement soit simple, pour être bien compris et exécuté par les chefs de corps. En outre, il y faut

éviter tout écart qui donnerait à l'ennemi le temps d'écraser l'une des fractions isolées.

Wellington fut vainqueur à Salamanque, parce que la gauche de Marmont, qui voulait lui couper la route de Portugal, laissa une lacune d'une demi-lieue, dont Wellington profita pour battre cette aile dégarnie.

La promptitude du coup d'œil est donc bien plus nécessaire dans la tactique que dans la stratégie. Celle-ci permet de réparer le soir ou le lendemain une faute ; mais dans la tactique, souvent quelques minutes de retard ou d'avance font échouer les manœuvres les mieux conçues.

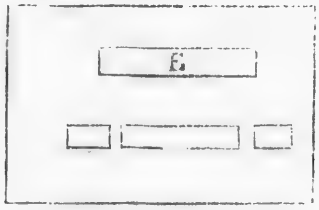
Le général doit se placer dans le lieu le plus commode et le moins périlleux, afin de suivre tous les incidents de l'affaire, tant par ses propres yeux que par les rapports qui lui parviendront à chaque instant.

Il ne lâchera jamais toutes ses réserves à la fois ; car quelquefois c'est par l'emploi des dernières qu'a été décidé le succès d'une journée.

Des divers ordres de bataille.—Le premier ordre est le parallèle. Quoique le plus simple, il est le moins bon.

La longueur qu'il occupe ne permet guère de rencontrer un terrain égal ; de sorte que si la ligne vient à flotter dans quelques-unes de ses parties, elle est aisément percée par là.

En second lieu, si l'ennemi est supérieur en nombre, il peut envelopper une des ailes, et jeter le désordre dans toute l'armée. En voici la figure (*le rectangle E représente l'armée ennemie.*)



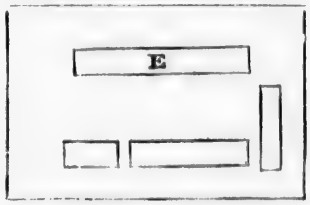
Quand on le renforce sur une aile ou sur le centre, l'ordre ne change point, car le renfort peut consister en la qualité des troupes.

Le deuxième ordre est le *parallèle avec un crochet*, que l'on nomme *l'ordre angulaire*.

Il consiste à placer perpendiculairement à l'extrémité du parallèle, soit à la gauche, soit à la droite, une ligne de troupes.

La figure ressemble ainsi à une équerre ou à un angle obtus.

Cet ordre était réputé dans l'antiquité le meilleur.

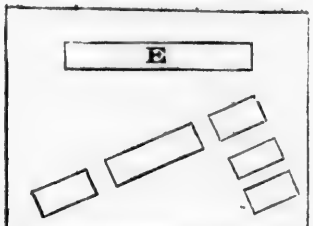


L'ordre *oblique* est le troisième.

Il consiste en une ligne droite, dont une aile se trouve beaucoup plus proche de l'ennemi que l'autre.

Il convient généralement à une armée qui en attaque une supérieure.

Le but est de refuser l'aile affaiblie en la tenant hors de sa portée.

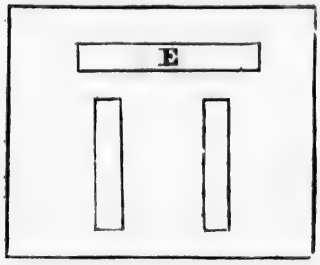


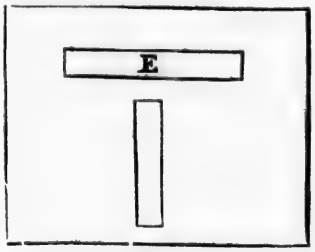
Ce fut pour l'avoir adopté que Epaminondas, dont l'armée était de moitié inférieure en nombre, vainquit à Leuctres celle de Lacédémone.

Afin de masquer son mouvement, il présenta d'abord l'ordre parallèle, après avoir rangé ses troupes d'élite en colonnes profondes derrière sa gauche; puis il fit marcher celle-ci sur l'aile droite des Lacédémoniens, en laissant l'extrémité de sa propre droite immobile et la refusant à la gauche de l'ennemi, beaucoup plus forte que lui de ce côté. Alors sa gauche tomba impétueusement sur le flanc des Lacédémoniens qu'il mit en déroute, sans qu'ils fussent à même d'employer les deux tiers de leur armée.

Le quatrième ordre est le *perpendiculaire*, soit sur une seule aile, soit sur les deux.

L'armée prend en ce cas la figure droite ou javelot, perpendiculaire à celle de l'ennemi.





Epaminondas s'en servit à Matinée en l'inclinant légèrement; par ce moyen, *choquant de pointe comme un galère*, il ouvrit le centre de l'ennemi, dont les deux ailes séparées furent facilement dispersées et en partie détruites.

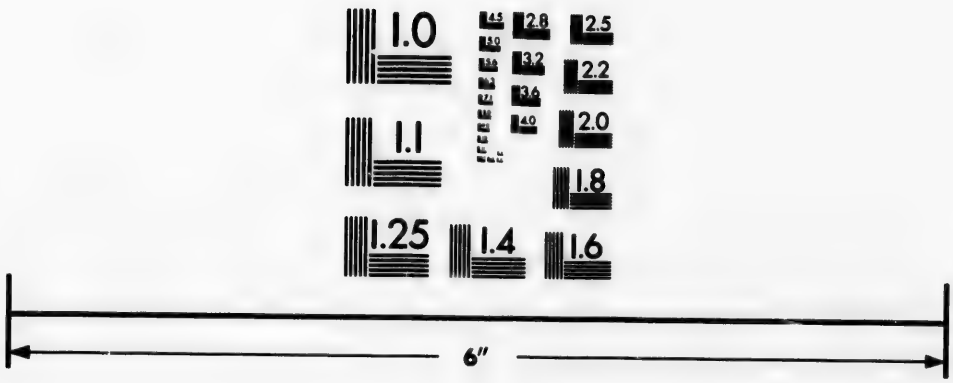
Pour empêcher celles-ci d'attaquer ses flancs, il les amusait par ses mauvaises troupes d'infanterie et de cavalerie.

L'ordre concave sur le centre est le cinquième.

On lui donne aussi le nom d'*échelonné sur les deux ailes*; car, que les lignes soient droites et placées, en se rapprochant, les unes derrière les autres, ou qu'elles forment un demi-cercle rentrant, l'objet est le même.

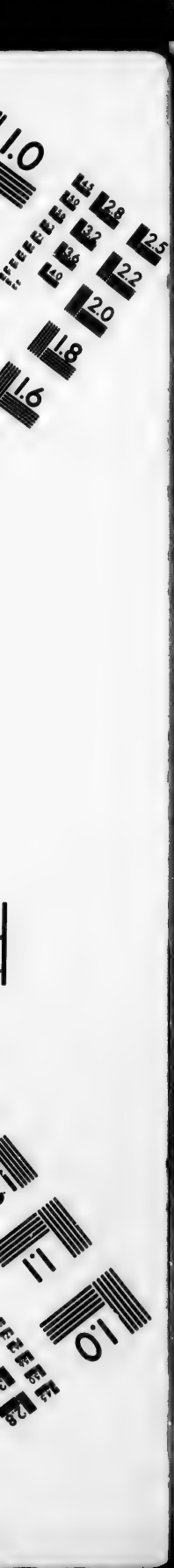
C'est la *tenaille* des anciens.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

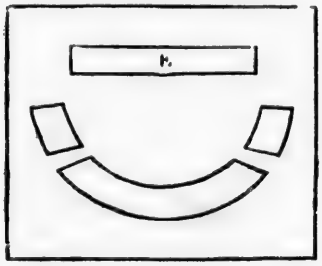


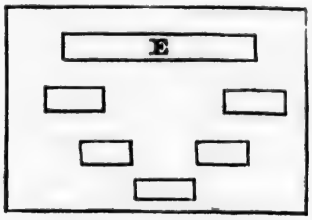
Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

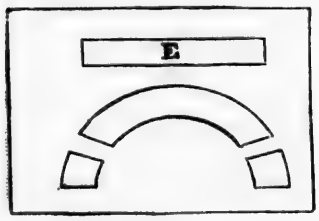
Cet ordre est généralement dangereux à forces égales, en ce que, si l'ennemi tombe sur les ailes, qui présentent d'elles-mêmes leurs extrémités, il peut les accabler, puisqu'elles se trouvent isolées.

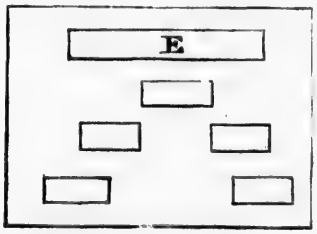




Le sixième et dernier ordre est le *convexe*, ou *échelonné sur le centre*.

Les anciens le nommaient *coin*, ou *tête de porc*, ou *lune*.





Annibal l'adopta à la bataille de Cannes, en le combinant avec le parallèle, car il plaça ses troupes d'élites rangées en parallèle de chaque côté du diamètre de sa *lune*.

Son but fut de tendre aux Romains le piège mémorable par lequel il laissa fuir ses troupes du centre ; et tandis que l'ennemi le poursuivait imprudemment, celles d'élites vinrent l'attaquer par les flancs, le coupèrent, et le détruisirent à merci.

L'ordre convexe réussit ordinairement contre l'armée qui occupe une ligne trop étendue, car son centre isolé ou du moins peu soutenu par les ailes doit être accablé séparément : une armée ainsi coupée en deux est aisément dispersée.

Les Français l'employèrent à Fleurus en 1794, parce que le

prince de Cobourg avait divisé ses attaques sur plusieurs rayons à la fois, notamment sur les deux ailes, au lieu de fondre avec ses masses sur une seule extrémité ou sur le centre.

Napoléon le choisit aussi à Leipzig, mais vainement, à cause de la grande supériorité numérique de l'ennemi qui de son côté, pour la faire valoir, choisit l'ordre concave.

Ainsi le plan funeste aux coalisés en 1794 les fit triompher en 1813, tant il est vrai qu'un général doit avant tout connaître les circonstances, c'est-à-dire, la question de fait, de même qu'un juge, pour bien appliquer le droit, a besoin de s'enquérir parfaitement du fait.

Sans doute un ordre de bataille est rarement sur le terrain aussi régulier que sa figure géométrique ; néanmoins, le général, dès qu'il a résolu l'attaque ou se tient prêt à la soutenir, choisira le sien parmi les six que nous avons indiqués, en le modifiant ou combinant suivant le terrain et les forces respectives.

Il aura soin surtout de dissimuler ses dispositions, car il en pourrait perdre le fruit par les mesures que l'ennemi prendrait en conséquence.

A Cannes, Annibal présenta d'abord l'ordre parallèle, puis fit avancer son centre en laissant ses ailes parallèles à l'ennemi.

Il ne forma donc point d'abord sa *lune* de peur de faire soupçonner son dessein.

On supposa qu'il ne s'avançait ainsi que par une téméraire ardeur, tandis qu'il ne voulait qu'attirer entre ses ailes l'ennemi, afin de le surprendre en flanc et de l'exterminer.

Il s'agit dans le choix de l'ordre de bataille de masquer, autant que possible, un stratagème, ce que Epaminondas avait aussi admirablement compris.

A Leuctres, par son ordre d'abord parallèle, il feignit une attaque sur toute la ligne où les forces de son ennemi s'éparpillèrent.

A Matinée, sa perpendiculaire, ressemblant à une marche ordinaire, fit croire que son dessein n'était que d'aller camper ; l'ennemi débrida ses chevaux et commença à se débander.

Tout à coup notre capitaine renforce la tête ou la pointe de sa

perpendiculaire par une double colonne de soldats d'élite, et fond sur l'ennemi surpris. Observons toutefois que Epaminondas ayant été blessé mortellement, cette bataille bien que gagnée ne fut d'aucun profit pour sa patrie. *Que pouvaient faire les mains qui n'avaient plus de chef ?*

Du secours inattendu.—Lorsqu'au fort d'une bataille une division composée de troupes fraîches et nombreuses, inattendue par l'ennemi, vient au secours de l'autre parti, elle décide presque toujours la victoire en faveur de ce dernier.

A Marengo, les troupes de Dessaix la donnèrent aux Français, vaincus jusqu'à ce moment.

A Waterloo, la marche de Blûcher et de Bulow rendit infaillible la défaite de l'armée française.

A Magenta, l'arrivée du général Mac-Mahon presque intact décida la victoire contre les Autrichiens.* Il eut laissé perdre la bataille en opérant sa jonction avec le quartier général qui se trouvait à quelques milles de Magenta ; car l'armée autrichienne, libre sur sa propre droite, aurait pu le prendre en flanc et l'accabler.

Mais il comprit heureusement qu'arrivant tardivement, il devait changer la direction d'abord concertée.

Toutefois ce général distingué commit trois fautes :

1o. En annonçant son arrivée plus tôt qu'il ne put l'effectuer, car il aurait dû connaître sa route ;

2o. En divisant son corps d'armée en deux fractions, pour opérer une marche divergente avant la bataille ; s'il ne pouvait marcher en masse, il devait du moins marcher parallèlement ;

3o. Quand, inquiet sur la division Espinasse, divergeant sans lui faire connaître ses propres aventures, il courut lui-même avec quelques cavaliers à sa recherche.

Il n'y devait envoyer qu'un officier subalterne.

En effet, en quittant le gros de son armée, il le laissait sans direction, et s'exposait, sans aucune utilité, à être tué par un tirailleur ennemi dont les ravins étaient parsemés.

* On sait que pour cette action Napoléon III le nomma Maréchal de France.

D'ailleurs on ne doit jamais manquer de s'assurer des communications continues : c'est la première précaution à prendre, surtout après avoir négligé des reconnaissances toujours indispensables.

Le général Giulay avait habilement choisi Magenta pour s'opposer au passage de l'armée française, dont l'objectif était Milan, capitale de la Lombardie.

Ce poste lui donnait, par la configuration et les accidents du terrain, la facilité de masser ses forces tout en les dissimulant.

La garde impériale française même incomplète commença l'attaque, ne croyant pas sans doute avoir en face des ennemis aussi nombreux. L'état-major eut tort de ne point faire de reconnaissance ou de la mal faire.

D'ailleurs c'était un de ces cas où les présomptions seules montraient que l'ennemi ne défendait point le passage avec le peu de troupes qu'il laissait apercevoir.

Mais le courage et la ténacité du généralissime des Français, le dévouement de ses officiers et des soldats réparèrent cette faute.

Quant à l'Autrichien, il montra une incapacité visible. Il devait amuser la garde avec dix mille hommes, et attaquer en flanc, avec le reste de son armée, les corps Français qui arrivaient. Il les eût coupés et mis en déroute.

L'examen de cette bataille suggère une réflexion sur cette erreur commune, *qu'un bon lieutenant marche au canon ;* c'est-à-dire que, s'il n'a pas reçu d'ordre du général en chef, il doit néanmoins marcher dès qu'on se bat ; et que, s'il a reçu celui de marcher d'un côté opposé, il doit n'en pas tenir compte.

En soutenant une pareille thèse, on oublie le principe capital de la science, qui est l'unité ou l'harmonie.

Le général en chef est présumé tout prévoir et établir son plan en conséquence.

Or, si une partie notable de son armée va d'un côté opposé à celui qu'il a prescrit, ou si, n'ayant point reçu d'ordre, elle change de position, un effroyable désordre en sera la conséquence.

Si c'est par oubli qu'un corps n'a point reçu d'ordre, ou si

l'ordre est intempestif, tant pis pour le général en chef qui ne peut imputer qu'à lui-même son oubli ou le défaut de communications.

Mais pour une fois que désobéissance sera utile, vingt fois elle fera détruire l'armée.

Des suites de la bataille.—Il faut au général en chef une grande présence d'esprit pour déjouer les stratagèmes, comme pour faire naître des incidents favorables.

Le dictateur Caïus Sulpicius, au moment de livrer bataille aux Gaulois, fit monter sur les bêtes de somme tous les gens inutiles de l'armée, et leur donna des drapeaux susceptibles de les faire prendre pour une cavalerie réglée. Il les posta derrière une colline, et leur ordonna de se montrer au milieu de la bataille.

Ce stratagème, qui fut bien exécuté, inspira une telle épouvante aux Gaulois qu'ils se laissèrent battre.

A Varennes, lorsque Louis XVI fut arrêté, Drouet, manquant de soldats pour lutter contre ses satellites, fit reculer ceux-ci en criant : *canonniers à vos pièces !*

Sylla, voyant le général de sa cavalerie passer à l'ennemi avec une partie de ses troupes, feignit que c'était un piège tendu par son ordre. Une autre fois, ses troupes auxiliaires ayant été enveloppées par les ennemis et taillées en pièces, il s'écria *qu'il les avait engagées là à dessein pour s'en défaire, parce qu'elles se préparaient à la révolte.*

Sertorius poignarda de sa main un barbare qui lui annonçait la défaite d'un de ses lieutenants, de peur qu'il n'allât divulguer cette nouvelle capable d'intimider le reste de l'armée alors engagée dans une bataille.

Manlius remporta une victoire contre les Toscans, pour avoir annoncé à son aile gauche qui pliait que la droite enfonçait l'ennemi.

Mais le stratagème doit être si habilement conçu et exécuté qu'il ne soit pas découvert, car autrement il tournerait au détriment du parti qui en use.

Semiramis, remarquant que le roi des Indes avait un grand nombre d'éléphants, voulut l'épouvanter à son tour en lui montrant qu'elle n'en possédait pas moins.

Elle en fit faire avec des peaux de buffles et de vaches, les mit sur des chameaux, et les envoya en avant ; mais le roi découvrit la ruse ; les moyens frivoles de son ennemi firent croître son audace, et il demeura vainqueur.

Mamercus avait été nommé dictateur contre les Fidénates. Leur chef, pour jeter l'épouvante dans l'armée romaine, ordonna qu'au plus fort du combat un certain nombre de soldats sortissent de Fidèles avec des feux au bout des lances, dans l'espoir que les Romains étonnés de la nouveauté de ce spectacle, fuiraient en désordre. Ceux-ci éprouvèrent d'abord quelqu'émotion ; mais le dictateur étant accouru leur demanda s'ils n'avaient pas honte, semblables à des abeilles, de fuir la fumée, et leur ordonna de courir sur l'ennemi qui fut taillé en pièces.

Quand la victoire paraît se déclarer, les officiers doivent contenir les troupes, les empêcher de se débander, et charger en bon ordre la seconde ligne, ou la réserve de l'ennemi. S'ils renversent encore celle-ci, ils doivent avec plus d'attention empêcher que les troupes ne se débandent, de peur qu'elles ne soient chargées et mises en désordre par la première ligne de l'ennemi qui pourrait s'être ralliée.

Si l'on tombe sur les bagages, il ne faut point laisser débander les soldats disposés au pillage, mais achever d'accabler l'ennemi dans sa retraite, surtout en dirigeant la poursuite contre son flanc.

En un mot, il ne faut jamais oublier que tant que la victoire n'est pas complète, celui qui se croyait vainqueur peut être battu.

La poursuite se fait contre une armée inférieure, ou devenue telle par la défaite, ou contre une armée supérieure, battue par accident. Au premier cas, il faut déployer beaucoup de vivacité et même de l'acharnement, en ayant soin toutefois de ne pas tomber dans une embuscade, ce qui est toujours honteux.

Au second cas, il est bon, suivant le précepte de Scipion, de *faire un pont d'or à l'ennemi pour faciliter sa fuite.*

En effet, quand celui-ci trouve un chemin libre pour se sauver, l'esprit de déroute devient général ; tandis que, si on lui barre toute retraite, le désespoir peut le faire songer à ses ressources ; un homme énergique suffit pour le rallier et lui faire ressaisir la victoire.

Il est du devoir rigoureux d'un général en chef de s'efforcer d'amoindrir son désastre en cas de défaite.

En conséquence, au moment qui précède la perte de la bataille, il doit prendre l'une des deux résolutions suivantes :

1o. Faire un effort considérable avec les troupes les moins endommagées, pour donner le temps aux autres de se rallier, et s'emparer en arrière d'un poste ou d'un défilé qui l'abrite provisoirement jusqu'au moment où il pourra gagner un camp sûr et y réparer ses forces. Toutefois, en quittant ainsi le champ de bataille en plein jour, sans attendre la dernière extrémité, on peut s'exposer à perdre la partie au moment où l'ennemi renonçait lui-même à la poursuivre ;

2o. Combattre à outrance jusqu'à la nuit, pour effectuer sa retraite à la faveur des ténèbres. Mais on peut être complètement défait avant cet instant désiré ; d'ailleurs, si une retraite forcée se fait dans les ténèbres, comment éviter l'accroissement du désordre dans une armée naturellement saisie d'épouvante, et qui ne peut plus rien voir ?

Les circonstances seules indiqueront lequel des deux modes on devra adopter.

En tout cas, quand la retraite est commencée, il est dangereux d'ordonner une marche forcée pour gagner de l'avance ; la fatigue pouvant achever la perte de l'armée.

La retraite doit donc être exécutée à petites journées et en bon ordre, parce qu'alors on peut former des arrière-gardes assez fortes pour se maintenir contre les têtes des colonnes ennemies.

On doit marcher en masse sur la même route, quand on se replie intact dans le but de combattre dès qu'on aura opéré une jonction ; puis on atteint le point stratégique qu'on désire.

Napoléon dans sa retraite de Russie en 1812, échelonna son armée en plusieurs corps à une marche l'un de l'autre, sur une seule route. Ce fut une grave imprudence, parce qu'il les isolait. L'ennemi au lieu de l'attaquer en queue le prit latéralement, et tomba perpendiculairement sur les corps isolés ; ce qui leur fut fatal, notamment dans les trois journées de Krasnoï.

Cette retraite fut la plus désastreuse que l'on vît jamais.

Outre la retraite forcée, provenant de la défaite, il y en a de deux autres espèces :

1o. Celle que l'on fait volontairement, avant d'avoir combattu, pour amener l'ennemi sur un terrain moins avantageux pour lui, comme Wellington se retirant de Quatre-Bras sur Waterloo.

En 1812, les Russes en firent une habile du Niémen jusqu'à Moscou, devant la formidable armée de Napoléon et sans se laisser entamer dans cet espace de 240 lieues ;

2o. Celle que l'on opère sans être battue, pour courir à la défense d'un point menacé par l'ennemi, tel que la base d'opérations.

Ce cas se présente notamment quand on marche loin de ses propres dépôts dans une contrée épuisée, parce qu'alors on est forcé de s'en rapprocher.

Mais généralement elles exigent les mêmes précautions que les retraites forcées.

L'on n'a jamais trop de cavalerie dans une retraite, tant pour bien éclairer la route que pour flanquer l'armée et empêcher l'ennemi de la couper à l'improviste.

Il est nécessaire surtout de bien régler l'ordre de la marche et de l'arrivée de chaque corps, ce qu'un trop grand nombre de généraux ont négligé.

Quand il s'agit de passer une rivière, il faut faire prendre les devants aux parcs, afin qu'on n'en soit pas encombré, et tenir l'arrière-garde assez loin du corps de bataille.

L'armée aura ainsi le temps de filer sans être serrée de trop près.

A mesure qu'elle passera, elle établira des têtes de pont et redoutes pour protéger les derniers corps.

La marche de l'arrière-garde doit être combinée de façon qu'elle se trouve en position, en avant des ponts, dès que les dernières troupes du corps de bataille auront effectué leur passage.

Il y a peu d'opérations aussi difficiles qu'une retraite, parce qu'elle diminue le courage des soldats en redoublant celui de l'ennemi.

Par conséquent le général doit persuader à son armée qu'il ne se retire point pour éviter le combat, mais par artifice, afin d'attirer l'ennemi sur un terrain où il pourra lui dresser des embuscades.

Souvent une retraite a été favorisée par un piége tendu au vainqueur. Afranius opérant la sienne devant César feignit de camper, ce que l'ennemi fit à son exemple ; mais lorsque les troupes de celui-ci furent dispersées pour le fourrage, Afranius continua sa marche.

Philippe, défait en Epire par les Romains, et craignant d'être poursuivi dans sa retraite, demanda une suspension d'armes pour enterrer les morts et se retira pendant ce temps.

Des surprises et coups de mains.—La meilleure manière de surprendre une armée, c'est de tomber avant le jour sur son camp au moment où elle ne s'y attend point.

On doit en garder avec soin le secret, même à l'égard de ses propres troupes, de peur qu'il ne soit révélé à l'ennemi par un espion, ou un déserteur ou un vantard.

Il n'est point de meilleurs desseins que ceux qui seront absolument ignorés de l'ennemi avant leur exécution, dit Vegéce.

La surprise doit aussi être préparée par une fausse démonstration qui détourne l'attention de l'ennemi du véritable projet, et la lui fasse porter ailleurs dans le cas où il aurait eu l'éveil.

C'est surtout dans ces occasions que se montre le coup d'œil tactique et le sang-froid d'un capitaine habile, parce qu'il faut que, dans le fracas même des armes, toutes ces manœuvres tendent au but.

Il faut avoir une exacte connaissance du pays et des troupes ennemies sur lesquelles on veut entreprendre, ainsi que de la protection qu'elles peuvent recevoir par le voisinage d'une armée ou d'une place ; enfin, profiter de tous les accidents même climatériques, tel qu'un orage.

Mais on doit éviter de déployer toute l'armée derrière l'avant-garde, parce que si l'ennemi pousse celle-ci vigoureusement, sa déroute entraîne ordinairement celle des autres troupes.

L'exécution d'une surprise doit être pratiquée avec vivacité, sans confusion, de manière que chaque commandant d'un corps ou d'un détachement se trouve, en arrivant au lieu de son opération, instruit du parti qu'il prendra, soit qu'on réussisse, soit qu'on échoue dans l'entreprise.

On nomme *coup de main* l'escalade ou la prise de vive force d'une place fortifiée ou d'un camp retranché, quand il n'y a pas de brèche, ou que celle-ci n'est pas praticable.

L'audace déconcerte souvent, parce qu'elle fait supposer plus de force qu'il n'y en a réellement.

Généralement la réussite d'un coup de main est due plutôt à l'imagination, au tact et à l'audace du général qu'aux règles de la tactique.

Ce qui a réussi dans un cas réussirait difficilement dans un autre semblable. Mais chacun doit se mettre à l'abri en se tenant constamment sur ses gardes.

Philippe, à l'attaque d'une place maritime, fit élever secrètement sur deux vaisseaux des tours à plusieurs étages ; et comme il donnait l'assaut du côté de la terre, il les approcha tout d'un coup de l'autre et prit la ville par là.

Lorsque le général Pélissier eut résolu la seconde attaque de la tour Malakoff, il donna durant plusieurs jours de fausses alertes au moyen de son artillerie ; de sorte que les Russes, y étant habitués et n'y prenant plus autant garde, furent enfin forcés le jour de l'attaque sérieuse.

Le consul Cornélius Cossus prit plusieurs villes de Sardaigne en débarquant ses meilleurs soldats la nuit, dans un endroit couvert, et en abordant le matin d'un autre côté avec ses navires ; tandis que les ennemis accouraient en foule pour s'opposer à la descente, ceux qu'il avait mis en embuscade emportaient la place.

Periclès, assiégeant une ville qui se défendait bien, fit sonner les trompettes la nuit et jeter des cris du côté de la mer. L'ennemi croyant être attaqué de ce côté là y accourrut, et Periclès put entrer.

Le même, assiégeant dans le Peloponèse un château où il n'y avait que deux avenues, ouvrit un fossé dans l'une pour empêcher les sorties, et attaqua l'autre où se trouvèrent toutes les forces de l'ennemi. Alors il fit jeter des ponts sur son retranchement et prit la place par l'endroit où il n'était point attendu.

III.

De l'unité du commandement et de son indépendance.

" Les grandes entreprises, disait Walstein, ne peuvent guère " réussir que sous la conduite d'un seul homme ; elles échouent " ordinairement quand plusieurs s'en mêlent."

Les Romains ayant chassé leurs rois furent contraints dans les dangers de leur nouvelle république à créer des dictateurs avec une puissance souveraine.

Le roi de Suède agit seul, c'est par là qu'après de si faibles commencements il se trouve victorieux au delà de ses espérances.

La crainte de la honte et le désir de la gloire nous font agir rigoureusement quant elles ne regardent que nous.

Si ces choses sont communes, on néglige la réputation et le blâme où l'on a peu de part.

Le même inconvénient se rencontre dans les négociations ménagées par plusieurs. Le nombre nuit au secret.

Déjà Polybe, le plus judiciaire des historiens militaires, avait signalé le danger de placer deux chefs à la tête d'une armée. Il nous apprend qu'Emile voulait éviter une rencontre à Cannes, parce que cette vaste plaine laissait à Annibal la faculté d'employer toute sa cavalerie, supérieure à celle des Romains ; mais Varron, son collègue profita du lendemain, jour de son commandement, pour livrer bataille, ce qu'il n'eût point fait sans la jalousie qu'il avait conçue.

Quintius et Agrippa envoyés contre les Èques, ce dernier vit du péril dans le partage du commandement, et exigea que son collègue en fut seul chargé.

Il faut, dit-il, que dans les graves occasions il n'y ait qu'un seul chef.

En effet les Romains se sont toujours mal trouvés d'avoir partagé le commandement de l'armée entre les deux consuls, car son unité est le plus grand de tous les avantages.

Un chef médiocre est moins dangereux que deux éminents qui ne sont pas d'accord.

Les Athéniens étaient encore plus prodigues du commandement en élisant dix généraux, dont chacun le prenait à son tour.

Dans un grand danger de la patrie, Aristide, sentant que la jalousie allait faire triompher les barbares, céda son tour à Miltiade qu'il jugeait le plus digne. Les huit autres généraux se crurent obligés de montrer le même désintéressement, l'imitèrent, et la patrie fut sauvée.

Les républiques italiennes ayant l'habitude de nommer plusieurs généraux furent souvent battues à cause de cette imprudence, comme les Français aux quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Quoique Napoléon 1er se réservât le commandement suprême, il eut à regretter la restauration des Maréchaux de France, à chacun desquels, dans la même campagne, il confia le commandement d'un corps d'armée, c'est-à-dire, d'une trentaine de mille hommes.

En 1813, après la bataille de Dresde, les coalisés se décidèrent à suivre le conseil de Moreau et de Bernadotte.

Evitez, disaient ceux-ci, tout engagement contre Napoléon avant d'avoir réuni sur le même point une armée au moins double de la sienne, car il est si habile tacticien qu'il vous battra toujours à nombre égal. Tandis que vous réunirez vos forces, épuisez les siennes par des marches contre-marches et pourparlers.

Ce plan fut habilement exécuté, l'armée de Napoléon, en grande partie composée de recrues, diminuait chaque jour, tandis que celle des coalisés augmentant sans cesse se concentrait sur Leipzig pour livrer une bataille décisive.

Quand Napoléon reconnut qu'on l'avait joué, qu'il ne pouvait plus mettre en ligne que 180,000 hommes, tandis que ces ennemis en pouvait mettre le double, il eut le présentiment de sa défaite prochaine. Alors il réunit à Duben un grand conseil de guerre où

il exposa le projet suivant : " au lieu d'engager une bataille contre des troupes plus exercées, et beaucoup plus nombreuses, marcher sur Berlin, s'en emparer, rappeler toutes les garnisons de l'Elbe et de l'Oder, ce qui ajouterait 160,000 à son armée, et tenir ainsi les coalisés entre lui et le Rhin. La France est encore en état de leur résister, disait-il, je la soulèverai contre eux.

En même temps, je couperai leurs communications et leur retraite, et tomberai sur leurs derrières, après avoir fait reposer mes troupes."

Mais comme cet ingénieux plan forçait l'armée française à guerroyer encore un hiver au moins, presque tous les maréchaux remontrèrent *qu'on était assez fatigué, et qu'il valait mieux de suite livrer la bataille.*—Eh bien, nous la livrerons, dit l'Empereur, mais comment tournera-t-elle ? Dès que la séance fut levée, il se plaignit avec amertume en présence de quelques intimes. *Ils sont trop riches*, s'écria-t-il, *ils veulent aller passer l'hiver dans leurs hôtels à Paris et jouir ! !....*

Outre que le commandement ne doit pas être partagé, il faut encore que le général jouisse d'une grande liberté et ne soit pas dépendant des ordres d'un ministre ou d'un cabinet. Voilà pourquoi les monarques capables de commander eux-mêmes leurs armées ont eu tant de supériorité sur leurs ennemis.

Tite-Live, discutant la question de savoir si Alexandre-le-Grand avait triomphé des Romains, s'exprime ainsi : " Non-seulement les rois ne connaissent point tous les obstacles qui nuisent aux généraux subordonnés à un sénat, mais ils sont maîtres des temps et des événements. Loin d'être obligés de suivre une impulsion étrangère, ils donnent le mouvement à tout."

L'indépendance, dit aussi Amelot de la Houssaye dans ses réflexions sur Tacite, est un grand avantage dans un général d'armée pour l'exécution des grandes choses. Germanicus aurait achevé de subjuguer toute l'Allemagne, si Tibère n'eût pas été jaloux de sa gloire. Le duc d'Albe aurait pris Rome et le Pape, si Philippe II, son maître, eût été de l'humeur de Charles-Quint. Le comte de Rantzau, qui fut depuis maréchal de France, aurait infailliblement surpris la citadelle de Gand, où il y avait alors beaucoup de

prisonniers français, portugais et catalans, si M. Desnoyers, qui gouvernait tout sous l'autorité du cardinal de Richelieu, eût voulut seconder cette entreprise ; au lieu qu'il la fit échouer, pour empêcher que le comte, dont il haïssait la personne, ne devint trop considérable à la cour par un si grand service.

Le maréchal de LaMothe-Houdancourt aurait amené le roi d'Espagne prisonnier à Paris, si la régence n'eût pas été entre les mains de sa sœur, qui préféra en cette rencontre les intérêts de son frère à ceux de son fils.

Le gouvernement dont le siége est éloigné du quartier général doit donc être très-circonspect dans ses ordres, qui peuvent être impraticables ou funestes. Voici un exemple entre mille qui le prouve.

L'empereur d'Autriche manda à Eugène de Savoie de ne pas livrer bataille aux Turcs. Cet ordre arriva au moment où le général avait pris toutes ses mesures, car il voyait la nécessité de ne pas la différer, le moindre retard pouvant devenir funeste. Il remporta cette fameuse victoire de Zenta où périrent 25,000 Turcs ; leur armée fut dispersée, et le grand seigneur forcé de souscrire la convention de Carlowitz, si favorable à la chrétienté. Mais le vainqueur fut mis aux arrêts et destitué par l'Empereur, qui, rougissant enfin de cette injustice, rendit toute sa confiance au sauveur de l'Empire.

V.

Qu'il est plus important d'avoir un général excellent qu'une bonne armée.

On a souvent demandé s'il vaut mieux avoir affaire à une bonne armée mal commandée qu'à une armée faible bien commandée.

La plupart croient qu'une bonne armée produira toujours un bon général, parce qu'une réunion de braves trouvera plus aisément dans son sein un homme éminent qu'un tel homme ne formera une multitude.

César, passant en Italie pour combattre Pompée, disait avec satisfaction : " Je marche contre un général sans armée."

On remarque aussi l'exemple de Lucullus qui, n'ayant aucune expérience de la guerre, se forma promptement, parce qu'il commandait une armée exercée et aguerrie.

Nous répondons que le même César, se rendant en Espagne pour combattre Afranius et Petreius qui, sans talents, commandaient une armée courageuse, s'écria : " Je fais peu de cas de cette armée, parce qu'elle est sans chef."

Quoique Lucullus n'eût pas encore fait la guerre, son aptitude naturelle avait merveilleusement profité de l'éducation militaire imposée aux Romains de son rang.

Toute l'histoire prouve qu'une bonne armée mal commandée ne peut accomplir de grandes choses ; tandis que celle munie d'un bon chef a ordinairement triomphé.

Les Romains avaient toujours vaincu les Volsques, lorsque Coriolan, le meilleur de leurs généraux, fut forcé de se réfugier chez ceux-ci. Ayant levé une armée pour se venger de ses concitoyens, il les battit ; et il était même sur le point de s'emparer de la ville de Rome lorsque les supplications de sa mère décidèrent sa retraite.

Sempronius Gracchus fit une excellente armée des esclaves que Rome enrôla dans un moment de crise. Epaminondas avec des paysans thébains triompha des troupes spartiates elles-mêmes. Annibal avec 50,000 hommes, dont les trois quarts étaient bien inférieurs en tout aux Romains, défit ceux-ci à Cannes, quoique leur nombre fut presque double.

Dans la première guerre punique, dès que les Carthaginois obéirent à Xantippe, ils triomphèrent des mêmes soldats qui jusqu'à ce moment les avaient vaincus.

Alexandre le Grand battit les Perses avec une armée dix fois moins nombreuse. Il n'avait pas affaire seulement à des barbares, car son ennemi comptait parmi ses troupes un corps de Grecs valant les Macédoniens en courage, en discipline et presqu'en nombre. Si la Perse eût écouté les conseils de Memnon, leur capitaine, il eut probablement taillé en pièce l'armée d'Alexandre.

A Rosbach, Frédéric remporta une victoire complète sur les coalisés au nombre de 50,000 hommes, quoiqu'il n'en eût que 22,000.

Napoléon, en plusieurs campagnes, notamment dans ses premières, triompha presque toujours avec des troupes inférieures en nombre.

Après la bataille d'Hochstett, Marlborough, qui la gagna sur les Français, dit à un prisonnier qu'il avait remarqué pendant l'action: " Si ton maître avait beaucoup de soldats comme toi, il serait invincible. " Ce ne sont pas les soldats comme moi qui lui manquent, mais des généraux tels que vous," répondit le Français.

Ces exemples démontrent que les talents du général en chef ont ordinairement plus d'importance que le nombre et la qualité des troupes. Il est facile d'en expliquer les raisons, parce que la guerre est une science ; par conséquent elle a des lois et des règles qu'on ne viole jamais impunément.

VI.

Utilité et objet des états-majors.

Le service des états-majors n'est pas réglé comme celui des autres armes.

L'Infanterie, la cavalerie, l'artillerie, ont des règlements pour le service intérieur et pour le service en campagne.

L'Etat-major n'en a pas. Son service n'est pas défini. Il est réglé par les généraux. Il varie par conséquent avec les individus et avec les circonstances.

On ne peut donc sur ce sujet que présenter des idées générales, qu'esquisser la manière dont les choses se passent le plus ordinairement, sans rien préciser d'une manière absolue, et en se rappelant toujours que le général dont on est l'aide-de-camp, sous les ordres de qui l'on se trouve, peut à chaque instant modifier les règles du service.

Nous avons vu, dans l'organisation des armées, comment était

constitué le commandement des grandes unités qu'elles présentent, c'est-à-dire, des brigades, des divisions et des armées.

Les généraux qui se trouvent à la tête de ces diverses unités, ont des obligations considérables. Ils doivent ordonner, voir, surveiller tout ce qui a rapport aux troupes sous leurs ordres. Ils doivent pourvoir à tous leurs besoins. Ils doivent présider à tous leurs mouvements.

Pour suffire à des occupations aussi étendues et aussi multipliées ils ont évidemment besoin d'avoir auprès d'eux les officiers destinés à faire exécuter leurs ordres et à les soulager du poids des détails de tant de différents genres de services.

" Pour faire mouvoir habilement une grande armée, dit le général Lamarque, celui qui la commande doit avoir cent yeux, cent voix, cent oreilles. Ces voix, ces yeux, ces oreilles, ce sont les officiers de son état-major."

L'état-major est donc destiné à aider le commandement. Il sert d'intermédiaire entre les généraux et les troupes. C'est le lien qui réunit entre elles les grandes unités de l'organisation.

C'est le cadre de leurs mouvements, particulièrement de ceux exécutés en présence de l'ennemi.

On en trouve l'utilité dans toutes les circonstances de la guerre

A la frontière, l'état-major concourt à l'organisation de l'armée.

Dans les marches, il précède les colonnes pour montrer le chemin, pour reconnaître le pays, pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Dans les camps, il fait les reconnaissances préliminaires, il indique les emplacements des troupes, il établit les situations numériques.

Dans les batailles, il fournit les renseignements et les croquis préparatoires, il trace les lignes, il transmet les ordres et les instruction des généraux.

Un bon état-major, dit le général Jomini, est indispensable pour bien constituer une armée ; il faut le considérer comme la pépinière où le général en chef doit puiser les instruments dont il se sert ; comme une réunion d'officiers dont les lumières doivent seconder les siennes.

Il y a ainsi harmonie entre le génie qui commande et les talents de ceux qui doivent appliquer les conceptions.

Tout officier-général anglais exerçant un commandement a droit à un certain nombre d'aides-de-camp suivant son rang.

Le commandant en chef en a cinq.

Un général en a trois.

Les lieutenants, majors, et brigadiers-généraux en ont un seul.

Le système qui permet aux généraux de choisir leurs aides-de-camp dans tous les corps offre, pour ces généraux, l'avantage d'avoir auprès d'eux des officiers qu'ils connaissent mieux, qui sont mieux à leur main, avec qui il leur est plus facile d'établir des rapports d'entière confiance.

Le service d'aide-de-camp est un service militaire qui n'a rien de personnel.

L'aide-de-camp d'un général est attaché à son commandement et non à sa personne.

Néanmoins, il est évident que ses fonctions, le rapprochant beaucoup et fréquemment du général, demandent des rapports de confiance et impliquent un certain degré d'intimité.

Cette intimité est plus ou moins grande suivant le caractère et les habitudes du général. Quelle qu'elle soit, un aide-de-camp doit toujours entourer son chef des égards et du respect que comportent son âge, son grade et ses services militaires.

L'aide-de-camp est particulièrement chargé de la transmission de ses ordres.

On peut distinguer deux espèces d'ordres à transmettre :

Sur un champ de bataille ;

Et sur un théâtre d'opérations.

Sur un champ de bataille, on transmet des ordres aux différentes lignes de l'ordre de bataille ou bien aux troupes de réserve. Les distances à parcourir sont généralement de un ou deux milles. De plus les circonstances sont pressantes ; il s'agit, par exemple, de porter à une réserve de cavalerie l'ordre de charger un ennemi ébranlé. Un ordre semblable demande, avant tout, de la rapidité. Il faut le porter au galop, en franchissant tous les obstacles.

Sur un théâtre d'opérations, on transmet les ordres du général vers des points plus éloignés, par exemple, dans une marche stratégique, on transmet les ordres du général du centre à l'une des

ailes. Les distances à parcourir sont quelquefois de 3, 4 ou 5 lieues. Il faut alors une allure soutenue et du fond plutôt que de la rapidité momentanée. Il faut, en même temps, de l'intelligence dans le choix de la direction à prendre.

Voici un exemple qui le prouve :

Le 18 Juin 1815, l'empereur Napoléon est en présence de l'armée anglaise à Waterloo, avec la colonne principale de l'armée française.

Une colonne secondaire, sous les ordres du maréchal Grouchy, est à environ six lieues sur la droite, à Genbloux, à la suite des Prussiens, qui ont été battus à Ligny.

L'empereur, voulant attaquer les Anglais, cherche à rapprocher de lui sa colonne secondaire et à la faire déboucher sur le flanc de la position de Mont-Saint-Jean.

Deux ordres sont envoyés à cet effet au maréchal.

Le premier ne lui parvint pas.

Le second fut confié vers une heure, au moment où s'engageait sérieusement la bataille, à un colonel polonais, le colonel Zenovitz. Au lieu d'aller au-devant du maréchal et de chercher à passer la Dyle aux ponts de Limale, de Limelette, d'Ottignies ou de Moustier, ce qui était possible dans l'après-midi du 18 juin, le général Excelmans ayant alors dépassé Mont-Saint-Guibert avec l'avant-garde du maréchal, le colonel Zenovitz revint aux Quatre-Bras, puis se dirigea sur Genbloux par Sombref. Il fit ainsi 11 lieues au lieu de 5. Il mit 6 heures de temps pour remplir sa mission. Il n'arriva à destination qu'à 7 heures du soir.

S'il s'était rendu directement à Mont-Saint-Guibert, il pouvait rejoindre le maréchal en deux heures. La bataille aurait eu peut-être un autre résultat.

Cet exemple montre l'importance qu'il faut attacher à la transmission des ordres et aux fonction des officiers d'état-major.

Les fautes d'un colonel, dit à ce sujet un officier-général Russe, voir même celles d'un général de brigade, sont faciles à réparer. Celles d'un officier d'état-major sont le plus souvent irréparables.

Quelle que soit la nature de l'ordre à transmettre, un officier d'état-major doit s'attacher, en le recevant, à le bien comprendre, à en

saisir l'esprit plutôt que la lettre, c'est-à-dire à saisir surtout l'intention dans laquelle cet ordre est ordonné, le moment et les circonstances auxquels il se rapporte.

Il doit chercher, en le transmettant, à le faire aussi clairement, aussi fidèlement, aussi simplement que possible. Il assiste ensuite au commencement d'exécution et enfin il vient rendre compte au général. Un officier d'état-major n'est donc pas seulement le porte-voix de son général ; il est, pour ainsi-dire, son représentant.

A ce sujet, le général Thiebault dit qu'il serait à désirer que, dans certaines circonstances, un général pût autoriser son aide-de-camp à modifier, en cas de besoin, des ordres destinés à des corps éloignés, car la face des choses change d'un moment à l'autre ; et un ordre bon pour un moment peut ne plus l'être pour un autre.

Exemple :

Torstenson était page de Gustave-Adolphe en 1624.—Le roi, près d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche. Le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné ; sire, dit Torstenson, daignez me pardonner ; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. Le roi ne dit mot ; mais, le soir ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes ; quelques jours après, une compagnie ; ensuite un régiment. Torstenson fut un des plus grands capitaines de l'Europe.

Bien entendu, malgré l'exemple ci-dessus, un officier d'état-major ne doit jamais prendre sur lui de changer un ordre reçu, à moins, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, qu'il n'en ait obtenu l'autorisation du général et qu'il ne possède toute sa confiance.

Indépendamment des ordres transmis par eux-mêmes, les aides-de-camp sont encore chargés fréquemment d'en faire transmettre par des plantons et ordonnances. Ce sont ordinairement des ordres écrits auxquels il faut assurer une réception rapide.

On confie alors la dépêche à un planton, cavalier ou fantassin, sous-officier, brigadier ou soldat. On lui donne en même temps un

reçu préparé à l'avance, sur lequel on inscrit l'heure du départ et sur lequel la personne intéressée doit inscrire l'heure de l'arrivée.

On s'assure, en même temps, que le porteur est dans une tenue convenable, et enfin qu'il connait son itinéraire.

L'officier d'état-major doit posséder deux espèces de qualités.

Le service du bureau ou le travail de cabinet demande :

De l'intelligence et de l'exactitude ;

De l'ordre et de la méthode dans le travail :

Une rédaction claire et facile ;

La connaissance des règlements et l'habitnde de la législation militaire ;

Enfin une grande discrétion.

Le service actif demande :

Une vigoureuse santé ;

Du zèle et de l'activité ;

De la hardiesse à cheval et l'habitude de l'équitation ;

La connaissance du service des manœuvres des différentes armes ;

Un coup d'œil exercé, pour bien juger et bien apprécier le terrain ;

Enfin, il faut à l'officier d'état-major, comme à tous les militaires, la bravoure et le goût du métier.

Nous dirons encore que, plus que tous les officiers de l'armée, l'officier d'état-major a les relations les plus étendues avec la société.

Elles sont presqu'une conséquence de sa position, puisqu'il prend souvent part aux actes de représentation des officiers généraux, aux fêtes, cérémonies publiques, réceptions officielles, etc.

Enfin, il a souvent affaire à des inférieurs. Il est souvent leur intermédiaire auprès de ses chefs pour des réclamations, des sollicitations, des demandes de toute espèce ; il leur montrera alors cette bienveillance qui fait aimer le commandement et que se doivent mutuellement tous les membres d'une même armée.

VII.

Conclusion.

Nous avons terminé le Cours d'art militaire, c'est-à-dire, l'exposé des principes suivis pour organiser les armées, pour les faire mouvoir sur les théâtres d'opérations, pour les faire combattre sur les champs de bataille.

Ces principes sont tirés de l'exemple des plus grands généraux. Ils forment la partie positive de l'art de la guerre. Ils sont faciles à comprendre, mais ils sont difficiles à appliquer.

Cependant tout est dans leur application. La guerre est une affaire de tact, dit Napoléon. Les principes ne sont bons qu'autant qu'ils sont bien appliqués.

Ainsi que nous l'avons observé dans la première partie de l'ouvrage, l'exécution joue à la guerre le même rôle qu'en escrime. Les meilleures combinaisons ne réussissent qu'autant qu'elles sont bien exécutées.

Or, l'application de la théorie aux faits est délicate et difficile, parce que les armées ne sont pas des machines inertes dont on puisse régler les mouvements avec des calculs mathématiques.

Les armées sont des instruments vivants qui se passionnent ou se découragent.

L'art de la guerre, dit M. Henri Martin, à propos des campagnes de Turenne, est une mathématique sublime, qui prend pour éléments de ses combinaisons non des chiffres abstraits, mais des êtres intelligents et passionnés et qui, appelant les puissances morales à son aide, apprend à vaincre la matière et le nombre, par l'energie patiente, par la confiance de l'homme dans l'homme, par le mépris de la mort.

L'art de la guerre, dit le général Pelet, est un art sublime dans lequel il faut faire entrer à la fois le monde physique et le monde moral.

Dans tous les temps, dans toutes les guerres, dit enfin le maréchal de Saint-Arnaud, c'est principalement de l'état du moral des armées que dépendent leurs succès ou leurs revers. Les actions de guerre les plus habilement conduites, n'aboutissent heureusement qu'autant que les troupes s'engagent avec confiance et que leur moral, s'emparant pour ainsi dire de celui de l'ennemi, le domine pendant toute la campagne.

Indépendamment donc de sa partie positive, l'art de la guerre présente encore une partie morale, celle que le maréchal de Saxe appelait la connaissance du cœur humain, c'est-à-dire, la connaissance des passions qui poussent l'homme à se précipiter dans le danger, à supporter les fatigues, à braver la mort.

De sorte qu'aux combinaisons stratégiques ou tactiques que nous avons étudiées, il faut joindre les combinaisons morales qui reposent sur les passions humaines.

Les passions qui peuvent jouer un rôle à la guerre sont les suivantes :

1o. *Le fanatisme religieux*, qui, plus que toutes les autres passions, inspire le mépris de la mort. C'est lui qui enflammait les soldats de Mahomet, de Gustave-Adolphe, de Palafox, de Kutusoff. Les guerres faites pour cause de religion, dit Lloyd, sont toujours plus actives, plus décisives, plus cruelles que les autres.

2o. *L'amour de la patrie*, passion énergique chez les anciens en raison de la concentration des intérêts qui représentaient la patrie à cette époque : passion plus faible chez les modernes en raison de la diffusion des mêmes intérêts.

3o. *La haine de l'étranger* ou *la jalousie de peuple à peuple*, comme, du temps de l'Empire, la rivalité des Français et des Anglais ; la haine des Espagnols pour les envahisseurs de leur pays.

4o. *L'honneur*, c'est-à-dire, la crainte du blâme, l'amour du devoir, le désir de la louange, le besoin de vivre dans l'opinion.— « L'honneur, dit l'abbé Lacordaire, est la ligne équinoxiale de « l'humanité. L'humanité s'échauffe et se purifie à mesure « qu'elle en approche. Elle se glace et se ternit à mesure qu'elle « s'en éloigne."—L'honneur est le véritable ressort des peuples qui ont de l'imagination et de l'amour-propre.

5o. *L'ambition*, qui agit beaucoup sur les individus, mais peu sur les masses.

6o. *Les richesses, le butin*, ressort puissant sur les armées marcenaires, mobile ordinaire des armées du moyen-âge. Mais l'amour des richesses, dit Lloyd, annonce la corruption des peuples.

7o. Enfin l'*amour de la gloire*, passion des grands hommes et des caractères d'élite.

Voilà les passions principales qui agissent à la guerre.

En temps ordinaire la discipline suffit ; mais dans les grandes circonstances, dans les grands périls, quand on veut exiger de l'homme des choses difficiles et de vigoureux efforts, il faut alors parler à ses passions, faire vibrer en lui les cordes les plus sensibles, exciter les ressorts les plus puissants.

C'est ainsi que les généraux romains ainsi que Mahomet et Napoléon ont fait de grandes choses en passionnant leurs soldats, en invoquant de grandes idées qui s'adressaient à la puissance de l'opinion, reine du monde, aussi bien à la guerre qu'en politique.

Il n'y a pas de règles à donner sur la partie morale de l'art de la guerre ; c'est le génie seul qui permet de l'apprécier et de s'en servir.

L'histoire militaire, en faisant connaître les événements du passé, donne des enseignements pour l'avenir. En étudiant les faits, le terrain, les moyens des campagnes antérieures, elle fournit des inspirations pour les campagnes futures ; des inspirations et non pas des imitations, parce que les circonstances ne sont jamais identiques. « Dans les faits contemporains, comme dans les faits « historiques, dit Napoléon, on peut trouver des leçons, des ensei- « gnements, rarement des modèles."

Quoiqu'il en soit, c'est de l'histoire que l'on tire les principes de l'art militaire.

Cet art, comme nous l'avons dit au début du Cours, est le plus important de tous ceux que comportent nos sociétés modernes. Il protége tous les autres ; il permet à une nation d'acquérir une supériorité d'organisation, de discipline, d'armement, qui prépare le succès de ses armées ; il assure le triomphe de l'ordre, de la

science, de la tactique, sur le nombre, l'ignorance et le courage aveugle ; c'est par lui qu'Alexandre triompha de la multitude des Perses ; César des Gaulois ; Cortez et Pizarre des Américains ; c'est par lui que Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène, Frédéric et Napoléon vainquirent des armées très-supérieures en nombre ; c'est lui qui assura aux Anglais la conquête de l'Inde, et qui tout récemment vient d'ouvrir les portes de la Chine à la France. Enfin, en le considérant à notre point de vue particulier, c'est cet art qui nous donnera les moyens de défendre notre patrie, de concourir à sa gloire, et qui nous enseignera surtout le secret de ménager le sang de nos soldats, ou tout au moins de rendre utile le sacrifice qu'il sauront noblement en faire.

Dept. Militia & Defence
LIBRARY.
FEB 25 1904
Book.....Shelf.....
CANADA.

TRAITÉ

DE

FORTIFICATIONS DE CAMPAGNE.

Les travaux de fortifications de campagne, appelées aussi fortifications passagères, étant soumis aux mouvements et positions si variables des troupes, peuvent se diviser en deux classes : ceux de la première consistent à élever, en rase campagne, des ouvrages en terre, de forme et de grandeur différentes, qu'on appelle généralement *retranchements ;* les travaux de la seconde classe ont pour objet d'augmenter ou de perfectionner les moyens de résistance qu'offrent déjà une maison, une église, un village, et qu'on nomme alors *postes retranchés.*

Le but d'un retranchement étant de barrer à l'ennemi le passage d'une route, d'un pont, d'un gué, d'un défilé, etc., il parait tout naturel d'occuper l'espace à défendre par une traverse en ligne droite, avec des flancs plus ou moins brisés selon que l'on peut craindre qu'ils soient tournés. Cependant il existe une autre disposition fondée sur l'efficacité des feux, et dont les postes isolés doivent essayer de faire usage, à moins de manquer de temps ou de moyens.

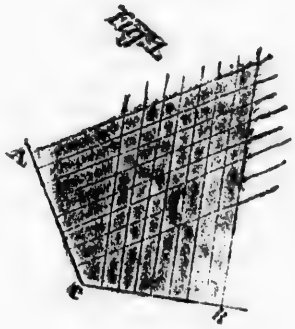
Des feux.—Les feux sont ou *directs,* ou *obliques,* ou *de revers.* Le soldat, abandonné à lui-même, tire toujours droit devant lui, et s'il est quelquefois possible d'obtenir un feu oblique, il se trouve, dans la chaleur de l'action, presque toujours ramené naturellement au

feu direct. Ce feu est du plus petit effet, puisqu'il n'agit que sur le front de l'assaillant, et qu'il suffit de quelques hommes mis hors de combat pour former une lacune à la faveur de laquelle l'ennemi peut s'avancer impunément.

Les feux obliques qui prennent l'ennemi en flanc produisent un grand résultat, puisque leur action a lieu sur le flanc de la colonne d'attaque qui ne peut y riposter que par des hommes détachés, et qu'étant combinés avec les feux directs, ils se croisent et labourent le terrain dans plusieurs directions.

Les feux de revers sont supérieurs aux deux autres, parce que l'ennemi pris à dos ne peut les combattre ; mais on trouve rarement le moyen et l'occasion de les employer.

Pour obtenir le feu oblique et croisé, il a fallu briser en dedans la ligne A B (fig. 1)

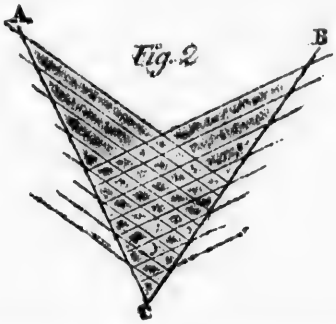


et faire l'angle rentrant A B C qu'on nomme angle de *défense.* Il est évident que les projectiles qui partent de ces deux lignes A C, C B se croisent et vont frapper d'écharpe l'ennemi, dans quelque direction qu'il s'avance.

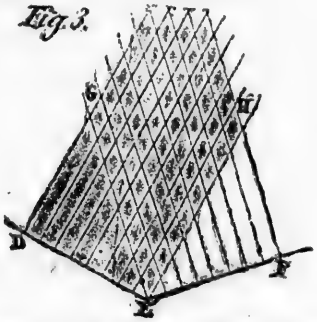
Ces deux lignes se protègent mutuellement en même temps qu'elles se défendent elles-mêmes, et l'on dit alors qu'elles se flanquent.

Dans les ouvrages qui se flanquent, la meilleure défense est celle

où les angles sont droits. En effet, si ces angles sont aigus comme A. C. B. (fig. 2,)

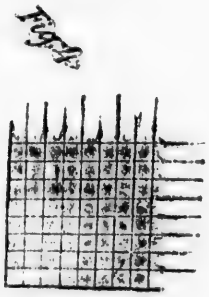


les lignes de tir iront frapper les cotés de l'angle et les défenseurs ; s'ils sont obtus, comme D. E. F. (fig. 3,)



une portion du terrain G E H sera bien défendue par des feux croisés ; mais les deux autres portions du terrain H E F, D E G, seront dépourvues de flanquement, et ces portions seront d'autant plus grandes que l'angle sera plus ouvert.

Les deux côtés de l'angle droit (fig. 4)



étant perpendiculaires l'un à l'autre, les lignes du tir qui partent de chacune des faces seront perpendiculaires entre elles, et fourniront des feux croisés sur tout l'espace compris entre chaque côté de l'ouvrage.

L'angle droit étant reconnu le meilleur angle de défense on s'en écarte le moins possible. On peut cependant porter cet angle de défense jusqu'à 120 degrés ($\frac{1}{3}$ plus grand que l'angle droit) mais jamais on ne peut le faire plus petit que 90 degrés mesure de l'angle droit.

L'angle saillant ne doit jamais avoir moins de 60 degrés ; car sa construction ne présenterait pas une solidité convenable, et ses côtés, se trouvant très-rapprochés, ne laisseraient pas l'espace nécessaire aux manœuvres qu'exigent la défense. On peut le porter jusqu'à 120 degrés et au-delà. Cet angle ne présentant aucune défense par lui-même, on arrondit l'intérieur du parapet ou on le taille à pan coupé.

De la manière de fortifier un poste.—Lorsqu'un officier arrive dans un poste, il doit commencer par s'y retrancher, et être attentif à prévoir tout ce qui peut lui arriver de fâcheux. Le manque d'exactitude et le moindre relâchement dans le service d'un poste, peuvent avoir des suites très-funestes, puisque la sûreté d'un corps de troupes dépend de la résistance des postes et de la vigilance des gardes qui en sont détachées. Avant de fortifier son poste, le chef doit choisir l'endroit où il veut élever le retranchement, de manière qu'il en puisse bien découvrir toutes les approches ; s'il se trouvait, dans les environs du poste, des chemins creux, un bouquet de bois, ou tel autre endroit où l'ennemi pût se mettre à l'abri, il les ferait garder. Il fera attention de n'être pas dominé par des hauteurs voisines, ou il empêchera que l'ennemi ne puisse profiter de cet avantage. L'ouvrage qu'un sous-officier peut communément employer est connu sous le nom de *flèche ;* cependant nous parlerons du redan et de la redoute.

Pour tracer ces ouvrages, il ne faut que quelques piquets et un cordeau de 100 pieds, au bout duquel on marquera par des nœuds une échelle de 12 pieds, le reste du cordeau sera divisé par 6 pieds. L'étendue d'un ouvrage doit être proportionnée au nombre

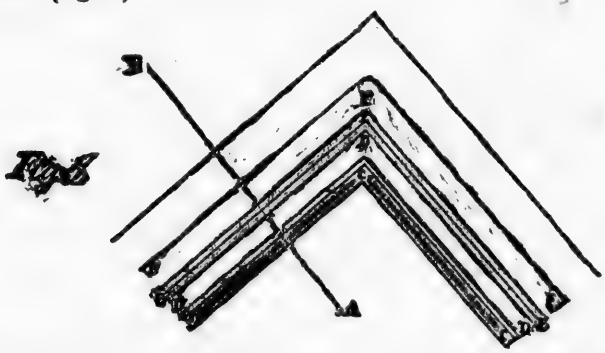
d'hommes destinés à le défendre. La longueur des lignes qui doivent former un ouvrage se détermine sur la force du détachement, en donnant aux lignes réunies autant de fois 22 pouces de longueur qu'il y a d'hommes dans le détachement. Si on a vingt hommes, le total de l'ouvrage aura 34 pieds de circuit, par ce moyen toutes les parties du retranchement sont d'égale force, afin de pouvoir opposer une égale résistance.

Description des différents ouvrages.

Flèche.—La flèche est de tous les ouvrages le plus simple et le plus facile à construire ; elle est composée de deux lignes qui se rencontrent en formant une pointe, et par conséquent un angle. Ces lignes sont appelées *faces ;* l'angle que les faces d'une flèche forme est saillant, et doit avoir toujours plus de 60 degrés et pas au-dela de 100°.

C'est le sommet de l'angle de la flèche que l'on doit présenter à l'ennemi ; on donnera aux faces 22 pouces pour chaque homme.

La *flèche* (fig. 5)



est composée d'une banquette C C C, d'un parapet D D D, d'une berme E E E, d'un fossé F F F et d'un glacis G G G.

La *banquette* est une petite élévation de terre en forme de degrés ; elle règne le long du parapet et dans son intérieur ; elle sert à élever le soldat et à lui faciliter le moyen de voir et de tirer par-dessus le parapet ; elle doit avoir une hauteur de 12 à 14

pouces, et comme elle doit remplir le reste de la hauteur du parapet, on est presque toujours obligé de construire plusieurs banquettes les unes au-dessus des autres. L'épaisseur de la première doit être de 4 pieds 6 pouces ; celle de la seconde 3 pieds ; mais lorsqu'il n'y en a qu'une, 3 pieds suffisent.

Le *parapet* est un massif en terre destiné à couvrir le soldat contre le feu de l'ennemi ; il doit avoir une élévation de 6 à 7 pieds et demi, et une épaisseur de 3 à 6 pieds. Dans les ouvrages qui ne peuvent pas être battus par le canon, la hauteur intérieure du parapet doit être de 4 pieds 2 pouces.

On donne le nom de *fossé* à une excavation faite autour d'un ouvrage et dont la largeur est de 7 pieds. Pour empêcher que les terres du parapet ne tombent dans le fossé, on laisse, entre le pied du talus intérieur et le fossé, un espace qu'on nomme *berme*, dont la longueur sera de 2 pieds.

Le *glacis* est un amas de terre que l'on place sur le bord extérieur du fossé, et auquel on donne une hauteur et une pente extrêmement douce, afin que le soldat, placé derrière le parapet, puisse découvrir l'ennemi lors même qu'il est près de l'ouvrage. La partie supérieure du parapet doit être moins élevée du côté de la campagne que du côté de l'intérieur. La différence entre la hauteur intérieure et la hauteur extérieure se nomme *plongée*.

Pour que les terres puissent se soutenir en forme de mur, on donne au parapet plus d'épaisseur vers sa base que vers sa partie supérieure : la différence entre ces deux épaisseurs se nomme *talus*.

On donne le nom d'*escarpe* au talus du fossé qui est du côté de l'ouvrage et qui regarde la campagne ; on appelle *contre-escarpe* le talus qui est du côté de la campagne et qui regarde l'ouvrage.

Le glacis doit commencer immédiatement sur le bord de la contre-escarpe : la crête de cet ouvrage doit répondre à la ligne de la plongée du parapet, et sa rampe doit faire avec cette plongée un alignement continu, de manière que si la plongée a une pente de 1 pied par toise, la rampe ait aussi la même pente.

Le glacis ainsi disposé rend le feu de l'ouvrage moins fichant, il fait que l'ennemi est à découvert de la tête aux pieds.

On entend par feu rasant celui dont la direction peu elevée est parallèle à l'horizon ; il emporte des files entières, et il a de grands avantages sur le feu fichant, qui ne nuit guère qu'à l'objet vers lequel il est dirigé.

La flèche n'étant pas fermée par ses derrières, ou par sa gorge, il importe de la placer de manière que l'ennemi ne puisse la tourner.

Cet ouvrage est destiné ordinairement à couvrir une grande garde, à fermer l'entrée d'une redoute ou de tout autre ouvrage ; on pourrait aussi l'employer à couvrir un pont. La flèche change de nom et s'appelle redan, quand ses côtés ont plus de 18 toises de longueur.

Redoutes.—Il y a deux sortes de redoutes ; les redoutes simples et les redoutes composées. Nous ne parlerons que des premières, qui sont ouvertes ou fermées, et n'ont que quatre côtés contigus qui entourent totalement l'espace qu'ils comprennent.

Les redoutes simples fermées servent à mettre une troupe à l'abri des efforts de l'ennemi, à fortifier le sommet d'une montagne ou d'une hauteur, à défendre un défilé, un gué, un chemin, un passage de rivière. Elles se composent d'une ou deux banquettes, d'un parapet, d'une berme, d'un fossé et d'un glacis, dont les proportions sont soumises aux règles données pour la construction d'une flèche.

L'étendue des lignes qui forment une redoute doit être proportionnée au nombre d'hommes, à la quantité et à la qualité de l'artillerie destinée à défendre l'ouvrage.

Les plus petites doivent avoir au moins 120 pieds de circuit. Cependant on est quelquefois obligé d'en construire dont les lignes qui marquent le côté intérieur du parapet ont 2 toises et demie, si on a 30 hommes, 4 toises si on en a 50, et 8 toises si on en a 100.

Une redoute simple fermée, placée sur une hauteur, doit découvrir le pied de la hauteur ; on peut donner aux redoutes simples fermées la forme d'un triangle, d'un carré, ou celle d'un cercle.

La redoute circulaire est celle qui paraît la meilleure dans une plaine rase, ou sur une hauteur dont le plateau est tel que de l'inté-

rieur on puisse découvrir le pied de l'élévation ; mais s'il s'agit de battre un défilé, un chemin, un gué, la redoute carrée mérite la préférence, parce que, dans ce cas, il faut opposer à l'ennemi des feux parallèles, tandis que ceux de la redoute circulaire sont considérés comme des rayons.

L'ouverture des redoutes doit toujours être placée du côté où on a le moins à craindre de l'ennemi. On couvre cette ouverture, soit avec des pallissades, soit avec des abatis. Il y a d'autres manières de fermer qui n'entrent point dans notre plan.

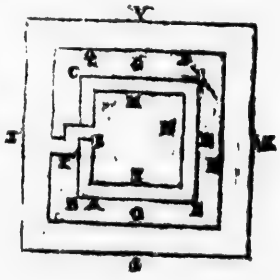
On place ces obstacles sur le même alignement que le parapet, de manière que les hommes placés dans l'intérieur puissent les enlever aisément : on laisse dans le milieu des abatis ou des palissades un étroit passage pour un homme seul.

Les redoutes simples ouvertes sont celles qui n'entourent point totalement l'espace qu'elles comprennent ; elles sont appliquées aux mêmes objets que les redoutes fermées, et, comme elles ont un côté découvert, elles doivent racheter par leur position ce qui leur manque à cet égard. On les construit pour recevoir une troupe qu'on aurait poussée en avant, et qui aurait ordre de se replier à l'approche d'un ennemi supérieur, ou pour défendre un défilé qu'on ne peut tourner.

La gorge des redoutes doit être fermée par des abatis, des palissades ou des trous ronds qui ont 6 pieds de diamètre et autant de profondeur : on creuse ces trous sur trois rangs.

Après avoir choisi l'endroit où l'on veut élever une redoute carrée, on fera tracer une ligne droite A E (fig. 6), et élever la

Fig. 6



perpendiculaire B C., donnant à chacune de ces lignes, qui marquent le côté intérieur du parapet, la longueur indiquée suivant le nombre d'hommes qu'on a. Après avoir tracé ces deux premières lignes, il faut attacher le bout du cordeau au piquet C de la perpendiculaire B, et tracer à la même longueur l'arc D. On fera la même opération de E en F: le point d'intersection de ces arcs sera celui où devront aboutir les lignes E H et C G. Ces quatre lignes marqueront le côté intérieur du parapet. On tracera ensuite en dedans de ce carré, et à la distance que nous avons indiquée dans le tracé de la flèche, quatre autres lignes I L M N parallèles aux premières, pour marquer la largeur de la banquette.

On tracera encore un troisième carré parallèle O P Q R, en dehors du premier A B G H, pour fixer le côté extérieur du parapet, et pour en déterminer l'épaisseur ; enfin on tracera un quatrième et dernier carré S T V X, pour déterminer la largeur du fossé, et on laissera, à tous les angles des lignes tracées, un piquet planté, pour ne pas perdre les points des alignements.

Pendant qu'on travaillera au tracé avec deux ou trois hommes, cinq ou six autres abattront les arbres les plus voisins du poste, tant pour bien en couvrir les approches que pour les faire servir à sa construction. On fait avec le menu branchage des fascines ou fagots longs de 6 pieds dont la grosseur, qui est de 2 pieds, est égale partout.

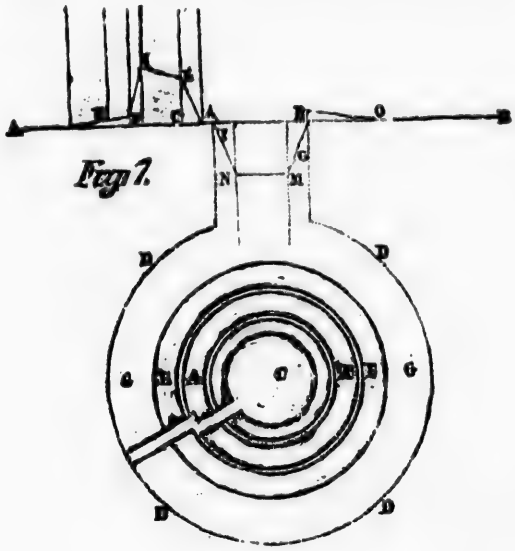
Les fascines sont liées par les deux bouts et par le milieu, et servent à retenir les terres, qui s'ébouleraient sans ce secours.

Les branches moyennes servent à faire des piquets propres à entrelarder les fascines et à les fixer sur la terre, ou les unes sur les autres pour monter le parapet.

Le tracé fini, on fixe un premier rang de fascines sur le plus petit carré I L M N, pour soutenir le côté intérieur du parapet ; enfin on fixe un troisième rang sur le troisième carré O P Q R, pour soutenir le côté extérieur. On observera, en commençant de piqueter les fascines, de laisser un passage en mortaise du côté le moins vu de l'ennemi pour servir d'entré.

Lorsqu'on ne peut se procurer du bois ou des branchages, on construit tout l'ouvrage en terre.

Après qu'on aura piqueté les trois rangs de fascines, on fera creuser le fossé A B, (fig. 7,) à la distance donnée du côté extérieur



du parapet, et jeter la terre dans les intervalles C D E. Les soldats fouleront cette terre en marchant dessus. En creusant la terre on laissera un talus plus ou moins sensible, suivant la consistance du sol, aux deux côtés F G du fossé, afin que la terre ne s'éboule pas. La pente F est l'escarpe, et la pente G la contre-escarpe. La distance E D marque la banquette, la distance D C, l'épaisseur inférieure du parapet ; la distance I L, l'épaisseur supérieure ; la distance M N, la largeur du bas du fossé, et la distance A B, celle du haut. La pente I L est la plongée servant à découvrir les environs du poste et à tirer avec plus de facilité.

Pour tracer une redoute circulaire, il faut, après avoir fixé le point central du poste, planter un piquet à ce centre, puis de ce point prendre une longueur de cordeau déterminée sur le nombre d'hommes que l'on a : si on en a 125, on donnera une toise de longueur au cordeau pour rayon, 3 mètres pour 30, 4 mètres pour 50, ce qui fera un peu moins de 2 pieds pour chaque soldat.

On tracera le cercle AA pour marquer le côté intérieur du parapet ; on en tracera ensuite un autre en dedans du premier et à la

distance que nous avons indiquée pour la redoute carrée, afin de marquer la largeur de la banquette ; on en tracera un troisième FF (fig. 8,) pour marquer le bord extérieur du parapet ; enfin on

(Voir partie inférieure de fig. 7.)

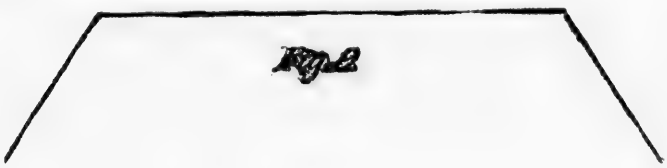
en tracera un quatrième GG, pour marquer la largeur du fossé. Cela fait, on piquetera les fascines en leur faisant prendre la ligne courbe des cercles, et on finira comme à la redoute carrée. Si le détachement était posté sur un passage, devant un pont, dans un défilé, ou au-devant d'un gué, on pourra y faire faire un parapet en ligne droite ou courbe avec sa banquette, et un fossé qui en fermât toute l'entrée ; cela vaudrait beaucoup mieux que de faire une flèche.

Nous finirons cet article par indiquer la manière de déterminer mécaniquement le tracé principal de la flèche.

Aussitôt qu'on a fixé le point où l'on veut placer l'angle de cet ouvrage, on y conduit sa troupe et on l'y forme sur deux rangs. On la partage en deux parties égales ; on porte une des divisions à droite et l'autre à gauche du sommet de l'angle ; on fait faire un demi-tour à droite à la troupe entière : on fait exécuter à chaque division un mouvement de conversion vers l'intérieur de l'ouvrage ; on commande *halte* quand la troupe a fait le quart de conversion ; on fait faire un second demi-tour à droite, on aligne les rangs sur eux-mêmes, on rectifie l'ouverture de l'angle qui doit être de 60 degrés au moins, et on trace enfin une petite rigole devant le front de chacune des deux divisions, ayant attention de donner à cette rigole la longueur indiquée.

Dans les ouvrages de la première classe, les principaux sont :

L'épaulement qui forme une ligne droite parallèle à l'ennemi, avec deux petits flancs plus ou moins brisés selon l'urgence ; souvent même c'est une simple ligne droite (fig. 9.)



La lunette (fig. 10) est un redan dont on a brisé intérieurement

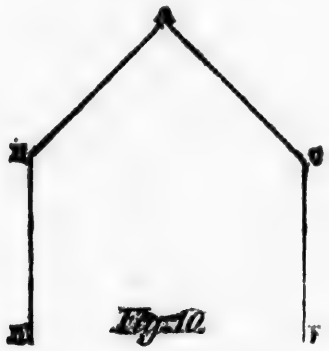


Fig. 10.

les faces ; elle présente alors trois saillants, deux fossés AB, AC, et deux flancs BD, CE.

Le bonnet de prêtre (fig. 11) a deux flancs AB, DE, et un front

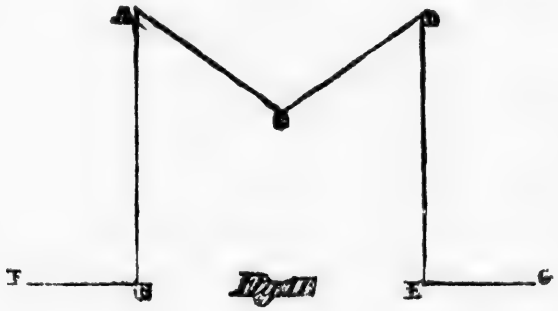


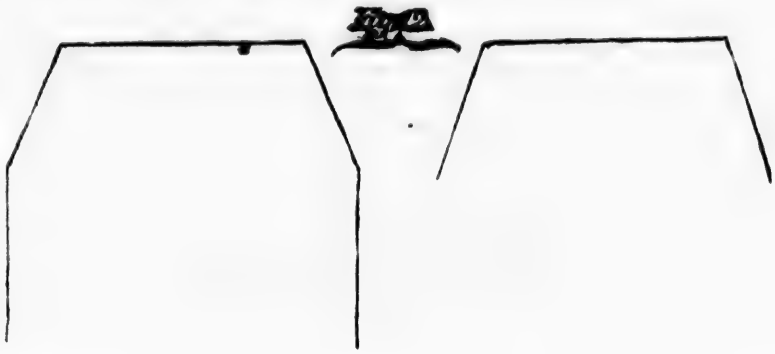
Fig. 11.

A C D, brisé en dedans, ce qu'on appelle *tenaille*.

On doit faire cette tenaille telle que les angles A D aient au moins 60 degrés.

Pour augmenter la force des branches A B D E, on peut y ajouter des crochets B F, E G, qui flanquent les branches et les angles saillants A D.

L'épaulement avec des flancs plus ou moins brisés (fig. 12), selon qu'ils peuvent être appuyés



à des obstacles naturels, est, de tous les ouvrages de campagne, celui que les postes d'observation, grand'gardes, etc., doivent élever de préférence, parce qu'il est simple, facile, et demande peu de soins et de temps pour le construire. Ses angles saillants (parties mortes dans la fortification, surtout quand ils ne sont point flanqués) étant très-ouverts, pouvant être défendus par un nombre d'hommes suffisants, laisseront un espace moins grand dégarni de feu, embrasseront intérieurement plus de terrain, et offriront une solidité plus considérable.

La flèche, la lunette, etc., présentant un angle qui ne s'étend guère au-delà de la limite de l'angle droit, exige du soin dans la construction, et peut plus facilement être détruit par l'effet des projectiles ; il ne permet en outre qu'à quelques hommes de la défendre, même quand on taille la banquette à pan coupé, ou qu'on l'arrondit, ce qui est déjà un surcroit de travail.

Cette opération même ne fera éprouver à l'ennemi que peu de perte, et ne l'empêchera pas de diriger toujours sur cet angle une attaque vive, avec probabilité de succès.

Le bonnet de prêtre avec ses deux crochets offre des flanquements respectables ; mais il exige beaucoup de temps, de soins et d'hommes pour l'élever et le défendre. Ces différents ouvrages se ferment par un abatis, obstacle le plus simple et le plus efficace que l'on puisse employer.

Des matériaux nécessaires à la construction.—Les matériaux nécessaires à la construction consistent en *fascines, saucissons, gabions, piquets, gazons et sacs à terre.*

Les fascines (fig. 13) sont des fagots faits avec des petites branches tirées des arbres, des haies, des buissons qui avoisinent le poste. Elles ont communément dix pieds de longueur et un pied de diamètre.

Fig. 13

Pour les fabriquer, on plante en terre quatre piquets à deux pieds de distance les uns des autres ; vis à vis, et à un pied de distance de ces quatre piquets, on en plante quatre autres. Dans l'intervalle de ces piquets, on pose en travers six liens faits avec des branches d'un bois flexible, ou avec de fortes cordes ; on étend sur ces liens les menues branches, on met tour à tour les branches longues et les branches courtes, après avoir eu soin d'affiler le gros bout de chacune, et de le placer toujours à l'extrémité de la fascine. On serre ensuite les liens en les tortillant, après avoir bourré de branchages le milieu de la fascine pour qu'il reste le moins de vide possible. Les ateliers de travail sont de six hommes, deux coupent les branches et les affilent, deux les posent sur les liens, et deux les lient. Ces six hommes peuvent faire douze fascines en une heure.

Les *saucissons* sont de grandes fascines longues de 18 à 20 pieds, qu'on fait avec soin et avec des branches bien droites.

Le *gabion* (fig. 14) est une espèce de panier rond sans fond, ayant 3 pieds de hauteur sur 1 pied à 1 pied et demi de diamètre ; on le construit en décrivant sur le terrain un cercle de 12 à 15 pouces de rayon. On plante sur la circonférence sept ou neuf piquets de 3 à 4 pieds de hauteur ; on les enlace par des brins de bois verts bien serrés. Lorsque le gabion a la hauteur convenable, on arrête les tours supérieurs et inférieurs avec des liens, et on aiguise les piquets.

Quand on veut mettre en place un gabion, on enfonce en terre jusqu'au tissu la partie aiguisée de ces piquets, et on l'emplit de terre épierrée ; c'est ce qu'on appelle le *farcir*.

Les *piquets* servent à fixer les fascines au parapet ; ils ont 4 pieds de long, et sont taillés en pointe par un bout.

Les *gazons* sont des morceaux de terre taillés dans les prairies bien fauchées, et ayant 4 pouces d'épaisseurs sur un pied carré : ils remplacent les fascines. On les fixe au parapet par quatre piquets longs de 8 pouces.

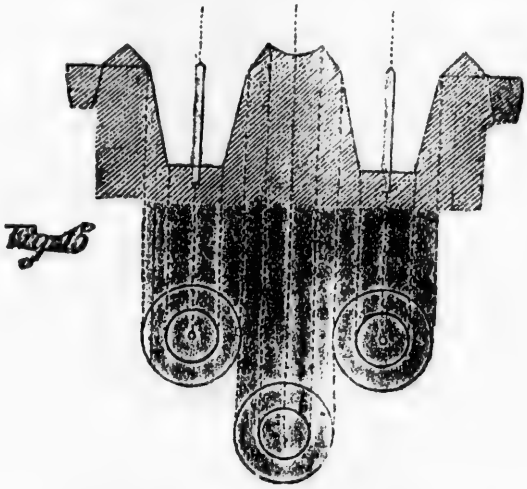
Les *sacs à terre* sont faits de grosse toile ; ils ont 2 ou 3 pieds de longueur sur 8 à 10 pouces de diamètre. On les remplit de terre épierrée et bien tassée ; ils remplacent les gabions.

De la manière d'augmenter la force des postes.—Les moyens les plus simples pour augmenter la force d'un poste sont, *les trous de loups, les herses, les ronces, les abatis.*

On augmente la force d'une flèche ou d'une redoute en embarrassant les environs qui y conduisent ; dans un pays de montagnes, on fait couper les chemins par de grands fossés, ou on les rompt en les escarpant.

Dans tout poste dont on augmente la force, il faut observer de ne pas rompre tellement le chemin par lequel on doit se retirer, que l'on ne puisse plus exécuter une retraite.

Si on est détaché dans un pays de plaine, on fait creuser sur les avenues et dans les approches du poste des trous ronds qu'on appelle *trous de loups*, de 6 pieds de diamètre et autant de profondeur (fig. 15) ;



ils servent à empêcher l'ennemi d'approcher du poste avec ordre et avec vitesse ; on les couvre avec des petites branches et un peu de terre, et on répand de côté et d'autre celle qu'on a tirée des creux, afin que l'ennemi ne puisse pas apercevoir où il est.

On plante aussi au milieu de ces trous un piquet pointu de 4 pieds de longueur, qu'on enfonce de 2 pieds.

Il ne faut pas creuser ces trous dans le chemin que l'on doit tenir, soit pour aller à l'ennemi, soit pour se retirer, mais on étendra la terre sur ces passages comme sur les endroits masqués, et on laissera, pour les reconnaître, quelques marques connues des hommes du poste.

Les *herses* dont les laboureurs se servent pour rompre les mottes ou recouvrir les grains, se placent dans les dehors ; on met les dents de la herse en l'air, et on les tourne de manière que leurs pointes soient vers la campagne : on recouvre les herses avec un peu de terre.

Pour augmenter les difficultés que présentent naturellement *les*

creuser sur les
ıs ronds qu'on
ıtant de profon-

oste avec ordre
nches et un peu
'on a tirée des
ù il est.

quet pointu de 4

que l'on doit
etirer, mais on
droits masqués,
ıes connues des

mpre les mottes
ors ; on met les
nière que leurs
herses avec un

ıturellement *les*

ronces, les buissons, les épines, sur les avenues d'un poste, moyens qui, tout petits qu'ils paraissent, n'en sont pas moins utiles, on enterre une partie de chaque ronce et de chaque buisson, et on laisse le reste hors de terre ; l'assaillant perd beaucoup de temps à arracher ces différents objets, et les hommes qu'il destine à cette opération sont aisément atteints par le feu du poste.

Creuser des fossés qui traversent les chemins aboutissant au poste, répandre ça et là la terre qui provient de l'excavation ; placer dans les défilés des charrettes chargées de pierres, de terre ou de fumier ; enlever une des roues de ces charrettes, enterrer l'autre jusqu'au moyeu, et lier fortement ensemble les timons, sont encore de grands moyens pour empêcher l'ennemi d'approcher ; mais, de toutes ces manières, la meilleure est celle des abattis.

Les *abattis* (fig. 16) sont une espèce de retranchement que l'on construit avec des arbres garnis de toutes leurs branches, dont on aiguise les extrémités en ôtant toutes les feuilles. On enterre le tronc dans un fossé profond de 3 pieds que l'on creuse exprès ; on arrange ces arbres aussi près qu'il est possible les uns des autres, pour que les branches soient bien entrelacés, et on a attention qu'elles soient un peu inclinés vers l'ennemi. On ne se contente pas toujours d'un seul rang d'abattis, et on en met deux et quelquefois trois, afin de pouvoir mieux les défendre ; et pour que l'ennemi ne puisse les brûler tous à la fois, on les place à 12 pieds de distance les uns des autres.

Les *palissades* sont de forts pieux de 6 à 8 pouces d'équarissage, taillés en pointe par leur extrémité supérieure. Leur longueur est de 6 pieds ; on les plante dans un petit fossé de 2 pieds de large sur 3 de profondeur qu'on creuse à quelques pas en avant de la contrescarpe, ou bien dans le fossé quand il est flanqué.

On soutient les palissades par une ou deux traverses en bois qu'on cloue à l'intérieur. On referme le fossé en ayant soin de bien battre la terre.

Les *fraises* sont des palissades qu'on place, en même temps qu'on élève le parapet, dans le milieu du massif.

Leurs pointes sont saillantes de 3 à 4 pieds et inclinées vers l'ennemi pour ne pas dépasser le prolongement de la plongée.

On se retranche aussi quelquefois par un simple abattis, lorsqu'on n'a pas le temps de se couvrir avec un retranchement en terre ; on met alors les troncs des arbres couchés les uns sur les autres autant qu'il est possible, afin de faire de ces troncs une espèce d'épaulement.

Si l'endroit que l'on a à défendre est un gué ou une rivière, on y pourra faire un parapet, en observant de le construire le plus près de l'eau qu'il sera possible, afin que l'ennemi ne puisse se former en bataille après l'avoir passé ; on augmentera la difficulté du passage en faisant creuser un grand fossé tont au-devant du gué, et dans lequel on fera entrer l'eau de la rivière.

Application des règles de fortification au terrain.—Il faut, en toute circonstance, approprier au terrain la forme des ouvrages, de manière à en croiser les feux sur les avenues les plus favorables à l'attaque, et comme les formes à donner varient de même que les localités, on se pénètrera des règles générales pour en faire une juste application au terrain selon les circonstances.

Lorsqu'on a à se défendre dans un bois et à s'y maintenir sur quelque route ou débouché important, il faut se couvrir par des abattis ; c'est le mode de retranchement le plus expéditif ; pour cela, on placera les troncs des arbres en long avec régularité, de manière qu'ils servent d'épaulement en formant une espèce de talus.

Quand l'abatis n'est employé que comme obstacle, il suffit de faire tomber les arbres à côté les uns des autres, ou de les croiser les uns sur les autres.

La position d'un abatis doit changer selon l'objet pour lequel le détachement occupe la position. Si le poste nécessite un abatis retranchement, il faut le construire de manière qu'il coupe la forêt aussi loin que possible de la lisière : on abattra alors à 1 mètre de hauteur tous les arbres jusqu'au retranchemeut.

Si l'abatis ne doit que couvrir un poste d'avertissement, il faudra le faire au contraire sur la lisière du bois. Cette position offre

deux avantages : le poste, ayant une vue moins resserrée, sera plus à l'abri des surprises, et ensuite la retraite deviendra plus sûre et plus facile : dans tous les cas, le poste principal établira, en avant de lui et sur les flancs, de petits postes qui, en le couvrant, garderont les chemins, les fonds et les ravins. Les petits postes qui seront placés sur les chemins les barreront par un abattis. Le grand poste sera toujours établi de manière que ses sentinelles aperçoivent les petits postes, et ceux-ci leurs sentinelles.

Il est impossible de préciser la forme des retranchements à construire sur les montagnes ; leur forme varie à l'infini. Les montagnes escarpées sont celles qui demandent le moins de retranchements : peu de chemins conduisent au sommet. Si on doit s'y poster, il suffit de les rendre impraticables en les coupant par de grands fossés, et en s'entourant d'un abatis. Si on est placé sur une hauteur stérile, il faut se servir de grosses pierres et s'en entourer ; on augmente aussi par ce moyen la force de sa défensive en les faisant rouler sur l'assaillant.

On ne trace de retranchement sur le plateau des montagnes que lorsqu'on redoute le feu des hauteurs voisines.

Les montagnes à pente douce nécessitent le plus de retranchements ; l'art doit suppléer à ce que les localités offrent d'imparfait : comme en plaine, on forme des obstacles de tous côtés.

Quand les hauteurs s'élèvent en amphithéâtre comme sur les bords des rivières, à l'entrée ou à la sortie des vallées, il faut, pour protéger et défendre l'entrée ou la sortie des ponts, des défilés, élever un retranchement sur les premières ondulations du terrain, une flèche, par exemple. Les sommités qui plongent le mieux sur les directions que l'on veut défendre seront occupées par une redoute. Le premier de ces ouvrages est à gorge ouverte, afin que, dans la supposition où l'ennemi s'en emparerait, il se trouve sans abri et exposé au feu du retranchement supérieur.

Les chaussées et les digues offrent de grandes ressources pour se retrancher.

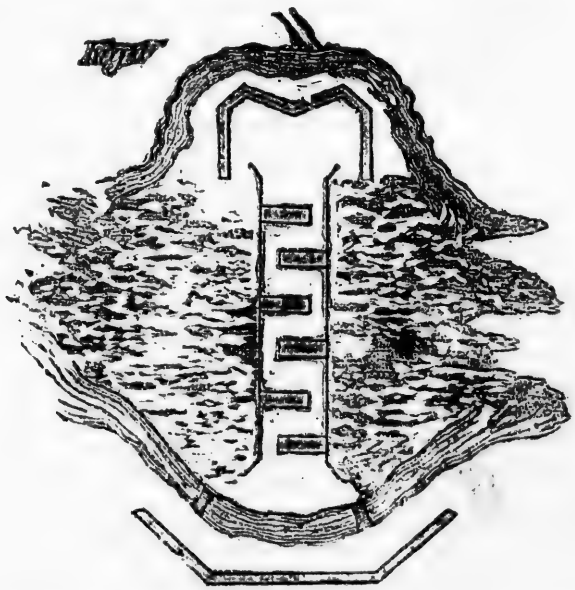
Un officier qui aura reçu ordre d'aller attaquer une telle position, si on ne lui a pas désigné expressément l'endroit où l'on veut qu'il établisse sa troupe, et la manière dont il doit se fortifier, se portera

sur le lieu qu'on lui aura nommé, et vers le point qu'on lui aura indiqué.

Il cherchera à reconnaître quel est l'endroit le plus convenable à être mis en état de défense, observant toujours que son seul devoir est d'exécuter avec attention et exactitude les ordres qu'il a reçus.

S'il avait à choisir entre plusieurs situations à peu près également favorables, il donnerait la préférence à celle qui ne serait pas dominée et dont les avenues seraient faciles à embarrasser.

Si le détachement n'est qu'un poste d'avertissement, quelques simples coupures à travers la ligne ou la chaussée, et dont la dernière serait soutenue d'un parapet, suffiront pour arrêter la marche de l'ennemi. Si, au contraire, il était chargé de défendre ce débouché contre l'ennemi, il éleverait une flèche ou une redoute, selon les localités. (Fig. 17.)



Les défilés, les gorges et les ravins se défendent comme le digues et les chaussées.

S'il y a un pont sur la rivière qu'on est chargé de défendre, on e détruit ; si, au contraire, on a l'ordre de le conserver, on le couvre

par un parapet en ligne droite ou courbe, et si on ne peut ni le détruire ni le couvrir par un ouvrage, on en abat les garde-fous, on embarrasse la totalité du pont avec des abattis très-fourrés, dont on a lié ensemble les diverses parties ; on y transporte de gros quartiers de pierre et de la terre ; on creuse en avant des trous, et au milieu on fait une coupure.

Si le pont est en bois, on place dessus des matières combustibles, et on y met le feu lorsque l'ennemi s'approche pour le passer.

Fig. 18

Quant aux gués, on les rompt, on les embarrasse ou on les fortifie ; on les rompt en creusant des trous au moyen d'une espèce de bâtardeau, on les embarrasse en employant des piquets ou des abatis, on les fortifie en élevant un épaulement vis-à-vis de leur ouverture.

Un détachement se trouve quelquefois dans la nécessité de traverser des petites rivières ; les ponts et les bâteaux peuvent avoir été détruits par l'ennemi, ou il peut ne pas en exister au point où l'on veut les passer.

Pour exécuter cette opération, il faut former sur les rivières tranquilles des piliers avec une ou plusieurs charrettes placées dans la rivière. On les amarre solidement par leurs brancards, et on les couvre de planches ; si le courant était un peu trop fort, on pourrait les charger de quelques grosses pierres. Si l'on était à proximité des bois, on pourrait construire un *radeau* (fig. 18). On place pour cela de jeunes arbres les uns à côté des autres qu'on lie avec de fortes cordes ; on établit ensuite parallèlement quelques files de longerons sur lesquelles on cloue des planches.

Ces radeaux supportent le passage de l'artillerie.

Pour passer de l'infanterie d'une rive à l'autre, il suffit d'un radeau fait avec des poutres de 12 pouces de diamètre, espacées de 4 à 5 pieds, et sur lesquelles on cloue des planches.

Ces radeaux pourraient encore être soutenus par des tonneaux vides, placés également aux quatre angles.

Ces radeaux se construisent le long du rivage ; ils y sont attachés par une de leurs extrémités. On attache à l'autre extrémité une forte corde qui s'appuie contre un gros pieu bien fixé en terre. Quand on veut jeter son radeau, on détache cette dernière extrémité et on l'abandonne au courant.

Le radeau décrit alors un quart de cercle qui le porte en travers de la rivière, alors on le fixe solidement en amarrant la corde au pieu dont on a parlé, et on achève de le consolider par d'autres cordes fixées en amont du radeau.

Il serait encore plus simple de placer sur le radeau, quand on l'abandonne au courant, quatre à cinq hommes qui sauteraient à terre quand le quart de conversion s'achèverait, et qui retiendraient le radeau par des cordes attachées d'avance à son extrémité. On les fixerait à un ou plusieurs arbres, ou à une grosse pierre, etc., etc. Le bois qu'on emploie doit être très-léger, comme le sapin, le peuplier, l'orme, le tilleul, etc. ; le chêne, qui est plus lourd que l'eau, ne convient pas.

On peut encore former des espèces de bacs avec des radeaux ou bateaux qui glissent le long d'une corde fixée à chaque rive ; ce moyen est très expéditif.

Manière de retrancher les maisons, les églises, les moulins, etc.— Les constructions des maisons, des églises, des châteaux diffèrent entr'elles par leur étendue, leur emplacement et leur configuration ; on indiquera des règles générales pour les retrancher, attendu qu'il est impossible d'en donner de particulières.

La première chose à considérer quand on doit retrancher un de ces postes, c'est la force du détachement destiné à le défendre, et le temps dont on peut disposer sans avoir à craindre une surprise.

Nous nous occuperons d'abord de la manière de mettre en état de

défense une maison (fig. 19), les moyens étant les mêmes pour fortifier une église, un château. En avant du poste, comme en avant des retranchements, il faut accumuler les obstacles sur tous les chemins et sentiers environnants.

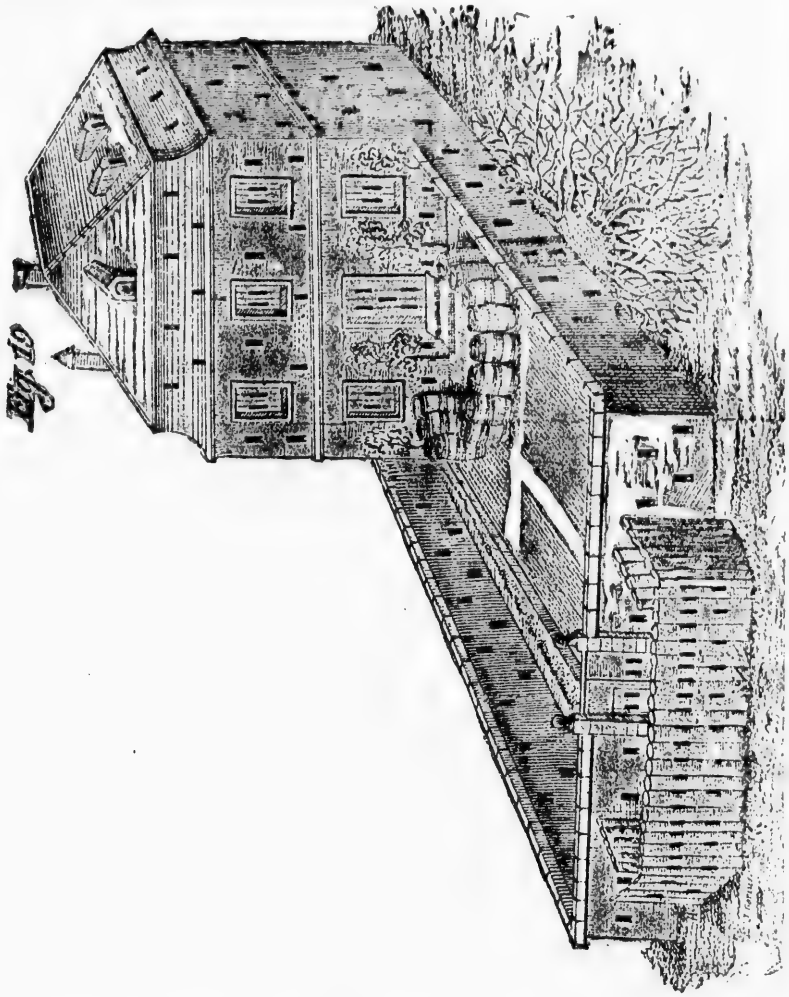


Fig. 19

Pour être préférée à toutes les autres, une maison doit commander tout ce qui l'environne, fournir les matériaux utiles à sa défense, être d'un accès difficile, mais offrir une retraite sûre ; enfin être

placée au point le plus convenable à l'objet pour lequel le détachement a été envoyé.

Avant de commencer à la fortifier, on oblige les personnes qui l'habitent d'en sortir, ensuite on retranche la maison d'un parapet tournant ; aux angles on creuse des trous ; on l'isole si elle ne l'est pas, en faisant démolir rez terre les maisons joignantes. S'il se trouve des bois ou des haies devant la maison, on les fait couper le plus loin possible à 18 pouces de terre, afin d'en former une espèce d'abatis. On fait combler les ravins s'il y en a et dont l'ennemi pourrait se servir ; on fait aussi brûler les amas de menu bois, les tas de paille et les meules de foin qui pourraient se trouver dans les environs. Intérieurement on fait ôter la toiture ou on la brûle si elle est en chaume ; on perce ensuite des créneaux aux murs du rez-de-chaussée à un pied seulement du sol, afin de pouvoir découvrir les jambes de l'ennemi, et empêcher qu'il ne puisse se rendre maître du dehors. Ces créneaux, auxquels on donnera 4 pouces d'ouverture, et 18 pouces de longueur, seront percés à 2 pieds 6 pouces de distance les uns des autres ; en dedans de la maison, on creusera un petit fossé de 3 pieds de profondeur à 18 pouces du mur, pour placer les soldats chargés de les défendre ; on fera encore percer d'autres créneaux à 2 pieds 6 pouces du sol, vis-à-vis l'entre-deux de ceux du bas ; ils auront la même ouverture ; on placera les soldats qui devront les défendre sur des banquettes élevées entre les créneaux d'en bas et faites avec des planches ou des tables ; enfin on percera un plus grand nombre de créneaux aux côtés des portes et aux angles de la maison, parce que ce sont les endroits où l'ennemi fait ordinairement les plus grands efforts. Si la maison avait une cour, on crénellerait les murs qui donnent dedans, afin de tirer sur l'ennemi s'il s'en rendait maître. On condamnera les portes intérieurement afin de pouvoir les ouvrir à volonté, pour faire une sortie ou effectuer sa retraite à la dernière extrémité. On les condamne de deux manières : 1o. en entassant derrière une certaine quantité de fumier ou de terre que l'on presse avec des planches quand on ne veut point les défendre ; 2o. en les doublant avec plusieurs madriers qu'on arcboute fortement, et dans lesquels on perce des créneaux, ou en entassant aussi du fumier derrière la partie inférieure, et en perçant

des créneaux dans sa partie supérieure lorsqu'on veut les défendre. On fait encore creuser des trous à l'extérieur en avant des portes : celle qui doit servir d'issue ne doit pas être totalement condamnée. A 6 pieds en arrière de cette porte, on plantera perpendiculairement quelques arbres qu'on enterrera jusqu'aux branches, afin que si l'ennemi venait à percer la porte, il ne pût pénétrer de front.

S'il y avait des fenêtres basses qui ne fussent point grillées, on les fermerait comme les portes. Si la maison avait au rez-de-chaussée de grandes pièces, on planterait dans le milieu plusieurs arbres comme nous venons de le dire, et on ferait des trous. S'il y a dans la maison un grand escalier on le rompra, ou on l'embarrassera avec des pierres. Si cet escalier formait un tambour dans le rez-de-chaussée, on percerait le mur de plusieurs créneaux ; on percera aussi le plancher au-dessous de la porte de plusieurs trous de 4 pouces de diamètre pour pouvoir tirer sur l'ennemi. On fera créneler le premier étage à hauteur d'appui toujours vis-à-vis l'entre-deux de ceux du rez-de-chaussée ; quand aux fenêtres de cet étage, on les baricadera si on n'a pas assez de monde pour les défendre, ayant soin de faire au-devant de chacune une grande ouverture masquée un peu plus longue que l'embrasure de la fenêtre, où se précipiteraient ceux qui voudraient pénétrer par là. Pour le second étage, on démolira le mur jusqu'à hauteur d'appui, et on y ramassera les ardoises, les tuiles, les pierres, les solives, pour les jeter sur l'ennemi s'il venait à escalader.

Si la maison était entourée d'un mur de clôture, ou si elle avait une cour fermée, on les mettrait en défense au moyen de créneaux et on défendrait la porte d'entrée ; on se ménagera dans ce cas une retraite sûre vers la maison.

Si l'on est pressé par le temps, ou privé de matériaux et de bras, on observera que la cour et les jardins sont les premiers objets à négliger, puis le fossé général ; les fossés particuliers placés devant les fenêtres et les portes suivent après ; enfin viennent les étages intermédiaires. Mais, dans aucun cas, on ne doit négliger ni le rez-de-chaussée ni l'étage le plus élevé.

De tous les postes en maçonnerie, les meilleurs sont les églises, rarement dominées, et presque toujours entourées d'un cimetière :

elles sont comme isolées. Les chemins qui y conduisent peuvent aisément être embarrassés ou dégradés. Dans une église, un détachement n'est jamais morcelé ; aussi un petit nombre d'hommes peut défendre une église vaste ; une église sera par conséquent à préférer à tout autre poste : le chef du détachement en fortifiera les dehors comme ceux d'une maison ; il barricadera les portes et les fenêtres, et percera les créneaux nécessaires ; il considèrera le cimetière comme une cour. Si cependant sa défense exigeait trop de monde, il l'abandonnera pour ne s'occuper que de l'église ; il disposera le toit comme nous l'avons indiqué ; il fera transporter les pierres dans la partie supérieure de l'édifice pour les lancer sur l'ennemi au moment de l'attaque. Le clocher deviendra une citadelle dans laquelle la troupe pourra se défendre encore lorsque l'église sera prise.

Dans des bâtiments un peu vastes, il faudra toujours se ménager un réduit dans lequel sera une issue pour sortir pendant la nuit. Il vaut beaucoup mieux tenter de percer la ligne des assiégeants que d'être forcé de mettre honteusement les armes bas.

Les moulins à vent bâtis en pierre sont aisément mis en état de défense : il suffit de percer quelques rangs de créneaux, de barricader les portes et les fenêtres, et d'enlever le toit. Les décombres et les ailes du moulin serviront à construire des échafaudages dans l'intérieur du poste.

Quand un chef de détachement est envoyé pour prendre position dans un parc, il choisit un point vers lequel il porte toute son attention. Ce point sera toujours sur une élévation et vers un des angles du parc : on y détruit tout ce qui pourrait faciliter l'approche de l'ennemi, et on perce des créneaux dans le mur. Pour assurer ses derrières, on construit un fort abatis qui joint les deux parties du mur qu'on se propose de défendre.

Un détachement composé d'hommes braves, déterminés et bien commandés pourra encore, dans un fort de ce genre, faire tête à un corps beaucoup plus nombreux que lui.

Manière de mettre en état de défense un hameau et un village.— Plusieurs circonstances peuvent obliger un chef d'envoyer un

officier fortifier un hameau ou un village d'une trentaine de maisons, soit pour éclairer l'ennemi, soit pour garder un défilé, soit pour recueillir un ou deux postes d'avertissement.

Pour que ce village soit susceptible d'être retranché, il faut que le lieu ne soit pas dominé, qu'il soit situé favorablement, c'est-à-dire, placé sur une hauteur tellement escarpée de plusieurs côtés qu'il serait presque impossible à l'ennemi d'y gravir, et qu'alors on n'aura pas besoin d'étendre sa défense, ou bien environné en partie par des marais ou des prairies marécageuses, ou par une rivière encaissée.

Quant au village lui-même, voici les avantages qu'on y doit rechercher : une église avec un cimetière, ou une maison avec une cour entourée de bons murs, pour servir de poste principal, des rues larges et une enceinte presque circulaire entourée de jardins ou de haies.

En arrivant à la position, il faut s'informer de l'endroit où l'ennemi est campé, si ses patrouilles y viennent, s'il a des relations fréquentes avec l'endroit, bien entendu que l'on aura reconnu les localités environnantes avant de pénétrer dans l'intérieur. On s'informera aussi du nombre des habitants, de la quantité de vivres que le village renferme, des chariots et des bêtes de somme qui s'y trouvent.

Les côtés du poste principal que la nature n'aura pas rendus inexpugnables, seront embarrassés et fortifiés par un abatis, par des chariots chargés dont on aura enterré les roues. En avant de ces obstacles on creusera des trous, ayant soin cependant de se ménager une retraite sûre depuis le poste jusqu'au chemin qu'on doit suivre pour rejoindre le corps dont on est détaché.

Les mesures de sûreté sont absolument les mêmes que celles désignées pour les postes avancés.

Dans un village que l'on garde, on doit défendre toute espèce d'assemblée et de marché ; empêcher les habitants de recevoir chez eux des étrangers sans en donner avis au chef du détachement, de sortir de leurs maisons après le soleil couché, ou lors d'un incendie, d'une alarme, d'une attaque. On arrêtera toutes les personnes qui entreront dans le village, et on ne laissera sortir que

celles qui seront munies d'une permission signée du maire et du chef du détachement. On ne saurait mettre trop de défiance dans ses mesures ; car en guerre, et surtout en pays ennemi, il faut ne se fier qu'à soi.

Dans un village comme dans un poste retranché, il faudra se munir de vivres pour le temps qu'on présumera devoir tenir le poste. Le chef du détachement maintiendra sa troupe sous les lois d'une discipline sévère. Il recommandera à ses soldats de vivre en bonne intelligence avec les habitants, qu'on ne doit jamais ni vexer ni piller, parce qui si on agissait ainsi, on aliénerait les esprits, et, au lieu de vous être utiles, ils finiraient par vous livrer à l'ennemi.

Dans tous les cas, si l'ennemi s'approche en force, les gardes auront ordre de se retirer ; mais il sera prudent, en cas que l'ennemi puisse tirer un grand avantage du village, et si toutefois on en a l'ordre, de le brûler. Si un village était divisé par une rivière, et qu'on ne pût garder qu'une des deux parties, qui sera toujours celle de la retraite, on couperait toute communication en détruisant entièrement les ponts et les chaussées. Quand le village est situé en avant et à quelque distance d'une rivière vers laquelle on doit faire retraite, il faut, après avoir choisi et fortifié son poste, se conserver une communication avec le pont en faisant des coupures, ou en élevant deux parapets dont le dernier sera contre le pont. Il faut enfin, pour règle générale, isoler le poste qu'on a choisi, et le couvrir par des abatis, des trous, des coupures, etc.

Manière de garder et de défendre les postes.—Un poste étant retranché, il s'agit de le garder et de le défendre.

La vigilance le met à l'abri des surprises, et rend inutiles les stratagèmes de l'ennemi. La valeur repousse les attaques et rend superflus les efforts de l'assaillant ; car une vigilance sans art et une valeur aveugle ne suffiraient pas à la défense d'un ouvrage. On peut être battu, mais on ne doit jamais se laisser surprendre. La vigilance de celui qui commande un poste est toujours celle qui produit les plus grands effets ; mais il faut y joindre l'estime et la confiance de ses subordonnés. Aussitôt que le poste sera retran-

ché, si c'est une flèche ou une redoute, on divisera la troupe en trois parties : la première sera de garde, la seconde veillera dans l'intérieur du poste et fera les rondes et les patrouilles ; la troisième se reposera. On placera une sentinelle à l'entrée du poste et une à chacun des angles de l'ouvrage. Si le poste occupe une église, on en placera une dans le clocher.

Les sentinelles du dehors seront posées en vue les unes des autres sur les principales avenues du poste du côté de l'ennemi et sur des éminences : on ne doit cependant pas négliger d'en placer sur le côté opposé.

Si en avant de l'ouvrage il y a un pont, une chaussée, un défilé, etc., que l'ennemi soit obligé de passer, ou un ravin, un chemin creux où il puisse s'embusquer, on placera en cet endroit deux hommes intelligents et sûrs, l'un deux viendrait avertir le chef du poste des mouvements de l'ennemi ; l'autre resterait le plus longtemps possible pour tâcher de découvrir la route qu'il prend, et quelle est sa force.

Les sentinelles seront plus ou moins éloignées du poste, selon la quantité qu'on en pourra fournir. La nuit, on rapprochera les sentinelles, et, autant que faire se pourra, on les doublera pour prévenir les surprises. Dans les pays couverts, pendant les nuits obscures, et quand il fait beaucoup de vent, les sentinelles doubles s'éloigneront un peu les unes des autres, afin que l'ennemi ne puisse pas les envelopper en même temps. On expliquera avec soin la consigne, qui est la même que celle indiquée pour les postes avancés. On fera faire des rondes, et la nuit, des patrouilles, seul moyen de rendre les sentinelles attentives et de mettre le poste à l'abri des surprises. Une heure avant le lever de l'aurore, et jusqu'après le coucher du soleil, le chef du poste fera prendre les armes à son détachement et enverra à la découverte.

Si le détachement n'était pas assez considérable pour fournir les sentinelles, les rondes et les patrouilles nécessaires à sa sûreté pendant la nuit, on ferait chaque soir allumer des feux sur les passages qu'on n'aurait pu garder, et l'on placerait une sentinelle dans l'intervalle de ces feux ; l'ennemi, les prenant pour des gardes établies, s'en éloignera et ira nécessairement se jeter au milieu des

sentinelles qui, tirant alors leur coup de fusil, hâteront leur retraite vers le poste. L'ennemi, se voyant découvert, se retirera probablement aussi.

Quand le chef d'un poste prévoira que l'ennemi doit venir l'attaquer pendant la nuit, il fera placer sur le chemin que celui-ci devra tenir quelques tas de menu bois garnis de paille, et il y fera mettre le feu au moment de la première alarme ; la clarté étonnera l'ennemi et permettra de faire sur lui une décharge qui fera un grand effet, parce qu'on pourra bien ajuster ses coups.

Quand on sera instruit que l'ennemi doit tenter une surprise, on le laissera approcher et, au moment où il commencera l'attaque, on fera sur lui une vigoureuse sortie. Si on ne veut pas sortir du poste, on garnira le parapet en ordonnant aux soldats de garder le silence, de se baisser, et d'attendre le signal pour faire feu. A ce signal, on se montre et on tire sur l'ennemi à bout portant. Comme il vaut mieux néanmoins prévenir l'ennemi que l'attendre, il sera prudent d'aller s'embusquer sur le chemin qu'il doit tenir. Si vous tombez sur lui avec vigueur pendant qu'il est en pleine marche et qu'il vous croit dans le poste qu'il se propose de surprendre, vous le battrez aisément : en pareille occasion, il faut tout prévoir pour assurer sa retraite. Quant aux moyens de défense, le chef du détachement indiquera à chaque division l'endroit du poste qu'elle doit garnir en cas d'alarme, et montrera aux soldats qui garnissent le parapet à quelle distance ils commenceront le feu ; et pour qu'ils reconnaissent cette distance, qui sera de 40 toises, il fera planter des jalons autour du poste, afin de la leur indiquer d'une manière précise. Dès l'instant que l'ennemi aura gagné le fond du fossé, on fera rouler les troncs d'arbres et les quartiers de pierre disposés d'avance sur le parapet. S'il gravit contre le parapet, les soldats y monteront, les uns faisant usage de la baïonnette et les autres continuant à rouler des troncs d'arbres et des pierres.

Si l'ennemi gagne le haut du parapet, c'est l'instant de se précipiter sur lui à la baïonnette : les combattants se divisent, et les défenseurs doivent être victorieux si l'ennemi n'est pas venu en force trop considérable, seul cas qui obligerait alors d'exécuter la retraite.

Les fossés, les trous, les ronces les herses, doivent être défendus

par le feu de l'ouvrage ; quant aux abatis, on les garnit de soldats qui se placent dans le petit fossé qu'on aura creusé en arrière des arbres.

Un chef de poste doit bien se garder, lorsqu'il est attaqué pendant la nuit, de faire une sortie, parce qu'il ne peut voir si l'ennemi n'a pas dressé quelque embuscade pour lui couper la retraite.

Ce que nous venons de dire sur la manière de garder et défendre un ouvrage en terre, est applicable aux maisons, aux églises, etc.

La maison étant mise à l'abri des surprises, on s'occupera des moyens de défense. On placera une sentinelle devant la porte, une à l'étage le plus élevé et un homme à chaque fenêtre. Les créneaux du rez-de chaussée seront gardés par un ou deux hommes, selon la force du détachement. On recommandera aux soldats de boucher ceux dans lesquels ils n'auront pas mis un fusil. Si, malgré le feu et la chute des pierres et des poutres, l'ennemi parvient à pénétrer dans le rez-de-chaussée, on se retire au premier étage en recommandant bien aux soldats de ne tirer qu'à coup sûr.

Quelque difficile et périlleuse que soit la défense d'une maison, d'une église, etc., avec du courage et une volonté décidée on parvient à arrêter, pendant très longtemps, un ennemi nombreux devant une bicoque.

Dès l'instant où l'ennemi paraîtra, le chef du détachement rappellera à ses soldats les sentiments d'honneur et de gloire qu'il aura cherché à leur inspirer ; il leur recommandera surtout l'obéissance et l'ordre, comme seuls moyens de réussir : la tranquilité devra régner sur son front, l'espoir du succès se montrera dans son air et dans ses discours et il verra l'enthousiasme passer dans l'âme de ses soldats en leur montrant la patrie qui les accueille et leurs chefs et leurs camarades qui répètent leurs noms avec attendrissement.

Il peut arriver néanmoins que, malgré la valeur du chef et la bravoure du soldat, le poste soit obligé de se rendre : alors, s'il ne peut obtenir une capitulation honorable, il lui reste une dernière ressource, que l'expérience prouve être presque sûre et dont la guerre d'Espagne nous offre des exemples à l'infini. Dès que la nuit approche, il doit observer le côté le moins bien gardé, atten-

dre l'obscurité, se mettre à la tête des soldats, sortir du poste à la sourdine et préférer une mort glorieuse à l'esclavage ou à une capitulation déshonorante. La nécessité où l'on est alors de vaincre change l'homme brave en soldat déterminé et lui fournit le moyen de se réunir à l'armée par un chemin contraire à celui que l'ennemi peut croire qu'il prendra.

En un mot, dans quelque poste qu'on soit, quelque peu important qu'il paraisse, on doit s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité : un quart-d'heure d'une bonne défense suffit quelquefois pour sauver un corps entier. On pourvoit à la sûreté d'un village en employant des sentinelles, des rondes, des patrouilles et les différents moyens déjà indiqués. On établira de plus une garde dans le lieu qu'on aura fortifié et une au dehors, dans un endroit qui dominera la campagne ; ces gardes doivent avoir entre elles une communication sûre. En cas d'alarme, les petits postes se retireront dans la maison ou dans l'église qu'on aura choisie pour fort. Les soldats devront se coucher habillés. S'il y a un pont, un défilé, un marais, on y placera de nuit deux sentinelles, attendu que, dans une nuit sombre, l'ennemi peut vaincre ces difficultés pour venir surprendre le poste. On prendra enfin toutes les précautions déjà citées, soit pour défendre un poste, soit pour opérer sa retraite.

Quand on garde le passage d'une rivière, il faut, pendant la nuit, faire sans cesse des patrouilles sur l'un et l'autre bords, aux moyens de deux bateaux légers et envoyer des hommes sûrs et intelligents sur le rivage que l'ennemi occupe, pour être instruit de ses projets. Le jour, il faudra sans cesse avoir sur l'eau une ronde, qui sera chargée de descendre ou de remonter le courant à telle distance qu'il sera jugé nécessaire ; cette ronde traversera la rivière et mettra de temps en temps à terre un ou deux soldats intrépides, qui seront chargés d'aller dans la campagne découvrir si l'ennemi fait quelque mouvement. S'ils aperçoivent quelque chose d'important, ils reviendront en diligence avertir le chef du détachement. Si l'ennemi trompe toute vigilance ou passe en force, on se rendra, par la communication la plus prompte, à l'endroit indiqué par le chef du corps qui aura détaché le poste.

Des places d'alarmes.—La place d'alarme est l'endroit où une troupe qui est dans un village doit se rassembler en cas de surprise ou d'aproche de l'ennemi. Il faut reconnaître tout ce qui l'environne, et examiner soigneusement tous les débouchés qui y conduisent en partant du poste principal. Son étendue sera relative à la force du détachement qui doit s'y mettre en bataille ; ses communications avec les petits postes et en arrière doivent être faciles et sûres.

Dans un pays coupé, on établit de préférence la place d'alarme, tant pour le jour que pour la nuit, derrière un défilé par où l'ennemi ne pourrait s'empêcher de passer.

Pendant la nuit, la place d'alarme doit être en arrière du village et du côté où l'on peut être secouru le plus facilement, autrement l'ennemi pourrait empêcher le ralliement des petits postes. Pendant le jour, elle peut être prise en avant du village, non pour y attendre l'ennemi, mais pour soutenir les postes avancés, examiner ce que l'on doit faire, et se replier en arrière si l'on se voit menacé par des forces supérieures ; alors, et suivant la force du détachement, on pourra ne rassembler qu'une partie de la troupe en avant du village et le surplus, en arrière de tout défilé, sur la place d'alarme de nuit. Si l'on se trouve trop pressé par l'ennemi, on se retire en ordre derrière le village et l'on opère sa retraite.

Il faudra toujours faire connaître aux petits postes, ainsi qu'aux hommes du détachement, le lieu de la place d'alarme et les chemins qui y conduisent.

De l'attaque des postes.—Un officier étant plus souvent chargé de la garde d'un poste que de l'attaque, attendu que celle-ci exige des connaissances qui appartiennent aux officiers d'un grade supérieur, nous n'entrerons pas dans le développement des principes à suivre à cet égard ; nous nous bornerons ici comme dans la défense, à en donner les notions les plus essentielles. Bien que l'enlèvement d'un poste avancé soit toujours difficile, on y réussit néanmoins quelquefois en l'attaquant par surprise. L'obscurité et le vent qui accompagnent ordinairement les nuits d'hiver, favorisent ces sortes d'attaques, pourvu qu'il ne tombe pas trop de pluie. Une nuit que la lune éclaire jusqu'au moment ou l'on est proche

de l'endroit qu'on veut surprendre, est celle que l'on doit choisir de préférence ; la clarté que la lune répand rend la marche facile, et la grande obscurité qui suit le coucher de cet astre est avantageuse pendant l'attaque. Des brouillards épais qui empêchent de distinguer les objets un peu éloignés, sont encore très favorables aux surprises.

Le chef du détachement commandé pour attaquer ou surprendre un poste avancé de l'ennemi, aura avec lui des hommes de bonne volonté et d'une bravoure reconnue. Dans sa marche, il examinera tous les endroits par où il passera, il évitera les grandes routes et les villages, il cherchera à se glisser à travers les gorges, les vallées. Il profitera de tout ce dont il pourra se couvrir, et épiera de toutes parts le chemin que l'ennemi pourrait prendre. Comme la nuit est de tous les temps le plus propice pour marcher sur un poste, il recommandera le plus grand silence à sa troupe, surtout lorsqu'on aura à passer entre deux sentinelles. Lorsqu'il sera à une certaine portée du poste, il divisera sa troupe en trois parties, se tiendra à celle du centre, recommandant bien aux deux autres de n'agir de concert que lorsqu'il aura donné le signal ; ce qu'il fera aussitôt qu'il sera arrivé sur les derrières du poste : alors les hommes des deux divisions s'éparpilleront en tirailleurs sur le poste, fonceront sur lui à la course, et seront soutenus par le chef du détachement, qui donnera un second signal pour emmener les prisonniers et exécuter la retraite.

Si, lorsqu'on est en chemin pour aller attaquer un poste ou qu'on est embusqué dans les environs, il survenait une patrouille ennemie, il ne faudrait pas pour cela s'en aller, ni faire le moindre mouvement, parce qu'on ferait par là manquer l'entreprise ; mais on doit en pareil cas demeurer en silence jusqu'à ce que cette patrouille soit passée sans rien apercevoir, et suivre ensuite son dessin. Si le poste qu'on veut emporter était une flèche ou une redoute à fossé sec, avec parapet en terre, on se munirait de pelles et de pioches et on ferait porter les fusils en bandoulière. Le lieu ayant été reconnu, ainsi que les environs, on y marchera de nuit avec toutes les précautions possibles. Le chef divisera sa troupe en plusieurs parties et, à un signal convenu, toutes marcheront avec

célérité pour sauter dans le fossé ; lorsque les hommes munis de pelles et de pioches y seront, ils s'occuperont de suite à saper les angles de l'escarpe et le parapet, pour en faciliter l'escalade ; ensuite, les autres qui se seront blottis sur le glacis, sauteront peu d'instants après de tous les côtés dans le fossé, ayant soin de ne pas tomber sur les épaules les uns des autres ou sur les baïonnettes. Par une attaque prompte et vive on parvient facilement au parapet, et on fonce sur l'ennemi étonné. Lorsqu'on marche sur un ouvrage en terre, il faut de suite chercher à couper toute communication, attendu que des hommes qui se voient attaqués sans espérance de retraite et de secours se rendent à bon marché.

Si les approches d'un poste étaient défendues par un abattis, il faudrait le brûler avec des fascines bien sèches qu'on allumerait par un bout et qu'on jetterait ensuite au milieu de l'abattis ; on se retirerait alors à quelque distance pour que l'ennemi ne pût fusiller les hommes à la clarté du feu.

On s'empare des approches d'une maison comme de celles d'un poste isolé et, lorsqu'elle a été bien reconnue, on profite de la nuit pour jeter autour beaucoup de fascines sèches avec des fagots allumés enduits de résine, pour tâcher d'y mettre le feu et d'y enfumer l'ennemi. S'il faisait du vent, on en profiterait pour porter les flammes contre la maison, et on tâcherait de fermer, avec des sacs remplis de terre, les créneaux d'en bas, afin de saper les coins. On peut aussi, pour enfoncer les portes, se servir d'un tronc d'arbre suspendu par une corde à trois barres posées en triangle ; on le pousse avec violence contre une porte ou contre le mur et on y fait bientôt une large brêche : il faut pour cela que la nuit soit entièrement obscure ; on l'escalade ensuite de tous les côtés à la fois.

Un chef de détachement, qui veut se signaler par l'enlèvement ou la défaite d'un poste qui occupe un village, doit commencer par se procurer une connaissance exacte du village où l'ennemi est posté et de ses environs ; savoir si le chef qui commande est un homme prudent et habile, qui fasse faire régulièrement le service, ou si c'est un jeune homme sans expérience, négligent et qui dédaigne de consulter ceux des anciens soldats qui ont fait la

guerre ; car un homme de cette espèce croit être suffisamment en sûreté lorsqu'il a placé ou fait placer ses gardes tant bien que mal et disposé le reste de son monde sans faire attention à la situation du terrain.

Celui qui commande l'attaque doit être instruit des moyens de précaution et de défense que l'ennemi a pris dans la village, de quel côté il a logé son détachement, s'il est retranché et de quelle manière, quelle place il lui a fixé en cas d'alarme, si sa troupe est composée de recrues ou d'anciens soldats ; si en cas d'alarme il la réunit près de lui dans une ou deux maisons, ou s'il la laisse dispersée chez les habitants.

Il doit examiner si l'ennemi est à portée d'être secouru, en combien de temps, et de quel côté peut lui venir le secours ; il doit savoir de quelle façon sont placées les gardes avancées de nuit et de jour, par où et à quelle heure les patrouilles sont en mouvement.

Lorsqu'il sera suffisamment instruit de toutes ces choses il se disposera à l'attaque.

Si le poste qu'on veut surprendre est éloigné, on se mettra en marche à la nuit close ou à la faveur d'un brouillard, et on ira se poster dans un lieu couvert à proximité de l'ennemi ; il faut calculer sa marche pour y arriver avant le jour et sans être rencontré par les patrouilles, et n'omettre aucune des précautions indiquées au chapitre des reconnaissances, pour s'assurer du passage des défilés dans la retraite. On s'arrêtera en attendant le jour, ainsi que le moment où les patrouilles ennemies seront rentrées. Si on n'a pas été découvert, le rapport des patrouilles sera qu'elles n'ont rien vu ; en conséquence, le chef du poste fera probablement rentrer sa troupe qui, fatiguée d'avoir veillé et passé la nuit, se livrera au sommeil, croyant être en sûreté. On divisera alors la troupe en quatre parties : la première composera l'avant-garde avec ses flanqueurs ; cette avant-garde foncera à la course sur la garde avancée pour l'empêcher de se reconnaître, ou pour s'introduire avec elle dans le village ; elle tirera quelques coups de fusil dans les fenêtres pour augmenter la terreur. On désignera le logement de l'officier à quelques hommes intelligents pour se

saisir de lui. Il vaudrait cependant mieux pouvoir pénétrer dans le village sans entamer les postes avancés, parce que ceux-ci voyant déjà l'ennemi au village, ne se hasarderont pas d'y aller ; ils aimeront mieux se sauver, et ce sera autant d'ennemis de moins.

La seconde portion entrera à la suite de l'avant-garde et se dirigera, sans perdre de temps, sur la place d'alarme ; elle ne fera, non plus que l'avant-garde, aucun prisonnier, jusqu'à ce que l'ennemi soit mis hors de combat et qu'elle ne rencontre plus de résistance ; la troisième portion suivra les deux autres comme leur réserve : le chef du détachement sera avec cette portion pour empêcher le pillage et donner les ordres nécessaires. La quatrième restera en bataille, hors du village, pour observer les hauteurs et le côté par où le poste attaqué pourrait recevoir du secours, afin d'en prévenir le détachement. Le tambour, s'il y en a un, doit rester avec cette dernière partie, pour avertir de l'arrivée de l'ennemi s'il se présentait.

Le chef du détachement fera connaître par un signal le moment de faire des prisonniers. On les conduira, sans perdre de temps, à la troupe qui sera en position : il est essentiel que les hommes ne s'amusent point à les mener de côté et d'autre pour les fouiller, ce qui affaiblirait le détachement et empêcherait d'en faire d'autres ; après cela il fera battre le rappel pour rassembler son monde, et tout le détachement se formera en dehors, à l'exception des sentinelles du côté d'où il pourrait arriver du secours, qui se réuniront à l'arrière-garde, avec laquelle marchera le chef qui fera prendre le chemin le plus court et le plus sûr.

Dans une pareille attaque, on doit faire attention au temps qu'on peut avoir avant l'arrivée d'aucun secours, sans quoi on manquerait son entreprise et on courrait le risque d'être pris.

Il n'est pas nécessaire que le détachement soit divisé en parties égales en force, cette disposition dépendant des circonstances. Si l'on a pu éviter les gardes avancées et arriver par les derrières du poste, il sera plus facile de se saisir de l'officier, et d'empêcher l'ennemi de se former : de tous les points d'attaque celui-là est le plus avantageux. Si, au contraire, on doit surprendre un pareil poste pendant la nuit, on s'en approchera en silence, et, s'il se peut,

à la suite d'une patrouille qui rentrerait. Au moment où l'on sera découvert, l'avant-garde foncera à la course sur la garde avancée ; la seconde partie la suivra de près, ira droit au logement de l'officier, et se dispersera en tirailleurs dans le village, afin d'empêcher l'ennemi de courir aux armes et de se rassembler. La troisième se portera là où l'ennemi résistera le plus. La quatrième restera en position dans le village et enverra quelques hommes en patrouille.

Il est nécessaire dans ces entreprises nocturnes de donner un signal ou de choisir un mot afin de se reconnaître.

Enfin, comme il peut arriver que dans l'attaque d'un poste, soit de jour, soit de nuit, l'ennemi ne fasse qu'une molle résistance tout en se retirant, il faut, en pareille circonstance, ne le poursuivre qu'avec infiniment de précaution ; car il est à présumer qu'il est soutenu à peu de distance et qu'il veut vous attirer dans une embuscade. Ces sortes d'expéditions servent à former les hommes, à leur donner de l'audace et à développer l'intelligence des officiers de troupes légères.

On sent bien qu'il n'y a point de règles certaines à donner pour la surprise des postes : l'intelligence et l'occasion sont ce qui donne souvent lieu à l'exécution de ces sortes d'actions. Aux stratagèmes que l'on peut employer joignez la force et la bravoure. Partagez la nuit le détachement comme nous l'avons dit, parce que, dans l'épouvante que causent les surprises, il est difficile à l'ennemi de se reconnaître lorsqu'il se voit assailli de tous côtés, qu'il est obligé de se partager et ne sait conséquemment à quel endroit courir de préférence : il est alors presque certain, qu'étonné d'une attaque générale et soudaine, le découragement s'empare de lui ; car il se représente alors les objets plus grands qu'ils ne le sont, surtout dans une nuit obscure.

Moyens de se garantir de toute surprise.—Ce n'est point assez de veiller à la sûreté intérieure du poste que l'on garde, il faut aussi veiller à sa sûreté extérieure, afin de n'être pas surpris ou enlevé à l'improviste. Le seul moyen de se mettre à l'abri des surprises consiste dans les précautions qu'on prend contre tout ce

qu'il est possible à l'ennemi d'entreprendre et dans une attention continuelle à prévoir tout ce qui peut arriver de fâcheux.

Un chef de poste doit donc rappeler souvent à ses soldats leurs devoirs lorsqu'ils sont en faction, ou lorsqu'ils sont en patrouille, et les prévenir sur ce qu'ils auraient à faire en cas que l'ennemi vint les attaquer. Il leur montrera aussi la manière de lui résister par telle ou telle manœuvre, selon qu'il viendrait attaquer le poste de tel ou tel côté. S'il occupe un retranchement, il leur fera voir la difficulté de le franchir, et par conséquent l'avantage qu'a une troupe retranchée sur celle qui attaque à découvert : c'est ainsi qu'il les préparera à résister à l'ennemi.

Le moment le plus propice pour surprendre un poste et auquel on doit être le plus vigilant, c'est le matin, une heure ou deux avant le jour. Il faut donc avoir soin de tenir les soldats éveillés, et, comme nous l'avons déjà dit, de faire rapprocher du poste, pendant la nuit, toutes les sentinelles et de les faire doubler aux endroits dangereux.

On devra prendre les armes une heure avant le jour et attendre la grande clarté et le rapport des découvertes pour faire rentrer son monde.

Lorsqu'on est vis-à-vis de l'ennemi et qu'on présume être attaqué, on fait alors avancer pendant la nuit un ou deux détachements de trois hommes à 100 ou 150 pas du poste ; ils se placent un peu en avant des sentinelles et se cachent dans les endroits par où l'on pense que l'on pourrait venir. Au premier coup de fusil, l'ennemi étonné croit tomber dans une embuscade, il s'enfuit laissant souvent de son monde.

On donnera un signal muet aux sentinelles et à ces détachements.

Si l'on garde un village ou un hameau, on doit avoir soin d'empêcher qu'aucune personne suspecte ne puisse s'y glisser ou que des habitants ne vous trahissent : dans ce dernier cas, on s'assure de la personne du maire et d'un notable qu'on rend responsables de tous les accidents qui pourraient arriver. Au coucher du soleil, on ne laisse plus entrer ni sortir qui que ce soit, et on embarasse tous les passages. On a soin de visiter de jour tous les charriots qui entrent.

On fera reconnaître pendant le jour, à chaque chef d'escouade, la place d'alarme et le chemin le plus court pour s'y porter avec célérité. Si les chemins étaient embarrassés par des charriots ou autres choses, on les ferait déblayer et on se servirait de ces obstacles pour couvrir ses flancs.

L'éloignement de l'ennemi ne doit jamais faire négliger toutes ces précautions.

Dans tous les cas, il faut choisir, pour loger un détachement, le côté du village le moins exposé, celui où il peut être rassemblé le plus facilement et se trouver le plus promptement en état de défense.

On se garantit encore par des sentinelles volantes qui ont ordre de se promener le long des ruisseaux, autour des villages, des ravins, et qui font feu dès qu'elles voient quelques gens arriver à elles.

Des embuscades.—On forme une embuscade soit pour arrêter un convoi, soit pour enlever des patrouilles, soit pour battre une troupe qui vient assaillir un poste, soit enfin pour arrêter un courrier.

Le secret est l'âme de ces sortes d'entreprises.

Quand on va dresser une embuscade, il faut prendre toutes les précautions que la prudence suggèrera. On dirige sa marche d'après les principes détaillés pour les reconnaissances.

Dans les embuscades, la règle la plus difficile à suivre sans doute, c'est de placer le corps embusqué assez près du lieu où l'on veut attaquer l'ennemi pour que le combat soit engagé si subitement qu'il n'ait pas le temps de s'y préparer, et assez loin pour que, marchant avec toutes les précautions, il ne puisse découvrir la troupe embusquée. En général, la distance la plus ordinaire et la plus convenable est de deux à trois cents pas.

Le succès dépendant d'une apparition soudaine et imprévue, il faut combiner sa marche de manière à n'arriver au lieu de l'embuscade que quelques instants avant le moment où on doit attaquer, afin de prendre ses précautions et de n'être point découvert.

Les défilés entre des bois, des collines, des marais, sont très-propres aux embuscades ; on les tend encore avec succès dans des

jardins, des parcs, des ravins, derrière des haies épaisses, des maisons, des villages, proches des rivières dont les bords sont escarpés, remplis de joncs, et enfin dans les champs couverts de hautes moissons.

L'endroit le plus favorable pour l'attaque d'un convoi est celui où un pont, un défilé, un bois, une chaussée à travers un marais, des chemins mauvais et étroits, empêchent les différents détachements qui escortent le convoi de se sécourir mutuellement ; toutes choses égales d'ailleurs, on doit donner la préférence à un endroit très-éloigné des postes ennemis, parce que l'attaque est plus facile et la retraite plus sûre. Les jours pluvieux sont les plus favorables.

Si on veut s'emparer d'un courrier, on placera l'embuscade dans un lieu où le chemin sera difficile ou même gâté. Il faut choisir de préférence le penchant d'une colline ou un terrain qui ne permette pas au courrier d'échapper par la vitesse de sa marche.

Autant qu'il sera possible, on entrera dans le lieu de l'embuscade par les derrières ou au moins par les flancs, pour que les traces du détachement ne le décèlent point. La nuit est le moment le plus favorable pour y entrer ; les jours de brouillard sont encore, par la même raison, très-bons pour les embuscades.

Aussitôt qu'on est entré dans l'embuscade, on place des sentinelles sur des arbres ou sur des endroits élevés ; celles-ci doivent, par leur position, découvrir tout ce qui marche vers le détachement ; on établit ensuite deux petits postes vers les extrémités de l'embuscade et on les pose en dehors des sentinelles pour arrêter toute personne qui passerait près de l'embuscade.

Une embuscade placée dans un défilé doit y laisser entrer autant d'ennemis qu'elle croit pouvoir en battre. Aussitôt que la tête du détachement ennemi est proche, celle-ci se montre et ferme la sortie du défilé ; une seconde partie sépare ce qui est entré dans le défilé d'avec ce qui n'y est pas encore ; une troisième enfin tombe sur ce qui est compris entre les deux premières parties.

Quand le défilé est formé par des montagnes, on place l'embuscade sur le derrière de la hauteur ou sur le penchant qui domine le défilé. Dans tous les cas, le détachement qui doit

fermer la sortie du défilé doit être le plus voisin de l'endroit où il doit combattre ; les autres ne doivent se montrer que lorsque celui-ci a commencé l'attaque.

Un bois qui borde un chemin est favorable pour l'établissement d'une ambuscade : on se gardera bien de placer les troupes trop près de la lisière du bois, parce que l'ennemi ne manquerait pas de les découvrir.

De toutes les espèces de bois les taillis sont les plus favorables aux ambuscades ; les haies peuvent aussi servir lorsqu'elles sont hautes et bien fonrnies. Un jardin, un verger ou un parc n'y sont propres qu'autant qu'ils offrent, par les murs ou les haies qui les enseignent ou par l'épaisseur des bosquets qui les composent, une cloison que l'œil ne peut percer.

Lorsqu'on est averti que l'ennemi doit tenter pendant la nuit de surprendre le poste qu'on occupe, on peut espérer, en lui dressant une ambuscade, de le battre ou de lui ôter l'envie de poursuivre son entreprise : pour cela, on se placera dans un endroit favorable, et une fois qu'on y sera rendu, on partagera sa troupe en trois ou quatre détachements, laissant à l'ennemi le chemin de la retraite ouvert et se ménageant le moyen de se retirer soi-même en sûreté, en cas qu'on n'ait pas le succès dont on se serait flatté. On place le plus fort détachemement au travers du chemin que l'ennemi doit tenir et le plus près du poste : les autres sont sur le flanc de la marche et du côté de la retraite ; l'ennemi approche et passe devant les deux premiers détachements sans que ceux-ci se découvrent ; il marche et donne devant celui qui lui barre le chemin ; celui-ci fait feu, alors les autres se montrent, et marchent à lui en faisant une décharge.

Une troupe ainsi attaquée au milieu d'une nuit obscure sur le bord d'un bois et ignorant par qui elle est assaillie, est bientôt mise en fuite. Dans cette circonstance, on se gardera bien de poursuivre les fuyards et on songera à faire sa retraite.

Si deux chemins peuvent conduire l'ennemi à un poste, on se portera sur celui qu'il devra naturellement suivre et on placera sur l'autre un détachement, afin d'être averti à temps pour rentrer dans son poste avant qu'il soit attaqué.

On lève une ambuscade toutes les fois que le grand avantage que vous eût donné la surprise aura été rendu nul, ou par la force très-supérieure de l'ennemi, ou par la découverte qu'il aura faite de vos projets par un déserteur ou par des paysans.

Le moyen le plus sûr de ne pas donner dans les ambuscades est d'être persuadé que l'ennemi a profité de tout ce qui pouvait lui être favorable, et a marché avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer. On redoublera d'attention et de soins quand on marchera la nuit et pendant des brouillards épais : on ne passera jamais au pied d'une montagne ou d'une colline sans en avoir fait reconnaître les penchants et la hauteur ; auprès d'un bois, sans l'avoir fouillé ; dans un chemin creux, sans que les éclaireurs en aient examiné les environs ; d'une maison ou d'un village, sans s'être assuré que l'ennemi ne l'occupe pas. Pour que toutes ces reconnaissances ne ralentissent pas trop la marche, on aura soin de pousser les éclaireurs en avant et de prendre la précaution de les lier avec le détachement par le moyen de quelques postes intermédiaires. Si, avant de quitter un poste, on est assez heureux pour découvrir que l'ennemi a dressé une ambuscade, il faut, ou différer l'exécution de l'entreprise qu'on a méditée, ou prendre un autre chemin, ou augmenter le nombre de la troupe pour ne point craindre une attaque, ou enfin dresser soi-même une ambuscade à l'ennemi.

SUPPLÉMENT

AU

TRAITÉ DE FORTIFICATIONS.*

DESCRIPTION GÉNÉRALE, EXPRESSIONS TECHNIQUES.

Q. Qu'est ce que l'on entend par *fortification de campagne* ?

R. L'art de construire des ouvrages militaires pour aider les opérations, offensives ou défensives, des troupes en campagne.

Q. Qu'est ce qu'un *front de fortification ?*

R. Ce sont les ouvrages faits sur n'importe quel côté du polygone que l'on suppose renfermer la place qui doit être défendue.

Q. Expliquez le sens des expressions *tracé ou contour, relief et commandement ?*

R. Les lignes horizontales que décrivent la figure d'un ouvrage et la manière dont il est tracé sont appelées contours ou tracé. Par le mot relief on entend la hauteur d'un ouvrage au dessus du fond du fossé qui se trouve devant lui, et par commandement la hauteur d'un ouvrage au-dessus du plan de vue ou l'avantage que possède un ouvrage ou partie d'un ouvrage sur un autre par sa hauteur.

Q. De quelle expression se sert-on en fortifications pour nommer le niveau général du terrain sur lequel sont construits les ouvrages ?

R. *Le plan de vue.*

Q. Dites ce que l'on entend par l'expression plan de défilade ou de défilement.

---

* Traduit du Guide du Major Bannatyne.

R. C'est un plan imaginaire que l'on suppose passer à travers le sommet ou la crête d'un ouvrage.

Q. Quelles particularités d'informations nous sont fournies par un plan.

R. Le tracé, la surface et la distribution des ouvrages tel que vus d'un point dominant.

Q. Expliquez ce que l'on entend par élévation, section ou coupe, profile, et le plan de terrain d'un ouvrage.

R. L'élévation demontre la projection de la surface d'un ouvrage sur un plan vertical ; une section est la coupe faite par un plan passant à travers un ouvrage dans n'importe quelle direction ; si la coupe est verticale et à angles droits (ou en retour d'équerre) jusqu'au front d'un ouvrage, c'est un profile ; si elle est horizontale, à la base de l'ouvrage, c'est un plan de terrain.

Q. Qu'entend-on par angle saillant ou angle rentrant ?

R. Un angle saillant est un angle qui pointe en dehors ; un angle rentrant pointe vers l'intérieure d'un ouvrage.

Q. Qu'est ce qu'une capitale ?

R. C'est la ligne imaginaire qui traverse l'angle saillant d'un ouvrage.

Parapet, fossé, deblai, remblai.

Q. Qu'est ce qu'un parapet ?

R. C'est un abri à l'épreuve des balles que l'on éleve pour se protéger.

Q. Nommez les parties d'un parapet ?

R. 1. Le talus de la banquette. 2. La banquette. 3. La pente intérieure du parapet. 4. La pente supérieure du parapet. 5. La pente extérieure du parapet. 6. La berme.

Q. Quel est le but de la banquette ?

R. C'est pour procurer un logement aux soldats avec une hauteur suffisante pour leur permettre de faire feu en dessus du parapet.

Q. Qu'est ce qu'une berme et quelle est son utilité ?

R. C'est un espace plat ou un degré de quelques pieds de large entre le pied de la pente extérieure du parapet et la pente du fossé. Il est utile dans la construction de l'ouvrage par ce qu'il procure du terrain aux travailleurs et, si le sol n'est pas ferme, il donne plus de solidité au parapet.

Q. Quel désavantage y a t-il à construre un parapet avec une berme ?

R. Une berme permet à un parti qui attaque de s'arrêter à l'abri d'un feu direct et de se déployer en ligne.

Q. Quel est le but du fossé d'un ouvrage de campagne ?

R. C'est de créer un obstacle à l'approche de l'ennemi et d'obtenir de la terre pour la construction du parapet.

Q. Nommez les parties d'un fossé ?

R. 1. L'escarpe. 2. Le fond du fossé. 3. La contre-escarpe. 4. Le glacis.

Q. Que signifient les mots déblai et remblai ?

R. Le déblai est la terre extraite du fossé ; le remblai est la quantité de terre requise pour la construction d'un ouvrage.

Q. Quelles sont les dimensions ordinaires des parapets des ouvrages de campagne ?

R. Elles varient de 6 à 12 pieds en élévation et de 9 à 18 pieds en épaisseur.

Défense de flancs, tracés de bastion, enfilade et défilement.

Q. Qu'entend-on par un ouvrage de flanc ?

R. C'est un ouvrage qui en défend un autre par son feu.

Q. Quand est-ce que l'on doit dire qu'un ouvrage est flanqué ?

R. Quand il est défendu par le feu d'un autre.

Q. Est-ce qu'une bonne défense de flanc est essentielle à la force d'un ouvrage ?

R. Oui, les aggresseurs doivent toujours être exposés au feu à chaque pas qu'ils font en arrivant.

Q. Vû qu'un soldat debout sur la banquette d'un parapet ne peut voir ce qu'il y a dans le fossé qui est au-dessous de lui, qu'est-ce que l'on doit faire pour obvier à ce défaut ?

R. S'il est possible, on doit faire le plan de l'ouvrage afin que chaque partie du fossé soit flanquée par le feu du parapet d'une autre de ses parties.

Q. Quelle espèce de tracé donne la meilleure distribution de feu de différents parapets et qui commande plus effectivement les approches et les fossés d'un ouvrage ?

R. C'est le tracé de bastion.

Q. Décrivez en termes généraux le tracé régulier d'un bastion ?

R. C'est un nombre de bastions unis les uns aux autres par une ligne de parapets appelée la courtine et faite de manière à donner une défense de flanc mutuelle.

Q. Qu'est-ce qu'un bastion ?

R. C'est un ouvrage composé de deux forces formant un angle saillant et deux flancs.

Q. Qu'entend-on par la gorge d'un bastion ?

R. C'est l'espace entre l'extrémité de ses flancs.

Q. Nommez les angles d'un bastion et décrivez-les.

R. L'angle flanqué est là où les faces se rencontrent ; on appelle épaule des angles où se rencontrent les faces et les flancs ; les angles de la courtine sont où se rencontrent les flancs et la courtine, et les angles de défense sont ceux formés par les flancs et les lignes imaginaires en prolongation des faces des bastions adjacents.

Q. Dans un tracé régulier de bastion, quelles parties de chaque bastion flanque les fossés devant les faces des bastions adjacents ?

R. Les flancs.

Q. Qu'entendez-vous par les expressions enfilade et défilement ?

R. Un ouvrage est enfilé quand ses côtés ou ses faces sont exposés à un feu meurtrier ; le défilement est l'arrangement de travaux qui puissent neutraliser les effets d'un terrain dominant.

Q. Qu'entendez-vous par traverses ?

R. Ce sont des masses de terre élevées en forme de parapet afin de protéger la face d'un ouvrage contre les effets d'un feu d'enfilade, ou pour masquer une ouverture dans un ouvrage.

Tracé des ouvrages de campagne.

Q. De quelle considération générale doit dépendre le choix pour le tracé des ouvrages de campagne ?

R. Sur les moyens dont on peut se servir pour la construction, l'importance du but que l'on veut atteindre, la force et les armes des troupes qui devront les occuper et le genre d'attaque qu'ils devront repousser.

Q. En combien de classes doit-on diviser les tracés des ouvrages de campagne et quelles sont-elles ?

R. En trois classes. 1o. Les ouvrages ouverts à la gorge. 2o. Les ouvrages qui sont tout entourés, et 3o. Les lignes.

Ouvrages de campagne ouverts à la gorge.

Q. Qu'est ce qu'un redan ?

R. C'est la plus simple espèce de travaux de campagne, étant composée de deux faces, formant un angle saillant et ouvert à la gorge.

Q. A quoi peut servir le redan ?

R. A couvrir les têtes-de-ponts, les chemins ou approches, ou à protéger les postes avancés devant d'autres travaux.

Q. Dans quels circonstances seulement doit on recourir au tracé des redans pour des travaux de campagne ?

R. Quand on peut faire reposer les extrêmités sur des obstacles qui empêchent l'ennemi de les doubler ou quand le feu des autres ouvrages peut leur donner une bonne défense de flanc.

Q. Quelle méthode y a-t-il pour tracer des redans de manière à obtenir une défense de flanc pour l'angle saillant ?

R. En brisant la ligne extérieure à cinquante ou soixante verges de l'angle saillant et en ajoutant de courts flancs perpendiculaires.

Q. Qu'est-ce qu'une lunette ?

R. C'est un ouvrage ouvert à sa gorge, ayant deux faces formant

un angle saillant et deux flancs parallèles ou presque parallèles à sa capitale.

Q. Qu'est-ce qu'un double redan ?

R. C'est un redan composé de deux autres unis ensemble.

Q. Décrivez le tracé des tenailles et dans quel but doit on s'en servir ?

R. Il consiste d'angles saillants et rentrants disposés de manière à ce que les faces de l'ouvrage se flanquent l'une l'autre. Ils ne sont applicables qu'aux terrains qui n'admettent ou ne requièrent point la construction d'un ouvrage avec des faces qui excèdent 80 ou 90 verges.

Q. Décrivez le tracé de la tête de bastion et établissez l'étendue de front auquel il est applicable ?

R. Il consiste de deux bastions reliés par une courtine, les extrémités des faces extérieures de chacune d'elles étant dirigées sur les faces des autres ouvrages, de manière à recevoir une défense de flanc. Ce tracé est applicable à un front variant de 100 à 220 verges.

Ouvrages de campagne fermés à la gorge, défenses des fossés non flanqués.

Q. Qu'est-ce qu'une redoute ?

R. C'est un ouvrage sans flancs, enceint de tous côtés et de n'importe qu'elle forme.

Q. Quel est le tracé ordinaire d'une redoute ?

R. Il est ordinairement carré ou pentagonal.

Q. Quels sont les principaux défauts inhérents aux redoutes d'une forme carrée ou pentagonale ?

R. Ils sont sujets à être enfilés par le feu de l'ennemi, leurs faces ne sont pas flanquées, et le feu manque sur les espaces entre les angles saillants.

Q. En traçant une redoute carrée ou pentagonale, quel plan doit on adopter pour rémédier aux risques d'un feu d'enfilade et

pour obvier aux besoins de feu dans les espaces entre les angles saillants ?

R. Les lignes des faces devront, si c'est possible, être dirigées sur un terrain que l'ennemi ne pourra pas occuper, et l'ouvrage devra être construit de façon à faciliter un feu fort et perpendiculaire de chacune des faces sur le terrain où l'ennemi pourra avancer avec le moins de difficultés. Le sommet des angles saillants peut être coupé par une ligne droite de parapets dont on pourra obtenir un feu parallèle à la capitale.

Q. Nommez quelques unes des méthodes que l'on pourrait adopter pour remédier au défaut des fossés non flanqués dans les redoutes ?

R. Le fossé peut être creusé de manière à ce que ses côtés se rencontrent dans le fonds, ne laissant aucune place pour la formation des troupes ; on pourrait placer des obstacles dans le fossé, la terre au-dessus ayant été minée, les galeries ayant des meurtrières donnant sur le fossé, et des caponnières construites ; les défenseurs devront être munis de grenades à main et de combustibles pour les faire pleuvoir par-dessus le parapet.

Q. Qu'entend-on par une caponnière ?

R. C'est un passage à travers un fossé, couvert par les parapets.

Q. Qu'est-ce qu'un étoilé ?

R. Un ouvrage clos dont le parapet forme plusieurs angles aigus, saillants, obtus et rentrants, qui lui donne la forme ordinaire d'une étoile.

Q. Nommez quelques défauts des étoilés ?

R. Ils n'ont point de bonnes défenses de flanc, leur contenance est petite, ils sont exposés au feu d'enfilade dans toutes les directions, et leurs angles aigus et saillants présentent plusieurs points favorables à l'attaque.

Q. Quelle espèce de tracé donne la défense la plus parfaite à un ouvrage de campagne enclos ?

R. C'est celui du fort bastionné.

Q. Comment est ordinairement construit un fort bastionné et quelles sont ses dimensions ?

R. Il est ordinairement construit sur un carré, avec des fronts bastionnés de 150 verges. Sa construction et ses dimensions cependant varient toujours avec les accidents du terrain.

Les lignes.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de lignes ?

R. Deux, les lignes unies ou continues et les lignes avec des intervalles.

Q. Dans quel but construit-on des lignes continues dans les opérations défensives.

R. Pour couvrir le front d'une position, ou pour unir d'autres ouvrages ensemble.

Q. Qelles sont les principales objections aux lignes continues ?

R. Le grand nombre d'hommes requis pour les construire et les garder, la nécessité de les abandonner quand une de ses parties tombe, et les embarras qu'elles créent quand on veut prendre l'offensive.

Q. Nommez quelques unes des différentes espèces de tracés adoptés pour la construction de lignes continues ?

R. Des redans unis par des courtines, des lignes de tenailles, des lignes à crémaillère et des lignes bastionnées.

Q. Décrivez le tracé des lignes à crémaillères ?

R. Elles consistent en faces longues qui doivent être dirigées, quand c'est possible, sur un terrain inaccessible pour l'ennemi, avec de courts flancs jetés en arrière à leur angle droit, afin de défendre les fossés.

Q. Est-ce que le tracé régulier de lignes bastionnées convient à toute espèce de terrain ?

R. Non, il ne convient qu'au terrain uni.

Q. Dans quel but se sert-on des lignes avec intervalles dans les opérations défensives ?

R. Afin de renforcer une position importante, ou pour tenir l'ennemi en échec.

Q. Les lignes avec intervalles doivent-elles consister d'ouvrages clos ou ouverts ?

R. Elles peuvent consister des deux avec avantage, selon la nature du terrain.

Q. Quand une ligne de travaux ouverts est placée avec des intervalles afin de défendre les approches d'une position, comment

pourra-t-on défendre le plus effectivement l'intérieur et les fossés de ces ouvrages ?

R. Quand c'est possible, ils doivent être disposés de manière à se défendre mutuellement par les flancs ; encore, si la position est importante, une seconde ligne, consistant principalement de travaux fermés, peut être placée sur ces points forts, tracée de manière à dominer l'intérieur et les fossés des ouvrages avancés. Dans quelques cas, il peut être avantageux de fermer les gorges des ouvrages avancés afin de les empêcher d'être pris par l'arrière.

Ponts et tetes de ponts.

Q. Sur quel point d'une rivière trouve-t-on la meilleure situation pour la construction d'un pont ?

R. A l'une des courbes rentrantes de la rivière.

Q. Pourquoi la courbe rentrante d'une rivière est-elle la plus propice à la construction d'un pont ?

R. Parce que, dans ce cas, le pont est moins exposé à être dominé par un terrain en la possession de l'ennemi, et parce que les batteries de supports pourront être avancées sur ses flancs, de manière à balayer les approches et à tenir l'ennemi à distance.

Q. Quand une rivière n'a pas de courbes rentrantes que l'on puisse atteindre, quel point devrait-on choisir pour la construction d'un pont ?

R. Le point qui pourra dominer avec le plus d'avantage sur la rive opposée.

Q. Quelle espèce d'ouvrages emploie-t-on généralement pour couvrir des ponts et comment les place-t-on ?

R. Des ouvrages ouverts à la gorge placés avec leurs flancs reposants sur les bords de la rivière.

Q. Quelle est la méthode la plus efficace pour donner une bonne défense de flancs pour les faces et le front d'une tête de pont important ?

R. C'est de construire des redoutes ou d'autres ouvrages sur la rive opposée, tracés de manière à flanquer et à dominer la tête de pont sans être enfilés par l'ennemi.

Capacités et construction d'ouvrages défensifs.

Q. Quelle est la proportion ordinaire d'hommes nécessaires à la défense effective d'un ouvrage de campagne ?

R. Règle générale ; le nombre requis devrait être calculé dans la proportion de deux hommes pour chaque verge linéaire de parapet, avec une réserve égale à un quart du tout. Quand un ouvrage est défendu par des troupes ou d'autres ouvrages le nombre pourrait être un peu réduit.

Q. Que doit-on faire d'abord dans la construction d'un ouvrage de campagne ?

R. L'ouvrage devra être tracé sur le terrain, en mettant des piquets aux angles, et les lignes qui les lieront devront être mesurées avec des pics.

Q. Les lignes unissant les angles ayant été marquées sur le terrain, que devra-t-on faire ensuite en traçant un ouvrage de campagne ?

R. Des profiles faits de petites bandes de bois seront posés sur chaque ligne, démontrant la forme précise du parapet, afin de guider les ouvriers dans sa construction. L'escarpe et la contre-escarpe seront alors tracées, et après avoir pourvu à l'écoulement de l'ouvrage, on pourra commencer l'excavation du fossé.

Q. Qu'est-ce qui doit décider de la largeur et de la profondeur du fossé d'un ouvrage de campagne ?

R. L'excavation nécessaire pour fournir la terre que demande la construction d'un parapet.

Q. Dans la construction d'un parapet, quelle précaution doit-on prendre, quand le temps le permet, pour obvier à la réduction subséquente de la masse par l'abaissement naturelle de la terre ?

R. La terre doit être bien foulée à mesure qu'on l'élève.

Q. Qu'est-ce qu'on entend par fascines ?

R. Ce sont des paquets de sarments étroitement liés ensemble, leur dimension doit varier de 3 à 18 pieds en longueur, et de 6 à 18 pouces en diamètre, selon l'objet auquel on les destine.

Q. Dans quel but emploie-t-on les fascines dans la construction des ouvrages de campagne ?

R. Pour empêcher le délardement de la terre.

Q. Comment fixe-t-on les fascines à leur place dans la construction de parapets et des autres ouvrages ?

R. On les traverse par de forts piquets de bois qui entrent dans la terre.

Q. Qu'est-ce qu'un gabion ?

R. C'est un panier cylindrique ouvert à chaque extrémité ; sa dimension varie selon l'usage auquel on le destine. Il est quelquefois fait de tôle ou de bandes de fer.

Q. Dans quel but emploie-t-on les gabions dans les ouvrages de campagne ?

R. Pour revêtir les pentes intérieures des parapets et des batteries.

Q. Qu'est-ce qu'on entend par sacs de sable ?

R. Ce sont des sacs de gros cannevas, 2 pieds 8 pouces par un pied 2 pouces, pour contenir de la terre ou du sable.

Q. Pourquoi se sert-on des sacs de sable ?

R. Pour revêtir des pentes intérieures et pour procurer un abri expéditif. Ils sont utiles pour former des meurtrières pour la mousqueterie sur le sommet d'un parapet ou d'autres situations exposées.

Q. Comment sont placés les sacs de sable dans un revêtement ?

R. Ils sont placés en rangs simples l'un au-dessus de l'autre jusqu'à ce qu'ils atteignent l'élévation requise. Dans le premier rang ou le rang inférieur, les sacs sont placés perpendiculairement à la face de l'ouvrage, dans le second rang, parallèle à l'ouvrage et ainsi de suite alternativement.

Q. Comment revêt-on la pente intérieure d'un parapet avec des gazons ?

R. Les gazons sont coupés 18 pouces de long, 12 pouces de large, et 4 ou 5 pouces d'épais ; quelquefois ils sont coupés dans des formes inégales. Ils sont alors placés, avec l'herbe en dessous, en couches alternatives, et ils doivent être arrangés de manière à ce que les bords ne reposent pas immédiatement l'un sur l'autre. Chaque gazon devra être assujéti par deux ou trois chevilles de bois qui les traverseront.

Q. Quand la terre de l'escarpe d'un ouvrage de campagne qui

n'est pas revêtu ne peut se soutenir avec une pente propre à rendre l'escalade difficile, à quelle méthode devra-t-on recourir pour obvier à ce défaut ?

R. Quand le fossé n'est pas sujet à être pris en flanc, on pourra y placer une palissade avec des meurtrières, parallèle au fond de l'escarpe et à quatre pieds du fond, ou bien une ligne de bois abattu peut être placée verticalement aux pieds de la pente et solidement plantée en terre, les troncs étant liés ensemble. Si aucun de ces plans ne convient, l'escarpe devrait être revêtue.

Q. Quelle espèce de revêtement est applicable à la pente d'une escarpe ?

R. Un revêtement en bois ou en maçonnerie.

Q. Quelle est la méthode la plus simple pour faire un pont au-dessus du fossé d'un ouvrage de campagne ?

R. De forts madriers de 6 ou 8 pouces carrés, selon la largeur du fossé, devront être d'abord posés en travers du fossé ; quand on pourra obtenir des planches pour le plancher, elles devront être placées transversalement sur les madriers et elles seront assujéties avec de forts cables à chaque extrémité. Quand on ne pourra pas obtenir des planches, les madriers devront être plus nombreux et plus rapprochés, et des claies et des gazons mêlés de gravois pourront être utilisés pour le plancher. Quand la largeur du fossé excède 12 pieds, le milieu du pont devra être soutenu par un tréteau.

Q. Est-ce que tout le pont au-dessus du fossé doit-être permanemment assujéti ?

R. Non ; quand la chose sera praticable, une partie devra être mobile.

Des obstacles.

Q. Nommez quelques-uns des obstacles dont on pourrait se servir pour rendre difficiles les approches d'un ouvrage de campagne ?

R. Des palissades, des estacades, des barrières, des abattis, trous de loups, chevaux de frise, des herses, des chausse-trapes et des fraises.

Q. Qu'est-ce qu'une palissade ?

R. C'est une rangée de grands pieux, chacun de 10 pieds de long, placés à 4 pouces de distance. Une extrémité de chaque pieux est pointue et l'autre fixée à un lourd madrier callé à 3 pieds sous terre.

Q. Où les palissades sont-elles de la plus grande utilité ?

R. Dans les fossés et les situations renfermées, là où elles ne sont pas exposées au feu de l'artillerie.

Q. Qu'est-ce qu'une estacade ?

R. C'est un mur en bois formé de fortes palissades fermement plantés en terre, serrées les unes auprès des autres. Elles ont des meurtrières pour la mousqueterie.

Q. Pourquoi se sert-on des estacades ?

R. Pour fermer les gorges des ouvrages de campagne et pour barricader des rues, passages, &c.

Q. Comment les estacades peuvent-elles être protégées contre le feu de l'artillerie ?

R. En creusant un fossé devant l'estacade, et en élevant la terre qui en a été tirée pour masquer la base de l'ouvrage en bois.

Q. Qu'est-ce qu'une barrière ?

R. Une forte porte dont on se sert à l'entrée des ouvrages de campagne.

Q. Qu'est-ce qu'on entend par abattis ?

R. Ce sont des lignes d'arbres abattus avec leurs branches placées et dirigées vers l'ennemi. Leurs tiges sont liées ensemble et attachées solidement à la terre.

Q. Dans quelles positions les abattis peuvent ils être placés avec le plus d'avantage pour défendre les approches d'un ouvrage de campagne ?

R. Dans les positions commandées par le feu de l'ouvrage et protégées contre celui de l'artillerie ennemie.

Q. Qu'est ce que l'on entend par trous de loups, chevaux de frise, chausse-trapes et fraises.

R. Des trous de loups sont des trous coniques dans chacun desquels sont plantés des pieux ; les chevaux de frise sont composés de douves recouvertes en fer passées à travers des poutres en bois ; des chausse-trapes sont des morceaux de fer avec des bouts pointus ; la fraise est une espèce de palissade.

Q. Comment peut-on se servir des herses de fermier pour des obstacles ?

R. En les attachant solidement à la terre avec des piquets.

Q. Comment peut on se servir de la poudre pour faire sauter des barrières et pour détruire un obstacle dans les fortifications de campagne ?

R. En plaçant une forte charge près de la barrière ou de l'obstacle et en y mettant le feu au moyen d'une fusée.

Renforcer des positions.

Q. En examinant les différentes méthodes pour renforcer une position par des moyens artificiels, quelles considérations générales et importantes doivent nous guider ?

R. Les fortifications que l'on devra ériger seront appropriées aux différentes positions considérées séparément et en harmonie avec le reste ; elles devront aussi être construites de manière à ne pas entraver les troupes dans les opérations offensives. Plus on réduira le front accessible à l'attaque de l'ennemi soit par la formation d'obstacles artificiels, soit en augmentant ceux qui existent naturellement, plus le nombre d'hommes disponibles pour défendre les endroits ouverts à l'attaque sera grand.

Q. Nommez quelques uns des obstacles artificiels dont on pourra se servir pour renforcer le front d'une position ?

R. Les abattis, les murs de pierres décelés, les épaulements.

Q. Décrivez nous quelques unes des méthodes pour profiter des accidents de terrain dont les défenseurs pourront se servir pour renforcer le front de leurs positions ?

R. En escarpant une rangée de hauteurs ; en inondant les terrains bas ; en abattant les arbres dans un bois ; en creusant des trous ou des tranchées sur un terrain marécageux ; en abattant des ponts ; en s'emparant des embarcations ou en les détruisant.

Q. Qu'entendez-vous par escarper une rangée de hauteurs ?

R. C'est couper ou miner ses côtés afin de les rendre perpendiculaires.

Q. Donnez quelques unes des méthodes pour causer des inondations ?

R. En élevant des digues dans les courants d'eau ; en détournant leurs cours ; en comblant les arches d'un pont, etc.

Q. Quand on abat des arbres dans un bois dans le but de créer un obstacle à l'approche de l'ennemi, comment doit-on les poser ?

R. Comme dans les abattis, leurs branches devront être entrelacées et liées, comme le temps pourra le permettre, afin de rendre l'approche aussi difficile que possible.

Q. Quels avantages peut-on tirer en quelques cas des trous ou tranchées creusés dans les marécages dans le voisinage d'un poste défensif ?

R. On forme un obstacle que l'ennemi ne peut surmonter qu'avec le temps et le travail et si la nature du terrain est telle qu'il puisse permettre l'écoulement du marécage en faisant des issus pour l'eau, les trous et les tranchées en empêcheraient encore le cours.

Q. Quand des excavations sont faites dans le voisinage d'un poste défensif, quelles précautions doit-on prendre ?

R. La terre devra être également étendue sur la surface du terrain, afin que les assaillants n'aient aucun abri.

Q. Quelle considération importante devra-t-on soigneusement peser avant de se déterminer à détruire des embarcations ou des ponts ?

R. L'importance du but que l'on doit atteindre doit être examiné avec les risques d'un embarras subséquent pour les troupes elles-mêmes.

Q. Quelle est la manière la plus expéditive de détruire un pont de pierres ?

R. En coupant simplement une tranchée à travers le couronnement de l'arche, de 18 pouces de profondeur, et en y plaçant de la poudre sous un poids suffisant de planches et de décombres. 400 à 500 livres de poudre suffiront pour détruire une arche de 26 pieds de large et de 4½ pieds d'épaisseur à son couronnement. On met le feu à la poudre à l'aide d'une fusée ou d'une lance à feu.

Q. De quelle manière peut-on détruire des ponts en bois ?

R. En les mettant en pièces, en les incendiant ou en les faisant sauter par la poudre.

Q. Quelle est la manière la plus facile d'incendier un pont de bois ?

R. En le couvrant de goudron et en l'entourant de broussailles.

Q. Comment fait-on sauter un pont de bois ?

R. Deux cent cinquante livres de poudre peuvent être suspendues dans un baril au-dessous du pont, et enflammée par une lance à feu.

Batteries.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de batteries ?

R. Quatre, les batteries cavalières, élevées, *calées ou mi-calées.*

Q. Décrivez les différentes espèces de batteries ?

R. La batterie cavalière a le plateau des canons élevé au-dessus du niveau de la terre ; la batterie élevée a son plateau au niveau de la terre avec un fossé et un parapet ordinaire ; la batterie calée a son plateau au-dessous du niveau de la terre de manière que ses canons puissent balayer près de la surface, le parapet ayant été fait de la terre retirée d'une tranchée en arrière d'elle ; la batterie *mi-calée* a son plateau légèrement au-dessus du niveau de la terre, le parapet étant formée de la terre d'une tranchée en arrière d'elle et dans un fossé vis-à-vis d'elle.

Q. Qu'est-ce qu'une embrasure ?

R. C'est une ouverture pratiquée dans le parapet à travers de laquelle un canon peut faire feu.

Q. Nommez les parties d'une embrasure et décrivez-les ?

R. Le col est la partie étroite dans la partie intérieure, les joues en sont les côtés, le sol en est le fond et le seuil le front du sol.

Q. Comment sont ordinairement revêtues les joues d'une embrasure ?

R. Avec des gabions recouvert de peaux vertes.

Q. Quelle méthode adopte-t-on généralement pour protéger les hommes d'une batterie quand ils sont exposés à un feu meurtrier ?

R. Des traverses à l'épreuve d'éclats sont posées entre les ca-

nons, on les fait avec des gabions revêtus de terre, ou des fascines ou des sacs de sable.

Q. Peut-on faire une batterie avec des sacs de sable seulement ?

R. Oui ; sur un terrain nu et rocailleux rebel à toute autre espèce de construction.

Q. De quels matériaux fait-on les plateaux des canons dans les fortifications de campagne ?

R. De bois.

Q. Quand dit-on qu'un canon est placé en barbette ?

R. Quand son plateau a une élévation assez grande pour lui permettre de pointer dans n'importe quelle direction au-dessus du parapet.

Q. Quand ne doit-on pas mettre une pièce en barbette ?

R. Quand le canon et les canonniers sont grandement exposés au feu de l'ennemi.

Q. Quelles sont les meilleures positions pour les magasins des batteries de campagne ?

R. Sur les flancs, parce qu'ils sont mieux protégés contre le feu ennemi que s'ils étaient placés dans le centre de la batterie, et les hommes qui portent les munitions sont protégés par le parapet.

Ouvrages offensifs, sapes, mines, etc.

Q. Quelle est la construction usuelle des ouvrages offensifs ?

R. Ils consistent ordinairement dans l'élevation de parapets, les matériaux étant généralement pris d'une tranchée creusée en arrière.

Q. Quand on ne peut extraire la terre suffisante de la tranchée en arrière, comment obvie-t-on à ce défaut ?

R. En creusant un petit fossé au front de l'ouvrage.

Q. Est-il nécessaire dans les opérations offensives que les profils soient tracés pour guider les ouvriers dans la construction des parapets ?

R. Quand on veut un abri hâtif, on peut se dispenser des profils, mais il sera convenable d'indiquer les dimensions de l'ouvrage au moyen de pieux.

Q. Dans la construction d'ouvrages, à quelle distance les uns des autres doit-on placer les travailleurs ?

R. A environ 4 ou 4½ pieds pendant le jour et à 6 pieds pendant l'obscurité.

Q. Combien d'excavation un homme (quoique novice) devrait-il faire en une heure sur un terrain facile ?

R. Un mètre cube.

Q. Pendant combien de temps les ouvriers doivent-ils travailler ?

R. On a coutume de relever les partis de travailleurs toutes les huit heures, mais il vaut mieux demander l'exécution d'une quantité fixe d'ouvrage.

Q. Qu'entend-on par le mot sape ?

R. C'est l'art d'approcher d'un ouvrage ennemi sous un abri artificiellement construit.

Q. De quelle expression technique se sert-on pour appeler l'abri construit afin de protéger l'approche d'un ouvrage ennemi ?

R. Une tranchée.

Q. Par qui fait-on exécuter l'ouvrage d'une sape et l'achèvement d'une tranchée ?

R. La première partie est exécutée par les sapeurs qui placent des gabions sur la ligne indiquée, les emplissant de la terre qu'ils prennent du creusement de la tranchée, qui doit avoir 4 pieds de large et 3 pieds de profondeur. Les sapeurs travaillent à genoux dans la tranchée, étant protégés contre le feu ennemi par la ligne de gabions, et par un gabion farci placé à la tête de la tranchée, qu'ils font avancer au moyen d'une longue fourche à mesure que l'ouvrage progresse. Un parti de travailleurs suit les sapeurs et complètent la tranchée dans n'importe quelle proportion nécessaire.

Q. Qu'est-ce qu'un gabion farci ?

R. C'est un gabion formé de deux gabions l'un dans l'autre, le plus grand ayant 4 pieds de diamètre, le plus petit 2 pieds 8 pouces. On introduit entre eux des piquets de bois dur afin de les mettre à l'épreuve des balles.

Q. Attendu que des hommes debout dans une tranchée, creusée à une profondeur de 3 pieds, peuvent à peine voir au-dessus du parapet, quel moyen doit-on prendre afin de leur permettre de faire feu au-dessus du parapet ?

R. Une banquette d'à peu près 18 pouces est laissée par les sapeurs entre la rangée de gabions et le bord de la tranchée.

Q. Dans quel but se sert-on des mines dans les ouvrages offensifs et défensifs ?

R. Dans les ouvrages offensifs pour détruire les fortifications ennemies, et dans les ouvrages défensifs les mines sont pratiquées au-dessous du terrain que les assaillants doivent traverser, ou les obstacles qu'ils doivent rencontrer dans leur marche, dans le but de jeter le désordre dans leurs colonnes.

Q. Qu'est-ce qu'on entend par fougasses ?

R. Ce sont de petites mines, où la poudre est placée dans des troncs à 9 ou 12 pieds de profondeur.

Q. Qu'est-ce qu'on entend par fougasses à bombe ?

R. Elles consistent en une ou plusieurs bombes ensevelies dans la terre de manière à crever au dessous, ou à la surface, suivant notre désir.

Défenses des villages et des maisons.

Q. Dans quelles circonstances est-il avantageux d'occuper et de défendre un village ?

R. Lorsque, comme position ou partie de position, il procure la facilité de faire une meilleure défense ; quand il est nécessaire de l'empêcher de tomber en la possession de l'ennemi, ou de le protéger contre ses incursions, ou quand son occupation est nécessaire aux opérations générales d'une armée.

Q. En jugeant si un village est propre à une défense prolongée, de quoi doit-on tenir compte ?

R. Des obstacles dans le voisinage immédiat qui nuiraient aux assaillants et favoriseraient les défenseurs ; les rivières et les cours d'eau dans le voisinage pourront être d'une grande utilité ; les villages dominés par des hauteurs ou construits en matériaux combustibles tels que le bois et le chaume, ne seront point avantageux pour une défense. Il faudra aussi considérer si l'étendue du village est proportionnée aux moyens et au temps dont peuvent disposer les défenseurs.

Q. Que doit-on d'abord faire pour mettre un village en état de défense ?

R. Eclaircir et faire disparaître tout abri qui favoriserait l'attaque ou nuirait à la défense, compléter l'enceinte de la place, fermer toutes les ouvertures, excepté celles nécessaires aux défenseurs, élever des ouvrages de campagne et des murs à meurtrières, de manière à tirer profit des points saillants et à obtenir une défense de flancs et créer autant d'obstacles que possible afin de retarder la marche de l'ennemi.

Q. En éclaircissant les approches d'un village, à quelle hauteur de la terre devra-t-on couper le bois ?

R. A deux pieds, de manière à entraver la marche de l'ennemi sans masquer le feu des défenseurs.

Q. Est-ce que toutes les haies doivent être coupées et les murs abattus dans le voisinage d'un village où ils ne sont pas nécessaires à la défense ?

R. Seulement ceux qui sont parallèles au front de la défense. Ceux qui sont à ses angles droits et qui sont enfilés des deux côtés par le feu des défenseurs, peuvent être laissés debout, afin de briser les colonnes d'attaque dans leur marche.

Q. Afin de compléter l'enceinte défensive d'un village, devra-t-on creuser un fossé tout autour ?

R. Oui, quand on a le temps. Dans tous les cas un fossé devra être creusé au front de toutes les parties où il y a des murs et des enceintes.

Q. Donnez-nous les différentes méthodes de fermer des ouvertures et des avenues ?

R. C'est au moyen des palissades, des estacades, des barricades ou des fosses renforcés par des abattis.

Q. Comment peut-on barricader une rue ?

R. Un cadre fait de montants et de planches et rempli avec de la terre ou du fumier pourrait être construit ; des charrettes dont on a enlevé les roues et qu'on a remplies de terre ou de fumier pourront être placées l'une sur l'autre ; on pourra aussi se servir de sacs de sable, de balles de coton, etc., etc.

Q. Afin que des obstacles placés dans des approches deviennent effectifs, quel arrangement doit-on faire pour leur défense ?

R. On devra les flanquer en pratiquant des meurtrières dans les maisons avoisinantes.

Q. Comment doit-on défendre les ouvertures qu'on doit laisser dans l'enceinte défensive d'un village pour servir de sorties ?

R. Au moyen de tambours, de barrières, de chevaux de frise, etc.

Q. Qu'entend-on par un tambour ?

R. C'est une barricade externe d'une porte ou d'une ouverture généralement dans la forme d'une petite flèche et qui pourra être une estacade ou un mur avec meurtrières.

Q. Quand on place un village en état de défense, quelle usage peut-on faire des grandes bâtisses qu'il contient ?

R. Elles devront être converties en tourelles.

Q. Comment peut-on tirer profit, pour la défense, d'une rivière ou d'un cours d'eau qui se trouve dans le voisinage d'un village ?

R. En inondant les parties du terrain qui entraveront l'attaque et couvriront la défense.

Q. En plaçant un village en état de défense, quel arrangement interne devra-t-on faire pour faciliter la communication entre les différentes parties des ouvrages ?

R. Un passage ou une ouverture devrait être pratiqué immédiatement autour et en arrière des ouvrages.

Q. Si les troupes ne peuvent défendre qu'une partie d'un village, quel arrangement doit-on faire ?

R. Une partie seulement devrait être mise en tranchée et l'autre protégée par les barricades et autres défenses.

Q. Comment une haie peut-elle être rapidement convertie en un abri commode pour les troupes ?

R. En la coupant à environ 6½ pieds de la terre et en creusant un fossé vis-à-vis, la terre étant jetée sur la haie de manière à former un parapet de 15 ou 18 pouces d'épaisseur sur son couronnement, avec une banquette en arrière, ou en creusant une tranchée en arrière, ou un fossé au front et une tranchée en arrière, la terre étant jetée au-dessus, comme dans le premier cas, pour former un parapet.

Q. Quand on pratique des meurtrières dans un mur pour une défense, quelles précautions doit-on prendre afin d'empêcher l'en-

nemi de se mettre sous les meurtrières, et en retirer ainsi autant d'avantages que les défenseurs ?

R. Les meurtrières devraient être à 8 pieds au moins de la terre au dehors, une banquette étant construite à l'intérieure pour les défenseurs, ou bien, un fossé peut être creusé à l'extérieur de 3 ou 4 pieds de profondeur, la terre étant jetée près du mur.

Q. Comment peut-on construire rapidement une banquette à l'intérieur d'un mur ?

R. Au moyen de barriques, de planches et de meubles de ménage.

Q. Comment l'officier auquel on a confié la défense d'un village doit-il disposer de ses forces ?

R. Il devra les diviser en trois parties : la première pour occuper les parties des ouvrages qui pourront être attaqués, la seconde pour supporter et relever la première, et la troisième pour agir comme réserve. S'il y a de l'artillerie, il devra en disposer pour tirer sur l'ennemi quand il avancera et protéger les points les plus exposés à l'attaque.

Q. Donnez-nous la méthode de mettre en état de défense une maison détachée ou une simple bâtisse.

R. Les ouvertures inutiles devront être fermées, les entrées et la partie non flanquée des murs couvertes au moyen de tambours et de fossés, tracés comme des redans avec leurs flancs reposant sur la bâtisse. Chaque étage de la maison devra avoir des meurtrières, et tous les efforts devront être faits pour avoir une défense de flanc. Quand il y a un toit plat, on pourra y placer tout autour une double rangée de sacs de sable par dessus lesquels on fera feu ; on pourra utiliser les balcons des fenêtres en y plaçant tout autour des sacs de sable, et en pratiquant des meurtrières dans leurs planchers.

Attaque des villages et des ouvrages de campagne.

Q. Quelles espèces d'accidents de terrain sont les plus propices à l'attaque d'un village fortifié ou d'un ouvrage de campagne ?

R. Les ondulations du terrain, les chemins creux, etc., etc., qui laissent les assaillants s'approcher de la place à l'abri du feu, et

les hauteurs ou élévations qui leur font dominer les ouvrages de la défense.

Q. En choisissant le point d'attaque dans un poste fortifié, quelles considérations générales guideront l'officier ?

R. Le point d'attaque sera celui qui sera le plus affaibli par les accidents du terrain et les défauts inhérents aux ouvrages. Il est souvent avantageux d'attaquer plusieurs points en même temps, et les communications des défenseurs devraient toujours être menacées.

Q. Quelles sont les deux manières différentes d'attaquer des postes fortifiés ?

R. La surprise et la force.

Q. Sous quelles conditions seulement doit-on attaquer par surprise un poste fortifié ?

R. Quand ses défenseurs sont des troupes mal disciplinées et mal commandées, quand on a négligé les précautions militaires contre une surprise ou pour la défense de la place, quand les ouvrages sont mal flanqués ou défectifs.

Q. Qu'entend-on par une attaque par force ?

R. Quand on s'avance contre les ouvrages sous un couvert régulier ou partiellement construit, et que la défense de flanc de la place se trouve neutralisée par un feu d'enfilade.

Q. Quels arrangements préalables et quelles précautions sont essentielles au succès de l'assaut d'un poste fortifié ?

R. La force qu'on destine à l'attaque doit être proprement divisée et supportée, après avoir pourvu à la sureté de ses flancs ; le plan de toute l'opération avant et après l'assaut doit être conçu clairement et simplement, en faisant le compte de toutes les éventualités possibles ; chaque partie doit être parfaitement instruite dans le rôle qu'elle devra jouer et la conduite qu'elle devra suivre après avoir pénétré dans la place.

Q. Comment doit-on diviser la force destinée à une attaque.

R. En colonnes d'assaut, en partie de tirailleurs, de support et de réserve.

Q. Quand l'escalade est nécessaire, quels sont ceux qui portent les échelles ?

R. Les colonnes d'assaut.

Q. Quelles sont les conditions essentielles pour le succès d'une escalade ?

R. Qu'il y ait autant d'échelles que les hommes puissent porter et dont ils puissent se servir, qu'au préalable les hommes soient instruits dans la manière de porter, d'assembler et de gravir les échelles, que la colonne d'assaut monte avec le front le plus large possible et que le feu des parapets soit effectivement éteint.

Q. Pourquoi les assauts ont-ils toujours lieu le jour ?

R. Parce que la nuit, la confusion est inévitable, l'exemple d'hommes héroiques est perdu, et la crainte des autres est contagieuse.

Q. Quel est le meilleur temps pour donner l'assaut à un poste fortifié et pourquoi ?

R. Le point du jour est le meilleur temps parce que l'obscurité favorise les arrangements préliminaires, et l'opération a lieu au jour.

Reconnaissance.

Q. Qu'est ce qu'on entend par une reconnaissance militaire ?

R. C'est l'examen préliminaire d'une campagne quand à ce qui regarde ses qualités militaires, et l'étude minutieuse de toutes les apparences du terrain relatives à la disposition d'une armée.

Q. Sous quels deux titres peut-on placer la reconnaissance militaire ?

R. 1o. La reconnaissance générale d'une campagne. 2o. La reconnaissance spéciale d'un terrain en détail.

Reconnaissance générale d'une campagne.

Q. Quels sont les objets de la reconnaissance générale d'une campagne ?

R. C'est d'acquérir la connaissance de son caractère local, tels que rivières, canaux, chemins, marais, bois, montagnes, forteresses, postes, positions, et de ses ressources, telles que, grains, fourrage, bestiaux, bois, eau, chevaux, voitures, facilités de transport et pro-

ductions. L'information relative à sa population et aux dispositions des habitants.

Q. Avant de commencer la reconnaissance d'une campagne, quelle information doit-on se procurer ?

R. L'information des meilleures cartes et des rapports publiés, et des individus qui sont familiers avec eux.

Q. Est-ce que l'officier chargé de la reconnaissance d'une campagne a quelques devoirs à remplir à part celui d'obtenir des informations ?

R. Oui, il doit expliquer le résultat de son exploration dans ses rapports avec l'objet précis en vue. Il doit se préparer à désigner les avantages et les désavantages de chaque détail du terrain, ainsi que la manière d'en tirer profit.

Q. De quelle manière doit-on conserver et enrégistrer l'information acquise pendant la reconnaissance militaire d'une campagne ?

R. 1o. En annexant aux cartes existantes ou aux esquisses faites pendant la reconnaissance des notes explicatives touchant les détails topographiques. 2o. Consignant dans un tableau en détail les ressources de la contrée. 3o. Par un mémoire descriptif et un rapport des résultats généraux de la reconnaissance.

Q. En reconnaissant un pays plat, quels sont les principaux détails à étudier pour fournir une clé au reste ?

R. Le cours des rivières, la direction des routes et la position des villes et des villages.

Q. En reconnaissant un pays montagneux que doit-on faire pour connaître ses détails ?

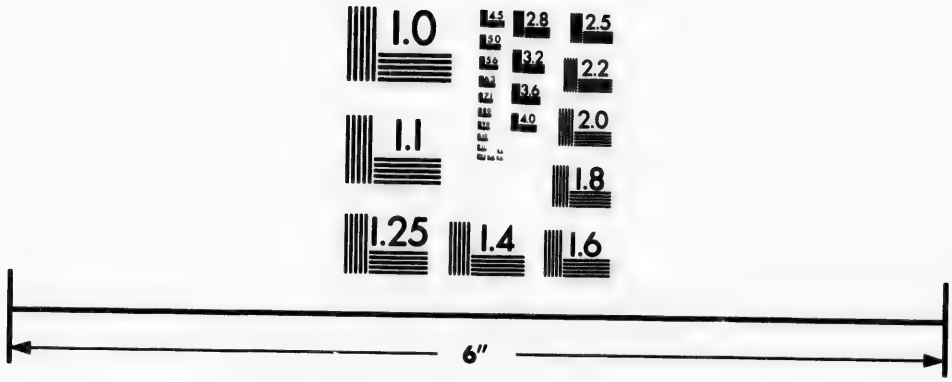
R. La reconnaissance doit commencer au point le plus élevé d'où l'on pourra obtenir la meilleure observation de la contrée, et d'où l'on pourra suivre le plus facilement le cours des rivières et des ravins.

Q. En reconnaissant un pays montagneux, quels détails topographiques sont de la plus grande importance ?

R. Les chemins, les sentiers, les débouchés et les défilés, les rivières, les ravins, les vallées, les villes, les hameaux, les maisons détachées, et les places fortes.

Q. En reconnaissant un pays maritime, quels détails du littoral doit-on étudier ?

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

R. Les baies, les anses, les bancs de sable, les havres, les ponts, les rades, les mouillages, les facilités ou les difficultés d'embarcation et de la débarcation, les moyens de communication d'un point à l'autre, la position des forts.

Reconnaissance spéciale en détail des terrains, positions, rivières, forets et routes.

Q. En quoi consiste la reconnaissance speciale d'un terrain ?

R. Dans l'étude minutieuse d'une localité particulière, afin de régler en détail l'exécution d'une opération militaire.

Q. En faisant la reconnaissance spéciale d'un terrain quels sont les points qui demandent le plus d'attention.

R. S'assurer si, comme ensemble, il est propice à l'opération qu'on a en vue ; si on peut s'attendre à un avantage ou à un inconvénient par l'influence d'un autre terrain dans le voisinage ; si son étendue, les détails de ses parties, étudiées séparément ou collectivement avec l'autre, et ses moyens de communication externes et internes, sont de nature à nous faire entrevoir un succès.

Q. Quelles sont les qualités importantes que doit posséder l'officier qui reconnait un terrain ?

R. La puissance de juger des qualités d'un terrain et de ses particularités locales, et l'art d'apprécier les distances et les dimensions avec exactitude.

Q. En faisant l'esquisse d'un terrain pendant une reconnaissance, quels sont les fins et les détails requis ?

R. L'esquisse n'a pas besoin d'être fini avec soin mais il doit représenter d'une manière claire et intelligible les détails du terrain, dont les principaux points devront être déterminés au moyen d'un sextant de poche ou d'une boussole à réflection. Dans bien des cas, il sera nécessaire de faire l'esquisse rapidement à cheval.

Q. Quel est l'objet de la reconnaissance d'une position occupée par l'ennemi ?

R. C'est de s'assurer de la nature et de l'étendue d'une position, et la force et la disposition des troupes qui devront l'occuper.

Q. Comment doit-on supporter toutes les reconnaissances d'une position de l'ennemi ?

R. Par une force armée, suffisante pour occuper les points nécessaires pour faire les observations.

Q. En entreprenant la reconnaissance spéciale d'une rivière, qu'est-ce que l'on a ordinairement en vue ?

R. Si on est sur l'offensive, c'est pour s'assurer de la place la plus favorable et des moyens à employer pour la traverser ; si on est sur la défensive, c'est pour considérer les meilleurs moyens d'empêcher l'ennemi d'y effectuer son passage.

Q. En reconnaissant une rivière, quels points faut-il étudier ?

R. Le nombre et la description des embarcations disponibles, la situation des ponts et des gués, la nature du lit et des bords, la largeur, la rapidité et la profondeur de la rivière et les détails locaux du pays qu'elle arrose.

Q. En reconnaissant une forêt, qu'est-ce qu'on doit étudier particulièrement ?

R. Le cours des chemins, des ravins et des eaux qui la traversent ; son étendue, la nature de son bois et de ses taillis, le caractère du terrain, la facilité avec laquelle elle peut être traversée par toutes les armes ; la situation des villages, maisons, ouvertures, etc., et ses qualités relatives aux opérations militaires.

Q. En reconnaissant une ligne de route, quel but doit-on avoir ?

R. Celui de s'assurer si elle est praticable pour les troupes de toutes les armes, la nature des obstacles qui peuvent exister et des meilleurs moyens de les surmonter, des distances entre chaque différent point, la situation, l'étendue et ses dispositions pour un campement, la quantité et la qualité de l'eau, et de tous les approvisionnements que l'on peut s'y procurer.

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUI ONT SERVI A LA RÉDACTION DE CE TRAITÉ.

Cours d'art et d'histoire militaires de M. Vial, ouvrage en sept livres. Véritable livre d'or.

La Tactique de l'Infanterie en Europe, par le général Gérard.

Le Traité du Major Bannatyne.

L'Esprit de la Guerre par M. Villiaumé.

La Bibliothèque des sous-officiers et caporaux de l'armée française par M. Blot.

OUVRAGES CONSULTÉS.

Le Cours d'art et d'histoire militaires de M. Rocquancourt.

Traité de Tactique par le colonel Marquis de Ternay.

Cours complet d'études à l'usage des écoles régimentaires en France.

Cours de la science militaire, par MM. Bardet et Villeneuve.

Elements de l'art de la guerre, par M. Bosroger.

L'auteur a eu aussi l'avantage de consulter un ouvrage très précieux et qu'il recommande d'une manière toute particulière, c'est le traité intitulé : *Modern Warfare*, par le colonel MacDougall.

Ceux qui auront puisé dans ce traité le goût des études militaires pourront remonter aux sources, approfondir chacun des sujets que nous avons traités et ainsi compléter leur instruction.

Les ouvrages qui appartiennent à la littérature militaire peuvent se diviser en deux classes :*

Les ouvrages anciens et les ouvrages modernes.

Les premiers sont : ceux d'Hérodote, Thucydide et de Xénophon pour la période Grecque.

Ceux de Polybe, de César et de Végèce pour la période Romaine.

---

*J. Vial.

On peut se procurer ces ouvrages chez J. Dumaine, libraire, Editeur de l'Empereur, Rue et passage Dauphiné, 30, Paris.

Les chroniques de Villchardouin, de Joinville et de Froissard pour le moyen âge ;

Les œuvres de Commimes et de Machiavel pour la période de transition ;

Les ouvrages de Montluc, de Brantôme, de Lanveu, du duc de Rohan, de Montecuculli et de Turenne pour la période de la Renaissance.

Voilà les ouvrages anciens, les premiers à connaître, ceux dont l'étude sert à jeter les bases, à construire les fondements d'une bonne instruction militaire.

Les ouvrages modernes se divisent ensuite en 2 classes :

LES OUVRAGES DIDACTIQUES.

ET LES OUVRAGES HISTORIQUES.

Les ouvrages *didactiques* ou *dogmatiques* sont :

Les Institutions Militaires du Maréchal Marmont, ouvrage substantiel qui renferme beaucoup de choses sous peu de volumes, c'est le véritable breviaire des gens de guerre.

La Philosophie de la Guerre, du marquis de Chambray, et une autre brochure du même auteur intitulée : *De la guerre.*

Les Principes de la Guerre, du général Clause Witzs.

La Guerre de la Peninsule, par le général Foy, pour le tableau politique et militaire des puissances belligérantes. C'est un véritable monument de littérature militaire.

L'Histoire Militaire de Carrion-Nisas.

Le Dictionnaire des armées de terre et de mer du général Bardin.

L'Organisation de la Prusse, par le marquis de Caraman.

L'Organisation de l'Autriche, par Ravichio de Petersdorf.

L'Organisation Militaire, de la même puissance, par le colonel Carrière.

L'Organisation Militaire de la Russie, par Janski.

Les Institutions Militaires, du même pays, par le baron de Haxthausen.

Enfin l'ouvrage du commandant Haillot sur l'Organisation Militaire des Puissances Européennes.

Les Reveries du Marechal de Saxe, livre original, appartenant au siècle dernier, mais dont beaucoup d'idées sont encore parfaitement applicables dans le nôtre.

L'Essai de Tactique de Guibert, ouvrage remarquable, fort de pensées et d'éloquence.

La Tactique des Trois Armes, de Guistiniani.

Les Ouvrages du General Renard, sur l'infanterie et la cavalerie.

Les Cours de Tactique, de Decker.
Do. de Dufour.

L'Infanterie Légère, de Duhesme.

L'Examen raisonné des Trois Armes, d'Okounef.

Les Ouvrages sur la Cavalerie, de Varnery, de la Roche, Aymon, du colonel de Brack.

Les Opuscules, du maréchal Bugeaud, sur l'infanterie.

Les Cours d'Administration d'Odier.

L'Approvisionnement des Armées, du général Roguet.

Les Petites Opérations, de Lallemand.

Le Traité des Reconnaissances Militaires, du colonel Chatelain.

La Constitution Militaire de la France, du général Paixhams.

La Défense des Etats, de Vanden Velden.

La Défense du Système de Guerre Moderne, par Guibert.

Pour la stratégie, nous avons :

Le Tableau des Principales Combinaisons de l'Art de la Guerre, par Jomini.

Le Traité des Grandes Opérations, par le même.

Les Principes de Stratégie, du Prince Charles.

La Grande Guerre, par le même.

Les considérations sur l'art de la guerre, par le général Roquiat, ouvrage très remarquable dans ce qui regarde les grandes opérations.

Les Remarques Critiques, du général Marbot sur l'ouvrage précédent.

Les Mémoires de Napoléon, par Montholon renfermant des critiques fort intéressantes de l'ouvrage du général Rogniat.

La Réponse du Général, aux critiques de l'Empereur, ce qui complète cette polémique instructive.

La Grande Tactique, du marquis de Ternay.

Les Mémoires de Folard, de Feuguière, de Lloyd et de Fréderic.

Le Cours d'Art Militaire, de Sacquinot de Presle.

Do de Rocquancourt.

Do du commandant de Labarre Duparcy.

Tels sont les ouvrages didactiques qui se rapportent au cours d'art militaire.

Quant aux ouvrages historiques, nous avons ceux de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. Nous allons indiquer sommairement les ouvrages modernes ; ces ouvrages sont les suivants :

Pour les campagnes de Turenne ; les mémoires de ce grand homme, les ouvrages de Quincy, de Ramsay et de Beamain.

Pour les campagnes de Fréderic, l'*Histoire de mon temps*, les mémoires de Boucet, ceux de Lloyd, de Napoléon, enfin l'ouvrage de Jomini.

Pour les campagnes de la Révolution, les ouvrages de Thiers, de Jomini, de Gouvion Saint-Cyr, les victoires et conquêtes.

Pour les guerres de l'Empire, les ouvrages de Mathieu-Dumas, Thiers, Pelet, Surchet, Gouvion-Saint-Cyr, Chambray, Foy, Napier, Marmont, Boutourlin, Vandancourt, Rock, les mémoires de Napoléon, du roi Joseph et du Prince Eugène.

L'ensemble de ces ouvrages, soit didactiques, soit historiques, forme la littérature militaire.

C'est dans les uns et les autres que l'on peut puiser les principes de l'art de la guerre et les éléments d'une sérieuse instruction militaire.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE.

LIVRE PREMIER.

Introduction - - - - - - - 1
Liaison entre l'art et l'histoire militaires - 5
De la guerre - - - - - - - 6
De l'art militaire - - - - - - 8
Coup d'œil rapide sur l'histoire de l'art militaire - - - - - - - 12
PREMIÈRE ÉPOQUE - - - - - - 13
DEUXIÈME ÉPOQUE - - - - - 18
Du système militaire des états - - - 20
Diverses formes de systèmes militaires - 21
Différents éléments d'un système militaire - 23
De l'armée permanente - - - 24
Chiffre d'une armée permanente - - 27
Principes d'organisation des armées permanentes - - - - - - - 30
Des cadres - - - - - - - 33
De la hiérarchie - - - - - - 34
Des corps hors ligne - - - - - - "
Des réserves - - - - - - 35
Du recrutement - - - - - - 36
Systèmes des mercenaires et des appels - 39
Systeme des appels - - - - - - 40
Age de l'appel - - - - - - "
Durée du service - - - - - - "
Chiffre du contingent - - - - - 42
De la libération - - - - - - 44
Annexes du système des appels - - "
De l'engagement - - - - - - "
Du rengagement - - - - - "
Du remplacement et de l'exonération - "
Des remontes - - - - - - 45
Divers systèmes - - - - - - "
Action du gouvernement dans la production des chevaux - - - - - 47
Suite des institutions militaires d'un état - "
De la discipline - - - - - - 48
De la justice militaire - - - - - 51
Système d'avancement et de récompenses 52
Les decorations - - - - - - 54
Les pensions - - - - - - "
Titres honorifiques - - - - - - "
De l'administration - - - - - 55
De l'instruction - - - - - - 56
Des établissements militaires - - 58
Système militaire de l'Empire Français - 59
Organisation militaire de l'Angleterre - 64
Système militaire de la Prusse - - - 66
Troupes - - - - - - - 67
Réserve - - - - - - - 68
Organisation militaire de l'empire d'Autriche 69
Système militaire de la Russie - - 74
De l'infanterie - - - - - - - 80
Organization de l'infanterie - - - 82
Propriéte tactique de l'infanterie - - 83

PAGE.

Des formations de l'infanterie - - 87
Ordre en echelon - - - - - - 89
Ordre en échiquier - - - - - 90
Formation en colonne - - - - - 91
Diverses espèces de colonnes - - 92
Formation en carré - - - - - 94
Des formations mixtes - - - - 97
Des manœuvres - - - - - - 98
Des formations irrégulières - - - 99
De la cavalerie - - - - - - - 101
Des formations irrégulières de la cavalerie 105
De l'artillerie - - - - - - 106
Organisation de l'artillerie - - - 108
Propriétés tactiques - - - - - 109
Diverses espèces de batteries - - - 110
Des manœuvres - - - - - 113
Des corps hors ligne - - - - - "
Combinaisons des différentes armes entre elles 114
Infanterie et artillerie - - - - 115
Cavalerie et artillerie - - - - "
Infanterie et cavalerie - - - - "
Combinaison des trois armes - - - 116
Principes d'organisation des armées actives. 117
Des états-majors et divers services - - 119
Rassemblement des armées actives - 122
Ordre de bataille primitif - - - - 124
Des approvisionnements - - - - "
Moyens d'approvisionner les armées en marche - - - - - - - - 128
Des equipages - - - - - - - 129
Des cantonnements - - - - - - 132
Circonstances dans lesquelles on prend des cantonnements - - - - - 133
Reconnaissances préliminaires - - "
Conditions que doivent remplir les cantonnements - - - - - - 134
Assiette des cantonnements et répartition des troupes - - - - - - 135
Prise de possession - - - - - 137
Organisation du service - - - - 138
Travaux matériels de défense - - 139
Des camps - - - - - - - "
Des bivouacs - - - - - - 140
Des petites opérations - - - - 141
Des avant-postes - - - - - 142
Des petits postes - - - - - - 144
Sentinelles - - - - - - - "
Vedettes - - - - - - - "
Patrouilles et rondes - - - - - "
Des détachements - - - - - 145
Des convois - - - - - - 147
Des embuscades et des surprises - - 150
Des contributions - - - - - "
Des fourrages - - - - - - 151
Des reconnaissances - - - - - 152
Du coup d'œil militaire - - - - 153

PAGE.
Elémens que comporte l'exécution d'une rencontre - - - - - - 154
Du rapport - - - - - - 155
Reconnaissances journalières - - - 156
Des reconnaissances offensives - - 157
Des reconnaissances spéciales - - "
Reconnaissances des chemins de fer - 160
Reconnaissances des défilés - - - 161
Reconnaissances des cours d'eau - - 162
Des sources - - - - - - 163
Des ruisseaux - - - - - - 164
Des torrents - - - - - - "
Des rivières - - - - - - "
Des canaux - - - - - - 170
Des eaux stagnantes - - - - - "
Des lacs - - - - - - "
Des marais - - - - - - 171
Des inondations - - - - - - "
Reconnaissances des positions militaires 172
Reconnaissances des lieux habités - - 174
Reconnaissances des habitations isolées "
Reconnaissances des villages et des hameaux - - - - - - 175
Reconnaissances des bourgs et petites villes 177
Reconnaissances des grandes villes - "
Reconnaissances des bois - - - 178
Reconnaissances statistiques - - 179
Des espions, des déserteurs, des guides et des cartes - - - - - - 180
Des espions - - - - - - "
Des déserteurs - - - - - - 181
Des prisonniers - - - - - "
Des guides - - - - - - "
Des cartes - - - - - - "
Conclusion - - - - - - 182

LIVRE DEUXIÈME.

Remarques - - - - - - 185
Théâtre de la guerre - - - - - 186
La politique de la guerre - - - "
Théâtre d'opérations - - - - "
La stratégie - - - - - - "
Le champ de bataille - - - - "
De la politique de la guerre - - - 187
Introduction à la stratégie - - - - 188
Du théâtre d'opérations - - - 190
Introduction à la grande tactique - - 194
Des champs de bataille, combinaisons et manœuvres tactiques - - - - 199
Relations tactiques - - - - - 200
Combinaisons tactiques - - - - 202
Manœuvres tactiques - - - - - 203
Des frontières - - - - - - "
Des obstacles artificiels - - - 205
Des places - - - - - - - "
Des camps retranchés - - - - 206
Des lignes fortifiées - - - - - "
Des inondations - - - - - 207
Des places du moment - - - - - "
Des positions défensives - - - "
Des frontières maritimes - - - 208
Des siéges considérés dans leurs rapports avec les armées actives - - - 210
Influence du terrain sur les opérations militaires - - - - - - - 211
Des déserts - - - - - - 214
De la mer - - - - - - - "
Des voies de communication - - "
Des défilés - - - - - - 215
Des lieux habités - - - - - "
Des bois - - - - - - - 216
Des hauteurs et des montagnes - - 217
De la guerre des montagnes - - - 218
Influence des cours d'eau sur les opérations militaires - - - - - - - 220
Des cours d'eau considérés au point de vue stratégique - - - - - - 221
Des cours d'eau considérés au point de vue tactique - - - - - - 222
Passage des rivières - - - - 224
Des marches en général - - - - 229
Marches de route - - - - - "
Des marches de route ordinaires - - 230
Des marches accélérées - - - - 231
Des marches en poste - - - - 232
Transport des troupes par chemin de fer "
De la stratégie, son importance, ses difficultés 234
Des points et lignes stratégiques - 237
Des lignes stratégiques, leur classification 241
Des bases d'opérations - - - - 242
De la direction d'une base d'opérations 244
Des lignes de défense - - - - 246
Des fronts d'opérations - - - - 247
Des lignes d'opérations - - - - 249
Des lignes de communication - - 254
Des plans de campagne - - - - 255
Partie spéciale à l'offensive - - 260
Du plan de campagne défensif - - 261
Commencement des opérations au moyen des marches stratégiques - - - 263
Des marches stratégiques de front - 264
Des marches stratégiques de flanc - - 268
Des marches stratégiques ou des retraites 269
Des poursuites - - - - - - 276
Ensemble des opérations d'une campagne offensive et défensive - - - 277
Marche des opérations dans la guerre défensive - - - - - - - 279
De la grande tactique des positions militaires 282
Des positions militaires - - - 283
Importance et force d'une position - - 285
Diverses parties d'une position - - 286
Occupation et mise en état de défense des obstacles naturels qui se trouvent sur une position. - - - - - - - - 289
Emploi des retranchements de campagne 293
Répartition des troupes sur les positions 295
Des ordres de bataille - - - - 296
Classification des ordres de bataille - 297
Principes de la formation des ordres de bataille - - - - - - - - "
Modifications apportées aux ordres de bataille primitifs par les formes du terrain 299
Des ordres de bataille défensifs - - 301
Des ordres de bataille offensifs - - - 302
Des diverses espèces d'attaques - - 303
Choix des points d'attaque - - - 304
Considérations générales des ordres de bataille offensifs - - - - - 306
Des attaques d'ailes - - - - - 307
Des différentes espèces d'attaques - - 309
Des attaques centrales - - - "

PAGE.
Des attaques de flanc - - - - 130
Des attaques de revers - - - 311
Combinaisons des attaques partielles - "
Formation des ordres de bataille à la suite des marches stratégiques - - - 313
Des marches tactiques - - - - 316
Des marches tactiques de front - - 317
Des marches tactiques de flanc - - 318
Des batailles en général - - - - 319
Des batailles offensives - - - - 322
Avantages et inconvénients de l'offensive dans les batailles - - - - "
Diverses periodes d'une bataille offensive 323
Première période de l'engagement - - 324
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - - 325
Deuxième période de l'engagement - 327
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - 328
Troisième période - - - - - 329
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - - 330
Des batailles defensives - - - 331
Avantages et inconvénients de la défensive 332
Diverses périodes d'une bataille défensive 333
Première période - - - - - "
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - 334
Deuxième période - - - - - 335
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - - 336
Troisième période - - - - 337
Premier moment - - - - "
Deuxième moment - - - 338

LIVRE TROISIEME.

Des causes de guerre - - - - 341
De la stratégie - - - - - - 343
Des deux principes fondamentaux de la guerre - - - - - - - "
Des guerres offensives et défensives - 345
De la défensive - - - - - 346
Du point objectif et de la base d'opérations 348
Des lignes d'opérations - - - 349
Du front stratégique et d'opérations - 350
Des marches et des ordres - - - 351
Des frontières et des forteresses - - 353
De l'occasion stratégique - - - 355
Des diversions - - - - - 356
Des réserves en général - - - 357
De la tactique - - - - - - 359
De l'emploi de chaque arme - - "
Des batailles en général - - - 363
Des divers ordres de bataille - - 367
Du secours mattendu - - - - 372
Des suites de la bataille - - - 374
Des surprises et coups de mains - - 378
De l'unité du commandement et de son indépendance - - - - - - 380
Qu'il est plus important d'avoir un général excellent qu'une bonne armée - - 383
Utilité et objet des états-majors - - 385
Conclusion - - - - - - 391

FORTIFICATIONS DE CAMPAGNE.

Des feux - - - - - - - 395
De la manière de fortifier un poste - 398
Description des différents ouvrages - - 399
Flèche - - - - - - - "
Redoutes - - - - - - - 401
Des matériaux nécessaires à la construction - - - - - - - - 408
De la manière d'augmenter la force des postes - - - - - - - 409
Application des règles de fortification au terrain - - - - - - - 413
Manière de retrancher les maisons, les églises, les moulins, etc. - - 417
Manière de mettre en état de défense un hameau et un village - - - 421
Manière de garder et de défendre les postes 423
Des places d'alarmes - - - - 428
De l'attaque des postes - - - "
Moyen de se garantir de toute surprise - 433
Des embuscades - - - - 435

SUPPLÉMENT.

Description générale, expressions techniques 439
Parapet, fossé, déblai, remblai - - - 440
Défense de flancs, tracés de bastion, enfilade et défilement - - - - - - 441
Tracé des ouvrages de campagne - - 443
Ouvrages de campagne ouverts à la gorge "
Ouvrages de campagne fermés à la gorge, défenses des fossés non flanqués - - 444
Les lignes - - - - - - - 446
Ponts et têtes de ponts - - - - 447
Capacités et construction d'ouvrages défensifs - - - - - - - 448
Des obstacles - - - - - - 450
Renforcer des positions - - - 452
Batteries - - - - - - - 454
Ouvrages offensifs, sapes, mines, etc - 455
Défenses des villages et des maisons - - 457
Attaque des villages et des ouvrages de campagne - - - - - - - 460
Reconnaissance - - - - - - 462
Reconnaissance générale d'une campagne "
Reconnaissance spéciale en détail des terrains, positions, rivières, forêts et routes 463
Listes des principaux ouvrages qui ont servi à la rédaction de ce traité - - - 464
Ouvrages consultés - - - - "
Avertissement - - - - - - 466

PAGE.
d'avoir un général
armée - - 383
najors - - 385
- - - - 391

DE CAMPAGNE.

- - - - - 395
er un poste - 398
ouvrages - - 399
- - - - "
- - - - - 401
res à la construc-
- - - - 408
enter la force des
- - - 409
de fortification au
- - - - - 413
les maisons, les
etc. - - 417
état de défense un
- - - 421
défendre les postes 423
- - - - - 428
- - - - "
toute surprise - 433
- - - 435

ENT.

essions techniques 439
blai - - - 440
e bastion, enfilade
- - - 441
npagne - - 443
verts à la gorge "
ermés à la gorge,
flanqués - - 444
- - - 446
- - - - - 447
'ouvrages défen-
- - - 448
- - - - 450
- - - 452
- - - - - 454
nines, etc - 455
maisons - - 457
ouvrages de cam-
- - - - - 460
- - - - 462
'une campagne "
n détail des ter-
s, forêts et routes 463
ges qui ont servi
ité - - - 464
- - - "
- - - 466